

RETIF
DE
LA BRETONNE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Librairie Arthème FAYARD

L'Ancien Régime.

Librairie HACHETTE

Dans la collection de l'Histoire de France racontée
à tous :

Les origines
Le Moyen-âge

Même Librairie

Le Roi
Légendes et archives de la Bastille
La Bastille des comédiens
Les lettres de cachet
Le drame des poisons
L'affaire du collier
La mort de la reine
Les nouvellistes, en collaboration avec M Paul d'Estree.
Figaro et ses devanciers, en collaboration avec M Paul
d'Estree
Mandrin
Les Brigands

✓
FRANTZ FUNCK-BRENTANO

RETIF
DE
LA BRETONNE

Portraits et documents inédits



ALBIN MICHEL ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
20 exemplaires sur Holland Van Gelder,
numérotés de 1 à 20.

CHAPITRE PREMIER

A SACY — UN PETIT PATRE

Sur les confins de la Champagne et de la Bourgogne à trois lieues d'Auxerre, à huit kilomètres de Vermenton se groupe le village de Sacy que les vignobles dominaient au XVIII^e siècle avec un horizon de bois et de collines verdoyantes. Une rue unique le traverse bordée de chaque côté d'une centaine de maisons. Entouré d'une enceinte en pierres libres, dont on retrouve encore des traces le village était fermé aux deux extrémités de la rue unique, à l'occident par la porte « Là bas » (1), à l'orient par la porte « Là haut » (2). Prise dans le fond de l'étroite vallée comme dans un étau, la localité ne s'était développée qu'en longueur. Les maisons en étaient, pour la plupart couvertes en « laves » c'est à dire en larges pierres plates disposées en écailles, à la façon des tuiles. L'entrée des cours était commandée par un haut portail, un « porteau »

(1) Aussi dite porte de Vermenton. Testament de Barbe Ferlet 2 juillet 1771 entre les mains de M. Adrien Champeaux à Sacy.

(2) *Monsieur Nicolas* p. 80 et 104 105. Dans les citations qui suivent, les titres d'ouvrages sans noms d'auteur renvoient tous à des livres de Retif de La Bretonne. Charles MONSELET *Retif de La Bretonne* (Paris 1854) et Paul LACROIX (P. L. Jacob bibliophile Paris 1875) ont donné la bibliographie critique des œuvres de Retif complétée pour les éditions postérieures par le catalogue de la bibliothèque de Bordes de Fortage 3 partie Bordeaux 1927.

disent les Saxiates, et celle des demeures abritée sous des auvents de bois, nommés « chapiteaux ». Quelques maisons cependant étaient couvertes de chaume et d'autres, plus rares encore, en tuiles de Bourgogne, les occupants de ces dernières considérés comme une manière d'aristocratie dont les filles étaient titrées « demoiselles ».

Au delà de la porte « Là-haut », « par-dessus les murs », c'est-à-dire hors de l'enceinte du village, dont le séparait un ruisseau nommé la Farge, sans eau dans les temps de sécheresse, torréfié dans la saison des crues, se dressait un groupe de bâtiments, la ferme de « La Bretonne » aux blanches murailles, aux toits de tuiles rouges, dont une des pièces est conservée en son état ancien : la « salle », au parquet de larges dalles, les murs en torchis, le plafond aux solives apparentes, soutenues par une énorme poutre transversale. La pièce prend jour sur le jardin et l'enclos. On y a placé le portrait de l'écrivain célèbre, Retif de La Bretonne. C'est là que, vers le milieu du XVIII^e siècle, sous l'image de son père Pierre Retif, dit le Fier, fixée au-dessus de la cheminée (1), siégeait à table, le dos au feu, Edme Retif, le vigneron-laboureur, assisté de sa femme Barbe Ferlet, avec ses vingt-deux convives, enfants, servantes, valets de ferme et bergers.

On entrait dans la cour par un haut « porteau » cintré. Le corps de logis comprenait, au rez-de-chaussée, les « vouîtes », partiellement en sous-sol, le parquet fait de pierres hérissonnées, c'est-à-dire placées « debout » l'une contre l'autre. Une porte à linteau de pierre taillé en dos d'âne, dans le style du XV^e siècle, commandait l'entrée de la maison, sur le perlon qui donnait accès aux deux chambres « hautes » et d'où l'on montait par un escalier sous auvent au « chaffaud » (ce qui veut dire au grenier).

L'ancienne ferme des Retif a perdu son nom de « La Bretonne », c'est aujourd'hui « La métairie », la « metêie »

(1) *La Paysane pervertie*, p. 1 et 18.



LA FERME DE LA BRETONNE A SACY

L i t d t h m b e h t t h f i

Photo de M Gilbert Rc x

disent les habitants de Sacy Des partages entre héritiers ont morcelé le domaine mais il appartient toujours à des descendants de la famille que l'auteur de *Monsieur Nicolas* a rendue fameuse (1)

On sait quelle admirable peinture de la vie rustique en Bourgogne présentent *La Vie de mon père Monsieur Nicolas* *Le Pausan et la paysane pervertis* *L'Ecole des pères* et quelques nouvelles des *Contemporaines* On peut dire que sans Retif la vie de l'homme des champs sous l'ancien régime nous serait inconnue

« Je suis né dans un village libre, écrit Nicolas Retif ou jamais la vue n'est affligée par la présence d'un maître ou la chasse est libre à qui sait porter un fusil ou l'on possède des bois communaux ou le peuple tient des assemblées pour élire ses syndics ses collecteurs ses pâtres publics pour nommer son maître d'école disposer du revenu public (2) »

Ce fut en 1742 qu'Edme Retif et sa femme Barbe Ferlet quittant leur maison de la porte « La bas » voisine de l'église allèrent s'installer dans le domaine de « La Bretonne » avec leur nombreuse famille Leur fils Nicolas avait huit ans (3) Le futur écrivain naquit en effet le 23 octobre 1734 ainsi qu'en témoigne l'acte original conservé dans les registres de la mairie de Sacy et non le 22 novembre comme il l'écrira par erreur Il était l'aîné des sept enfants qu'Edme Retif eut de son second mariage avec Barbe Ferlet, après avoir eu sept enfants d'un pre-

(1) SYLVAIN LUCHEVRIER p 491 — VAILFRY RADOT p 933 934 — L. DE BORDES DE FORTAGE *Une visite à la ferme de La Bretonne* septembre 1873 On trouvera plus loin à la fin de ce volume une bibliographie de tous les livres cités classés par noms d'auteur Le propriétaire de La Bretonne se nomme aujourd'hui M. Adrien Champeaux

(2) *La Dédaigneuse provinciale* ap. *Contemporaines du commun* éd. Assocat p 993

(3) *Monsieur Nicolas* I 87

meur mariage avec Marie, fille de Thomas Dondaine, syndic de la commune de Sacy (1) L'enfant reçut au baptême les prénoms de Nicolas-Anne-Edme. Nicolas était le prénom de son grand-père maternel et celui de son frère aîné, du premier lit, qui lui servit de parrain (2)

Edme Retif lui-même est qualifié de « marchand » dans l'acte de baptême de son fils Nicolas (3), il est appelé « notaire et tabellion au bailliage de Sacy » en des contrats dressés par lui (4), en d'autres actes « lieutenant de bailli et tabellion » Son acte de décès le qualifie de « lieutenant de la paroisse » (5) Il laissera des biens qui s'élèveront à 60 000 ou 70 000 lb, — près d'un million de valeur actuelle, — dont 50.000 lb. de terres tant à Sacy qu'à Nivry et à Accolai (6). Ainsi Edme Retif était un vigneron-agriculteur largement à son aise, et les filles qu'il eut de sa première femme se marieront aisément A ce propos l'auteur de *Monsieur Nicolas* donne des détails précis sur les conditions matérielles de l'existence rurale en Basse-Bourgogne vers le milieu du XVIII^e siècle La généralité des paysans possédaient pour 500 lb. environ de biens fonds En ces conditions, un travail actif leur permettait de vivre convenablement 500 lb. de biens fonds représentaient communément une douzaine d'arpents de terres labourables, un arpent de vignes et quelques quartiers de prés L'arpent de vigne devait payer la taille, abreuver et mettre quelques sous dans la poche du mari, la femme avait le profit de

(1) Acte du 27 avril 1713 conservé au greffe du Tribunal civil d'Auxerre

(2) *La Femme du laboureur*, éd. Assézat, p. 237

(3) Acte du 23 octobre 1734. Mairie de Sacy, registres de la paroisse

(4) Contrat de mariage d'Edme Cornevin et de Jeanne Gauthier, du 10 janvier 1745, entre les mains de M. Adrien Champeaux, à Sacy

(5) Acte du 17 décembre 1763 conservé au greffe du Tribunal civil d'Auxerre

(6) *Monsieur Nicolas*, p. 449-450

son filage la laine de sept à huit brebis et le lait d'une vache avec le beurre et le fromage qu'elle pouvait en tirer (1)

En sa qualité de lieutenant de la paroisse Edme Retif représentait le bailli qui tenait la commanderie de l'ordre de Saint Jean de Jérusalem héritier des Templiers et partageait avec le bailli de l'évêque et du chapitre d'Auxerre la seigneurie de Sacy (2) Ses fonctions étaient comparables à celles de nos juges de paix jointes à celles d'un notaire de village Il n'en restait pas moins un paysan dont l'occupation principale était l'agriculture Son fils Nicolas écrira sa vie en un livre admirable (3) Par la noblesse de son caractère et par ses vertus Edme Retif avait acquis le surnom de l'« Honnête homme » Son fils en parlera en termes émouvants

Le nom de Retif se prononçait Reti (e muet) Quand dans ses livres, l'auteur de *Monsieur Nicolas* met le nom de son père sur les levres des Saxiates dont il s'efforce de reproduire le langage il imprime Reuti (4) ou Reti (5) De nos jours « Sacy on dit « Réti » L'orthographe correcte du nom est donc Retif sans accent sur le e et c'est ainsi que signent au XVIII^e siècle tous les membres de la famille (6) Retif lui-même en ses premiers ouvrages et jusqu'à l'époque de la Révolution signe « Retif » ou

(1) *Monsieur Nicolas* p 449 450

(2) Testament de Barbe Ferlet 2 juillet 1711 conservé par M Adrien Champeaux à Sacy La justice exercée par l'évêque d'Auxerre était appelée baillage hors le Croix et celle du commandeur de Saint Jean bailliage de la commanderie Actes conservés par M Adrien Champeaux

(3) Il en a été publié une édition nouvelle sous le titre *Le Village* dans la collection des *Mémoires et souvenirs* de la librairie Fayard

(4) *Monsieur Nicolas* p 779

(5) *Année des dames nationales* I 13

(6) Actes conservés par M Adrien Champeaux à La Bretonne et Bibliothèque de l'Arsenal *Archives de la Bastille* ms 11878 de s Jeanne Retif

« Rétif » Dans la suite il adoptera la graphie « Restif », forme qu'il avait trouvée en l'*Histoire d'Auvergne*, par l'abbé Lebeuf (1) Le nom de La Bretonne. — l'auteur écrit *La Bretonne*, — est le pseudonyme dont il signera son premier ouvrage, *La Famille vertueuse* et qu'il ajoutera dans la suite à son nom

Barbe Ferlet, qui appartenait à une bonne famille bourguignonne, apparentée à la maison parlementaire des Cœurderoi, avait été femme de chambre de la princesse d'Auvergne, à Paris (2) Ce détail est important elle n'était plus une paysanne comme Marie Dondeine, la première femme d'Edme Retif Elle élèvera son fils Nicolas en des soins de toilette et d'éducation qui le distingueront de ses camarades rustiques, d'où le surnom « Monsieur Nicolas » qui lui sera donné au village, dès son enfance, et dont il fera le titre de son principal ouvrage

Barbe Ferlet était une petite personne blonde au joli minois, vive jusqu'à la pétulance, malicieuse, espiègle, voire un peu méchante, dit son fils Nicolas Le testament qu'elle dicta au notaire de Sacy donne une haute idée de son intelligence et de l'élevation de son esprit Retif a tracé le portrait de sa mère en trois œuvres différentes. *La Femme du laboureur*, *Le Paysan pervers*, enfin *La Vie de mon père* *La Femme du laboureur* est comme sa monographie (3)

La scène de la demande en mariage par Edme Retif (1) y est admirable de réalisme et de naturel « Pour Barbe elle était rouge comme la lune pleine, lorsqu'au sein de l'horizon elle se montre entre deux petits nuages bleuâtres

(1) Lettre du 9 juillet 1797 au citoyen Fontaine, à Grenoble, *Lettres inédites de Restif de La Bretonne*, Nantes, 1883, p. 27

(2) *Ibid*

(3) Il y faut remplacer le nom de Rameau par celui de Retif

(4) *La Femme du laboureur*, ap. les *Contemporaines du commun*, ed Assolat, p. 226-227

qui voient son lever » La demande avait été faite et agréée le dimanche avant l'heure de la messe. Après avoir vidé avec son futur gendre et ses enfants une tasse de vin le père Ferlet se rend à l'église. Edme Retif accompagna Barbe « ce qui est une marque de mariage » et se plaça dans le banc des femmes à côté d'elle (1).

La jeune femme était veuve d'un nommé Boujat (2) dont elle avait un fils qu'Edme Retif aimera comme l'un de ses propres enfants (3).

Barbe Ferlet sera pour son mari l'épouse humble et dévouée dans sa tendresse, mettant sa joie à le seconder en sa dure tâche de vigneron laboureur.

« En arrivant chez lui Edme Retif était un roi un dieu au devant de qui tout volait les soins les plus pressés l'accueillaient en été dans un lieu frais en hiver auprès du feu des chaussures chaudes, un bonnet fourré un siège mollet un grand verre de vin chaud lui étaient présentés avant de l'embrasser. On le laissait se chauffer tranquille ce père ce mari aimé tandis que l'on achevait de servir le souper la table était approchée auprès de lui et on attendait qu'il se retournât pour commencer ce n'était pas comme ici (à Paris) dit Retif *Madame est servie* ! là Madame servait son chef laborieux elle attendait respectueusement, tendrement qu'il fût en état de manger et alors elle se plaçait à côté de lui à la seconde place (4) ».

Retif croit devoir « déclarer bonnement » qu'il était le plus bel enfant qu'on eût jamais vu (5) avec ses grands yeux noirs ses boucles naturelles et son teint d'une blancheur de lis.

(1) *La Femme du laboureur* p. 228

(2) Mort en 1732. Barbe Ferlet épousa Edme Retif en 1733. *Vie de mon père* p. 31.

(3) *Monsieur Nicolas* p. 325.

(4) *La Femme du laboureur* éd. Assézat p. 234-235.

(5) *Monsieur Nicolas* p. 33 note.

L'enfant couchait dans la chambre de ses parents, entre deux armoires, sous un tableau représentant la Vierge portant l'enfant divin (1). Le voisinage de ses parents était impuissant à calmer ses frayeurs nocturnes, les terreurs dont il frissonnait en s'éveillant, le front mouillé d'une sueur froide :

« J'appelais ma mère, que j'éveillais

— J'ai peur !

— Grand nigaud, me disait mon père, pourquoi nous éveiller, de quoi as-tu peur dans une chambre, couché au pied de notre lit ?

— Je vois le démon qui me fait des grimaces (2) »

Cette nervosité d'une imagination surexcitée est un des traits de son enfance et que l'âge n'effacera pas. Par ces soubresauts d'une pensée qui s'exalte sur elle-même, s'expliquent en grande partie l'œuvre et la vie même de Nicolas Retif.

« La vue du sang me faisait tomber sans connaissance. J'étais d'une extrême sensibilité devant les récits de voleurs ou de revenants, trouvant un horrible plaisir à écouter les contes qu'on faisait le soir aux veillées, en teillant le chanvre, et, si quelque besoin naturel m'obligeait de sortir à la porte, mes cheveux se hérissaient. Je voyais dans la cour des monstres hideux avec des yeux de feu, qui vomissaient des flammes et qui me montraient les dents »

Épouvanté, le petit Nicolas revenait tout tremblant parmi les veilleurs qui se moquaient de lui, mais l'enfant, loin de se laisser convaincre, se demandait, en voyant sortir quelque autre personne, comment elle pouvait avoir l'audace de se risquer parmi les êtres effrayants qu'il avait vus s'agiter et grimacer dans les ténèbres de la cour (3).

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 43

(2) *Nuits de Paris*, p. 2663, — *Monsieur Nicolas*, p. 3225-3226

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 3224-3225.

Peu avant les vendanges, par les temps doux, le soir à Sacy gars et filles se réunissaient à la veillée pour teiller le chanvre sur la place du Terreau. C'était le chanvre de la première cueillette qu'on nommait « la femelle », car il ne porte que des fleurs sans graine le chanvre le meilleur pour tisser la toile fine. Au centre du groupe était allumé un feu de chenevotte « seulement pour éclairer ». Et tandis que la jeunesse travaillait sous la distraction que semait de ci de là le petit dieu d'amour, quelque vieille disait un conte de revenant ou bien une histoire de brigands ou remémorait les exploits de « la bête qui mange le monde » un excommunié qui avait revêtu la peau du diable. Par moments le travail arrêtait les auditeurs écoutant bouche bée (1).

Dès l'âge de cinq ans, il avait fallu aller à l'école de Sacy tenue par M^e Jacques Bérault dont les cheveux étaient rouges et frisés. Le maître siégeait sous un tableau représentant le Christ en croix, entre la Vierge et saint Jean face à ses jeunes élèves assis en rangs d'oignons sur de longs bancs les garçons à droite les filles à gauche. Notre magister aux cheveux rouges faisait lire ses élèves, tout en fendant de l'osier ou en taillant des pisseaux pour la vigne il les faisait lire dans des livres latins dont il savait le texte par cœur. La belle réforme de Jean Baptiste de la Salle n'avait pas encore pénétré jusqu'à Sacy. Le premier Jean Baptiste de la Salle résolut de faire apprendre à lire aux petits Français dans des livres français allant jusqu'à exiger que ses Frères enseignants ignorassent le latin. Et quelle peine le bon il novateur n'eut-il pas à faire triompher sa réforme ! comme on témoigne le surnom « Frères ignorants » donné en dérision à ses collaborateurs et qui leur est un titre de gloire.

Jacques Bérault reprenait les petits écoliers quand ils

(1) *La Baillie et la procureuse fiscale au Contemporaines du commun* éd. As ézat p 317

faisaient une faute, et s'ils en faisaient une quantité qui lui semblait trop considérable, il interrompait la confection de ses pisseaux pour leur donner le fouet (1)

Cette première instruction ne produisit d'ailleurs que de médiocres résultats. A onze ans, le petit Nicolas ne savait pas signer son nom. Ce n'était cependant pas faute d'avoir reçu le fouet. Il avait deux frères du premier lit qui étaient entrés dans les ordres et dont l'aîné lui avait servi de parrain. Austères jansénistes, comme la plus grande partie du clergé à cette époque dans le diocèse d'Auxerre sous l'épiscopat de M^{sr} de Caylus, ils jouèrent un rôle important dans l'éducation du petit Nicolas. Comme la plupart des disciples de saint Augustin, ils estimaient que la vie n'était pas faite pour s'amuser et que l'on ne pouvait s'y comporter trop sévèrement pour se maintenir dans cette voie étroite que le Christ aux bras fermés avait réservée à ses élus vers les portes du paradis. « A chaque visite que mon frère aîné faisait à la maison paternelle, écrit le petit bonhomme, il s'informait à ma mère de mes petites fautes et me donnait pieusement le fouet, sous prétexte qu'étant mon parrain il avait répondu de mes fautes au baptême (2) »

Ce frère aîné, curé de Courgis, était d'ailleurs un fort bon homme, aimé de ses ouailles, et dont Retif parlera dans la suite avec une affectueuse admiration (3)

Monsieur Nicolas arrive à l'âge de neuf ans. Si nous l'en croyons, sa beauté n'avait fait que s'affirmer : les longues boucles châtain- doré qui lui encadraient le visage lui donnaient l'air d'un ange, sa figure au teint de lait était ennoblie par un nez aquilin du dessin le plus fin, par ses grands yeux d'un bleu profond, par ses lèvres appétissantes

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 63

(2) *Ibid*, p. 131-132 et 3227-3228

(3) Voyez ses lettres dans les *Contemporaines*, 2^e éd., XXI (1786) lettre 144 et XXII (1786), lettre 166



EDME RETIF AYANT SA FEMME BARBE FER ET A SA DROITE
ET SES QUATORZE ENFANTS

M Nc! (Rifd i Bet) t d p Riåg h A m
I p iatd P Riåtte Fe pèdEdm

Dessé le B n t g ô j rBerliet (E trait de la Paysa è p r e l)

Sa taille était bien prise « futée » comme on disait au pays (1)

Aussi combien sa mère était fière quand, le dimanche, elle l'avait fait « brave » pour aller à l'église lui mettant son chapeau neuf, sa chemise à manchettes son habit rouge sa veste et ses culottes bleu céleste chaussé qu'il était de bas de coton fin avec des escarpins aux boucles fort antiques mais très éblouissantes (2)

Dans les heures de liberté que lui laissait l'école, l'enfant s'occupait des abeilles, des brebis des volailles de la basse cour, il allait sarcler les allées et les carrés du jardin pour en porter aux vaches les mauvaises herbes. Une grande joie lui était de chanter à l'église car il avait une voix pure et agréable et qu'il conservera toute sa vie. Puis il se remettait à anonner sur les livres latins qu'il n'entendait pas. Il aurait eu si grand plaisir à lire en des livres français mais par « une saine politique » dit Retif on n'en laissait aucun à sa disposition (3)

Nicolas sentait avec une vivacité extrême les charmes de la nature. Les lieux qu'il préférait étaient les prés et les bois de Sacy dont il recherchait les endroits solitaires.

L'écrivain rappellera en des pages délicieuses de parfum agreste ces impressions enfantines. Nicolas accompagnait Jaquot, le berbitier (berger) de « La Bretonne » « Un site agreste une colline inculte une vallée profonde où la vue était bornée par un bois qui avait quelque chose d'effrayant, m'inspiraient par là même une sorte d'ivresse concentrée qui s'égayait lorsque nous montions sur les collines. Alors je me trouvais plus léger l'audace remplaçant l'effroi. Si, pour accroître le charme nous venions à voir un lièvre

(1) *Monseigneur Nicolas* p. 91 92

(2) *Ibid* p. 93

(3) *Ibid* p. 139

ou à trouver un nid, mon bonheur était à son comble, je nageais dans la volupté. Jaquot était doux, dévoué ; il ne me contraignait jamais, j'étais, au contraire, vif, emporté, avide, possédé du démon de la propriété : nous devions être amis, aussi l'aimai-je tendrement (1).

Et voici qu'en l'automne de l'année 1745, Jaquot partit pour le pèlerinage du Mont-Saint-Michel, coutume aux garçons du pays, comme aux filles celui de sainte Anne, sur les hauteurs d'Alise. Un garçon, qui n'eût pas fait le pèlerinage du Mont, n'eût pas semblé en sa maturité un homme complet (2).

Le départ de l'ami Jaquot fut un sujet de tristesse pour le petit Nicolas, mais comme il obtint de ses parents qu'il le remplacerait dans ses fonctions de berger pendant son absence, sa peine se calma. Avec quelle émotion, dès le jour suivant, à l'aurore crève, il quitta le clos de « La Bretonne » avec son troupeau et les trois chiens, Pingard, Robillard et Finquette, cette dernière, — une chienne, — la préférée, pour sa fidélité et sa vigilance. Au dos des deux plus forts moutons étaient attachés les provisions pour la journée, la bouteille d'eau rouge et le pain pour les chiens. Ses parents lui avaient recommandé de ne pas trop s'éloigner de la métairie, par crainte des loups. Il se tint à la recommandation les premiers jours, conduisant ses moutons dans le pré des Rôles (3). « Je me trouvais seul à côté des ruines d'un ancien hôpital qu'on nommait encore la Grange à la Sœur, j'éprouvais le sentiment de la liberté, de la solitude, sensation délicate. Les nuages volants, le chant de l'éénante ou cul-blanc solitaire, concourant par sa monotonie, les fleurettes d'automne sans

(1) *Monsieur Nicolas*, I, 156-157

(2) G. DE NERVAL, *Revue des Deux-Mondes*, août 1850, p. 586

(3) Dans le testament de Barbe Ferlet, conservé par M. Adrien Champeaux, le pré des Rôles est nommé pré du Ru (ruisseau), ce qui confirme le sens de pré des ruisselets, des rigoles

feuilles qui garnissent tristement ces prés tout cela m'affectait me remuait »

Dans son émotion l'enfant se trouve subitement poète et le souvenir de son ami Jaquot lui inspire des vers qu'il chante sur un air improvisé. Nous ne savons ce que valait la mélodie mais les vers de l'enfant paraissent bien les meilleurs qu'il ait faits en sa vie

Jaquot est en pèlerinage
A Saint Michel
Ou il soit gildé dans son voyage
Par Raphaël
Par ici nous gardions ensemble
Les blancs moutons
Jaquot va par le pont qui tremble
Chercher pardons (1)

Les jours suivants, le gamin s'enhardit. Oublieux des recommandations maternelles il mène son troupeau plus loin plus loin encore en des endroits inconnus de lui lieux silencieux solitaires jusqu'au delà du Bout Parc par delà le finage du Vaux du Puits jusque sous les vignes de Mongré au territoire de Nitry

« Vis à vis les vignes de Mongré, derrière le Bout Parc était un vallon plus solitaire où je n'avais pas encore osé pénétrer la haute lisière du bois lui donnait quelque chose de sombre qui m'effrayait. Le quatrième jour après les vendanges de Nitry, je me hasardai à y passer avec tout mon troupeau. Il y avait au fond du vallon sur le bord d'un ravin des buissons pour mes chèvres avec une pelouse où mes génisses pouvaient paître comme dans le grand pré. En me voyant là j'éprouvai une secrète horreur causée par les contes d'excommuniés changés en bêtes que me faisait Jaquot mais cette horreur n'était pas sans

(1) *Monsieur Nicolas* p. 159 160

plaisir Mon quadruple troupeau paissait, les cochons trouvaient en abondance une espèce de carotte sauvage que les paysans nomment échavie (1) et ils labouraient la terre tandis que les plus gros, et surtout leur mère, avançaient du côté du bois » Arrivèrent un lievre et un chevreuil « Je respirais à peine Un loup parut Je fus obligé de lâcher mes chiens qui effrayèrent le lièvre et le chevreuil Tout disparut, mais le charme resta Il fut même augmenté par une belle huppe qui vint se poser sur des poiriers dont les paysans appellent les fruits poires de miel, parce qu'elles sont si douces et si sucrées que les abeilles les dévorent J'en remplis mes poches (2) »

Pour reprendre son expression, notre ami Nicolas s'enivrait de liberté Dans sa belle solitude il chantait à pleins poumons les *Deo-laus* (louange à Dieu) qu'il avait appris au village Il en rapporte quelques-uns Voici un *Deo-laus* de charrue, on veut dire que le laboureur chantait en retournant la lourde glebe sur les bruns sillons

V'laï l' soulei qui se leuve bian,
 I' fai raimaiger les osiaus
 Tretous ditoint en leu' langaige
 S'i se breuillait, ho ! queu doumaige !
 Quan je monté su' ces coutas (coleaux)
 Je m' sens pûs léger à tout pas
 Les flouiot' av' tout' la verdure
 Flatont mes yeux et ma flairure

De retour à la maison, le petit pâtre sentait le poids de la subordination, la contrainte des liens où il se retrouvait Il en prit une expression d'humeur sombre, concentrée La maman le crut malade

(1) Aussi nommée dans le pays « échauviotte » C'est bien la carotte sauvage dont la fleur blanche, haute sur tige, est de la famille des ombelles

2) *Monsieur Nicolas*, p 165-167

— Je me porte bien — répondit l'enfant d'un mouvement d'humeur, mais je voudrais être chevreuil ou sanglier !

Le Bout Parc — prononcez *boupar* — et le Vallon se trouvent sur la route de Sacy à Joux. L'aspect de la côte de Mongré s'est modifié, car les sapinières ont remplacé les vignes dont il ne subsiste de ci de là que quelques perchées. Mais parmi les jeunes pins et sapins et les genévriers se détachent encore de place en place, les mergers formés des pierres que les vigneronns retiraient des vignes pour les entasser en des points déterminés ou ils forment de clairs monticules (1). Jouxte la route dans le fond du val entre la côte de Mongré et le Bout Parc au temps des pluies coule un ruisseau jalonné de vernes et de peupliers. La route, au XVIII^e siècle n'offrait pas à l'œil la blancheur des chemins d'aujourd'hui et l'on peut se rendre compte en en faisant abstraction de l'impression de calme et de majestueuse solitude, dans la grande harmonie de la nature qui devait remplir l'âme de l'enfant quand il parcourait avec son troupeau la paisible vallée, foulant les blanches ombelles la jaune aigremoine, la potentille rampante les fraisiers sauvages parmi les prés. Il longeait les vignes que dominait la crête des côtes « de sus » le Bout Parc et le Vallon où s'écrasent en masses sombres les boqueteaux de charmes et de chêne entremêlés d'aubépine et de noisetiers.

Retif entre dans les moindres détails concernant la vie à « La Bretonne » le jardin abondait en épinards en choux en salade en cerfeuil, en pourpier en bettes en navets en oseille les fraisiers les groseilliers les framboisiers les cerisiers, les pruniers les pommiers y donnaient des fruits au bord d'une mare aux eaux mordorées, prospéraient les oies et les canards la basse cour comptait de cent cinquante à deux cents poules et poulets, le colombier abritait les pigeons pattus vingt quatre vaches rumi-

(1) Monsieur Nicolas p. 163

naient dans l'écurie et de nombreuses brebis se pressaient dans l'étable (1) En sa « réserve », Barbe l'éclet conservait le porc salé, les œufs de réserve, les fruits secs, le vin de râpé « car il faut que la boisson des paysans leur gratte le gosier pour qu'ils la sentent passer », le vinaigre, les fromages séchés (2) On chauffait le four à pain deux fois la semaine et comme la ménagère était bonne pâtissière, elle en profitait pour faire cuire des tartes aux épinards destinées à sa famille et des tartes aux poireaux pour les gens de la ferme, « parce que le paysan aime les choses fortes » « Elle faisait des fouaces très minces avec du beurre et de la pâte lever tandis que le four chauffait, et elle envoyait cela tout brûlant par les servantes aux hommes qui travaillaient (3) »

Un seul plat composait le dîner auquel présidait le père de famille entouré de ses enfants et des serviteurs présents à la métairie Il était servi par sa femme, assistée des filles aînées

Après le repas du soir, la ménagère veillait à la desserte, puis à la nourriture des animaux domestiques, cependant que la famille, enfants et serviteurs, se groupait en cercle autour de la vaste cheminée, où l'on avait allumé quelques javelles de sarments de vigne, une grosse bûche de branchages de chêne et quelques bâtons de charbonnage un beau feu flambant, lumineux, « un feu de reculée » afin que le grand cercle des paysans « vêtus de toile comme un moulin à vent » fût également chauffé

Voici les veillées d'hiver Le chef de famille donne à chacun ses instructions, puis il entame les récits écoutés avec attention c'étaient des contes ou des « histoires vraies », le souvenir des lectures qu'il avait faites, des

(1) *La Femme du laboureur*, éd Assézat, *Contemporaines du Commun*, p 231-233

(2) *Ibid*, p 229

(3) *Ibid*, p 236-237

traditions de famille ou bien des anecdotes, fruits d'une expérience personnelle. Parfois sur l'invitation de son mari, la mère de maison prenait la parole. Les recits terminés Edme Retif lisait un chapitre de la vieille « bible gauloise » héréditaire dans la famille. A ce propos Nicolas fait une observation intéressante quand il attribue en partie le langage archaïque, qui distinguait les gens de son pays, à cet usage de lire en famille, dans les maisons paysannes le texte des livres saints en des éditions anciennes — celle des Retif datait de 1551 (1)

Durant l'Avent, le père de famille sur un gros volume in 8° imprimé à Paris, chantait des « noels » que tous reprenaient en chœur après quoi chacun se mettait à genoux pour réciter en français le *Pater*, le *Credo* et une petite prière qui demandait au bon Dieu une bonne nuit enfin l'on chantait le psaume *Nunc dimittis sercum* et le chef de la maison après avoir souhaité à chacun le bonsoir allait se mettre dans son lit que sa femme avait bassiné (2)

Sur la fin de 1745, le petit Nicolas fut éloigné de son cher village de ses ouailles et de son vallon pour être mis en pension chez sa sœur Anne sa marraine à Vermenton, où elle était mariée à un nommé Miché (Michel) Lanard (3) mais le mal du pays y prenait l'enfant avec tant de violence que ses parents furent obligés de le faire revenir tous les samedis soir chez eux où ils le gardaient jusqu'au lundi matin.

Comparé à Sacy, Vermenton pouvait passer pour une ville « Quand le samedi me ramenait dans ma patrie que, du haut du Tartre (coteau qui sépare Sacy de Vermenton) je découvrais les collines de ce cher village et plus loin, les murs nouvellement blanchis de « La Bretonne » sur les côtés les bois de Nitry et de Sacy, au milieu le

(1) *La Paysane pervertie* II 113

(2) *La Femme du laboureur* éd. Assézat p. 23 256

(3) *Monsieur Nicolas* p. 110

Bout-Parc, mon cœur se dilatait, il bondissait, des cris de joie s'échappaient. Je volais. Mais en descendant le Terrapion, — raidillon qui mène à Vermenton, — je ressemblais à un homme qui marche au supplice »

A Vermenton, l'enfant venait cependant de faire la connaissance d'une gracieuse jeune fille qui, devenue femme, devait avoir sur lui une singulière influence. Nicolas allait avec quelques camarades chez le notaire du pays, M. Collet. Là, il rencontrait quatre ou cinq demoiselles dont l'une lui paraissait délicieuse : la fille aînée du notaire. Elle avait seize ans, quelques années de plus que Nicolas, et s'appelait Marguerite, mais on la nommait Colette suivant l'usage d'Auxerre, en féminisant le nom de famille.

Colette prit l'enfant en amitié. Elle le défendait quand ses compagnons riaient de son air rustique, de sa sauvagerie, de sa naïveté.

Monsieur Nicolas pleurait

— Des larmes, petit ami ?

— Je m'ennuie de mon pays. Je me déplaïs ici.

— Chez nous ?

— Chez mon frère Linard.

— Et chez nous ?

— Ce n'est pas Sacy. Ici tout me déplaît.

— Moi ?

Colette tenait les mains du petit bonhomme.

— Non, pas vous, répondait l'enfant tout en sanglotant.

Après avoir laissé leur fils pendant quelque temps à Vermenton, ses parents le reprirent chez eux.

Revenu à Sacy, sous un pressant désir de s'instruire, Nicolas s'efforçait d'apprendre par ses seuls moyens à lire en français. Il y fallait non seulement du bon vouloir, mais de l'adresse et de la ruse. Il commandait au petit bataillon de ses plus jeunes frères et sœurs, nés après lui de Barbe Ferlet. Ils étaient six : Javotte, Catherine, Baptiste, Charles, Élisabeth et Pierre. Il les menait, l'été, dans l'enclos du pré, où les enfants étaient en sûreté sur la

pelouse l'hiver dans un endroit chaud et propre comme l'étable des brebis Il donnait des leçons de lecture à ses sœurs puînées les plus grandes dans un livre latin naturellement qu'on lui avait confié à cette intention (1) D'autre part l'enfant avait reçu de sa mère une *Vie de Jésus Christ* en versets latins avec le français en regard C'était un in-4° avec de belles images Deux batons fichés dans le mur de l'étable aux brebis formaient pupitre, et Nicolas divertissait ses frères et sœurs à chanter les versets latins sur le ton et avec la burlesque gravité du chantre à l'église

Margot, sœur aînée du premier lit et qui savait lire en français, — mais sans vouloir l'apprendre à son jeune frère — écoutait amusée

— Ha ! Margot tu ne liras pas le français comme je lis le latin

Margot tint à prouver le contraire tandis que d'un œil attentif Nicolas s'attachait au texte qu'il suivait avidement Margot ne se doutait pas de la leçon qu'elle donnait à son cadet

Nicolas avait trouvé par ailleurs un vieux psautier latin français Au jardin il grimpait dans un grand pommier touffu, ou il se blotissait pour apprendre en cachette à lire sa langue maternelle (2)

Grace à son ardeur au travail et grace à son intelligence l'enfant ne tarda pas à faire des progrès rapides Certain jour qu'il lisait, niché en son arbre le psautier latin français il tomba sur le psaume *Super flumina Babylonis* Il le lisait couramment en français !

Dans sa joie il saute à terre court chez sa mère

— Maman quel beau psaume ! Je vais vous le lire !

— Je n'entends pas le latin

— Je vais vous le lire en français

(1) *Monseigneur Nicolas* p 178 179

(2) *Ibid* p 183

— Tu sais lire en français ?

— Ho, que oui, maman !

Et, se rengorgeant, l'enfant lut à sa mère, dont les yeux se mouillaient de larmes en sa douce surprise

« Etant sur les bords des fleuves de Babylone »

— Tu lis bien, mon enfant

— J'ai appris tout seul, dans *La Vie de Jésus-Christ*, où il y a de jolies lettres frisées (1)

A douze ans, l'enfant eut la petite vérole (2) Les soins assidus de sa mère ne l'empêchèrent pas de demeurer grêlé. Son beau visage, « le plus beau que l'on eût jamais vu », en fut marqué, mais, en son admirable vanité, Retif déclarera que cette « gravure », loin de le défigurer, se changea en beauté, ainsi qu'il arrive d'ordinaire assure-t-il, à ceux qui ont le teint clair, et il l'avait d'une clarté incomparable

Quand Nicolas fut rétabli, ses parents le placèrent chez un autre de ses beaux-frères, Marsigny, qui avait épousé Marianne Retif et demeurait au village de Joux (3) Il y fut accueilli avec affection, logé en chambre commune avec deux grandes filles au premier étage, en la pièce que l'on nommait « la chambre haute », tandis que le père et la mère occupaient le rez-de-chaussée Au village de Joux l'école était tenue plus sérieusement et l'enfant allait apprendre enfin à écrire et à compter

En ses pages si charmantes consacrées à son enfance Retif a déjà indiqué les principaux traits qui, dans la suite, iront se développant et formeront son caractère Avant même de savoir lire le français, il feuilletait un *Syllabaire* que distribuaient les Capucins quêteurs, où l'on voyait

(1) *Monsieur Nicolas*, p 184

(2) *Ibid*, p 215-216

(3) *Ibid*, p 193-194

des images de saints et de martyrs La pensée de l'enfant s'exaltait dans l'ardeur de devenir quelque jour lui aussi, un saint, un martyr non que la sainteté et le martyre le séduisissent particulièrement mais parce que ses camarades et tous ceux qui le connaissaient l'admiraient et parleraient de lui (1) Puis il lut *Les Fleurs des saints* et le désir s'éveilla non d'imiter les vies édifiantes dont il suivait le récit, mais d'écrire un jour, lui aussi quelque beau livre où son nom se lirait en première page

Une autre passion qui s'éveilla dès les premières années fut son amour des jolis pieds, en de fines chaussures sur hauts talons (2), qu'il poussera plus tard jusqu'à la manie au point qu'on l'en accusera, de nos jours de fétichisme (3) Dès sa plus tendre enfance (4) Monsieur Nicolas tombait en extase devant les pieds menus chaussés couleur de rose ou couleur d'azur d'Agathe Tilhien de Reine Miné, de Madeleine Champeaux beautés rustiques

Et l'on a déjà signalé les terreurs qui éclataient en son imagination exaltée Elles auront dans la suite une grande influence sur sa conduite voire sur ses écrits surexcitant ses craintes à la moindre menace qu'il croira peser sur lui Pour le moment, elles le remplissaient d'épouvante à la vue d'un chien, crainte qui hantera Retif jusqu'à la fin de sa vie (5)

Un dernier trait pour clore cette esquisse des années d'enfance la sympathie compatissante qu'il éprouvait pour les pauvres gens Il leur donnait tout ce qu'il pou

(1) *Faits servant de base à la Préention nationale* p 4^o

(2) DUHREN p 45

(3) D AVALON *Restif de La Bretonne fétichiste* 1912 — L CHAR PENTIER *Restif de La Bretonne son fétichisme* Bordeaux 1912 — L BARRAS *Restif de La Bretonne fut il fétichiste?* 1913 — John GRAND CARTERET *Restif fut il fétichiste?* préface au tome II de la réimpression abrégée de *Monsieur Nicolas* 1926

(4) *Mon calendrier* p 3606

(5) *Monsieur Nicolas* p 45

vait, se privant maintes fois pour eux, sur le chemin du pâturage, des victuailles dont sa mère avait garni son bissac (1), et de là aussi cette pitié agissante envers les malheureux qui, parmi des vices affreux et une vie de crapuleuse débauche, ne laissera pas de l'ennoblir.

En pensant aux lieux champêtres où s'étaient écoulées les premières années de sa vie, Monsieur Nicolas notera plus tard, en un petit cahier de réflexions intimes, demeuré inédit

« Voilà la source du bonheur ils (les paysans du village natal) ne font que la même chose, nuls soins, nulles inquiétudes Les tourments de la vie des hommes leur sont inconnus, une douce habitude est leur seule règle, un instinct uniforme leur seul désir (2) »

(1) *Monsieur Nicolas*, p 133

(2) *Le Memento de Retif de La Bretonne*, Bibliothèque de l'Arsenal Archives de la Bastille, ms 12469 bis, f 135 bis

A BICETRE — L'ENFANT DE CHŒUR

Le 28 août 1746, les habitants de « La Bretonne » virent arriver M. Jean Retif, avocat à Noyers, homme sage, disert, instruit et qui était considéré comme la lumière de la famille (1). Il était cousin germain de Pierre Retif, grand père du petit Nicolas (2). Celui-ci n'avait jamais vu ce vénérable personnage. Il apparut, vêtu d'un vieil habit de drap gris, les pieds dans de gros souliers poudreux, coupés sur le devant à cause des cors (3). L'avocat Retif avait été mandé pour examiner Nicolas. L'interrogatoire porta sur la Bible, et l'enfant parut répondre à la satisfaction de l'examineur. Après quoi, l'on se rendit de compagnie à l'église. Au retour, le gamin marchait derrière son père et le cousin, prêtant l'oreille à ce qui se disait.

— Eh bien? demanda le père.

— Je vais vous dire ce que j'en pense.

— Mais enfin, en ferai-je un laboureur?

— Non.

« Ce fut le mot fatal, dit l'auteur de *Monsieur Nicolas*, qui décida de mon sort (4). »

⌞ (1) *Lettres inédites* p. 6.

(2) *Ibid.* p. 27.

(3) *Monsieur Nicolas* p. 238.

(4) *Ibid.* p. 307.

C'est ainsi qu'Edme Retif fut amené à la résolution de faire donner à son fils une instruction aussi développée que possible. L'abbé Thomas, un des frères aînés de Nicolas, venait d'être choisi comme directeur de la petite congrégation des enfants de chœur de Bicêtre, c'est à lui que le gamin serait confié.

Le 15 octobre 1746, notre jeune homme arrivait à Courgis, au presbytère de son frère aîné, le curé, le père vint le lendemain pour mener Nicolas coucher à Auxerre, d'où l'on devait prendre le coche d'eau qui descendait le cours de l'Yonne, puis celui de la Seine jusqu'à Paris (1).

Retif a laissé un charmant récit de son voyage.

Auxerre s'élève en amphithéâtre sur les bords de l'Yonne. En fait de ville, Nicolas n'avait vu que Vermenton. Quel émerveillement ! et le port où se pressent les bateaux, et la cathédrale qui lui paraît l'ouvrage des fées, mais l'énorme saint Christophe auprès du porche le remplit d'épouvante, et son étonnement grandit au pied de l'horloge fameuse, à l'une des portes de la ville. Une boule, figurant la lune, y fait son évolution en suivant celle de l'astre des nuits.

— Il n'y a donc ici que des messieurs, demandait l'enfant, surpris d'une élégance insoupçonnée (2).

Edme Retif et son fils quittèrent Auxerre par la voiture d'eau dans la matinée du jeudi 20 octobre. Il fallait trois ou quatre jours pour aller en bateau d'Auxerre à Paris (3), mais Nicolas ne put supporter les mouvements de l'embarcation, à cause des coups de perche que donnaient les nautoniers pour éviter les bancs de sable.

Edme Retif dut mettre pied à terre avec l'enfant et monter en cariole, mais ici, nouvel embarras : les cahots semblaient à Nicolas plus pénibles encore que les secousses du coche d'eau. On mit pied à terre et voici le lent voyage

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 317

(2) *Ibid*, p. 322-323

(3) CHALLE, p. 321

« d'un petit paysan de Basse Bourgogne allant à pied pour être enfant de chœur à Bicêtre (1) »

En approchant de Fontainebleau, les deux voyageurs entendirent un bruit qui effraya l'enfant comme un tonnerre roulant

— Mon père mon père, c'est une troupe de voleurs !

— Ce sont les carrosses sur le pavé du roi (2)

Les charmants environs de Paris célèbres en leur grâce séduisante ravirent le jeune voyageur Villejuif marquait la dernière station avant la capitale. On loge chez de bonnes gens qui vendaient le vin de leur récolte. On soupe on y passe la nuit, on déjeune le lendemain matin avant de repartir. La note d'auberge pour les deux compagnons s'élève à sept sous (3)

Et voici Paris un amas immense de maisons surmonté d'un nuage de vapeurs

— Oh ! que Paris est grand ! ho ! que de monde

— Il y en a tant dit le père que personne ne s'y connaît même dans le voisinage même dans la propre maison

— On ne prend pas garde l'un à l'autre ?

— Non non

— Mon père, je veux y demeurer toute ma vie (4) !

En entrant dans la cour de Bicêtre la première chose qui frappa le petit homme fut une gracieuse théorie d'une trentaine d'enfants de chœur marchant deux à deux en soutane et en camail

— Ho ! que de petits curés (5)

Nicolas Retif était appelé à devenir l'un de ces petits curés

Vers le milieu du XVIII^e siècle, l'Hôpital général était

(1) *Monsieur Nicolas* p 308

(2) *Ibid* p 324

(3) *Ibid* p 329 330

(4) *Ibid* p 331

(5) *Ibid* p 330

devenu un foyer de jansénisme (1) Sous l'influence de l'abbé Fusier, un homme actif, intelligent, riche et dévoué à la bonne cause, on y avait organisé une petite congrégation de cinquante enfants de chœur, élevés dans la pure doctrine de saint Augustin, de l'évêque Jansénius et du grand Arnauld Les petits bonshommes assistaient aux offices dans les basses stalles, en camail et surplis blancs, calottés de rouge, une large ceinture rouge leur ceignant la taille (2) L'abbé Thomas, le second fils d'Edme Retif, directeur de ce séminaire enfantin, venait d'y faire agréger le jeune Nicolas Chacun des enfants était qualifié de « Frère », comme en toute respectable confrérie il y avait un Frère Paul et un Frère Jean-Baptiste, mais comme il y avait également un Frère Edme et un Frère Nicolas, prénoms du nouvel arrivant, l'abbé Thomas lui attribua le nom de Frère Augustin en souvenir de l'illustre évêque d'Hippone, patron des Jansénistes (3)

Grand, maigre, robuste, la figure âpre et allongée, teint couleur de bois, avec les sourcils épais et broussailleux des Retif, tombant sur des yeux au regard dur, la peau luisante, mouchetée de taches de rousseur, sur la joue droite une loupe grosse comme une noix, en son premier aspect l'abbé Thomas n'avait rien de séduisant Janséniste absolu dans la doctrine, dans la pensée, dans la conduite, il mettait au service de ses rudes convictions l'énergie ardente et obstinée par laquelle il avait discipliné les fougues de son caractère (4)

La vie des enfants de chœur avait été réglée par l'abbé Fusier prière du matin, après laquelle on se rinçait la bouche avec de l'eau de vinaigre, déjeuner, — le Frère Étienne, camarade de Nicolas, coupait et distribuait le

(1) H Carré, ap LAVISSE, *Histoire de France*, VIII^e, 237

(2) *Monsieur Nicolas*, p 316

(3) *Ibid*, p 341

(4) G DE NERVAL, *Revue des Deux-Mondes* août 1850, p 750^{re}

pain, — leçon d'écriture jusqu'à dix heures, puis lecture à haute voix, suivie d'une demi heure de chant. Le dîner était servi à midi puis venait une heure de récréation. De deux heures à trois étude des livres saints le *Nouveau Testament* le catéchisme, à trois heures leçon de calcul, à quatre heures le goûter après lequel venaient les heures de lectures particulières, heures d'instruction et d'amusement. Elles faisaient la joie quotidienne de Monsieur Nicolas heures de béatitude et d'émerveillement. Frère Jean Baptiste tenait registre des livres prêtés de manière que chacun retrouvât son volume jusqu'à ce qu'il en eût achevé la lecture. Le fond de la bibliothèque se composait assurément d'ouvrages austères, les œuvres de saint Augustin les *Essais* de Nicole *La Vie et les miracles du diacre Paris*, *La Vie de M. Tissard*, mais il y avait aussi *Le Provinciales* de Pascal, et des œuvres d'imagination. Un des maîtres de la maison surveillait l'étude et, à la requête d'un enfant qu'embarrassait l'un ou l'autre passage de sa lecture il venait résoudre la difficulté. « Ce furent ces trois heures d'extase dit Nicolas, qui m'habituerent à la maison de Bicêtre et m'en firent chérir le séjour, je me le rappelle encore avec attendrissement (1) ».

Assurément Nicolas eut le mal du pays, revant parfois les larmes aux yeux, à la blanche métrairie au Bout Parc au Vallon mais, en somme il se plia aisément à la règle de la maison. Trente ans plus tard en 1776 il reviendra la visiter en compagnie d'une de ses maîtresses. Les enfants de chœur calottés de rouge n'étaient plus que sept ou huit mais à leur vue Monsieur Nicolas sentira, en la tendresse de son cœur reflleurir les vieux souvenirs (2).

On soupe à huit heures récréation jusqu'à neuf ou tout le monde allait se coucher.

Les enfants étaient répartis par dortoirs celui de Nicolas

(1) *Monsieur Nicolas* p. 364 365

(2) *Ibid* p. 2280

était sous le vocable de saint Mayeul, dont chacun avait sa fête patronale, marquée par l'anniversaire du saint qui lui avait donné son nom. Ce jour, les enfants entendaient le prêche d'un laïc, un « honnête homme », comme disaient les Jansénistes, et d'un jansénisme plus raide encore que celui des abbés (1)

L'infirmerie était bien tenue, dirigée par des Sœurs. Sur la cheminée, une statuette de l'Enfant-Jésus avec cette inscription *Venite, Filii mei, audite me et timorem Domini docebo vos* (Venez, écoutez-moi et je vous enseignerai la crainte du Seigneur.)

Après le Christ aux bras fermés, l'Enfant-Jésus professeur de terreur, le jansénisme se complétait.

Nous touchons encore à l'un des points où l'œuvre de Retif répand une vive lumière.

La question de savoir si les « cinq propositions » étaient dans Jansénius, ou n'y étaient pas, eût été impuissante à bouleverser la France, comme le fit la bulle *Unigenitus*, divisions profondes qui ne pouvaient être produites que par des divergences également profondes dans les mœurs, dans la conception même de la vie, entre les « honnêtes gens », c'est-à-dire les jansenistes, et les molinistes ou, pour dire la majorité des Français qui suivaient la morale des Jésuites, Retif, après avoir été instruit dans le jansénisme à Bicêtre, passa sa jeunesse dans le diocèse d'Auxerre, sous le gouvernement de l'évêque janséniste, M^{sr} de Caylus. Il rend justice aux méthodes intellectuelles de ses maîtres, qui continuaient à s'inspirer des logiciens de Port-Royal. Pascal et Racine, observe-t-il, ont dû à la discipline janséniste leur sagacité, la rectitude de leur jugement, la précision de leur pensée, tandis que l'éducation donnée par les jésuites, plus souple, plus agréable et fleurie, partant superficielle, formait des Annat et des Caussin. Retif aurait pu ajouter des Voltaire

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 351.

Le dimanche, par le beau temps, on allait dîner hors la maison. Jolies courses en gaie compagnie à travers champs en ces temps heureux où la criminelle enceinte des fermiers généraux n'emprisonnait pas encore la ville. On grimpait sur les coteaux d'où s'envolaient les chansons joyeuses. La descente menait vers Gentilly sur les bords verdoyants de la Bièvre. Chaque semaine, la bande rieuse des enfants de chœur allait passer une après dîner à Vitry dans les beaux jardins de la propriété que l'abbé Fusier y avait acquise pour sa petite communauté. Les légumes frais du potager formaient une partie du dîner, les fruits du verger composaient le dessert. Provisions d'air et de santé (1).

Durant l'octave de la fête de sainte Geneviève, le petit bataillon de l'abbé Fusier se rendait en pèlerinage vers la châsse de la bienheureuse patronne de Paris. Chacun des petits bonshommes se vêtait de ses plus beaux atours : surplis blanc bordé de fine dentelle, calotte et large ceinture rouges. Les Parisiens se rangaient pour les regarder passer. Au départ, la Mère Saint-Augustin avait remis à chacun des enfants un bon gâteau en provision de route.

Durant la neuvaine, l'église Sainte Geneviève était encombrée de gens qui se pressaient pour faire toucher à la châsse les linges de personnes malades, pieuse formalité qui coûtait six sous au profit de l'abbaye. Nombre de fidèles du second ou du troisième rang attachaient leurs linges à de longues perches qu'ils tendaient par dessus la tête de ceux qui étaient agenouillés devant eux. L'abbé Thomas, en prière, fut troublé par un homme à longue perche qui le bouscula.

— Mon ami, dit-il avec une douce gravité à l'homme qui avait versé six sous, ce n'est pas une chemise qui aura touché la châsse qui guérira votre malade, mais des

(1) *Monsieur Nicolas* p. 365-367

prières ferventes et vous ne vous êtes pas encore mis à genoux

En entendant ce blasphème, le bon moine, qui recueillait les sous, entra contre l'abbé Thomas dans la plus grande fureur (1)

Du 29 mai au 14 juin 1747 Nicolas alla passer une quinzaine chez un autre beau-frère qu'il avait à Vitry, un nommé Beaucousin, qui avait épousé sa sœur Marie Beaucousin en profita pour faire visiter Paris à son jeune beau-frère, mais le ménage était, lui aussi, profondément enfoncé dans la piété janséniste et cette visite de Paris consista surtout en multiples stations dans les églises (2)

Comme on demandait ensuite au gamin ce qui l'avait le plus étonné dans la grande ville .

— Ha ! ha ! ha ! c'est une jeune fille moitié nue, elle avait des jupons en loques jusqu'aux genoux, des souliers percés, des bas de boue, avec un casaquin au travers duquel on voyait les trous de sa chemise, elle portait devant elle un van (éventane) et elle chantait : « Crocuñtes, crocuñtes au fouhour ! » Elle était aussi gaie que si elle avait été bien habillée Elle riait à tout le monde J'aurais cependant eu pitié d'elle si elle ne s'était moquée de moi quand je me suis approché tout contre pour regarder ce qu'elle vendait

— Pou' combén en voulez-vous, l' p'tit garçôn ? Je vou' en ferai pour deux yards

« Je n'ai rien dit, et elle m'a fait des yeux ! en disant à une de ses camarades

— R'garde dônc, quens, Marie-Louise, ce p'tit Jocriss qui mèneles poules pisser !

« Et puis elle s'est remise à chanter : « Crocuñtes ! crocuñtes ! », ses deux poings sur les hanches Je ne

(1) *Monsieur Nicolas*, p 377

(2) *Ibid* , p 396

sais ce que c'était car c'était recouvert d'une vieille étoffe noire et ça sentait la poire cuite (1) »

A vrai dire, la marchande de pommes cuites que nous présente le jeune Retif ressemble si fidèlement au dessin gravé — et avec sa légende — de Bouchardon en ses *Cris de Paris* que l'on serait tenté de soupçonner l'auteur de *Monsieur Nicolas* de s'en être inspiré

Sur la fin de 1747 devait se produire un grand changement et dans l'administration de Bicetre et dans la vie de l'enfant. Le 20 juillet 1746 était mort l'archevêque Gigault de Bellefonds tolérant au jansénisme pour être remplacé par Christophe de Beaumont zèle moliniste. Celui-ci s'empressa de nommer un nouveau recteur à Bicetre, lequel ne tarda pas à regarder de travers le directeur des enfants de chœur l'abbé Thomas et son sous-directeur, M. Maurice.

Le 15 novembre 1747 le nouveau recteur inspecta la bibliothèque ou la communauté des petits curés puisait ses lectures

— Oh ho ! qu'est cela ! Voilà des livres qui ne devraient pas se trouver dans une bibliothèque d'enfants

— On ne peut trop tôt connaître la vérité répliqua l'abbé Thomas grave sévère arc-bouté à sa foi

— Simple clerc tonsuré qui prétendez nous apprendre à connaître la religion ! dit le recteur d'un ton d'autorité

Les enfants qui entouraient leur directeur n'étaient pas fâchés de voir donner une petite leçon à celui qui leur en avait donné si souvent de grandes quand le nouveau recteur mit la main sur le Nouveau Testament annoté par Quesnel

— Pour celui-là protesta-t-il avec colère c'est aller contre le jugement spécial de l'Église

Et il jeta le livre à terre d'un geste de dépit

L'abbé Thomas toujours grave et tranquille se mit à

(1) *Monsieur Nicolas* p. 337-339

genoux, ramassa le livre et baya la place où il était tombé

— Songez-vous, monsieur, fit-il à son supérieur, que le texte de l'évangile y est tout entier?

Mais le recteur, dans son indignation croissante, ordonnait à ceux qui l'accompagnaient d'emporter tous les exemplaires du Nouveau Testament mis entre les mains des jeunes élèves, et l'abbé Thomas, sur un ton de profond désespoir

— Oh ! mon Dieu ! on ôte ta parole à nos enfants !

Alors la foule des petits cures, qui aimaient en somme leur maître, dont ils sentaient le dévouement, de se prononcer pour lui en un vif tumulte de cris et de protestations. Monsieur Nicolas s'était placé au premier rang et criait au recteur

— Je tiens de mon père, que j'en crois mieux que vous, que voilà le Testament de Jésus-Christ.

— Ton père est un huguenot, répliqua le recteur dans le brouhaha. .

Thomas Retif comprit qu'il ne lui était pas possible de conserver ses fonctions à Bicêtre. Il fut d'ailleurs informé que les jansénistes allaient être expulsés de l'Hôpital général (1). Le 22 novembre 1747, l'abbé Thomas, M. Maurice, suivis de Frère Augustin, — notre jeune Nicolas, — quittaient la maison, l'âme paisible, tranquillement, comme s'ils fussent allés en promenade. Les enfants de chœur furent rendus à leurs familles. L'œuvre de l'abbé Fusier était anéantie (2). Les trois confesseurs du Christ, l'abbé Thomas, M. Maurice et Frère Augustin virent

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 390-391, — Gérard DE Nerval, *Revue des Deux-Mondes*, août 1850, p. 590 — Par déclaration royale du 24 mars 1751, l'Hôpital général fut soumis à l'autorité de l'archevêque de Paris, mais le Parlement en refusa l'enregistrement et contraignit le gouvernement à y renoncer. H. Carré, ap. LAVISSE, *Histoire de France*, VIII^e, 237

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 389

se réfugier à Vitry chez de vieilles dévotes du jansénisme, très fières de les recueillir. Frère Augustin en avait pris un grand air de dignité. Il avait conscience de la beauté de la grandeur de son rôle persécuté qu'il était pour la pureté de sa foi (1). Ses premiers rêves qui l'avaient porté vers le martyre, commençaient lui sembler-il de se réaliser. Aux rigueurs du martyre, le jeune confesseur du Christ allait d'ailleurs trouver des adoucissements.

Les bonnes dévotes avaient une petite nièce Paulette elle aussi confite en piété, mais toute gracieuse et gentille. Du jardin où il se promenait Nicolas l'apercevait douce et riante à sa fenêtre.

L'abbé Thomas et M. Maurice allaient à Paris visiter les « honnêtes gens » cependant que Nicolas et Paulette se rencontraient dans le jardin, y couraient, jouaient et amusaient avec naïveté. Ce furent des heures délicieuses. Plus tard l'écrivain, et qui coulaient en innocence (2) constatation qui ne doit pas sembler superfétatoire quand il s'agit d'un écrivain qui prétendra, par la suite avoir été père à l'âge de neuf ans.

Le 20 décembre l'abbé Thomas et son jeune frère reprirent au port Saint-Paul, la voiture d'été pour Auxerre. La Yonne était très haute en cette saison en sorte qu'on ne put pas à donner les fâcheux coups de perche pour éviter les bancs de sable. Néanmoins le curé de Sainte-Colombe de-Sens ayant été précipité dans l'eau par une maladresse du timonier l'abbé Thomas crut opportun de quitter l'embarcation périlleuse et les deux voyageurs firent le chemin en carriole depuis Sens jusqu'à Auxerre où ils arrivèrent le jour de Noël. Et c'est le retour au cher village. A mesure qu'il en approchait le cœur de l'enfant bondissait ses larmes coulaient. Voici Vaudenjan,

(1) *Monsieur Nicolas* p. 396

(2) *Mon kalendrier* p. 361

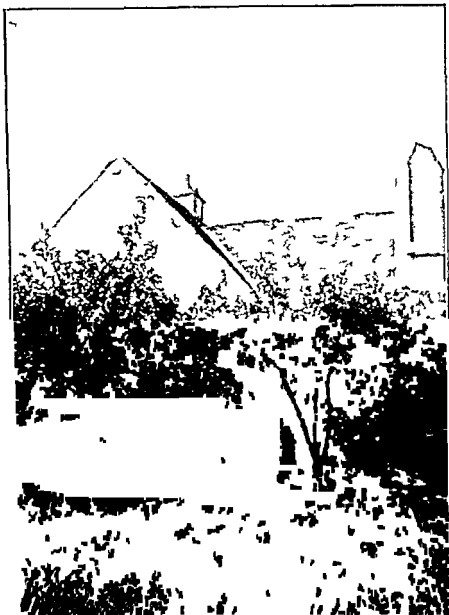
la Farge, Triomfraid et le Bout-Parc et le Vallon ! Dans son émotion, Nicolas se répandait en propos enthousiastes, voulant faire partager à l'abbé une partie de son bonheur.

— Monsieur, voila le Pilet, voila Maurepos ! C'est là que Jaquot me montra un nid d'alouettes !

— Je conçois que tout cela est fort touchant, dit l'abbé Thomas, puisque vous pleurez, mais nous approchons de Sacy, récitons *seules* avant que d'y entrer.

« L'abbé Thomas commença *seules* et je lui répondis (1) »

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 416-419



LE PRESBYTÈRE DE COURGIS ET SON JARDIN

Phot. de M. Gilbert Rogé



A COURGIS — JEANNETTE ROUSSEAU

On imagine toute la joie de l'enfant rendu à ses chers moutons, à ses amis Pingard et Friquette à ses abeille, dans le grand jardin, au bord de la mare où barbottaient canes et canards dans le pré des Rôles ou bien grimpe sur l'arbre cher qui donnait les douces poires de miel « Sensations délicieuses toujours renouvelées même dans l'âge mûr, à chaque voyage que j'ai fait à Sicy (1) » Il fit des excursions aux lieux aimés mais ne put rester à « La Bretonne » que deux jours son redoutable frère l'abbé Thomas, ne s'y plaisait pas La manière dont Barbe Ferlet la seconde femme d'Edme Retif, dirigeait la famille et tenait la maison ne répondait pas à sa manière de voir mais à sa belle-mère l'abbé Thomas n'osait faire d'observation Dès le lendemain de la fête de Noël le 26 décembre 1727 l'enfant partit pour Courgis emmené par Marguerite Pâris la gouvernante du curé de ce lieu parrain du petit Nicolas Le curé de Courgis lui enseignait le latin de concert avec l'abbé Thomas qui allait demeurer avec lui Ce curé de Courgis, Nicolas Edme fils aîné d'Edme Retif et de Marie Dondaine était un homme de bien mais très sévère lui aussi d'idées et de raideur jansénistes Retif

(1) *Monsieur Nicolas* p. 11940

n'en fera pas moins toujours son éloge (1) L'abbé Nicolas-Edme resta curé de son humble paroisse rurale plus d'un demi-siècle, aimé, vénéré de ses paroissiens, qui ne lui reprochaient que la longueur des offices qu'il célébrait (2)

On citait les traits les plus édifiants témoignant de sa bienfaisance (3) « Il vit encore aujourd'hui, 19 fructidor (5 sept. 1796), écrira son filleul, il est devenu doux et tolérant (4) » Hélas ! il ne l'était pas au temps où il contraignait son petit pensionnaire à réciter ses pénitences de confession, agenouillé en hiver dans la neige, en élé sur du gravier (5) L'enfant en prit la religion en haine Nicolas-Edme mourut en sa cure de Courgis, le 28 mars 1800 âgé de quatre-vingt cinq ans (6)

Courgis était un village à trois lieues d'Auxerre, composé de vigneronns peu fortunés La localité était privée d'eau, qu'on allait quérir à la fontaine d'Ecueilly, distante de deux kilomètres (7)

Nicolas devait avoir pour camarades deux gamins de son âge, Huet et Melin, enfants d'humble condition dont quelques « honnêtes gens » payaient la pension chez le curé de Courgis afin qu'ils fussent élevés dans les principes jansénistes (8)

(1) Nicolas-Edme Relif, né en 1715, était vicaire de Vermenton quand, en 1744, il fut nommé curé de Courgis, en remplacement de l'abbé Julliot, fervent janséniste contre lequel les Jésuites avaient obtenu une lettre de cachet qui le forçait à se tenir caché onze années durant pendant lesquelles il imprima clandestinement des *Nouvelles ecclésiastiques*, MONCEAUX, p. 104-105

(2) *Les Nuits de Paris*, XI 2641

(3) MONCEAUX, p. 105

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 2455-2456 Il a paru un *Précis de la vie de M. Relif, curé de Courgis*, Paris, Baudelot et Eberhart, s. d., in-8° de 16 pages

(5) *Monsieur Nicolas*, p. 610

(6) MONCEAUX, p. 117

(7) *Monsieur Nicolas*, p. 412

(8) *Ibid*, p. 458-459

Le curé de Courgis avait un chapelain l'abbé Foynat qui de concert avec la gentille gouvernante de la cure, Marguerite Pâris contribua à adoucir le sort du jeune écolier. Foynat prenait de l'intérêt aux efforts de Nicolas, il applaudissait à ses rapides progrès dans l'étude du latin et le comblait d'éloges qui déplaisaient aux deux frères, le curé et l'abbé. Ceux-ci auraient poussé des cris d'horreur à lire Jean Jacques mais ils partageaient son enthousiasme pour la menuiserie qui leur semblait à eux aussi, l'idéal d'une carrière humaine. Ils avaient le vif désir d'y plier le jeune pupille confié à leurs soins.

Le presbytère de Courgis est conserve à peu de chose près sans doute tel qu'il était au temps du curé Retif séparé de l'église par la largeur de la route et celle du cimetière qu'ombrage l'orme de Sully, un arbre centenaire que l'on disait planté sous Henri IV. Le bâtiment ne comprend qu'un rez de chaussée où l'on retrouve précisément les dispositions indiquées par Monsieur Nicolas : la grande pièce où il couchait avec l'abbé Thomas et ses deux camarades et d'où l'on passait dans la cuisine où était placé le lit de « Sœur Marguerite ». De la cuisine un escalier monte au grenier. Derrière les bâtiments du presbytère le jardin entouré de son mur en pierres sèches entre lesquelles le petit Nicolas cachait ceux de ses manuscrits dont il voulait, — et pour cause — dérober la connaissance à ses frères aînés.

Ardent au travail, Nicolas faisait de rapides progrès. Il ne tardera pas à comprendre le texte des fables de Phèdre et des églogues de Virgile (1). Et le bon curé son professeur, d'être saisi d'épouvante à la pensée que l'étude des maîtres classiques pourrait faire un païen de son jeune frère dont l'âme lui était confiée (2).

Nous arrivons au jour radieux au plus grand au plus

(1) G. DE NERVAL *Revue des Deux Mondes* août 1850 p. 591

(2) *Monsieur Nicolas* p. 461

beau jour de la vie de Monsieur Nicolas, au 14 avril 1748, jour de Pâques Cette fête de Pâques de l'année 1748 brillera dans sa vie comme la fête de Pâques de l'année 1327, — 6 avril, — dans celle de Pétrarque : enivrante aurore de l'unique, du vrai, du splendide amour qui remplira son cœur Ce que Laure de Noves fut pour Pétrarque âgé de vingt-trois ans, Retif le trouva, sur ses treize ans, en Jeanette Rousseau de Courgis

Les jours de grandes fêtes en l'église de Courgis, comme en celles de Sacy et de Nitry, les filles âgées de plus de quinze ans allaient à l'offerte, ou chacune donnait un hard (1) Les hommes occupaient le chœur et les deux bras du transept, tandis que les femmes étaient groupées dans la nef (2) en sorte que, du chœur, on pouvait aisément suivre des yeux la douce théorie se rendant à l'autel, fort lentement à cause du baiser de la patène

Mais laissons la parole à Monsieur Nicolas .

« Le jour de Pâques (14 avril 1748), mon âme était exaltée par la grandeur de la solennité Les jeunes filles avaient leurs plus beaux atours Le temple était parfumé d'encens, la grand'messe, célébrée avec diacre et sous-diacre, avait une majesté imposante. J'étais dans une sorte d'ivresse Enfin, le moment de la communion arrivé, je vis, après que les hommes se furent retirés, avancer les femmes, puis les jeunes filles, et, parmi celles-ci, une que je n'avais pas encore vue et qui les effaçait toutes, Elle était modeste, belle, grande, elle était mise avec plus de goût que ses compagnes et, surtout, elle avait ce charme tout puissant auquel je ne pouvais résister, un joli pied Son maintien, sa beauté, son goût, sa parure, son teint virginal tout me présenta la réalité de l'adorable chimère

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 240 note

(2) Nous avons entendu dire à des habitants de Sacy qu'ils avaient encore vu la même disposition en l'église de leur village

de mon imagination « C'est elle ! » dis-je assez haut me parlant à moi-même »

C'était elle ! Celle qui incarnait d'une manière complète tout ce qu'avait rêvé sa pensée juvénile déjà avide de beauté féminine et d'amour

« Elle s'empara de toute mon attention poursuit Retif elle s'empara de tout mon cœur de toute mon âme Je ne voyais plus qu'elle J'ignorais son nom »

On sortit de la messe La divine apparition marchait devant l'enfant ébloui Marguerite Paris la gouvernante du curé l'aborda et lui dit

— Bonjour mademoiselle Rousseau !

Elle l'embrassa en ajoutant

— Ma chère Jeannette vous n'étiez pas à l'offerte ?

— J'étais allée donner à boire à ma grand-mère

« Concitoyen lecteur s'écrit Retif rapportant ces faits cinquante ans plus tard cette Jeannette Rousseau cet ange ! sans le savoir a décidé mon sort Je me suis appliqué j'ai dévoré des dégoûts surmonté tous les obstacles, parce que Jeannette Rousseau venait de mettre dans mon sein un amour immortel ! »

Nicolas ne pense plus qu'à elle tout le reste de la journée au catéchisme et le soir il la cherchait des yeux il la trouva enfin à l'encensement du *Magnificat* quand ceux du chœur ou il était placé se retournaient vers la nef Ses beaux yeux modestement baissés sous ses longs cils Jeannette se tenait à côté du bénitier de la porte latérale qui donnait sur le presbytère (1) Le soir à la prière commune il y avait une exhortation du chœur se tournant vers le prédicateur Nicolas ne voyait que Jeannette (2)

(1) Le bénitier taillé dans un bloc de pierre existe toujours mais a été déplacé posé en manière de débarras dans le fond de l'église et remplacé par un bénitier de moindre dimension fixé au mur à gauche de la porte latérale donnant sur le presbytère

(2) *Monsieur Nicolas* p. 431-432

Désireux de se procurer toutes les indications possibles sur la reine de son cœur, Nicolas s'empara du registre des baptêmes conservé à la cure. Il le feuilleta d'une main fébrile et ses yeux tombèrent sur les lignes suivantes :

L'an mil sept cent trente-un, le dix-septième décembre, par moi, Prêtre soussigné, desservant pour l'absence de M le Curé, a été baptisée Jeanne Rousseau, fille de M^e Rousseau, notaire et recteur des écoles de Courgy, et de Mariane Stallin, son épouse, née en légitime mariage d'aujourd'hui et a eue (*sic*) pour parrain M^e Pierre Droin, procureur fiscal de ce lieu, et pour marraine Jeanne Simon, femme de M^e Germain Stallin, grand-père de l'enfant, laquelle ne signe de ce en guise (*sic*)

Signé P DROIN,

Jacquot, prêtre desservant (1)

Le père de Jeannette cumulait, à Courgis, les fonctions de notaire et de maître d'école. Nicolas s'enquit de sa demeure, qui devint pour lui le temple de sa divinité. Elle est conservée, petite maisonnette, accueillante et poétique, entre ses deux pavillons d'angles aux toitures brunes par le temps.

On y accède par une courette fleurie; à droite, dans l'angle du mur, se trouvait le puits avec sa margelle de pierre bise et le bâtis de fer où grinçait la poulie. Au milieu de la maison s'ouvraient deux portes jumelles où l'on accédait par deux ou trois marches. celle de droite donnant entrée à la salle commune, celle de gauche à l'étude de

(1) Marie de Courgis (Yonne), registres de l'état civil, à la date — Nicolas avait appris cet acte par cœur, mais il ne l'imprima que près d'un demi-siècle plus tard, tel qu'il était resté dans sa mémoire.

« Le 19 décembre 1731, est née Jeanne Rousseau, fille légitime de Jean et de Marguerite Stallin, ses père et mère laquelle a été baptisée le même jour par moi, prêtre soussigné, curé de Courgis, diocèse d'Auxerre, juridiction de Villeneuve-le-Roi. Le parrain Jean-Ambroise Stallin, ayeul maternel, la marraine Jeanne-Genève Denevres, grand'mère paternelle, lesquels ont signé Julliot, prêtre-curé, J-A Stallin, J-G Denevres (*Monseigneur Nicolas*, p. 438-439).

M^e Rousseau encombrée de grandes armoires où étaient classées les archives notariales. Le jour était donné par de hautes fenêtres étroites à petits croisillons dans le goût du temps. Dans la salle s'écoulait la vie de famille. Le parquet en était formé de grandes dalles de pierre, le plafond soutenu par une énorme poutre carrée ou posaient les lambourdes apparentes. Des deux petits pavillons en saillie sur le devant de la maison, celui de droite abritait le four et la cave, celui de gauche servait vraisemblablement de débarras, ni l'un ni l'autre ne sont ajourés. La maison s'élève entre cour et jardin, le tout surprend par ses dimensions restreintes, surtout la maison et la courette. Les bâtiments sont aujourd'hui occupés par un serrurier (1).

Vers la maison de Jeannette, Nicolas accourait dès qu'il pouvait s'échapper du presbytère, il y passait et repassait sans cesse, c'était pour lui l'enclos du paradis.

Nicolas s'était composé une phrase latine qu'il se répétait en ses élans de foi et d'amour : « *Unam peti a Domino et hanc requiram omnibus diebus vitæ meæ* » (J'ai demandé une femme au Seigneur et la lui demanderai tous les jours de ma vie).

Le « marillier », ou sonneur de la paroisse, était fréquemment occupé aux heures des cloches par les travaux de la vigne. Il demandait à l'abbé Thomas de le faire remplacer par l'un de ses jeunes élèves. L'abbé en chargea Nicolas qui en marqua son humeur par une légère grimace.

— Vous sonnerez midi tous les jours », insista l'abbé d'un ton qui accentuait son rude désir de maintenir son frère dans la voie de la perfection, mais dès le second jour la sonnerie devint pour Nicolas une source de bonheur. Seul

(1) La blanche maison couverte en dur, entourée de peupliers dans le vallon de Fontainefroide décrite par Gérard de Nerval (*Revue des Deux Mondes* août 1859 p. 591-592) appartenait au père de Jeannette, mais il n'y demeurait pas.

dans l'église à midi, il lui semblait y respirer un grand air de liberté. La maison du Seigneur était pour lui toute parfumée par Jeannette. Il courait vers le banc où elle avait coutume de prier, s'y agenouillait, le cœur en émoi, il s'efforçait d'imiter la position qu'il avait vu prendre à la jeune fille, touchant d'une main tremblante la place qu'elle avait occupée et baisait amoureuxment le sol à l'endroit où s'étaient posés ses pieds menus « Étais-je heureux, écrira Retif encore cinquante ans plus tard, étais-je heureux, moi, qui, chaque jour, avais un délicieux midi à sonner ! moi qui, chaque dimanche, avais un délicieux matin, — à contempler Jeannette à l'église, — et voyais lever le soleil (1) ! »

Nicolas était naturellement timide. Un de ses cousins disait de lui que c'était une fille modeste (2). Prononçait-on devant lui le nom de Jeannette, il perdait contenance. « Je me serais trouvé mal si l'on m'eût observé (3). » Certain jour, Jeannette était assise devant la porte de son oncle Stallin avec Agathe, sa cousine. Celle-ci la cachait aux yeux de Nicolas, il n'apercevait que ses pieds, le bas de la jupe. Mais ces pieds divins ne pouvaient le tromper. c'était elle ! Nicolas s'arrêta, interdit, et il revint sur ses pas, n'osant passer devant celle à qui il avait donné son cœur (4).

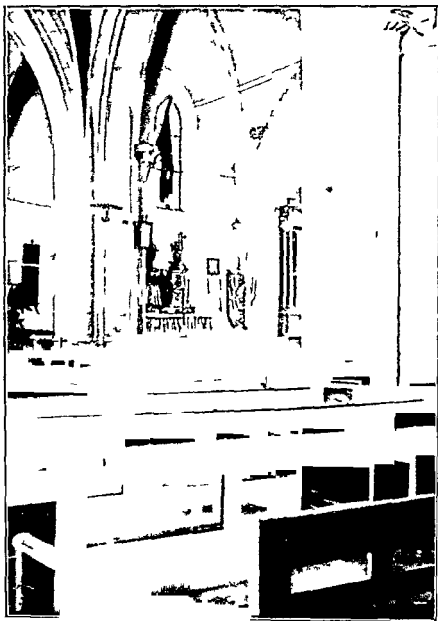
Au fort de l'été, l'eau du puits récoltée dans la « grande pierre » du jardin de la cure se trouva épuisée. L'abbé Thomas, jardinier en chef, envoya Nicolas, avec son camarade Huet, chercher de l'eau chez M. Rousseau. Arrivés au puits, les camarades constatèrent que la corde en était absente. A ce moment Jeannette apparut au fond de la courette

(1) « Le premier amour », *Contemporains*, III, 462, — *Monsieur Nicolas*, p. 470-472

(2) *Contemporains*, III, 461

(3) *Ibid*, III, p. 461

(4) *Ibid*, III, 462



L ÉGLISE DE COURGIS

L p t t b g b l h d é m b d t m q l p l q p t
J u R

Phot / M G l b l R g l

— Je vais lui demander la corde dit Huet

Saisi d'une vive émotion Nicolas retenait son camarade par son habit « Il ose lui parler ! »

Jeannette apporta la corde et montra aux jeunes compagnons la manière de s'en servir

« Je baissais les yeux dit Nicolas immobile à demi caché derrière la poulie tandis que Huet disposait la corde Je voyais ses mains toucher celles de Jeannette qui l'aidait, ma respiration était comprimée, je n'aurais pu parler et cependant le son mélodieux de quelques paroles prononcées par elle charmait mon oreille j'entrevois sa taille Je ne fus capable d'aider mon camarade que lorsque celle qui me troublait se fut éloignée (1) »

Ainsi les mois passèrent Puisqu'il n'osait parler à sa amie Nicolas prit la résolution de lui écrire Il avait remarqué au banc que les Rousseau occupaient à l'église une petite cheville Il pensa qu'en la retirant il se procurerait la place nécessaire à introduire un rolet de papier Et c'était précisément la place où Jeannette s'asseyait

Et Nicolas se mit à rédiger son épître la composant recopiant corrigeant raturant et recopiant dix fois

« Lorsque je vais en campagne en sortant de la maison vous entrez dans ma pensée pour n'en plus sortir tout le long du chemin Je ne vois que vous Je me figure que j'ai le bonheur d'être uni avec vous Je vous tiens les plus tendres discours et je me figure que vous me répondez Je tressaille quelquefois de plaisir et je bondis au milieu de la campagne croyant tout cela une vérité mais hélas ! l'illusion se détruit (2) »

Et le joli message soigneusement roulé fut introduit dans le trou de la cheville Il y resta quinze jours après quoi Nicolas que son audace remplissait d'un effroi grandissant, le reprit un midi qu'il allait sonner les cloches

(1) *Monsieur Nicolas* p 42-43

(2) *Contemporaine* III 165

Vers la Pentecôte de l'année 1750 (17 mai), Nicolas revenait de Sacy, où il avait été voir ses parents. Il approchait de Courgis. Arrivé aux peupliers, il aperçut Jeannette en compagnie de sa mère, de son frère et de sa petite sœur, à laquelle elle donnait la main. La famille Rousseau avait été visiter une chenevière voisine de ses prés. Le jeune Rousseau aborda Nicolas. Mme Rousseau et ses filles allaient devant. De temps à autre, Jeannette se retournait, souriant à son frère. Jamais Nicolas ne l'avait vue sourire. C'était un rayonnement de grâce enchantresse. Son cœur « fondait comme de la cire ». Mais il n'osait toujours lui parler. Quand on se sépara, Nicolas crut remarquer que le frère de Jeannette avait, à son trouble, démêlé un peu de ce qui se passait en lui (1).

Enfin arriva le jour, — jour « mémorable », — où Monsieur Nicolas adressa la parole à la bien-aimée. Ce fut le surlendemain de la rencontre aux peupliers. Le petit gars se trouvait seul au presbytère. Jeannette frappa à la porte de la cure. Nicolas va ouvrir. Il rougit, pâlit, s'appuie au tronc de l'arbre dont la cour était ombragée.

— Monsieur, dit Jeannette, mon père m'envoie demander si Mlle de Courtives n'est pas aujourd'hui chez M. le cure.

— Non, mademoiselle.

Et Jeannette s'éloigna après une jolie révérence.

Nicolas la suivit des yeux jusqu'au détour.

Ce furent les seuls mots que Monsieur Nicolas ait jamais adressés à l'objet du plus ardent, du plus constant amour, — il est vrai que Dante à Béatrice, et Pétrarque à Laure en ont dit moins encore.

En 1749, à l'âge de quinze ans, Nicolas Retif composait un poème en l'honneur de ses douze premières maîtresses (2), des maîtresses très effectives, quand il aura atteint soixante

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 633.

(2) ASSÉZAT, *Contemporaines mêlées*, p. 7.

ans aux jours où il écrira *Monsieur Nicolas* le chiffre en aura dépassé — et de beaucoup — la centaine mais n'allez pas accuser Nicolas d'infidélité ! Si l'a aimé tant de femmes c'est que en elles la seule et unique Jeannette était toujours adorée. L'une avait son genre de beauté l'autre son doux regard la troisième son sourire la quatrième la forme de son pied celle-ci sa vertu celle-là son caractère. Loin de faire acte d'infidélité c'était, au contraire des témoignages d'une fidélité inébranlable qu'il marquait ainsi coup sur coup en donnant si souvent son cœur à tant de femmes et si diverses puisque c'était toujours à Jeannette exclusivement à Jeannette qu'il le donnait. A plus d'une reprise l'auteur de *Monsieur Nicolas* reviendra sur cette simple doctrine, aussi passé la soixantaine apprenant que Jeannette était demeurée fille — une fille de soixante trois ou soixante-quatre ans — fort d'une fidélité, si longtemps et si souvent éprouvée. Retif résoudra-t-il de la demander en mariage mais ce beau projet ne put s'exécuter.

Au moment de la vie de Nicolas Retif où nous sommes parvenus se place une des pages les plus charmantes une de celles que l'écrivain conte avec le plus d'agrément. Par son ardeur à l'étude l'écolier avait fait de grands progrès dans la langue de Cicéron. En une précieuse cassette l'abbé Thomas renfermait ses textes latins avec traduction en regard les fables de Phèdre Tibulle Catulle, Martial Ovide, Juvénal, les pièces de Térence enfin. Il lui arriva de laisser la cassette entrouverte. Nicolas mit la main sur les comédies de Térence. Le voilà plongé dans la lecture de *l'Andrienne*. Quelle différence avec *Les Anecdotes de la Constitution Unigenitus* et *Les Miracles du diacre Paris* ! Nicolas retrouvait en quel langage ! les sentiments dont Jeannette avait rempli son cœur.

L'intérêt que le gamin prenait à sa lecture croissait avec le développement du drame. Une vive ardeur l'enflammait.

— J'en ferai autant, s'écriait-il, étudions ! Ah ! si j'avais fait une pièce pareille, je ne serais plus honteux ni sauvage ! J'irais trouver le père et la mère de Jeannette et je leur dirais « Tenez ! voilà ce que j'ai fait ! je vous demande votre fille Je l'aime comme Pamphile aimait Glycérie ; elle sera heureuse avec moi et je vous ferai honneur ! »

Le pauvre Nicolas en était là de son exaltation quand, par derrière, survint l'abbé Thomas

— Ha ! ha ! vous savez trouver les livres que je sers !

L'abbé emporta le volume Nicolas restait immobile de douleur On lui enlevait l'auteur sur lequel il comptait pour se former, pour devenir un écrivain célèbre, pour obtenir la main de Jeannette, et cela au plus fort de l'intérêt (1)

Jeannette Rousseau avait cependant une rivale, et à Cougis et dans le presbytère même, Marguerite Paris, la gouvernante du curé Elle frisait la quarantaine, mais était fraîche encore, accorte, très appétissante, toujours proprement, blanchement vêtue, enfin elle se coiffait comme Jeannette Elle faisait venir de Paris ses chaussures, de fines chaussures à hauts talons qui faisaient valoir la jambe vêtue d'un bas de coton à coins bleus toujours bien tiré « Les femmes sur le retour, quand elles ont été jolies, savent prendre à merveille leur avantage et repousser dix ou quinze de leurs années (2) »

Le jour de l'Assomption, 15 août 1749, dans l'après-dîner, il faisait très chaud Les enfants de chœur prenaient leurs ébats dans la cour du presbytère, tandis que, dans la cuisine, à une petite table placée dans l'embrasure de la fenêtre, Nicolas travaillait Auprès de lui Sœur Marguerite épluchait une laitue

(1) *Monsieur Nicolas*, p 463-465

(2) *Ibid*, p 494,

— Sœur Marguerite est ce que M^{lle} Rousseau est très riche?

— Pourquoi demandez vous cela?

— Parce que mes parents seraient bien contents si j'épousais une demoiselle riche

Une vive émotion s'empara de la gouvernante Le notaire Rousseau l'avait jadis recherchée en mariage Elle en aimait tendrement Jeannette à la pensée qu'elle aurait pu être sa mère

Sur quoi Nicolas vint se jeter à son cou et se mit à pleurer ce qui fit pleurer Sœur Marguerite Ils pleuraient tous deux quand Nicolas qui se serrait à elle tout à coup s'évanouit La gouvernante effrayée lui jeta de l'eau froide au visage l'enfant revint à lui

— Que vous est-il arrivé?

— Je ne sais en vous embrassant le cœur m'a manqué Sœur Marguerite votre cou est blanc

Sœur Marguerite sortit de la cuisine un peu émue elle aussi (1)

Le surlendemain Sœur Marguerite dut aller à Auxerre L'âne de M^{le} curé n'entendait ni à dia ni à huhau Nicolas fut désigné pour le conduire Sur son baudet, Sœur Marguerite semblait plus aimable que jamais un baignolet de fine mousseline sur la tête la taille prise en un souple corsage de coton blanc Sur la jupe de soie gorge de pigeon tombait le tablier à carreaux rouges Elle balançait au flanc du roussin les jolis souliers en maroquin vert aux fins talons aux boucles reluisantes (2) Marchant à côté d'elle Nicolas prenait soin d'accommoder au mieux la position et les vêtements de l'accorte cavalière ordonnant les plis de la jupe affermissant les pieds sur l'étrier Et tout en cheminant l'on se mit à parler de Jeannette, ce

(1) G. DE NERVAL *Revue des Deux Mondes* août 1850 p 594 595

(2) *Monsieur Nicolas* p 494

qui devait amener de nouvelles effusions auxquelles Sœur Marguerite mit fin très opportunément en rappelant qu'il était l'heure canonique de prime. Nicolas, qui était l'homme de l'association, se recueillit et commença. Sœur Marguerite répondit par le verset suivant, ainsi défilèrent le capitule, l'oraison et, tout en achevant en un pieux duo les prières rituelles, les deux compagnons arrivèrent aux portes d'Auxerre, Nicolas priait attentivement tout en admirant les jolis pieds dans les mules de maroquin vert aux boucles luisantes et les bras de Sœur Marguerite, car « elle les avait plus beaux que ceux de Jeannette, qui ne les avait pas encore formés (1) »

Sous le gouvernement de M^{sr} de Caylus, le diocèse d'Auxerre était donc devenu terre bénie pour le jansénisme, au point que les archers du roi avaient dû y faire quelques rafles d'ecclésiastiques, les cures de Treigny et de Ronchères, notamment, venaient d'être enfermées au donjon de Vincennes, où ils subirent une longue détention (2)

Après avoir fait en ville les courses et commissions dont l'avait chargée le presbytère, Sœur Marguerite, suivie de son âne et de Monsieur Nicolas, vint demander à dîner à une mercière, fervente janséniste, M^{me} Jeudi, chez laquelle le curé de Courgis avait coutume d'acheter les dentelles et passementeries que réclamait le service de son église. M^{me} Jeudi avait une fille très jolie qui venait d'être mariée, pour des raisons d'intérêt, à un jeune janséniste de Clamecy, elle avait aussi auprès d'elle une grande niece, âgée de vingt-six ans, bien faite, qui l'assistait dans la tâche, impérieuse mais très ardue, de surveiller le jeune ménage. La nouvelle mariée continuait d'ailleurs d'être appelée M^{lle} Jeudi ou M^{lle} Sophie, selon l'usage, assure Retif, des

(1) G. DE NERVAL, *Revue des Deux-Mondes*, août 1850, p. 596

(2) RIBIERRE, p. 59

« honnêtes gens » « Le mariage disait Sœur Marguerite, leur semble un péché et cependant c'est un sacrement (1) »

De la table dans l'arrière boutique où Retif avait pris place avec Sœur Marguerite avec M^{me} Jeudi avec la nièce et les jeunes époux on découvrait la rue Voilà Nicolas qui s'écrie tout à coup

— Que les filles sont jolies à Auxerre !

Ce cri satanique produisit tout autour de la table une terrible émotion M^{me} Jeudi leva les bras au ciel sa nièce devenue couleur pourpre y leva les yeux, le gendre était devenu rouge coquelicot et sa femme M^{lle} Jeudi qui n'était devenue que rose tendre sourit légèrement Quant à Sœur Marguerite elle était en proie à une extrême agitation s'efforçant de manifester sans y réussir parfaitement, une indignation véhémence

— C'est le frère du curé ? demanda M^{me} Jeudi, quand elle fut un peu rétablie

— Oui madame et de l'abbé Thomas mais on ne le destine pas à l'Église

— Je conseillerai à ses frères de le surveiller (2)

On quitta Auxerre sur les quatre heures afin de regagner Courgis avant nuit close A l'entrée du val de Montaleri Marguerite mit pied à terre L'herbe y semblait douce et engageante des saules plaient leurs branches sur l'eau d'une fontaine de hauts peupliers bruissaient au vent du soir Sur la nappe verdoyante les provisions furent étalées une bonne bouteille mise à rafraîchir dans l'eau de la fontaine Quel agréable repas !

Retif s'était assis tout contre la gouvernante et il continuait de fixer les mules de maroquin vert

— On ne saurait avoir un plus joli pied

(1) *Monsieur Nicolas* p. 498-499 — Retif a conté une seconde fois avec de plus amples détails l'histoire de M^{lle} Jeudi en ses *Contemporaines* XIII *Le Mariage enfantin*

(2) G. DE NERVAL *Revue des Deux Mondes* août 1850 p. 595-597

— Allons-nous-en, dit Marguerite

— Un moment encore, on est si bien ici

— Alors causons

Nicolas crut devoir entamer la conversation par un baiser passionné

— Monsieur Nicolas, allons-nous-en !

Cette fois, ce fut un baiser « véhément »

— Que faites-vous, que voulez-vous ?

— Je veux

— Non, monsieur Nicolas, c'est un péché

— Mais non, mais non

— Allons-nous-en !

Et Sœur Marguerite de sauter sur la bouillotte qui partit au petit trot, Nicolas courant par derrière (1)

Quelques mois plus tard Nicolas revint à Auxerre avec Sœur Marguerite et prit place, pour la seconde fois, à la table de M^{me} Jeudi, mais le coup d'œil s'était modifié. La jeune épouse était assise, avec interdiction de prendre la parole, entre la mère et la grande nièce. Elle était affublée d'une coiffe burlesque, munie de grandes cornes de papier, un énorme bonnet d'âne. De concert avec son mari, elle s'était soustraite à la surveillance janséniste comme en témoignaient ses jupes devenues trop courtes sur le devant. M^{me} Jeudi répétait en pleurant

— Elle s'est souillée pour la seconde fois du péché originel !

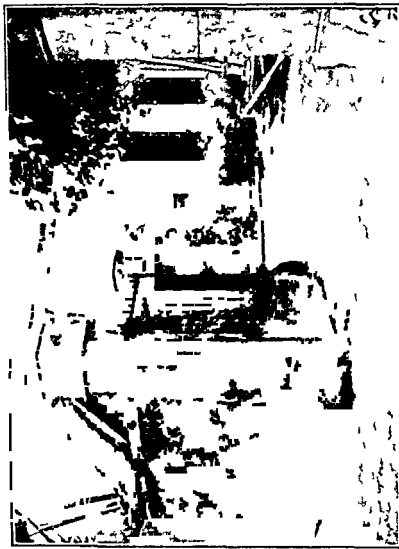
Quant au gendre, il avait été renvoyé, comme corrupteur, dans sa famille, d'où il réclamait, avec une énergie persistante, sa femme et la dot.

Peu de temps après, Sœur Marguerite quitta le presbytère pour se rendre à Paris auprès de l'un de ses frères. Le motif en aurait été une scène nocturne, où M. Nicolas aurait obtenu, par surprise, ce qui lui avait été refusé au

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 552-553 — G. DE NERVAL, *Revue des Deux-Mondes*, août 1850, p. 599

LA MAISON DE JEANNETTE ROUSSEAU A COURGIS

Photo d M Gibet R



retour d'Auxerre, sur l'herbe au pied des peupliers — et ce qui en serait résulté. Exploit juvénile auquel il serait prudent de n'accorder qu'une faible créance.

Cependant le désir de conquérir Jeannette et son admiration pour Terence éveillaient en Nicolas la vocation d'écrivain. Il a seize ans. Sa première œuvre est une comédie en prose latine. Les personnages en sont pris à Sacy et l'auteur se met lui-même en scène, mais les caractères sont copiés sur le théâtre de Térence à l'exception d'un seul qui lui est inspiré par une manière de sacrifiant qu'il avait connu à la ferme paternelle, un nommé Courtcou dont il fit une figure qui n'aurait son pendant sur aucun théâtre. « On ne peut en prendre une idée, dit Retif, qu'en se rappelant l'anthropophage de Toulouse, le désordre de mon imagination dans ce rôle était extrême. » Déjà il s'abandonnait aux pires obscénités (1).

À la comédie imitée de Térence succéda un poème burlesque où il se met en scène avec douze jolies filles, toutes du pays de Sacy, Nîtry, Courgis, et dont il aurait triomphé. Victoires entourées des détails les plus libertins. Les œuvres composées par Retif, un demi-siècle plus tard, rappelleront d'une manière frappante ses conceptions de la première jeunesse.

Mais le poème tomba entre les mains de l'abbé Thomas qui, pris d'effroi devant une pareille littérature, à laquelle ne l'avaient préparé ni les œuvres du père Quesnel ni celles de Pierre Nicole ni celles du grand Arnauld, avertit Edme Retif. Le surlendemain l'honnête laboureur arrivait au presbytère et après un conciliabule d'une heure avec ses fils aînés, emmenait Monsieur Nicolas avec lui (2).

Retif a décrit en termes émouvants les reproches que lui fit son père sur la route de Sacy. Nicolas s'excusait

(1) *Monseigneur Nicolas* p. 524-525.

(2) *Ibid.* p. 574.

— Vous parlez bien, disait Edme Relif à son fils, vous n'en êtes que plus coupable, mais je suis père. Si vous l'êtes un jour, je remets là votre punition. Vous sentirez ce que j'ai dû souffrir (1)

L'enfant fut cependant ramené au presbytère. Il revenait le cœur ulcéré, la pensée aigrie. Son âme se révoltait contre l'étroitesse, la dureté de la discipline janséniste qui avait empêché ses frères aînés de comprendre sa nature primesautière. Au lieu d'être ses éducateurs, ils avaient été ses bourreaux. Il prit sa plume pour rédiger une lettre au directeur des enfants de chœur de Buetre qui avait remplacé l'abbé Thomas. Répudiant les idées jansénistes et se déclarant partisan des jésuites, Nicolas offrait au nouveau directeur d'être son second (2).

Cette lettre encore tomba entre les mains du curé et de son rude vicaire. La coupe était pleine. Nicolas n'était pas seulement un libertin, ce qui sembla beaucoup plus affreux, il était un renégat. Las, découragés, car les deux prêtres avaient sincèrement désiré le bien de leur jeune frère, ils renoncèrent à la tâche qu'ils avaient cru pouvoir assumer, mais ils reculaient encore devant la décision définitive. Nicolas, de son côté, se sentait retenu à Courgis, où demeurait Jeannette, quand éclata le terrible incendie qui dévora la plus grande partie du village. Les toitures de chaume portaient le feu d'un logis à l'autre. Cent quarante maisons flambaient avec les récoltes sechées dans les granges. On voyait courir dans la rue les mères serrant leurs enfants sur leur sein, et les femmes, les belettes, les rats qui sortaient des chaumines avec des cris aigus. Le curé de Courgis fit paraître toute la bonté et la grandeur de son cœur. L'évêque d'Auxerre envoya du riz et du blé, le seigneur suzerain du village avança les sommes nécessaires pour les constructions nouvelles, Nicolas et ses deux camarades

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 576-577

(2) *Ibid*, p. 587-592

passaient leurs journées à rédiger des lettres de quête qui étaient portées à vingt lieues à la ronde. Le curé se rendit à Paris d où il ramena d autres secours. Le désastre fut réparé mais il avait sonné le départ de Monsieur Nicolas.

Il fallait prendre congé non des hommes note Retif mais des lieux et des choses. « Tout ce que je voyais dit-il, avait un air d adieu attendrissant (1) » Le mot est d un sentiment délicieux.

Une dernière fois Nicolas visita La Garenne le champ curial l'église enfin Tremblant incapable de maîtriser les sanglots qui le secouaient il alla s agenouiller à la place où se tenait Jeannette une dernière fois il baisa les dalles que foulaient ses pieds charmants.

Et dans la suite l'écrivain ne parlera avec aigreur ni des douloureuses pénitences dans la neige ni de tant de dureté dont ses frères l'avaient accablé mais rappellera avec colère ce que ne cessait de lui répéter son frère aîné, le curé bon et bienfaisant.

— Vous croyez avoir de l'esprit Nicolas vous n'avez que des bluettes d'imagination.

« Je le crus dit Retif et ce fut mon malheur. O mon lecteur ! n'abattez jamais le courage de vos enfants. Je crus le curé de Courgis et je perdus les quinze plus belles années de ma jeunesse depuis 1750 jusqu'en 1765. Je ne suis sorti de mon engourdissement qu'à trente deux ans (2) »

(1) *Monsieur Nicolas* p 643 644. Sur cet incendie voy les *Souvenirs d'un maire de village* publiés par M H MONCEAUX dans l'*Annuaire de l'Yonne* 1892 confirmant le récit de Retif de La Bretonne.

(2) *Ibid* p 609

A " LA BRETONNE "

DERNIERS MOIS DE VIE CHAMPLÊTRE

Après avoir quitté Courcel, René partit le 1^{er} mai 1751, dans la ferme de « La Bretonne », occupé aux plus rudes travaux : battre le grain, défricher des terres, récolter, planter la vigne. Il avait cru en 1747, à Paris, que « place la scène charmante, contée par moi, pour devenir célèbre, et qu'on peut dater précisément du 2 juin 1751, en combinant les données du *Paysan-paysane* avec celles des *Nuits de Paris* » (1).

« Ce matin, mes larmes coulaient de mes yeux en me remémorant une veille de l'ête-Dieu ou je buvais du sainfoin dans notre vallée du Van-de-Launet. Oue j'étais heureux ! Tout était pour moi un sujet de plaisir. Le temps demi-sombre qu'il faisait, le cri du cou-planc solitaire, l'herbe même, l'herbe des colaux avait une âme qui parlait à la mienne. Le fruit de la ronce sauvagine me semblait délicieux, j'en mangeai pour me rafraîchir la bouche. Ah ! si le bonheur était là, pourquoi donc être venu le chercher ici (à Paris) ? Pendant que je chantais, j'entendis une marche comme d'une jeune fille. Je m'arrêtai, prêtant l'oreille et je l'entrevis derrière les noyers. Elle s'est

(1) « Une veille de l'ête-Dieu », *Paysan paysane*, I, 30, « Une souée grise en 1751 », *Nuits de Paris*, p. 2060

approchée a sa taille légère je l'ai prise pour Fanchon Berthier ou pour Marie Jeanne Lèveque ou pour Madelon Polvé c'était Fanchon qui venait des vignes

« — Edmond dit elle, auriez vous de l'eau ? j'étrangle la soif

« — Oui Fanchon en voici sous les noyers

« Je m'en privai pour elle car j'avais soif aussi et je lui tins le baril pendant qu'elle buvait (1) »

Après avoir transcrit ces lignes Monselet ajoute « Savez vous une page de *Galatée* ou de Gesner qui vaille ce petit tableau plein de senteurs agrestes (2) ? »

Le voilà jeune homme Monsieur Nicolas à l'œil ouvert aux amours rustiques

« On ne semble guère y penser de jour mais quand on se rencontre on se dit, l'air mais

— Bonjour, Gaudine ou Martine

— Bonjour donc Piarrot ou Toumas, répond la fille rougissant marchant de travers un peu plus vite qu'elle ne faisait »

Mais à l'heure où le vol des chauves souris festonne l'air assombri ou perce le cri des chats-huants les gars rodent dans les rues, ils rôdent autour des filles bien avant de s'ouvrir aux parents pour voir si l'on se conviendrait. Le gars tourne autour de la fille parfois des mois entiers avant de lui parler. La fille apprend que Jaquot ou Piarrot vague autour du logis pour elle. Un soir curieuse elle dit qu'elle a oublié de fermer le poulailleur ou l'écurie aux vaches. Les parents ne sont pas dupes ils sourient mais si le gars ne leur convient pas le père ou la mère repoussent Fanchon sur sa chaise

— Tiens te là j'y vas moi même

Le gars, ne voyant pas sortir celle qu'il attend se décide à entrer

(1) *Paysan paysane* I 35 36

(2) *MONSELET Oubliés* p 16°

— V'lez-vous m' permett' d'approcher de vo' fille?

On ne le refuse jamais Il se met à côté d'elle, mais un beau jour il attrape une rebuffade .

— Tins té chés vous ! .

Que si, au contraire, on laisse sortir Fanchon, le jeune homme l'approche en câlinant :

— Où qu' vou' allez donc?

— Donner de la paille aux vaches.

— J' vas don vou' aider.

— Ce n'est pas de refus

Et le lendemain, les jours suivants, le soir, elle trouve Jaquot On va s'asseoir dans un coin obscur, là, Fanchon file ou teille le chanvre, on cause. Aux jours froids, le jeune homme est invité d'entrer

Mais tout cela n'est encore qu' « amour d'essai », car la recherche dure deux ou trois ans Le premier hiver, il n'est pas encore question de mariage, à moins que le gars ne parte pour la milice Le second hiver seulement les parents demandent

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, Jaquot (1)?

Ainsi se fit le mariage de Marguerite Miné L'auteur de *Monsieur Nicolas* le place en 1748 Retif aurait eu quatorze ans Le mariage eut lieu le 15 janvier 1750 (2) Retif avait seize ans, ce qui rend la scène vraisemblable, bien qu'il ne faille accepter qu'avec réserve les récits de scènes amoureuses faits par Monsieur Nicolas en son autobiographie, par ailleurs si digne de confiance Marguerite Miné s'était mariée en noir, suivant l'usage des campagnes, la robe de noces devant servir, dans la suite, pour le deuil; mais elle portait rubans de couleur à sa bavette et une large ceinture rose lui entourait la taille (3)

Quelques jours auparavant Nicolas avait obtenu de la

(1) *La Paysane pervertie*, I, 33-36

(2) Mairie de Sacv, registres de la paroisse.

(3) *Monsieur Nicolas*, p 451.

rustique fiancée qu'après le mariage elle lui en ferait connaître le détail

— Je ne le dirais pas à un autre répondit Marguerite, mais à vous, je le dirai

Le dimanche suivant on serrait les foin dans les chafauds. Un moment Nicolas s'y trouva seul avec la jeune femme qui en profita pour donner au jeune homme sur ce qui l'intéressait l'enseignement le plus pratique

« Je fus transporté de joie dit Relif en songeant à Jeannette ! Je suis homme enfin et n'aurai plus à rougir de moi » Quant à Marguerite Viné après avoir renseigné Nicolas elle s'en alla le plus tranquillement du monde, car elle en avait agi bonnement et depuis lors il ne fut plus question de rien

Nicolas avait rencontré chez le notaire de Vermenton cousin de son père un imprimeur d'Auxerre Michel François Fournier (1) Fournier avait épousé la fille du notaire cette Marguerite Collet qui jadis témoignait une si gracieuse sympathie à l'enfant malheureux à Vermenton chez son beau frère Linard

Nicolas toujours timide avait l'air effarouché parmi les fils du notaire et les clercs de l'étude quand entra Mme Fournier Il ne l'avait pas vue depuis plusieurs années

Il ne l'avait pas revue depuis plusieurs années et voilà que subitement il avait devant lui la beauté de Jeannette sa taille Elle parla c'était le même son de voix, le même charme (2) Nicolas en demeura perdu dans un rêve

(1) RIBIÈRE p 47

(2) *Monseigneur Nicolas* p 638 639

A AUXERRE. — L'APPRENTI TYPOGRAPHE

Peu après cette rencontre, — ou Nicolas retrouvait l'image de Jeannette en la personne de M^{me} Fournier, — un huissier de Vermenton, M Ladrée, conseillait à Edme Retif de placer son fils chez l'imprimeur d'Auxerre (1)

Le 13 juillet 1751, la famille se trouvait réunie comme de coutume autour du chef pour la prière du soir Edme Retif alla quérir la Bible familiale, l'ouvrit au chapitre de la Genèse où l'on voit Isaac bénir Jacob, en donna lecture et, se tournant vers Nicolas

— Mon fils, qui vas nous quitter demain matin, je te donne, autant qu'il est au pouvoir d'un père, ma paternelle bénédiction, afin que tu prospères dans le monde, sans perdre l'honneur, la vertu ni la religion Ainsi Dieu te bénisse comme je te bénis Amen

La famille, à genoux, répéta Amen On s'embrassa l'un l'autre et chacun fut se coucher (2)

Nicolas devait partir pour Auxerre le 14 juillet 1751, à l'aube crevée, l'âne de la tante Mairat porterait son bagage (3) Quelques jours auparavant sa mère l'avait

(1) *Monsieur Nicolas*, p 652

(2) *Ibid*, p 684

(3) *Ibid*, p 677



ARRIVÉE DE RETIF A AUXERRE LE 14 JUILLET 1751
AVEC SON FRÈRE GEO GES

Il t èt d ti p t d ihlg ôt m O ap c t
Ihoig lim g d l l d q t
De s d B t g p J L Ry Extr l d Pays np v rli j
Rtfdél eq cti m g l pé t e tm t

mené à Vermenton où elle lui avait acheté un habit brun complet fort propre et qui en forme de redingote à pans allongés lui donnait un air de magister de village, des bras de filasse un chapeau et des souliers de ville. Pour le linge, la pratique et économe paysanne se contenta de lui coudre des manchettes de mousseline au bout de courtes manches recouvrant les avant bras et qui s'adaptent les dimanches et fêtes à une chemise non garnie (1)

Le 14 juillet sur les trois heures du matin, son père l'appelle

— Nicolas !

— Mon père ?

— Je vois la petite pointe du jour

— Je me lève

Le cœur lui battait. La maman lui fit avaler deux œufs frais et boire un gobelet de vin blanc cependant que le père sellait le grison.

« Il faut partir de bonne heure disait la mère. Il évitera la grande chaleur, le pauvre enfant et l'âne de sa tante sera moins fatigué (2) »

Edme Retif accompagna son fils jusqu'à la crête de Vezehaut. Il faisait grand jour. Après de nouvelles recommandations le père embrassa son gars et rebroussa chemin.

Tout en poussant Martin baudet Nicolas contemplait le paysage. Les terres de la Loge de Courtenay il entra dans le bois des Hôpitaux où il cueillit des fraises. Au débouché de la forêt le bel horizon que formaient les terres blanches derrière les Vauxgermain, les sites solitaires et agrestes dont il était environné le remplirent d'émotion. Nicolas pensait à Courgis à Jeannette. Dans la vallée des Fées à la lisière du bois croissaient des genêts en fleurs.

A onze heures du matin le jeune voyageur arrivait à

(1) *Monsieur Nicolas* p. 677

(2) *Ibid* p. 686

L'imprimerie Fournier était située rue de l'Horloge primitivement rue de Lormerie entre l'impasse des Cordeliers et la porte de l'Horloge la fameuse horloge d'Auxerre ou une boule suit les quartiers changeants de la lune par ses parties noires ou dorées. Sur une face de la porte les chiffres étaient marqués en caractères romains sur l'autre en caractères arabes de style gothique. La porte délimitait les paroisses « Tout le monde du côté gothique allait à Saint-Renovert et du côté romain, à Saint Eusèbe (1) ». L'impasse venait buter contre les murs gallo romains de la cité le couvent des Cordeliers en dehors de l'ancienne cité était attenant aux murs en cet endroit (2)

Ce voisinage devait faire naître bien des conflits. L'imprimerie appuyait son premier étage à ladite enceinte prenant jour sur la ruelle qui menait à l'église des moines. Le dortoir des apprentis se trouvait au second avec des fenêtres sur la ruelle. Les Cordeliers se plaignaient de ce que les jeunes ouvriers leur adressassent des injures du haut de leur logis et que des eaux noires provenant de la tremperie ou se lavaient les papiers infectassent le passage conduisant à leur église. Cette ruelle assuraient-ils étaient une voie privée leur propriété en outre, la porte qui donnait en ce passage sur le derrière de l'imprimerie était en contravention avec la déclaration royale du 10 mai 1728 qui ne permettait aux typographes que des entrées et sorties sur le devant de leurs maisons les issues sur l'arrière favorisant les impressions clandestines (3)

A quoi Fournier répondait que les choses étaient en l'état depuis quatre siècles. Nulle plainte n'avait jamais été soulevée. De son imprimerie sont sortis ses mémoires justificatifs au cours du procès que lui intentèrent les Corde-

(1) *Monsieur Nicolas* p 856

(2) Indications de M Porée archiviste de l'Yonne

(3) *RIBIÈRE* p 54 55

liers (1) Fournier obtint gain de cause devant le bailliage d'Auxerre, mais les moines en appelèrent au Parlement de Paris où, suivant l'usage, l'affaire s'éternisa (2).

Les locaux de l'ancienne imprimerie Fournier existent encore ils ne sont pas occupés par la maison Gateau-Dun, comme on l'a cru jusqu'à présent, mais, de l'autre côté de la porte de l'Horloge, façade « gothique », sur le même côté de la rue, par la pharmacie Cuzin et, sur l'arrière, par la boucherie Dejust, où l'on voit encore les hautes et étroites fenêtres qui donnaient sur les Cordeliers (3).

En ses traits essentiels la disposition des lieux est restée telle que Relif l'a décrite : en entrant par la pharmacie Cuzin on pénètre dans la boutique de M. Fournier, d'où l'on accède dans la salle qui servait à sa famille, on arrive ensuite dans la cour, avec à gauche, l'escalier qui conduisait à la chambre, au dessus des latrines, où Nicolas fut logé tout d'abord.

L'imprimeur François Fournier, qui recevait Relif en qualité d'apprenti, était un gros homme de trente-cinq ans, quelque peu gouailleux, d'un caractère rude, mais franc et loyal. Habile en son art et fort instruit, il a été le plus renommé des anciens imprimeurs d'Auxerre, où il avait le privilège de l'imprimerie, nul concurrent n'étant autorisé à s'installer dans la ville (4). Fournier dirigea sa maison pendant quarante ans (1742-1782) (5). Ses travaux mai-

(1) *Précis pour le sieur Fr. Fournier, imprimeur-libraire de la ville d'Auxerre, y demeurant, contre les Frères mineurs du couvent d'Auxerre* In-4° de l'imprimerie Fournier, 1756 — *Memoire servant de réponse à celui des Frères mineurs, pour le sieur Fr. Fournier* In-4° de l'imprimerie Fournier, 1756

(2) Elle n'était pas encore jugée en 1760, quinze ans après avoir été commencée.

(3) Topographie qui résulte des récentes recherches de M. Henri Garreau.

(4) Déclaration royale de 1704, RIBIÈRE, p. 49.

(5) GRAND-CARTERET, t. I, p. XXI.

quèrent un progrès notable sur ceux de ses prédécesseurs. Il avait pour « enseigne » un perroquet. L'estime de ses concitoyens lui avait confié les fonctions de juge consul. Il avait créé des périodiques d'un caractère scientifique et littéraire comme *L'Almanach* et *Les Affiches* d'Auxerre et, à l'époque même où Nicolas Retif entra chez lui, Fournier contribuait libéralement à la création de la bibliothèque scientifique d'Auxerre par « les maîtres de l'art et science de chirurgie ».

Fournier avait épousé en premières noces Geneviève Salmon qui mourut au début de 1745 sans lui avoir donné d'enfant. Dès le 10 mai 1745 il se remaria avec la fille du notaire de Vermenton Marguerite Collet (1) la divine Colette de Retif. De Marguerite Collet Fournier aura deux garçons et deux filles. Le plus jeune de ses fils lui succédera à la tête de son imprimerie (2).

Le parti janséniste prédominant à Auxerre trouvait en l'imprimerie Fournier un appui précieux. Tandis qu'à Sens la typographie était dévouée aux molinistes les impressions « au perroquet » d'Auxerre étaient devenues chères aux « honnêtes gens ». L'esprit des libelles ou placards qui paraissaient dans la région en arrivait ainsi à s'accuser par la seule étiquette selon qu'ils sortaient de la « fabrique d'Auxerre » ou de « la boutique de Sens » (3).

En arrivant chez Fournier le jeune Retif fut accueilli par une jolie personne

— Je vais vous donner à boire un coup puis vous montrerez dans votre chambre (4).

C'était la servante de la maison. Mlle Aimée

(1) RIBIÈRE p. 49-50

(2) RIBIÈRE p. 49

(3) RIBIÈRE p. 57 — Un descendant des Fournier l'imprimeur Gallot a été député d'Auxerre VALLERY RADOT p. 243. Son imprimerie n'occupait plus l'ancien emplacement.

(4) *Le Drame de la vie* I 56

La chambre du nouvel apprenti était très exiguë. Dans la suite on lui en aménagera une autre dans le grenier : une manière de « guérite » en planches, meublée d'un lit (1). La fenêtre en donnait sur la cour et le jardin extérieur des Cordeliers dont il pouvait contempler les plates-bandes fleuries (2). L'apparition du jeune Nicolas parmi ses futurs camarades ne fut pas non plus des plus triomphales. Son costume de paysan endimanché prêtait à rire, et puis l'usage était de brimer les nouveaux venus. La première tâche qu'on lui confia fut de « faire les ordures », c'est-à-dire de trier les balayures et d'en retirer les caractères d'imprimerie, — lettres, cadrats et cadratins échappés des compositeurs, — afin de les recaser « Pour mon début j'eus le nez dans la poussière, à peu près comme les cendriers de Paris (3). » Par surcroît, il avait à faire les commissions des trente-deux ouvriers, « pressiers » et « casiers », de la maison, à aller puiser de l'eau à la fontaine et autres besognes similaires (4).

Cette partie de *Monsieur Nicolas* est intéressante par la description d'un atelier d'ouvriers en une ville de province au XVIII^e siècle. Ces pages ont moins d'attrait assurément, elles ont moins de poésie que celles qui précèdent et qui sont consacrées aux paysans de Sacy et de Courgis, elles ne sont pas moins précieuses pour l'historien.

Une agréable distraction vint adoucir les débuts assez rudes de M. Nicolas dans l'art typographique : la passion que lui inspira une jeune vigneronne au teint hâlé, Edmée Servigné. Il la rencontra le 1^{er} septembre aux danses de la fête patronale de Saint-Loup-en-Vaux, puis à « l'apport », — les Bretons diraient « l'assemblée », — qui se tenait le « beau dimanche » de la fête, en cette année 1751, le 5 sep-

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 834.

(2) *Ibid*, p. 1591. La fenêtre existe encore.

(3) *Ibid*, p. 702-703.

(4) G. DE NERVAL, *Revue des Deux-Mondes*, août 1850, p. 600.

tembre Les Auxerrois s'y rendaient en foule Nicolas parle en termes pittoresques de sa jeune maîtresse logée près du rempart dans la petite rue Saint Germain et dont le vieux père le vigneron prenait le frus en veste blanche et bonnet de coton à l'entrée de son jardin (1) Aussi bien va-t-il sans dire que Nicolas ne s'était pris d'amour pour Edmée Servigné que parce qu'elle ressemblait à Jeannette Rousseau (2) « C'est encore Mlle Rousseau que j'aimais en Mlle Servigné comme un amant chérit le portrait qui lui retrace sa maîtresse » Sa passion pour Jeannette en devint même plus vive « Singularité surprenante l'ait notre amoureux mais effet naturel quand une passion est vraie et que le tempérament est brûlant (3) »

Relif sur ses dix sept ans plaisait aux filles Ses longs cheveux châtain doré avaient retrouvé les boucles perdues après la petite vérole Ses lèvres vermeilles semblaient « faites pour la volupté » C'est lui même qui parle Il vante ensuite sa voix « au son très doux flatteur dans ses inflexions (4) » Et sur ce point nous pouvons l'en croire Quelques années plus tard, le directeur de l'Opéra comique séduit par le timbre de cette voix chaude et caressante offrit à Relif de l'engager parmi ses chanteurs (5)

Quelques volumes trouvés en la bibliothèque de M^{re} Fournier fournirent à Relif une autre distraction C'étaient des romans de M^{me} de Villedieu Le cabinet du maître imprimeur était chauffé au charbon en un poêle de faïence On y portait à sécher des feuilles d'imprimerie Relif en avait ainsi l'entrée Jamais l'apprenti typographe n'avait lu de roman Son imagination en fut enflammée En ces belles histoires les amoureux écrivaient à la bien aimée

(1) *Monsieur Nicolas* p 1608

(2) *Mon kalendrier* p 36 J

(3) *Monsieur Nicolas* p 771

(4) *Les Contemporaines* N N 513

(5) *Dunern* p 349

des lettres qui gagnaient son cœur Ce qui fit concevoir à Nicolas un projet sublime il écrivait à Jeannette. Le lundi 18 octobre (1751) au soir, les ouvriers typographes étaient sortis Il ne restait à la maison que le « pressier » Chizot Nicolas s'assit auprès de la presse, pour profiter de la lumière qui l'éclairait, et se mit à rimer une belle épître à Jeannette en vers de quatre, six et huit pieds Il en remplit quatre pages qui se terminaient ainsi

Non, de fortune,
Il n'en est qu'une
C'est de vous posséder

Et, après avoir écrit froidement, sur le pli, le nom et l'adresse de M^{lle} Rousseau, il alla porter le paquet à la boutique de l'épicier ou la poste recueillait les dépôts pour Courgis

La tête pleine des belles pages de M^{me} de Villedieu, Nicolas ne doutait pas que son épître ne dût produire un effet admirable, loin qu'il était de s'imaginer qu'elle pût tomber en premier lieu entre les mains du père de sa mie Et il attendait de jour en jour, d'heure en heure, la réponse à sa missive Ce beau projet réalisé, le jeune poète en conçut un autre plus beau encore il irait lui-même à Courgis se rendre compte de l'effet produit par ses vers Il se mit en route avec Tourangeot, domestique-apprenti de l'imprimerie Fournier Les compagnons partirent le dimanche 31 octobre après dîner (1) Ils profitaient des trois jours de chômage, le dimanche 31, la Toussaint et le jour des Morts Nicolas allait, le cœur à l'aise, dans l'état d'esprit de ce jeune paysan son compatriote qui, revenant du pèlerinage de Saint-Michel, après s'être arrêté trois semaines à Paris, grisé par la vue de tant de luxe et d'opu-

(1) Ces dates, et les précédentes, sont exactes en 1751, le 31 octobre tombait bien un dimanche

lence, s'imaginait qu'en son patelin tout devait être transformé à l'avenant

Approchant du village il questionne le premier laboureur rencontré

— Dites l'homme, mon père laboure-t-il toujours avec des ânes?

— Toujours

— Sacy est toujours couvert en chaume?

— Toujours

— Et l'on y mange toujours du pain bis?

— Toujours

En de semblables dispositions Nicolas arrive à Courgis avec son ami Tourangeot. La procession parcourait le cimetière autour de l'église. Nicolas aperçut Jeannette et lui adressa son plus beau sourire mais en le voyant M^{lle} Rousseau palit, détournant la tête. A ce moment accourut Sœur Pinon qui avait remplacé Sœur Marguerite au presbytère.

— Hé, mon Dieu ! vous osez paraître après votre lettre ! M. Rousseau voulait se plaindre en justice. M. Stallin l'a retenu.

Survint l'abbé Thomas

— Partez, dit-il à Nicolas, partez après avoir bu un coup. Mon frère (le curé de Courgis) ne vous menace pas de moins que de coups de baton.

Et les deux compagnons de prendre le chemin de Sacy ou les parents du jeune apprenti typographe et poète furent si contents de le revoir qu'ils ne le grondèrent pas trop. Le 3 novembre les deux amis reprenaient le chemin d'Auxerre.

VI

MADAME PARANGON

Le 22 novembre 1751, Nicolas était occupé à chercher, dans la poussière des balayures, les lettres et les cadratins que ses compagnons avaient dispersés, quand on le demanda de la part de M^{me} Fournier Il passa son habit et se rendit dans la salle du rez-de-chaussée, attenante au magasin où se vendaient et se prêtaient les livres

— Vous êtes le fils d'un ami de mon père, lui dit la jeune femme Mon mari est content de vous, le prote aussi C'est moi qui ai fait proposer à vos parents de vous mettre en apprentissage ici

Elle cherchait quelque chose une montre d'argent qu'elle offrit au jeune homme

« J'étais ivre de joie », dit Nicolas

M^{me} Parangon, car nous lui donnerons désormais le nom que Retif a rendu fameux, fille du notaire de Vermenton, femme de l'imprimeur Fournier d'Auxerre (1), était née le 22 octobre 1729 (2), âgée de vingt-deux ans au moment du récit où nous sommes parvenus, cinq ans de plus que Retif « Parangon » est un terme d'imprimerie indiquant un caractère intermédiaire entre la palestine et le gros romain Au propre, le mot signifiait « modèle, idéal », ce que les Anglais nomment *standart* En joaillerie, les dia-

(1) *Mes inscriptions*, § 1035

(2) *Monsieur Nicolas*, p 938

mants parangons étaient ceux qui se distinguaient par leur beauté une perle parangon se disait d'une perle d'une qualité exceptionnelle Dans la pensée de Retif, M^{me} Parangon était le modèle des femmes On a vu qu'il la nommait aussi Colette ce qui lui plaisait comme dérivé de Nicolas et suivant l'usage des Auxerrois, avons nous dit, de féminiser les noms des jeunes filles sur le nom paternel les filles de M Prudhot devenaient les Prudhotes, M^{lle} Hollier la petite Hollière (1) et M^{lle} Collet Colette

Monsieur Nicolas a tracé le portrait de M^{me} Parangon, merveille de son sexe puisque aussi bien elle était la réplique de Jeannette

Elle avait l'air grand elle avait « une blancheur animée plutôt que des couleurs des cheveux fins cendrés et soyeux des sourcils arqués, fournis et paraissant noirs un bel œil bleu qui voilé par de longs cils lui donnait cet air angélique et modeste le plus grand charme de la beauté un son de voix timide doux sonore allant à l'âme la démarche voluptueuse et décente une belle gorge dont chaque demi-globe était presque horizontal avec ses épaules la main douce sans être potelée le bras parfait la jambe aussi bien que la plus belle jambe d'homme et le pied le plus délicat le mieux conformé qui jamais ait porté une jolie femme Elle se mettait avec un goût exquis (2)

Grisé étourdi accablé par sa passion pour M^{me} Parangon Retif éprouvait devant elle « le singulier sentiment » que lui avait aussi inspiré Jeannette de la désirer moins belle (3) « C'était en beau, dira-t-il plus tard « la tête de la Méduse » (4) »

(1) *Monsieur Nicolas* p 3 43

(2) *Monsieur Nicolas* p 795 796 Gérard de Nerval a reproduit les lignes où Retif présente M^{me} Parangon mais en supprimant quelques détails qui ne lui parurent pas convenables dans la *Revue des Deux Mondes* août 1850 p 661

(3) *Monsieur Nicolas* p 2991

(4) Ce mot est sublime ajoute MONSELET *Oubliés* p 173

M^{me} Parangon était une femme d'un esprit cultivé, de goûts délicats, d'une sensibilité franche et spontanée elle a laissé dans la pensée de tous ceux qui l'ont approchée, des souvenirs faits de bonté et de charme (1)

Du jour où M^{me} Parangon fut revenue à l'imprimerie, le sort de Nicolas changea. Les compagnons lui témoignèrent plus d'égards. Nicolas occupait ses loisirs à lire et, sur les indications de M^{me} Parangon, à lire de bons auteurs. Corneille, Molière, Boileau, La Fontaine, Racine, — Racine surtout. Nous ne nous rendons plus compte, blasés que nous sommes par les exagérations romantiques et par les violences du naturalisme, de l'impression prodigieuse que les tragédies de Racine faisaient sur les esprits du XVIII^e siècle. Aux représentations données par Adrienne Lecouvreur, des personnes s'évanouissaient dans la salle. « Racine, dit Retif, est l'auteur qui m'a fait le plus de mal, comme si tout ce qui tenait au jansénisme devait m'être funeste. La première pièce que je lus, un soir, fut *Phèdre*. J'avais ouvert le livre sans dessein. La pièce me frappa (par le titre). Je ne connaissais que *Phèdre* le fabuliste. Je lus ces vers

N'allons point plus avant! Demeurons, chère Cléone
Je ne me soutiens plus, ma force m'abandonne !
Mes yeux sont éblouis du jour que je revois
Et les genoux tremblants se dérobent sous moi

« Je cherchai le commencement de la pièce et, debout, tel que j'étais en tirant le livre du rayon, je lus tout d'une haleine (2) »

Retif trouvait, exprimé dans Racine, l'amour tel qu'il l'éprouvait alors, « tendre, respectueux, violent », mais les *Plaideurs* lui déplurent. Quand il lira Racine pour la seconde fois, il ne sera plus seulement sensible aux émotions qui

(1) RIBIÈRE, p. 55

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 808-810

se dégagent du drame mais a la beauté de la forme Dans l'intervalle il s'était efforcé de faire des vers mais voici que Racine l'accablait d'une « admiration humiliante » et le décourageait « Je me trouvai dégouté de mon travail, et surtout de mes vers je détruisis tout ce que j'en avais fait jusqu'alors et me privai ainsi de mémoires utiles pour cette histoire Si l'amour n'était pas venu à mon secours je n'écrivais plus (1)

Certain soir le 6 septembre (1752) Nicolas de sa fenêtre guettait le retour de M^{me} Parangon Sa chambre était dans l'obscurité tandis que dans le bâtiment d'en face une fille de dix huit ans M^{lle} Berdon « sans avoir pensé à tirer les rideaux, cherchait ses puces à la lumière de deux chandelles » « Sans rien omettre elle me montrait successivement des charmes arrondis et d'une perfection achevée » M^{me} Parangon rentra et pour aller la rejoindre Nicolas s'arracha à un spectacle « bien séduisant pour un jeune homme de son âge » Le lendemain Nicolas écrit

A M^{lle} Berdon cherchant ses puces le 6 septembre

Hier je te voyais jeune et charmante Iris
Ces puces rechercher qui rougissant tes lis
Bioarrant ta blancheur de subites piqures
Vont parsemant ta peau de leurs rouges blessures
Ha ! tu ne savais pas jeune divinité
Que d'avidés regards dévoraient ta beauté (2)

L'imprimerie ou Retif travaillait, vendait des livres de toutes provenances et en prêtait Le jeune apprenti restait le dimanche à la maison pour lire et s'occuper de ce qui l'intéressait par quoi il comblait d'aise Tiennette la fille de boutique dont il remplissait la tâche ce jour là M^{me} Parangon en rentrant sur le tard le trouvait au magasin répondant aux villageois qui venaient chercher des livres, puis il

— (1) *Monsieur Nicolas* p 810

(2) *Ibid* p 958 959

rendait compte à la maîtresse de la recette de la journée (1)

M^{me} Parangon prenait grand intérêt aux efforts du jeune apprenti

— De quoi vous occupez-vous ?

— J'ai entrepris une traduction de Térence et j'étudie la prosodie de Port-Royal

— Voulez-vous me lire quelque chose de votre traduction ?

Retif lut les deux premiers actes de *l'Andrienne*.

« Jamais encore je ne m'étais trouvé aussi heureux, mais M^{me} Parangon était trop voluptueusement belle et j'avais les sens trop inflammables pour qu'une pareille familiarité ne devînt pas extrêmement dangereuse »

Il fallut prendre ensuite *Zaïre*. On a vu que Retif avait une voix douce et chaude, aux sonores inflexions. Il lisait avec d'autant plus d'expression qu'il sentait plus vivement. On était au milieu de la pièce, quand entra Manon Bourgoïn, la plus intime amie de M^{me} Parangon.

— Je suis encore toute attendrie. M. Nicolas vient de me lire *Zaïre*.

— Il lit donc bien ?

Nicolas en donna la preuve sur les premiers actes du *Cid*

« Il nous lira un petit poème manuscrit dont papa vient de recevoir six chants, dit M^{lle} Bourgoïn. Il est de l'auteur de *Zaïre*, il se nomme *La Pucelle* (2) »

M. Parangon avait près de vingt ans de plus que sa jeune femme. Celle-ci était sans doute pénétrée d'estime pour l'homme de grande valeur qu'était son mari, auquel elle donnera quatre enfants, mais il semble qu'aucune intimité n'ait existé entre les époux, tandis que Colette se sentait, — sans qu'elle se rendît compte du sentiment qui l'y inclinait,

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 815.

(2) *Ibid*, p. 819.

— attirée vers le jeune typographe enthousiaste avec dans les yeux la flamme de ses désirs ardents avides de toute beauté, et qui l'adorait en une émotion faite de vénération et d'amour. Quant à Nicolas il devenait la proie d'une irrésistible passion. Il se dissipait cherchait un abri dans des aventures vulgaires ou il s'abandonnait sans réflexion « mais semblable au jeune taureau que l'on met au piquet dans un paturage je ne pouvais que tourner autour de mon centre et dupe de mes propres efforts à chaque tour mon lien en entourant sa base raccourcissait l'espace de ma trompeuse liberté (1) »

Parmi les grisettes qu'il fréquenta et qui furent ses maîtresses à cette époque, il en est une qui lui sera en lui des souvenirs émus. Madeleine Baron, fille d'un marchand drapier d'Auxerre « la plus aimable des filles la plus tendre la plus voluptueuse (2) »

L'intimité de leurs relations date du 21 janvier 1753 (3). Bien des années plus tard Retif parlera encore de la félicité dont elle l'avait comblé d'autant que tout en aimant et en fréquentant Madeleine Baron il ne laissait pas d'aimer et de fréquenter une jeune Parisienne fixée à Auxerre, Emilie Laloge « Elle augmentait le charme de ma liaison avec Mlle Baron » dit tranquillement Nicolas et il rimait en son honneur le *Séjour des Graces* (4). Mais il semble bien que Madeleine avait fini par capter son cœur et qu'il songeait à l'épouser quand elle mourut brusquement le 19 mars 1753 (5). Quand un demi-siècle se sera écoulé le souvenir de cette mort remplira Retif du plus violent désespoir (6) à l'époque ce désespoir dura huit jours et

(1) *Mon sieur Nicolas* p. 835

(2) *Mon calendrier* p. 367

(3) *Mes inscriptions* p. 6

(4) *Mon calendrier* p. 3629

(5) *Mes inscriptions* p. 69

(6) P. COTTIN p. XXXV

Retif de revenir à Mme Parangon, chantant son amour en des vers « effrenés » (1)

Certain soir du mois de mai, tous les hôtes de l'imprimerie étaient sortis. Manon Bourgoin était venue causer avec Nicolas quand on frappa vivement à la porte de derrière.

— Adieu ! adieu ! si on me trouvait seule avec un jeune homme ! lui cria la jeune femme en se sauvant.

Retif courut ouvrir. C'était un Frère cordelier, Gaudet d'Arias, qui se présentait sans robe, sans veste, couvert de sueur et de poussière. Il avait été surpris dans un champ de blé.

— Êtes-vous bon enfant ? Je suis mal avec le Frère portier, introduisez-moi par votre tremperie.

Retif ouvrit la porte de la tremperie qui donnait accès au couvent, et le scandale fut évité (2).

Ce moine, qui allait d'ailleurs être relevé des vœux qu'il avait prononcés par contrainte, deviendra un des intimes de Nicolas. Esprit étrange, d'une rare intelligence, mais aigri, dévoyé par cette vocation que sa famille avait voulu lui imposer. Il proclamait les doctrines morales les plus hardies, le droit absolu au plaisir, à la jouissance et par tous les moyens. Nicolas l'écouta d'abord avec surprise, puis avec avidité. C'était la contrepartie audacieuse et séduisante des principes étroits et rigides de ses frères les jansenistes. Le cordelier ne croyait ni à Dieu ni à l'immortalité de l'âme. La joie, disait-il, la volupté, le bonheur sont la fin dernière de l'homme.

Retif tracera, du moine Gaudet, un inoubliable portrait en son *Paysan pervers*, une de ses plus puissantes créations et des plus originales. Il le nommait Gaudet d'Arras pour le distinguer de son homonyme Gaudet de Varzi (en

(1) 27 mai 1753, *Monsieur Nicolas*, p. 1110. — Les vers sont imprimés dans *Le Drame de la vie*, V^e partie, pièces justific., p. 1215-1217.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 870.



M d m PARANGON OFFRANT A RETIF UNE MONTRE D'ARGENT

D l f d T l tt

D s s n B t g ep Je L R y (E l t d P y p ti)

Puisaye) qui était, vers la même époque, clerc en l'étude de M^e Minon à Auxerre et qui joua dans la vie de Nicolas, un rôle parallèle à celui du cordelier Tandis que Gaudet tendait à détruire dans l'âme du jeune homme tout sentiment de vertu morale à étouffer ses aspirations idéalistes Gaudet de Varzi, une manière de brute bornée, l'entraînait dans des orgies grossières

Le moine invitait son jeune ami à déjeuner en sa cellule monastique où il avait retrouvé une robe de bure Nicolas lui parlait de son amour fait de rêves juvéniles, pour Jeannette, pour M^{me} Parangon

— Jeune homme disait Gaudet l'amour idéal est la généreuse boisson qui perle au bord de la coupe ne te contente pas d'en admirer la teinte vermeille

Et comme certain jour, Nicolas lui disait en le quittant que M Parangon était en voyage

— Voilà une belle veuve insinuait Gaudet en prenant congé de lui

« Sans mon amour du travail écrira Retif de La Bretonne je serais devenu un scélérat »

Nicolas peint l'état de son cœur Son amour pour sa patronne se manifestait tantôt d'une manière tumultueuse, tantôt avec calme et sérénité mais le tumulte prenait de plus en plus le dessus « J'adorais fanatiquement sa perfection »

Pour s'étourdir Retif se mit à fréquenter les dancings d'Auxerre très florissants où l'on rencontrait des compagnons bourreliers selliers des serruriers, des tanneurs, des marinières des apprentis imprimeurs des clercs de notaires et des procureurs (1) Le personnel féminin se composait de mininettes et de grisettes, de filles d'artisans de chambrières On désignait ces dernières par leurs noms de baptême suivis du nom des maisons où elles servaient

(1) *Monsieur Nicolas* p 1651

Nannette Prévôt, Naturelle Borne, Percinette Beaudesson, Chiffonne Pincemaille, filles paysannes, la plupart nices et timides. L'ami Gaudet apparaissait de temps à autre, mais les gens éclataient de rire à la manière dont il dansait. Parfois il amenait toute une bande de servantes, suivies d'autant de laquillons, ce qui faisait déserrer la salle par les demoiselles à bonnet monté.

Les cavaliers payaient deux sous pour deux menuets, ou pour un menuet et une danse à deux. On dansait à son tour, par ordre d'entrée, le maître du dancing distribuant des numéros. Les danses étaient des plus diverses, quelques-unes d'une forme délicate et compliquée : le menuet, le passe-pied, la Bretonne, l'Allemande, la matelote, la sabotière, l'aimable vainqueur et l'insidèle.

Après la danse, on allait souvent, en gaie compagnie, au faubourg Saint-Martin, sur le chemin de Vaux, où l'on se régalaient sur l'herbe de fromage à la crème et de salades fraîchement cueillies dans les jardins, le bon vin d'Auxerre était mis à refroidir dans l'eau limpide du ruisseau de Vanvres, au bord duquel on prenait place sous les arbres verdoyants. L'hiver, la bande joyeuse se rendait chez les pâtisseries-charcutiers-traiteurs : pâtés de cinq sous, saucisses, jambons, fricassées de poulets composaient le menu. Jusqu'alors rassis et modeste, d'aspect timide, un peu farouche, Retif devint étourdi, dissipé et faraud, mais, de cette fréquentation d'une société où l'on dansait fort bien, il prit une allure dégagée, souple, élégante, des gestes harmonieux qui le firent valoir (1).

Il allait aussi au théâtre, spectacles, il est vrai, des plus édifiants, car l'austérité de l'évêque janséniste, M^{sr} de Caylus, ne tolérait aucune représentation profane (2). Retif vit jouer pour la première fois une pièce de théâtre, le 17 décembre 1752. Elle était intitulée *La Crèche*, avec

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1197-1201 et 1780.

(2) CHALLE, p. 328.

une adoration des rois mages, drame religieux tel qu'on le représentait encore chaque année à Paris à la porte du petit pont de l'Hotel Dieu, car elle était encore vivante la tradition des grands *Mystères* du moyen âge, dont la mise en scène a exercé une si grande influence sur l'art de nos cathédrales sur les fresques d'un Giotto

« Je fuyais M^{me} Parangon, dit Retif, bien que ma passion pour elle fût toujours la même (1) »

Quant à M^{me} Parangon, pour « rencogner » ses sentiments naissants « dans les derniers replis de son cœur », elle avait d'autres moyens que des amours vulgaires et le tumulte des dancings Elle dit à Nicolas

— Connaissez vous ma sœur Fanchette?

— Oui, madame, je l'ai vue à Vermenton

— Comment la trouvez vous?

— Charmante j'oserais dire adorable comme vous

— Elle est bien jeune encore mais il ne serait pas à propos qu'elle fût plus âgée Vous savez que j'ai beau coup de crédit dans ma famille Je crois qu'il ne me serait pas difficile de vous faire agréer

A cette perspective d'un mariage inespéré, Retif éprouva un mouvement de joie très vive Il lui semblait aussi qu'il allait arracher de son cœur une passion qui devenait d'un poids fatigant « Je ressemblais à un homme mollement assis sur la pelouse regardant une mer orageuse à laquelle il vient d'échapper (2) »

Ce fut à cette époque également en 1752 que Retif commença la rédaction de ses cahiers, ou il écrivait au jour le jour les événements de sa vie ses sentiments, les vers qu'il adressait aux belles d'Auxerre Jusqu'alors il les mettait sur des feuilles volantes qui se perdaient Il intitula ces cahiers, qui ne continrent à l'origine que des vers

(1) *Monsieur Nicolas* p 1206

(2) *Ibid* p 888 890

« Vers composés par Nicolas-Edme-Anne-Augustin Retif Saxiate, dans les infortunes de sa vie (1) »

Une partie de ces cahiers, depuis l'origine jusqu'au 25 mars 1754, seront détruits en 1760 par M^{me} Lebègue, la belle-mère de Retif (2), ce qui en subsista servit à l'auteur pour la rédaction de ses autobiographies *Le Drame de la vie, Monsieur Nicolas*. Il rédigeait quand et quand un poème sur la nature des choses, où il était question de Dieu, de la religion, du bien et du mal, et qui paraît avoir été l'écho des idées de Gaudet d'Arras, enfin il travaillait à son *Séjour des grâces*, où il célébrait celles des filles d'Auxerre, qu'il aimait de la manière la plus « désireuse ». M^{lles} Laloge, Lalois, Dugravier, Hollier, Madeleine Baron, Maine Blonde, Carouge, Annette Doui, Boudillat, Léger, Grémmerai, Nombret, Gendot, Dhall, Mouillon, Meslot, Tangis, Mailly, Edmée Servigné, Marianne Roullot, Fermand, Linard aînée, Imbert aînée, Bourdignon, les sœurs Duchamp, M^{lles} Hélène Ludvine, Valois, Laconche, Rose Lambelin, Edmée Juhen, Erisson, Médérique Maufront, Sophie Xavagni, Goton la chambrière, Marotte et Tonette, cette dernière femme de chambre de M^{me} Parangon.

« En disant à toutes ces filles que je les aimais, je disais ce que je pensais, mes déclarations étaient autant de vérités. Et si je n'avais pas sous les yeux les originaux datés, cet enchevêtrement de goûts, de passions même extrêmes, j'aurais peine à me persuader que je ne confonds pas les événements (3) »

Le 8 décembre 1752 est qualifié par Retif d'un des plus beaux jours de sa vie, « le plus heureux, le plus romantique peut-être (4) ». C'était jour de fête M^{me} Parangon

(1) *Nicolas-Edmundi-Annae-Augustini Restifi Saxiacensis carmina quae cecinit in vitae suae infortunius Primus codex, anno 1752* Mes inscriptions, p. XXVIII

(2) *Le Drame de la vie*, V pièces justificatives, 1217

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 1026-1027

(4) *Ibid*, p. 1035

était parée avec élégance et avait chausse de jolis souliers tout neufs à languettes bordures et talons verts, attachés par de rosettes de brillants Il gelait à pierre fendre Après le dîner la jeune femme sortit Nicolas, demeuré au logis se mit à faire grand feu dans la salle Il était plongé dans les œuvres de Corneille quand il entendit ouvrir la porte du magasin M^{me} Parangon rentrait Nicolas débarassa à la hâte un fauteuil en velours cramoisi encombré de bouquins, et l'avança

— Vous avez bon feu dit Colette je suis transie

Nicolas pensa que M^{me} Parangon devait avoir froid aux pieds Il se jeta à genoux et lui ota ses souliers les jolis souliers aux rosettes brillantes, sans les déboucler

— Au moins donnez moi mes mules dit la jeune femme en souriant

Elles étaient sur une tablette voisine Nicolas les présenta

— Asseyez vous donc Vous lisez?

— Je venais d'achever *Le Cid* Que Chimène fut malheureuse!

— Oui dans une cruelle position

— Bien cruelle

— Mais je crois que ces cruelles positions augmentent l'amour

— Sûrement madame

— Comment le savez vous?

Nicolas rougit

— Je le sais aussi bien que Rodrigue dit il

— Mais vous êtes un enfant

— Non par le cœur

— Pauvre garçon! il dit cela d'un air pénétré Qui vous a plu davantage de Rodrigue ou de Chimène?

— Chimène madame! Je lui donne votre air, votre ton vos traits votre parure votre beauté Que ne ressemblé je à Rodrigue!

— Je vous souhaite les vertus de Rodrigue Mon

Dieu, qu'il fait chaud ici ! . (Se levant). Écoutez-moi, monsieur Nicolas, il faut être appliqué, économe, laborieux.

M^{me} Parangon monta rapidement dans sa chambre en laissant son manchon. Au pied du fauteuil étaient demeurés les petits souliers aux talons verts. Nicolas s'en empara d'un geste févreux puis, à l'intérieur de l'un d'eux, il écrivit en traits menus « Je vous adore. »

Et quand Toinette, la femme de chambre, entra dans la pièce, il lui donna les jolies chaussures en lui disant de les remettre en place (1).

Au mois de juin 1753, Nicolas notait sur ses carnets « Que je suis torturé par mon amour malheureux pour ma belle patronne; mais je montrerai du cœur, je parlerai (2) »

Et, le 6 octobre suivant

« Que je suis donc en mauvais état ! malade, triste ! Je médite cependant de dire mon amour à ma patronne. Qu'elle est belle ! que j'aspire au jour heureux où je lui dirai mon amour ardent (3) ! »

Nous parvenons ainsi à la date terrible du dimanche 24 mars 1754 (4)

On a vu que Retif demeurait fréquemment à l'imprimerie les dimanches et fêtes. Il était occupé à sa traduction de Térence quand il entendit rentrer M^{me} Parangon. Son cœur battit plus fort. Colette parut.

— Vous ici, par ce temps-là !

(1) Monsieur Nicolas, p. 1039-1041

(2) « *O quam nunc heræ meæ formosissimæ amore excrucior infelicis ! Animum ostendere conor Dicam certe* », *Inscriptions*, p. XXX

(3) « *Quam malè me gero ! Aegrotò, mæreo. Allamen amorem heræ dicere cogito Quam formosa ! quam hanc felicem diem opto, quod illi dicam amorem ardoremque !* » *Ibid.*

(4) Retif écrit par erreur « 26 mars ». Le 26 mars 1754 était un mardi. La journée du dimanche est certaine par les circonstances du récit. Au reste, en écriture mal formée, et Retif écrivait très mal, les chiffres 4 et 6 se confondent aisément.

C'était une journée de printemps radieuse

— Je traduis mon Tércence

M^{me} Parangon était délicieuse en ce beau soleil qui semblait l'envelopper Elle s'assit un moment auprès du jeune apprenti puis se levant brusquement

— J'ai là haut du fil que la poussière mange

Elle monta Bientôt Retif entendit sa voix

— Monsieur Nicolas venez me tendre le fil !

Colette était montée sur une chaise Nicolas lui remit l'une après l'autre les pelotes de fil qu'elle rangeait au plus haut rayon de l'armoire A chaque fois que M^{me} Parangon se haussant sur la pointe du pied posait sur la planche un paquet de fil elle tendait l'autre jambe en arrière C'était dit Retif une mèche brûlante

Sur le salpêtre en poudre préparé (1)

Il tendit enfin le dernier paquet Colette pour descendre s'appuya sur l'épaule du jeune homme et glissa contre lui Dans un mouvement de tempête, il la saisit, la jeta sur le lit qui se trouvait à deux pas Penché sur elle et l'enfonçant dans la mollesse d'un lit de plumes, il la maintenait

— Monsieur Nicolas, que faites vous ?

Elle lui nomma son père sa mère Nicolas était fou de luxure et d'amour « Je la meurtrissais, au lieu de la caresser » Affolée Colette croyait que son brutal dominateur en voulait à sa vie elle priait suppliait pleurait, s'efforçait de l'attendrir Elle sourit, puis s'évanouit

Nicolas, aux genoux de Colette, couvrait ses mains de baisers Quand elle revint à elle, le visage décoloré d'une voix éteinte

— Épargnez moi ne me tuez pas

Elle pleurait, elle voulait descendre mais ne pouvait se

(1) *Monsieur Nicolas* p 1239

lever Retif l'enleva et la porta dans ses bras comme une plume

— Quoi, si fort ! murmurait la jeune femme

Quand il l'eut posée dans la salle, elle le regarda avec un profond soupir

— Qui l'aurait pensé ! Le fils de tant d'honnêtes gens

A présent Colette pleurait abondamment A ses pieds Retif murmurait

— Pardonnez-moi ! Je vous aime, je vous adore Que n'ai-je fait pour vous éloigner de ma pensée ! J'ai livré mon cœur mais je n'ai pu affaiblir l'impérieux sentiment Je n'ai pas été maître de moi Dites que vous me pardonnez !

Elle le regardait les yeux fixes

— Infortuné ! tu n'as pas voulu du bonheur ! (Elle pensait au projet d'unir Nicolas à sa jeune sœur Fanchette) Il n'y faut plus penser

Nicolas se leva Colette lui prit la main

— Restez auprès de moi

Elle lui dit qu'ils avaient été coupables l'un et l'autre, elle, du moins, imprudente Désormais le remords devait les pénétrer tous deux Et le remords devait les unir.

Puis, après un long silence

— Ne nous tourmentons pas l'un l'autre, vivons dans l'innocence, nous le pouvons peut-être encore Ne commettez aucune imprudence qui puisse me déshonorer, donner du chagrin à la vieillesse de mon père et vous perdre

Il se faisait tard

— Séparons-nous, lui dit Colette, on peut rentrer

Nicolas remonta à l'imprimerie, qui se trouvait au premier étage M^{me} Parangon alla se mettre au lit Elle ne descendit pas pour souper Son mari exigea qu'elle prît quelque chose et ce fut son jeune apprenti, Nicolas lui-même, qu'il envoya lui porter un bouillon.

« Je la soulevais écrit Nicolas Elle le prit lentement

et presque dans mes bras Colette m'aimait je le voyais, je le sentais mais je voyais que c'était malgré elle »

Le jeune homme l'arrangeait sur son lit de manière qu'elle y pût mieux reposer

— Allez ! allez !

— Ma vue vous fait-elle de la peine ?

— Non mais allez je vous en prie

— Je vais vous envoyer Toinette

— Non personne Dites que je repose

« Elle s'endort dit Retif en rentrant dans la salle, elle ne veut voir personne »

— Bon, dit M. Parangon Toinette ! Avant de vous coucher vous irez voir comment se trouve votre maîtresse

Peu après, Toinette prépara pour sa maîtresse un bain qu'elle lui avait demandé mais elle ne voulut pas que Toinette y assistât

Là dessus Nicolas passa une très bonne nuit Il dormit parfaitement « J'en fus dans l'étonnement » écrit-il (1)

Il se leva de bonne heure et courut éveiller Toinette Dans la salle il trouva Parangon

— Je viens d'éveiller Toinette la santé de Madame m'inquiète

— Vous avez bien fait montez-y

Le cœur palpitant retenant son haleine Nicolas entra sur la pointe des pieds

— Est-ce vous Toinette ?

— C'est moi madame

Colette eut un léger mouvement de frayeur

— Votre santé nous inquiète M. Parangon m'a fait signe de monter

Colette lui tendit la main

— Je vais mieux envoyez-moi Toinette

Comme le jeune homme se retirait

(1) *Monsieur Nicolas* p. 1^{re}67

— Écoutez, lui dit-elle d'une voix douce et paisible, songez à me conserver un ami vertueux, dont je ne doive jamais rougir Me le promettez-vous?

Relif, à genoux, les joues ruisselantes de larmes, promettait tout ce qu'on pouvait désirer

— Allez, mon ami Appelez-moi « mon amie »

— Ma divine amie .

— Non, « mon amie ».

Il sortit

Trois jours plus tard, le 27 mars, Nicolas se promenait avec Colette La jeune femme lui donnait des conseils maternels

— J'ai acquis le malheureux droit de vous parler avec franchise

De ce moment, leurs relations, loin de se familiariser, devinrent plus distantes M^{me} Parangon l'évitait Un jour, cependant, elle lui dit

— Ne vous concentrez pas trop Vous aimez la danse, livrez-vous à cet amusement.

Mais un soir où dans la « salle », — la pièce la mieux meublée, attenante au magasin, — Nicolas lisait des épreuves avec M Parangon, il remarqua, à la dérobée, que Colette avait les yeux fixés sur lui, prête à laisser couler des larmes (1)

Les mois passaient

La santé de la jeune femme semblait atteinte Le dimanche 11 août (1754), elle annonça à Retif qu'elle allait partir pour Paris, où se trouvait sa jeune sœur Fanchette

— J'ai besoin de solitude. . Je suis bien aise de vous éviter quelque temps La vertu s'indigne de cet aveu , Je vous ai pardonné une violence, jamais je ne vous aurais pardonné une séduction et ma complicité. .

Et comme Retif lui redisait son amour .

(1) *Monsieur Nicolas*, p 1267-1269, 1299 et 1347

— Je n'en ai jamais douté Je ne me suis pas gendarmé contre ce sentiment que je partageais malgré moi, pour l'éteindre dans mon cœur il eût fallu l'anéantir, mais je me suis promis d'être fidèle à mon devoir

Le jeudi 15 août, M^{me} Parangon partit pour Paris par le coche de Sens qui levait l'ancre à cinq heures du matin. A trois heures et demie, Nicolas éveilla Toinette. Il aida à la toilette de sa patronne. En costume de voyage, Colette se coiffa d'un grand bonnet noué d'un ruban blanc et rose. Parangon dormait à poings fermés. Suivie de Nicolas, de ses serviteurs, du prote et de quelques compagnons typographes, M^{me} Parangon se rendit à l'embarcadère. Elle donnait le bras au prote Bourgoin, qui portait le sac de nuit, l'apprenti Bardet s'était chargé des bouteilles, le domestique Tourangeot du linge, et Lolong des robes, quant à Nicolas, il portait les affaires d'un bébé dont Manon Bourgoin venait de gratifier son ami Gaudet d'Arras, car le bébé et la nourrice devaient prendre également la voiture d'eau.

Arrivé au coche, on y chercha la meilleure cabine où M^{me} Parangon fut installée.

« Adieu ! adieu ! mais on démarre. Adieu ! »

M^{me} Parangon devait vivre trois années encore, languissante. La vie de plus en plus dévergondée ou va se jeter celui qui l'avait surprise dans sa pudeur, et plus gravement dans ses sentiments contribua à miner sa santé. Elle fut atteinte d'une langueur que rien ne put dominer (1). La chute qu'elle aurait faite à Auxerre un jour de verglas en allant porter une lettre à la poste aurait hâté sa fin si nous en croyons Retif qui se rend justice quand il écrit « Mes crimes l'obligèrent à quitter la terre (2) ». M^{me} Parangon mourra à Auxerre le 28 décembre

(1) RIBIÈRE p. 55

(2) *Mon kalendrier* p. 3657

1757, à l'âge de vingt-huit ans (1). Nous avons dit qu'elle avait donné quatre enfants à son mari

Les Goncourt ont appelé M^{me} Parangon « un lis maculé (2) »

Telle qu'elle apparaît dans *Monsieur Nicolas*, elle reste une des plus pures figures et des plus attachantes de notre histoire littéraire, une des plus originales aussi, sans doute parce que ses traits sont pris dans la réalité (3)

Tout en poussant des cris désespérés dans son amour pour Colette, et tout en comptant toujours sur la main de Fanchette, Retif continuait de courir de la brune à la blonde, de l'aimable Léger à l'engageante Marianne Tartre, de la belle Maufront à la provocante Doui, de la vive Laurent à la piquante Aglaé et, « d'un cran au-dessus », il courtisait Colombe, la fille de boutique du marchand de drap Sautereau, très grande, avec un cœur excellent

Le 29 juin 1754, après avoir dansé un menuet chez la Mâris, une tenancière de dancing, qui composait elle-même son orchestre en jouant du violon, Colombe et Nicolas, par le sentier de la Madeleine, gagnèrent la Vaux-aux-fraises

Que de fraises ! Pour en cueillir, Colombe se baissait en laissant voir une jambe parfaite. On mangea les fraises, assis sur l'herbe, au fond d'un petit vallon qu'abritaient des haies vives. Colombe avait un air languissant, ce qui remplit son compagnon d'audace « Je triomphai. Je

(1) RIBIERE, p. 55, — GRAND-CARTERET, t. I, p. XXII, n. 7 — Retif fixe inexactement, au décès de M^{me} Parangon, la date du 13 mars. La prétendue lettre de Parangon ou cette date est indiquée a certainement été forgée par Retif. La date mise au début du paragraphe est inexacte également : en 1757 le jeudi saint tombait, non le 15, mais le 7 avril.

(2) Edme et J. DE GONCOURT, *La Femme au XVIII^e siècle*, édition de 1878, p. 278.

(3) On trouve encore sa monographie, quelque peu romancée, dans *Les Contemporaines*, t. XXXIX, « La Belle Imprimeuse ».

crus que Colombe allait être désolée point du tout (1) »

Les deux amoureux rentrèrent à Auxerre à six heures et demie Nicolas était « sans remords sans honte » Après le souper, il s'entretint avec sa belle près de la porte coupée qui donnait accès à la boutique de Parangon où il avait porté un petit banc (2)

Le 7 juillet partie de plaisir avec Colombe la belle Lenclos et sa sœur Tonton dans les jardins qui bordaient la ville, au cours de laquelle Nicolas « succomba » encore avec Tonton Il est vrai que Tonton l'avait provoqué de façon si vive qu'il n'avait pas été possible dit-il de résister (3)

Le 13 juillet Colombe partit pour Joigny son pays Retif l'accompagna une partie du chemin assis en cariole auprès d'elle Il descendit La voiture s'éloignait Appuyée à la closelle d'arrière Colombe les yeux en larmes agitait son mouchoir La distance en s'accroissant réduisait l'image de la jeune fille qui ne parut bientôt plus qu'un point à l'horizon et que Retif continua de contempler longtemps encore après qu'il eut dû paru (4)

Dans cette vie tourmentée déchiquetée vulgairement débauchée Nicolas restait morne sombre avec une expression de pédant de village Tel on le voyait assis au seuil de son imprimerie quand lui apparut son ami Gaudet transformé en habits séculiers Son procès était jugé et ses vœux rompus (5) et quelques jours plus tard Nicolas voyait passer, rue de l'Horloge accompagnée de sa mère et de son frère Jeannette Rousseau En son émotion il ne se sentit pas la force de sortir de l'imprimerie Jeannette lui

(1) *Mes inscriptions* p. XXVIII — *Monsieur Nicolas* p. 1313
1314

(2) *Ibid* p. 1315

(3) *Ibid* p. 1321

(4) *Monsieur Nicolas* p. 1332

(5) *Ibid* p. 1434

parut plus délicieuse que jamais, en son simple costume de paysanne : en petit juste, — corsage sans garniture, — d'étamine violet-bleu, jupe rayée rouge et blanc et coiffée en demoiselle de village, avec un battant l'œil à petits plis. C'était la dernière fois qu'il devait voir sa Jeannette, vision suprême dont il conservera le souvenir jusqu'au dernier jour de sa vie (1)

Le cœur tout plein de Jeannette, de Colette, de Fanchette, de Colombe et de Madelon Baron dont il visitait la chambre mortuaire (2) pour en emporter, les yeux tout en larmes, une paire de chaussures roses à talons verts, Monsieur Nicolas se prit d'une passion nouvelle, l'une de celles qui paraissent avoir agi sur lui le plus fortement et le plus longtemps. Rose Lambelin était une grande fille vigoureuse, de dix-sept à dix-huit ans, la taille bien prise, mais très laide. elle avait un goître. Comme ses parents avaient quelque fortune, elle ne travaillait que d'amusement (3)

Elle avait beaucoup d'esprit, écrivait et parlait fort bien et, grande nouveauté, c'est par son esprit qu'elle attrapa le cœur de Retif. Le jeu commença sur les débuts de septembre 1754, par des conversations à la porte de M^{me} Choum, la charcutière (4); puis on allait goûter en compagnie aux environs d'Auxerre, ou sur l'île d'Amour que l'Yonne baignait en vue de la ville. A l'ombre des bruisants peupliers, l'herbe verte recevait le couvert : du lait, du fromage à la crème, des gâteaux aux épinards.

Rose Lambelin jeta Retif dans une forme de fureur amoureuse qui n'était pas nouvelle en lui, mais qui ne l'avait jamais agité avec un tel emportement, la fureur de la rime et de la prose. Chaque matin, il composait une pièce de vers en l'honneur de sa mie et il lui écrivait une lettre

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1469

(2) *Ibid*, p. 1461-1462

(3) *Ibid*, p. 1677-1678

(4) *Mes inscriptions*, p. XXXIII.

tous les soirs Il lui remettait le tout quotidiennement après le souper et souvent grossi encore d'une chanson qu'elle lui avait demandée (1)

Le 1^{er} juin 1755, les jeunes gens échangèrent, a la porte de la charcutière, les paroles concluantes que Retif célébra en son *Kalendrier* (2), et le 15 juin, Rose répondait à son tour par écrit au déluge poétique et épistolaire dont son amant ne cessait de l'inonder Parmi tant d'aventures galantes Monsieur Nicolas recevait sa première lettre d'amour

Quel aisissement ! « Une lettre d'Elle était une véritable apothéose (3) » En son enthousiasme, oublieux des principes de son ami Gaudet, qu'il savait d'ailleurs si bien mettre en pratique, Nicolas va jusqu'à déclarer « La première lettre d'amour d'une maîtresse est une faveur qui surpasse toutes les autres (4)

Cette grande passion toute littéraire, renforcée à vrai dire de manifestations plus positives n'empêchait pas Monsieur Nicolas le 27 décembre 1754 après avoir violé la maîtresse M^{me} Parangon, de violer également la servante, cette bonne Toinette (5) Et il songeait toujours à Fanchette Retif en voudra à M Parangon qui se serait mis en travers du mariage de son apprenti avec sa jeune belle sœur peut être le maître imprimeur y avait il quelques motifs Et puis Nicolas se sentit subitement un vif penchant pour Manon Baron, la sœur de la pauvre Madelon, et il aimait toujours Rose, mais, comme il le dit d'un mot délicieux, « je l'aimais commodément (6) » Grisettes et midinettes, lève nez et trotte menu d'Auxerre y passaient

(1) *Monsieur Nicolas* p 1674

(2) *Mon Kalendrier* p 3656

(3) *Monsieur Nicolas* p 1686

(4) *Ibid* p 1708

(5) *Ibid* p 1481 1482

(6) *Ibid* p 1480

l'une après l'autre (1). « La multitude de filles que je voyais me tenaient dans un état d'effervescence généralisée, moins amant d'une femme que des femmes, plus épris du sexe que de l'individu (2) »

Mais Retif ne tarda pas à voir briser les liens qui l'attachaient à M^{lle} Lambelin. Celle-ci apprit une de ses infidélités.

— Monsieur, lui dit-elle, il n'y a plus rien entre vous et moi.

« Une toile d'araignée qui me fit souffrir quand il fallut la rompre (3) »

Il fut irrité surtout d'être congédié. C'était la première fois qu'une de ses maîtresses lui signifiait de passer son chemin. « Je versais des larmes de rage, mon orgueil était blessé (4) »

Rose se consola en épousant un marchand tripier d'Auxerre. Elle mourra à Paris en 1765, en suite de couches.

Le 17 janvier 1755, M^{me} Parangon était rentrée de Paris à Auxerre (5) et, le 2 février, M^{sr} de Condorcet était venu prendre possession du siège épiscopal (6) que M^{sr} de Caylus avait occupé pendant un demi siècle. L'orientation du janséniste diocèse en serait modifiée. Quant à Nicolas, il allait voir se transformer son existence avec la fin de son apprentissage.

Le 8 mai, jour de l'Ascension, Edme Retif et sa femme arrivaient de Sacy à Auxerre pour fêter l'entrée de leur fils dans l'existence indépendante d'un ouvrier maître de lui-même. Ils lui apportaient, en l'honneur de son compagnonnage, un complet d'été en baracan gris à boutons de fil.

(1) ASSÉZAT, *Contemporaines mêlées*, p. 9

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 1451.

(3) *Ibid*, p. 1497

(4) *Ibid*, p. 1781

(5) *Ibid*, p. 1500

(6) *Ibid*, p. 1565

d'or (1) La bonne Toinette venait féliciter Nicolas les larmes aux yeux.

— Ha ! bonne et estimable fille lui répondait celui-ci je regretterai bientôt de ne plus vivre dans la même maison que vous.

En ces temps de mœurs familiales la coutume voulait que les apprentis logeassent sous le même toit que le patron comme des enfants. Passés compagnons les jeunes gens allaient demeurer en ville. Retif, à qui nous devons tant de détails précieux sur la vie des artisans au XVIII^e siècle note que sur ce point comme sur tant d'autres les usages se modifièrent dans les temps qui précédèrent la Révolution pour se rapprocher — et bien avant 89 — de la vie industrielle moderne (2).

Le 9 mai M. Parangon monta à la petite imprimerie installée au premier étage de sa maison pour y saluer officiellement Nicolas Retif du titre de « compagnon » ne manquant pas d'avertir Bardet et Tourangeot ses camarades d'apprentissage, d'avoir à le traiter dorénavant de « Monsieur ».

Nicolas quitta donc la maison de Colette pour aller s'installer chez des cousins où il eut une petite chambre donnant sur des jardins un endroit charmant assure-t-il et que par la suite il regrettera plus d'une fois (3).

Et voici que brusquement Retif va s'éloigner d'Auvergne dans des conditions sur lesquelles il n'a pas cru devoir s'expliquer en sa volumineuse autobiographie mais qui apparaissent clairement quand on lit avec attention les mauvais vers composés par lui à cette époque et qu'il a imprimés à la fin du *Drame de la Vie*. La vérité est qu'au début du mois d'août 1755 il y eut une scène très vive entre M^{me} Parangon et Monsieur Nicolas. Celle qui lui avait

(1) *Monsieur Nicolas* p. 165.

(2) *Ibid.* p. 1658.

(3) *Ibid.* p. 1733.

témoigné la plus charitable et touchante indulgence et qui, apres son attentat même, avait continué de songer à lui pour sa sœur Fanchette, apprit les relations amoureuses que Nicolas avait nouées à ce même moment avec une jeune bouchere d'Auxerre (1), Marie-Anne Tangis, « le chef-d'œuvre, dit-il, de la douceur, de la naïveté, de la sensibilité » (2) On imagine la douleur, l'amertume, l'indignation qui durent entrer dans l'âme de la noble femme et le congé qu'elle signifia à Retif en cette dernière entrevue qu'il appelle un « entretien funeste » et a la suite duquel le galant « prit la fuite » (3)

« Ho ! ho ! s'écriera-t-il dans la suite, je fonds en larmes en relisant ce trait, le 27 mai 1788 ! au bout de trente-trois ans ! Je fonds en larmes ce 12 août 1790 ! le 12 mai 1791 ! le 5 décembre 1794, en casant (en composant typographiquement cette partie du récit), le 12 février 1795 en lisant la tierce (la dernière épreuve, ce que nous nommons aujourd'hui *la verte*) (4)

Fuyant Auxerre le 11 août 1755, Monsieur Nicolas vint à Sacy revoir ses parents et « arroser de larmes ameres les lieux solitaires » où s'étaient écoulées les heures heureuses de son enfance, errant de-ci de-là, « les soupirs entrecoupant ses pleurs (5) » C'est là qu'il écrit les 20 et 22 août 1755, les vers détestables, mais tres clairs, où se lit la cause de sa rupture avec la céleste Colette et de son départ pour Paris (6)

Le 30 août il revint à Auxerre, mais avant de s'embarquer pour la capitale il voulut encoire aller contempler la demeure où il avait connu des moments de si douce ou de si violente ivresse .

(1) *Monsieur Nicolas*, p 1566, 1571-1572 et 1792

(2) *Mon Kalendrier*, p 3646

(3) *Le Drame de la vie*, V pièces justif , 1227

(4) *Monsieur Nicolas*, p 1831, note

(5) *Le Drame de la vie*, V. pieces justif , 1228.

(6) *Ibid* , V, 1226.

Beaux lieux qui me cl armaient témoins de mon bonheur (1)

Voici le coche d eau amarré à la grève

Le cœur gros de soupis sans parler davantage
Je me hâte en pleurant de gagner le rivage
Et là jetant les yeux sur ces bords verdoyants
Dont la tranquille Yonne orne ses bords charmants
Pour la dernière fois j en re sentis le charme (2)

Avant de quitter Auxerre Nicolas y vit encore sa sœur cadette Geneviève « la malheureuse qui depuis a crusé tant de chagrin à sa famille » Elle venait de Paris « Je fus frappé de son air dit Nicolas Il ne me convint pas mais je tâchai de m aveugler » Retif en fera Ursule la lamentable héroïne de *La Paysane perversée* (3)

Le trajet en voiture d eau depuis Auxerre jusqu à Paris coûtait six livres et durait trois jours Les passagers payaient en sus leur nourriture qui consistait en deux soupes au beurre par jour dont chacune leur était comptée trois sous On débarquait au port Saint Paul en amont du pont Marie (4)

« Auxerre, dit Nicolas, cessa d être ma patrie le 1^{er} septembre 1755 et Paris le devint le 3 (5) »

(1) *Le Drame de la vie* V pièces justif 1229

(2) *Ibid* — La scène des adieux avec M^{me} Parangon et Fanchette dans *Monsieur Nicolas* est de pure invention

(3) *Monsieur Nicolas* p 1684 1685

(4) *Le Drame de la vie* I 209

(5) *Monsieur Nicolas* p 1840

A PARIS — LE COMPAGNON IMPRIMEUR

Des le 4 septembre, Retif se mit à la recherche de Boudard, un ancien camarade de l'imprimerie Fournier à Auxerre, sans faire grand fonds sur lui, car il en avait gardé souvenir comme d'un polisson. À sa vive surprise, il trouva un grand garçon de six pieds, sérieux, avisé, dévoué (1). M. Fournier (Parangon) était alors à Paris chez sa mère. Il accueillit froidement son ancien apprenti, mais avec des marques d'amitié et promesse de s'occuper de lui. Le 22 septembre, Boudard fit engager Retif à l'imprimerie royale du Louvre où il travaillait lui-même (2). Les deux amis s'installèrent rue des Poullies, à l'hôtel du Saint-Esprit, où ils firent ménage commun avec un jeune horloger nommé Chambon, qu'ils avaient connu à Auxerre (3). Les compagnons dépensaient pour leur nourriture 3 livres par semaine, Boudard achetait la boucherie, Retif les légumes, le charbon et le bois, Chambon, qui demeurait au logis où le retenait son travail d'horlogerie, soignait le pot-au-feu. Le soir, le menu se composait d'un rôti acheté chez le rôtisseur. Le dimanche l'après-dîner, on lavait la vaisselle de la semaine (4).

Les ouvriers de l'Imprimerie royale gagnaient cinquante

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1840-1841

(2) *Ibid.*, p. 1844

(3) *ASSÉZAT*, p. XV

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 1853

sous par jour sur les cent sous alloués par le gouvernement Retif accuse Anisson Duperron le directeur de l'imprimerie du Louvre d'avoir fait une fortune immense en volant son personnel « Il avait fait de l'imprimerie royale une geôle où tous les ouvriers étaient enfermés comme des animaux, pour être lâchés aux heures de repas (1) »

Nicolas se fit faire un habit noir avec lequel le jeune beau des dancings d'Auxerre put se présenter dans le monde mais il demeurait le soir enfermé dans sa chambre à lire et relire les cahiers où il avait noté ses souvenirs pleurant riant se désespérant se réjouissant selon les sentiments et les faits qui lui passaient sous les yeux (2) mais le dimanche 1^{er} février 1756 il eut l'idée d'aller à la Comédie Française où l'on jouait *le Méchant* et *la Poupée* (3) et peu après il y voyait représenter *Andromaque*

« J'y allais jeune villageois nouvellement arrivé à Paris ayant un corps robuste des sensations neuves et l'âme pure (4) »

Grandval et Lekain M^{lles} Gaussin et Dumesnil tenaient les principaux rôles « Dumesnil Dieu ! qu'elle était admirable ! comme elle jouait Hermione ! Je croyais voir cette princesse furibonde la vérité de son expression n'était rien à la beauté de Racine le vers embellissait le langage sans le rendre moins naturel J'étais en extase Dans un dernier entr'acte j'écoutais les vénérables piliers (vieux habitués) qui avant le parterre raccourci venaient s'asseoir sur les bancs sous les loges du roi et de la reine Je m'approchai de ces bons vieillards pour les entendre (5) »

Rue des Poullies à l'hôtel du Saint Esprit le ménage Retif Boudard Chambon alla le mieux du monde jusqu'au

(1) *Monsieur Nicolas* p 1854 1855

(2) *Ibid* p 1857

(3) *DUHREN* p 1 3

(4) *Nuits de Paris* XII 9834 9835

(5) *Ibid*

VII

A PARIS. — LE COMPAGNON IMPRIMEUR

Dès le 4 septembre, Retif se mit à la recherche de Boudard, un ancien camarade de l'imprimerie Fournier à Auxerre, sans faire grand fonds sur lui, car il en avait garde souvenir comme d'un polisson. A sa vive surprise, il trouva un grand garçon de six pieds, sérieux, avisé, dévoué (1). M. Fournier (Parangon) était alors à Paris chez sa mère. Il accueillit froidement son ancien apprenti, mais avec des marques d'amitié et promesse de s'occuper de lui. Le 22 septembre, Boudard fit engager Retif à l'imprimerie royale du Louvre où il travaillait lui-même (2). Les deux amis s'installèrent rue des Poulies, à l'hôtel du Saint-Esprit, où ils firent ménage commun avec un jeune horloger nommé Chambon, qu'ils avaient connu à Auxerre (3). Les compagnons dépensaient pour leur nourriture 3 livres par semaine, Boudard achetait la boucherie, Retif les légumes, le charbon et le bois, Chambon, qui demeurait au logis où le retenait son travail d'horlogerie, soignait le pot-au-feu. Le soir, le menu se composait d'un rôti acheté chez le rôtisseur. Le dimanche l'après-dîner, on lavait la vaisselle de la semaine (4).

Les ouvriers de l'Imprimerie royale gagnaient cinquante

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1840-1841.

(2) *Ibid*, p. 1844.

(3) *Assézat*, p. XV.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 1853.

sous par jour sur les cent sous alloués par le gouvernement Retif accuse Anisson Duperron le directeur de l'imprimerie du Louvre d'avoir fait une fortune immense en volant son personnel « Il avait fait de l'imprimerie royale une geôle où tous les ouvriers étaient enfermés comme des animaux, pour être laches aux heures de repas (1) »

Nicolas se fit faire un habit noir avec lequel le jeune beau des dancings d'Auxerre put se présenter dans le monde mais il demeurait le soir enfermé dans sa chambre à lire et relire les cahiers où il avait noté ses souvenirs pleurant riant se désespérant se réjouissant selon les sentiments et les faits qui lui passaient sous les yeux (2) mais le dimanche 1^{er} février 1756 il eut l'idée d'aller à la Comédie Française où l'on jouait *le Méchant* et *la Pupille* (3) et peu après il y voyait représenter *Andromaque*

« J'y allais, jeune villageois nouvellement arrivé à Paris ayant un corps robuste des sensations neuves et l'âme pure (4) »

Grandval et Lekain Mmes Gaussin et Dumesnil tenaient les principaux rôles « Dumesnil Dieu ! qu'elle était admirable ! comme elle jouait Hermione ! Je croyais voir cette princesse furibonde la vérité de son expression n'était rien à la beauté de Racine le vers embellissait le langage sans le rendre moins naturel J'étais en extase Dans un dernier entr'acte, j'écoutais les vénérables piliers (vieux habitués) qui, avant le parterre raccourci venaient s'asseoir sur les bancs sous les loges du roi et de la reine Je m'approchai de ces bons vieillards pour les entendre (5) »

Rue des Poulies, à l'hôtel du Saint Esprit le ménage Retif Boudard Chambon alla le mieux du monde jusqu'au

(1) *Monsieur Nicolas* p 1854 1855

(2) *Ibid* p 1857

(3) *DUHREN* p 123

(4) *Nuits de Paris* XII 2834 2835

(5) *Ibid*

jour ou deux femmes vinrent occuper un cabinet voisin de leur chambre. C'étaient des prostituées. Il fut convenu que les trois amis les auraient en commun à eux trois, mais l'une d'elles, Sibylle Argeville, était très jolie, tandis que sa compagne était fort laide. Chacun voulait avoir Sibylle.

Le 11 janvier, elle échoit à Retif.

« Le 11. Je m'arrête épouvanté. Ne me lis pas o puriste !. Implacable puriste, ne me lis pas !. Je ne veux ni de ton estime, ni de ton approbation, ni de ta pitié ! Je ne connais rien au monde après l'assassin, de plus vil que toi ! Mais ô, vous ! indulgent, honnête, compatissant lecteur, lisez-moi pour me plaindre pour répandre des larmes de compassion en voyant l'homme s'égarer (1) . »

Retif répand cependant lui-même suffisamment de larmes pour que le lecteur n'ait pas encore à y mêler les siennes. « Oh ! les larmes coulent ! Je n'y vois plus et les traits informes que trace ma main sont à peine lisibles pour moi-même. » Ainsi va le récit.

À la description, d'un réalisme désagréable, du ménage à cinq que formaient, à l'hôtel du Saint-Esprit, Retif, Boudard, Chambon, Sibylle et sa compagne, par un contraste fréquent dans l'œuvre de Monsieur Nicolas, va succéder un épisode d'une grâce et d'une fraîcheur exquises et présenté avec cet art simple, captivant, délicieux de naturel et de tranquillité dont, seul peut-être au XVIII^e siècle, Retif a eu le secret.

Ainsi donc trois coqs vivaient d'une amitié parfaite quand deux poules survinrent.

On se sépara bons amis. Retif alla prendre pension chez une dame Lallemand, rue Saint-Julien-le-Pauvre, et il quitta l'Imprimerie royale pour entrer, rue Notre-Dame, chez Claude Hérissant, où ses gains montèrent presque au double.

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1861-1862.

Car il est juste de dire que au milieu de sa vie de dissipation, Retif fut toujours un ouvrier travailleur, consciencieux, appliqué, et qui était devenu très habile dans son art. Sa connaissance du latin, à laquelle ne tardera pas à se joindre celle de l'espagnol et de l'italien des notions rudimentaires en grec, mais suffisantes à un typographe, le faisaient rechercher par les maîtres imprimeurs.

En février 1756 Nicolas était dans sa vingt deuxième année. Il vint de prendre pension chez la dame Lallemand quand il fit rencontre d'une jeune fille qu'il avait connue à Auxerre, Jeanneton Demailly, une orpheline de bonne maison qui avait été privée de son héritage. Demoiselle de magasin chez une bijoutière du quai de l'Horloge, elle venait d'être congédiée par la patronne qui s'était aperçue du goût que son mari avait pris pour elle. La jeune fille errait triste préoccupée. Ou aller, qu'en devenir?

— Venez loger chez moi, lui dit Retif étourdiment.

Il fut pris au mot. Mlle Demailly arriva portant sa cassette et s'installa avec le jeune homme dans la chambre exiguë. On y couchait dans le même lit de la manière la plus enfantine et la plus innocente du monde, mais l'ami Nicolas ne se sentait pas homme à demeurer dans cette innocence pendant bien longtemps. Pour une fois, il sut se dominer. L'on mit l'un des deux matelas à terre, ou l'un des compagnons coucherait au pied du lit.

Jeanneton voulait que ce fût elle.

— Vous avez plus de peine que moi qui travaille à l'aiguille.

— Je suis le plus fort.

Chaque soir on se disait.

— Bonsoir petit frère.

— Bonsoir sœurlette.

Et de faire nuit d'une pièce.

Dans la journée Retif allait à son imprimerie. Jeanneton restait au logis où elle travaillait à l'aiguille pour des mo-

distes et des fourneurs. En rentrant, Nicolas l'embrassait fraternellement. Il était tout surpris de trouver un charme insoupçonné à ce genre de vie si nouveau pour lui.

Jeanneton était délicieusement jolie. Le huitième jour de leur communauté, elle fit la connaissance d'une jeune voisine, M^{me} Lepince, qui fuyait un affreux mari. Invitée à venir faire son ouvrage dans la chambre de Nicolas et de sa « sœur »

— Quoi ! vous couchez ensemble !

— Il met l'un des matelas par terre et prend l'un des diaps. Nous nous ménageons sur tout.

Le lendemain, M^{me} Lepince offrit à Jeanneton de partager son lit.

— Ah ! madame, j'accepte ! dit Nicolas en lui baisant les mains.

M^{me} Lepince se raccommoda avec son mari, et ceda sa chambre à Jeanneton qui l'occupait, mais la nuit seulement, car elle venait travailler de jour dans celle de Retif.

Un riche marchand de la rue Saint-Antoine, veuf et sans enfants, cherchait une fille de boutique. Le dimanche 21 mars 1756, il vit M^{lle} Demailly chez M^{me} Lallemand, au moment où elle sortait avec son « frère ». La jeune fille attira son attention par son charme et sa bonne tenue. M^{me} Lallemand lui en fit le plus grand éloge. Les jeunes gens furent se promener du côté de la Haute-Borne. Bien qu'en robe de soie, Jeanneton avait l'air d'une grisette. Quant à Monsieur Nicolas, en berg-op-zoom à glands et à brandebouigs, avec un gros manchon et une large ceinture en peau d'ours, on l'eût pris pour un cocher de bonne maison, s'il eût porté les crocs réglementaires. Chez un traitant de la Haute-Borne, Jeanneton et Nicolas goûtaient d'une carpe frite. Ils furent de retour à sept heures.

— Bonne nouvelle ! leur cria M^{me} Lallemand, en pénétrant dans la chambre : une bonne place pour Mademoiselle, peut-être un établissement.

Le lendemain arriva le marchand mercier. Jeanneton

était seule dans la chambre de Nicolas à raccommoder les effets du jeune homme, car elle leur consacrait régulièrement le premier jour de la semaine

— La voilà comme elle est toujours dit Mme Lallemand

Jeanneton était en bonnet rond, un petit bonnet blanc sur les épaules un fichu de soie qui lui venait de sa mère elle était vêtue d'une camisole et d'une jupe de satin bleu qu'elle s'était faites des morceaux d'une vieille robe elle portait des bas de coton blanc à coins rouges et était chaussée de jolis petits sabots bien pignouffés que Retif lui avait achetés à la Galerie du Palais

Le marchand de la rue Saint Antoine était émerveillé. Il lui parla de son compagnon

— C'est mon frère unique depuis quelque temps Je lui conserverai le cœur d'une sœur jusqu'à mon dernier soupir

Mlle Demailly fut agréée pour tenir le magasin de la rue Saint Antoine et, six mois passés son patron l'épousa (1)

Retif se sentait heureux du bien qu'il avait fait. Il quitta la pension de la dame Lallemand le 9 juin 1756 pour venir s'installer rue Galande en une maison qui appartenait à Sophie Grandjean dite la Belle pâtissière qu'un gentilhomme picard M. de Courbuisson venait d'épouser par inclination. La femme d'un compagnon imprimeur à la presse Bonne Sellier y tenait au quatrième une pension où elle recevait surtout des jeunes gens. Son mari était un ivrogne flegmeux mais très dévôt. Retif fait un grand éloge de Bonne Sellier « un cœur comme on n'en trouve pas (2) ». Elle veillait passionnément au bien être de ses pensionnaires au point de leur servir non seulement d'hôtesse mais d'épouse « Elle avait le plus grand soin de nous il semblait que chacun fut son unique mari (3) »

(1) *Monsieur Nicolas* p. 1887-1891

(2) *Le Drame de la vie* I 932

(3) *Monsieur Nicolas* p. 1917-1918

Le 15 août, Nicolas recevait des nouvelles de Mme Parangon Sur le Petit-Pont, il rencontrait Thérèse Bézanger, cousine de Madeleine Baron « Mme Parangon, lui dit-elle, n'est plus reconnaissable Depuis longtemps on ne la voyait plus que triste, toujours triste, vêtue de brun, et depuis la mort de son père, le mois dernier, son chagrin s'est accru, encadré de ces vêtements de deuil (1) »

La « femme divine » devait mourir le 28 décembre de l'année suivante (2), et Retif ne l'apprendrait par Tourangeot que le jeudi saint, 23 mars 1758

Retif continuait de travailler activement de son métier d'imprimeur chez Claude Hérissant Il donne l'emploi de ses journées « J'étais ce qu'un maître imprimeur pouvait appeler « rangé »

Dans les moments de presse, Hérissant venait à l'atelier travailler avec les compagnons Il avait installé Retif dans un petit cabinet, caché par un rideau de papier

— Voulez-vous voir mon solitaire? demandait-il aux visiteurs (3)

Sur la fin de 1757, Retif quitta l'Imprimerie Hérissant pour entrer dans celle d'André Knapen (4), Imprimerie de la Cour des aides et spécialisée dans les factures, placards, libelles et pamphlets (5)

Les années qui s'écoulèrent de 1755 à 1766 sont appelées

(1) *Monsieur Nicolas*, p 1926

(2) 1758, RIBIÈRE, p 55; — GRAND-CARTERET, t I, p 221 — Retif brouille les dates Il dit que Mme Parangon mourut le 13 mars, et ailleurs le 23 mars et qu'il apprit l'événement par Tourangeot le jeudi saint qui suivit le 28 décembre 1757 et qui tomba le 23 mars. Ailleurs (*Mon Kalendrier*, p 3658), Monsieur Nicolas dit qu'il apprit l'événement le 27 mars Retif avoue qu'à l'époque du récit où nous sommes parvenus, il ne datait presque rien dans ses « cahiers » *Mes inscriptions*, p XXXII

(3) *Monsieur Nicolas*, p 2024

(4) *Ibid*, p 2025

(5) *Les Nuits de Paris* p 1058

par Retif ses « années de mort (1) », il veut dire qu'elles furent perdues pour sa production littéraire

« Sans force sans énergie devenu simplement ouvrier ne m'occupant que du mécanisme de mon art, j'avais perdu ma personnalité pour n'être plus qu'un garçon ordinaire. Et je trouverai des gens qui m'en loueront (2) ! »

(1) *Mes inscriptions* p. XXVII

(2) *Monsieur Nicolas* p. 1858-1859

VIII

ZÉFIRE

En cette année 1757, Retif comptait quatre amis Louis-Thimothée Loiseau, un ouvrier typographe qu'il avait connu à Auxerre et qu'il retrouvait à Paris, « Loiseau était un ami pour la vertu », — Renaud, autre ouvrier typographe, dont Retif avait fait la connaissance à l'Imprimerie du Louvre, « c'était un ami pour les disputes métaphysiques et les discussions morales », — Boudard, le camarade d'Auxerre qui fit entrer Retif chez Anisson-Dupeyron, « Boudard, qui gagnait gros, était pour les parties fines, les choses de nécessité, comme les achats d'habits », que Monsieur Nicolas se résignait à laisser payer par ses amis, — Gaudet, enfin, pour le libertinage (1)

De Loiseau, Retif a tracé, dans plusieurs de ses ouvrages, un admirable portrait. Loiseau fut son bon génie, l'ami sage, bienveillant, éclairé, qui s'efforçait de le maintenir dans le droit chemin, d'où, par inclination et sous l'influence de Gaudet d'Arras, il n'était que trop disposé à s'écarter. En 1757, Loiseau avait vingt-huit ou vingt-neuf ans. Il allait toujours vêtu de bure, portant ses cheveux courts. De loin on eût dit d'un abbé (2). Il avait été élevé à Dijon avec les enfants d'un magistrat, puis avec ceux

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1933

(2) *La Malediction paternelle*, I, 99

d'un gentilhomme en Puisaye ou il avait acquis le ton du monde, dont Retif était dépourvu (1) Il était très instruit versé dans la physique et la philosophie et exposait ses idées avec clarté bonne grâce et élégance Monsieur Nicolas s'était fait son ecolier « Je railais souvent mon maître lui la douceur même avait pitié de mon ignorance et se vengeait adroitement en m'éclairant C'était le sûr moyen de me faire rougir Il m'excusait alors et vantait ma pénétration (2) » D'une morale grave et sévère mais sans rien de pédicant le typographe Loiseau développait des le milieu du XVIII^e siècle des idées républicaines (3)

Il faut rendre cette justice à Retif il conservera de cet homme de bien un souvenir ému et qui ne s'affaiblira pas (4)

En 1757 Loiseau avait pour maîtresse une jeune institutrice Zoé Delaporte que son amour déclare Retif, avait rendue vertueuse (5) une grande personne d'une propreté exquise très spirituelle svelte aux traits nobles les cheveux noirs la taille souple et parfaite (6) Elle était petite fille du célèbre Martin qui avait apporté de Chine « le secret du vernis (7) » Elle occupait une partie du cinquième étage dans la maison de la rue Galande où Retif était venu prendre pension

Pour le moment l'influence de Gaudet l'emportait et de beaucoup, dans la conduite de Retif sur celle de Loiseau Gaudet avec un cœur excellent avait des goûts crapuleux (8) Dimanches et fêtes, les deux amis rou

(1) *Monsieur Nicolas* p 1342

(2) *La Malédiction paternelle* I 87

(3) *Monsieur Nicolas* p 2173

(4) *Lettres inédites* p 35 36

(5) *Le Drame de la vie* II 1

(6) *Monsieur Nicolas* p 909 9093

(7) *Ibid* p 2070 2071

(8) *Ibid* p 1957

laient de fille en fille, de boucan en boucan (1), « de chute en chute, de turpitude en turpitude, jusqu'au fond de la débauche (2) »

Notre homme tomba plus bas, beaucoup plus bas encore. Sa sœur Geneviève demeurait rue des Cinq-Diamants, chez des dévotes qui travaillaient en linge et prenaient des élèves. Il allait la voir fréquemment. Une de ses compagnes, Léonore Poupard, était charmante, de mise élégante, elle avait des parents fortunés. Nicolas lui fit la cour. Il ne fut pas éconduit par une jeune fille innocente, ignorante des jeux de l'amour. « Je voulus la rendre enceinte, déclare Retif, pour l'épouser. » Et il demanda à sa sœur Geneviève de faire le guet en tenant la porte entr'ouverte (3).

Et puis Retif se répandra en sanglots à la pensée que sa sœur Geneviève aura été corrompue à Paris.

« J'abandonnai toute étude, dit Monsieur Nicolas, toute littérature, je végétais comme les brutes. . Je m'avilis moi-même, je dédaignai de faire considérer un être aussi méprisable que je me le trouvais, en lui conservant l'honneur et les mœurs. » C'est alors qu'il fut tout à coup relevé vis-à-vis de lui-même par l'amour d'une fille publique (4).

Retif avait quitté la pension de Bonne Sellier pour venir loger seul en la petite rue Sainte-Anne-du-Palais, aujourd'hui rue Mathieu-Molé, entre la Sainte-Chapelle et la Seine. Son hôte était un fruitier-crocheteur-colleur d'affiches. Nicolas occupait un grenier au cinquième, où des feuilles de papier huilé tenaient lieu de carreaux (5). Le mobilier se composait d'un mauvais grabat, de deux chaises, d'une table brisée, une vieille cassette sans fer-

(1) *Monsieur Nicolas*, 1957

(2) *Ibid*, p. 1993

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 1951-1952

(4) *Ibid*, p. 2007

(5) *Monsieur Nicolas*, p. 2028

meture contenait les hardes (1) Des affiches de théâtre tapissaient les murs annonçant les représentations de *Phèdre* de *Cinna* de *Sertorius*, de *Rodogune* de *Brilanicus* du *Misanthrope* et de quelques tragédies ou comédies nouvelles *Méropé* *Zaire* *Les Dehors trompeurs* *La Bohémienne* *La Gouvernante*

Il arrivait parfois à Retif de les contempler longuement quelques unes lui rappelaient des représentations auxquelles il avait assisté les autres faisaient surgir en son imagination les pièces annoncées avec les artistes connues de lui, M^{me} Favart M^{lle} Hus, M^{lle} Guérin, dans les principaux rôles

— Oh ! mes chères affiches s'écriait il, que de regrets quand il faudra vous quitter (2) !

Son intimité avec Loiseau était devenue très grande Ils travaillaient ensemble chez Knapon « à mèche d'assût » ce qui veut dire que travail et gain leur étaient communs (3) Ce fut note Retif, le plus heureux temps de ma vie (4)

Les deux amis étaient pauvres mais tous les samedis soir après la « banque » — nous disons aujourd'hui « la paie » — ils s'offraient un souper joyeux un « sabbat » « Nous mangions notre poulet » La saine gaieté de Loiseau se répandait en termes charmants

— Le délicieux souper fruit de notre travail ! Nous nous y sommes appliqués pendant six jours sans relâche Il y a cinquante deux sabbats dans l'année nous y sommes ducs et pairs Je ne sais en vérité si les ducs et pairs ont cinquante deux jours par année ou ils sont aussi heureux que nous (5)

Certain dimanche Retif avait été au bois de Boulogne avec ses trois amis Loiseau, Boudard et Renaud mais

(1) *Monsieur Nicolas* p 2028 2029

(2) *Le Drame de la vie* II p 257 258 et 274

(3) *Monsieur Nicolas* p 2081 2082

(4) *La Malédiction paternelle* I 89

(5) *Ibid* I 89

comme le « sexe adoré » ne se trouvait pas représenté, Nicolas s'échappa furtivement et revint à Paris, dans le dessein d'aller à l'Opéra. Il se trouvait rue Jean-Saint-Denis quand il aperçut devant lui, de l'autre côté de la rue Saint-Honoré, au troisième, une délicieuse petite figure, une gracieuse enfant qui jouait de la harpe. L'enfant remarqua le jeune homme et, accompagnant son geste d'un sourire charmant, elle lui fit signe de monter. Elle lui vint ouvrir, c'était une enfant de quatorze ou quinze ans « Je tirerai un écu, dit Retif, laux des femmes que j'estimais le plus »

— Maman est sortie, garde ton argent pour me voir un autre jour

Et elle s'assit sur ses genoux

Nicolas était dans une maison publique. Il y resta trois heures, ensorcelé par le ravissant petit lutin qui l'y avait attiré « Je m'en retournerai sans remords, ce qui ne m'était pas encore arrivé depuis que je voyais des prostituées. » L'enchanteresse était Zéfîre (1)

Le dimanche suivant, comme Loiseau voulait emmener son ami Nicolas en promenade, celui-ci s'excusa en lui disant un mot de sa nouvelle connaissance. Loiseau eut un sourire de pitié, fit d'amicales remontrances et Nicolas revint en hâte rue Saint-Honoré

Il fut accueilli avec transport. Zéfîre rayonnait de bonheur.

— J'ai parlé à maman, ma sœur Manon et toutes ces demoiselles ont un ami. Je n'avais personne.

La maman consent à ce que Nicolas devienne « l'ami » de sa fille, bien qu'elle eût préféré quelqu'un de la police, à cause de la protection qu'en eût tirée son établissement. La maman entra

— Je vous recommande de ne pas lui faire perdre son temps, de ne la mener ni au cabaret, ni aux guinguettes ..

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2011-2012

Et songez que vous n'avez pas le droit de la faire chanter (contribuer) J'y mettrais bon ordre Je vous laisse ensemble

Nicolas passa avec la gracieuse enfant des heures plus charmantes encore que le dimanche précédent A la chute du jour on sonna La cloche marquait l'heure où les « amis » devaient quitter les filles « En sortant, dit Retif, j'aperçus un vieillard ou plutôt un squelette qui allait me succéder Je fus si désagréablement affecté que je résolus de ne plus voir l'aimable enfant (1) » Mais le dimanche suivant il se retrouva devant sa porte et il monta comme malgré lui (2)

Retif tomba gravement malade Loiseau vint le soigner, Zoe le veilla L'un et l'autre, pour subvenir aux besoins de leur camarade, vendirent la moitié de leurs effets (3)

Rue Saint Honore Zéfira ne voyait plus paraître son ami Elle s'inquiétait se désespérait quand elle vit passer, au coin de la rue des Bons Enfants Timothée Loiseau à qui Retif l'avait présentée Elle descendit rapidement malgré le désordre de sa toilette, le joignit vis à vis le Palais Royal

— Comment votre ami peut-il rester si longtemps sans venir me voir?

— Il est malade

Sur l'indication que Retif demeurait dans la petite rue Sainte Anne la jeune personne, de porte en porte trouve la demeure du malade

— Est-il bien soigné? demande-t-elle au fruitier crocheteur colleur d'affiches Que lui manque-t-il?

— Du bouillon

— Voilà six francs, achetez lui un chapon du bœuf faites lui un bon pot au feu

(1) *Monsieur Nicolas* p. 2012-2019

(2) *Ibid* p. 2018

(3) *Ibid* p. 2029

Elle monta rapidement, pénétra doucement sur la pointe des pieds. Quelle ne fut pas son angoisse en apercevant son ami, sale, en sueur, mal arrange. Elle lui essuya le visage de son petit mouchoir parfumé.

— Qu'est-ce ? murmura le malade.

— C'est ta Zéfîre. Quoi ! tu es malade et ta femme l'ignore !

Elle lui mettait dans la bouche des bonbons imprégnés de gouttes d'Angleterre. Vêtue de taffetas rose garni de gaze et de dentelles, elle se mit à ranger, à nettoyer, à balayer la chambre. L'hôte entra avec du bouillon. Retif le prit des mains de Zéfîre qui lui rendit les autres soins nécessaires à ce moment, puis elle prit congé.

— Mon bon ami, il faut que je te laisse, je reviendrai tous les jours.

On imagine avec quelle émotion Monsieur Nicolas trace ce récit, et tout à coup il éclate :

« Mon ami lecteur ! cette fille perdue, cette prostituée m'ennoblit assez à mes propres yeux pour que je te redonne le nom d'ami (1) »

Il est du moins certain que, dans son histoire de Zéfîre, sur laquelle Retif ne cesse de revenir, contée tantôt sous forme romancée, tantôt sous forme dramatique, tantôt sous la forme de mémoires, l'auteur de *Monsieur Nicolas* a représenté, au XVIII^e siècle, l'incarnation de la vertu idéalement conservée dans un corps avili, ce type séduisant par ses contrastes, que les romantiques reprendront avec leurs éblouissantes exagérations et leur fracas enchanteur. Cubières-Palmézeaux, qui connut intimement Retif et fit des recherches sur les détails de son existence, déclare que des témoignages précis lui ont démontré la réalité du récit de Monsieur Nicolas (2) et notre ami Pierre Louys, que cette histoire intéressait, parvint à identifier Zéfîre dans

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2037.

(2) LACROIX (bibliophile Jacob), p. 9.

les documents d'archives Aussi en prenant faits et sentiments dans la réalité Retif a-t-il donné à son héroïne une vie un naturel partant un charme, qui rencognent loin derrière elle les Fantine et les Marion Delorme que le poète a pu imaginer

Loiseau arriva peu après le départ de la gracieuse enfant Il apportait du sucre mais n'avait rien trouvé à emprunter

— Mon ami je peux m'en passer

Retif ajouta

— Je viens de prendre deux bouillons cela me fortifie

Loiseau à la table boiteuse coupait du pain pour son dîner quand il aperçut un sac rempli d'écus

— Tu ne m'en parlais pas

— De quoi ?

— De l'argent !

Le sac contenait douze cents livres en gros écus, environ quinze mille francs valeur actuelle

— Quelle somme ! s'écria Retif

— Quelqu'un est donc venu ?

— Oui cette jeune fille chez qui nous avons été un jour ensemble

— Zéfire ! ô dieu ! une fille !

Zéfire revint Elle n'était plus en taffetas rose orné de gaze et de dentelles mais en déshabillé d'indienne Sa sœur Manon l'accompagnait

— Ma mère me permet d'être ta garde

Le fruitier colleur d'affiches arrivait avec un lit de sangle en annonçant que le souper suivrait sans tarder Loiseau dressa la table, puis il s'assit avec Manon sur le lit de sangle Zéfire sur celui de son amant Elle pleurait de joie « Après tant de tristes jours, soupirait Retif voilà donc un jour heureux ! »

Quand Manon et Loiseau furent partis le malade resta seul avec son amie Zéfire ne voulut pas se coucher Elle s'assit sur le lit de son amant, l'entourant de sa tendresse de caresses et s'endormant finalement sur son sein Quand

elle se réveilla, le malade sommeillait. Le lendemain matin quand Retif ouvrit les yeux, la gracieuse petite infirmière se glissa dans le lit dressé pour elle et les deux amis se mirent à deviser (1)

Nicolas entra en convalescence

— Tes amis, voilà ma famille, lui disait Zéfîre. Ho ! que nous serons heureux ! (2)

Elle soignait son ami, faisait sa toilette, frisait ses longs cheveux bouclés. Les amoureux ne se quittaient plus

« Il me sembla, ajoute Retif, que je venais de recouvrer cette ancienne noblesse de sentiments que m'avait donnée M^{me} Parangon, cette pureté d'âme que j'avais eue en aimant Jeannette Rousseau. Je sentis que je la devais à Zéfîre et que c'était un bienfait plus grand que la conservation de la vie qui l'avait précédé (3) »

Monsieur Nicolas considérait d'ailleurs que Jeannette, Colette et Zéfîre formaient un tout, un seul amour en trois personnes (4)

Le fruitier-crocheteur donna à Retif la meilleure chambre de la maison (5), que le jeune homme vint joyeusement occuper tout en regrettant ses chères affiches. Et Loiseau détermina son ami à retuer sa jeune bienfaitrice du milieu où elle vivait. Grâce à Zoé, les deux compagnons la firent recevoir en qualité d'apprentie chez une marchande de modes, M^{me} Guisland, au coin des rues de Savoie et des Grands-Augustins. Le jour de la présentation à la patronne, Zéfîre vêtit une petite robe de grisette, une robe de toile qui la rendait plus jolie encore en ses formes mignonnes, ses beaux cheveux blonds, touffus, noués sur la tête et retombant à la mode des jeunes filles à cette époque (6)

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2050

(2) *Ibid*, p. 2053

(3) *Ibid*, p. 2053-2054

(4) *Ibid*, p. 2058

(5) *Ibid*, p. 2059

(6) *Mon calendrier*, appendice.

Elle fut accueillie avec ravissement tandis que Nicolas était présenté comme un fiancé Il versa le prix de l'apprentissage, six cents francs (1) Les apprentis modistes comme à Auxerre les apprentis typographes, logeaient dans la maison patronale Zéfîre devait partager la chambre de la fille aînée de M^{me} Guisland Amélie que Retif nomme Suadèle

La vie de Zéfîre était transformée Loiseau avait entrepris son éducation morale et intellectuelle Il lui faisait lire de bons auteurs dont elle n'avait aucune idée il lui apprit à parler décemment, — et la vie de Retif était transformée pareillement Il reprenait goût à son travail, aux spéculations de l'esprit Gaudet qui revenait de Rouen s'écriait en levant les bras

— Mon pauvre ami va se faire chartreux (2) !

Loiseau et Zoé Retif et Zéfîre formaient deux jeunes ménages unis par la plus étroite amitié Loiseau qui présidait tenait les mains à l'économie Après s'être fait le mentor de Zéfîre il s'intromit perruquier de son ami Le dimanche les quatre camarades allaient faire des excursions dans les plus charmants endroits et les plus solitaires des environs de Paris De l'une d'elles Monsieur Nicolas a laissé le récit Sur les hauteurs de Montmartre (3) les camarades prirent possession d'un carré de luzerne A l'ombre d'une meule ils s'arrangèrent des sièges Le fruitier afficheur apporta les provisions Gaudet Boudard Renaud et une jeune artiste de l'Opéra Comique Sidonie Mentelle maîtresse de Boudard (4) s'étaient joints aux quatre inséparables (5)

Un soir ces derniers étaient réunis Retif, Zéfîre Zoé et

(1) *Monsieur Nicolas* p 2066 2070

(2) *Ibid* p 2080 2081

(3) *Le Drame de la vie* III 711

(4) *Mon Calendrier* p 36,9

(5) *Le Drame de la vie* II 292 293

Loiseau, dans la chambre louée au fruitier-afficheur. Le souper venait de se terminer, au lieu de faire la lecture comme de coutume, on se mit à causer. La conversation porta sur la richesse :

— Je voudrais en vérité être riche, disait Zoé

— Et moi, souligna Retif, je n'ai jamais tant désiré de l'être aussi

— Enfants que vous êtes, dit Loiseau, en leur prenant les mains à tous deux, c'est notre pauvreté qui fait le charme de notre vie

— Vas-tu la louer, interrompit Retif, elle nous a fait tant de mal !

Loiseau se leva, il semblait inspiré

« Céleste et divine pauvreté ! pardonne à des ingrats que tu rends heureux et qui méconnaissent tes faveurs. Dites-moi donc, tous deux, toi, mon ami, vous, ma chère Zoé, dites-moi ce que nous serions sans la pauvreté ? Vous, une femme aimable, mais ordinaire, nous, des hommes en dessous du commun. En mon particulier, je lui dois tous mes plaisirs. Et, d'abord, sentirais-je comme je le fais, le prix de votre attachement, Zoé, si j'étais un homme assez riche pour être un parti pour vous et un homme agité, fêté dans votre famille ? C'est à ma pauvreté que je dois la délicieuse certitude que je suis aimé, comme les rois voudraient et ne sauraient jamais l'être. Quant à toi, Nicolas sans ma pauvreté, ou serait mon mérite à ton égard ? O, mon cher ami, il est une volupté inexprimable, digne des dieux seuls et que je te dois : jamais l'homme riche ne peut la sentir, c'est de conserver un ami par son industrie. Sans ta pauvreté, cher Nicolas, quel mérite aurais-tu par ta conduite avec nous ? Au lieu que j'ai là un trésor de chaleur et d'amitié. La pauvreté est notre creuset, rendons-nous heureux en dépit de la fortune. Ah ! cruelle fortune ! que de mal elle nous aurait fait ! A toi surtout, mon cher Nicolas, avec tes passions vives, combien n'en aurais-tu pas abuse ? Je sais trois occasions

en ta vie ou la fortune t'aurait perdu. La fortune, si elle avait favorisé Zoé, me privait à jamais du bonheur de la connaître et Dieu seul sait ce que j'aurais perdu de vertu et de bonheur ! Allons Unissons nous tous trois, tenons nous pressés et faisons ainsi ferme contre l'adversité ! »

Zoé, en larmes interrompit Loiseau en allant se jeter à son cou (1)

Ce furent quinze ou seize mois de paisible bonheur (2). Retif ne songeait plus à la gloire littéraire. Son ambition se bornait à voir sa femme marchande de modes et à vivre avec elle en une aisance modeste (3).

En avril 1758 Zéfira mit au monde une fille (4) que son père Retif, appellera Zéfirette (5) et qu'il laissera tranquillement entre les mains de la mère de Zéfira, tenancière de lieu de débauche qui avait prostitué ses filles et vivait de leur abjection. Cette femme dotera l'enfant (6) que son père avait abandonnée. Zéfirette se mariera en 1770 ou 1776. Monsieur Nicolas raconte tout cela avec une invincible inconscience après quoi — tel Jean Jacques — il parlera, avec non moins d'inconscience de sa vertu et de sa valeur morale et s'acharnera à vouloir réformer, — tel encore Jean Jacques, — les hommes chacun en particulier et l'humanité en général.

La santé de Zéfira était altérée. Cette petite créature douce et blonde d'une grâce délicate. La vie à laquelle elle avait été réduite l'avait épuisée. Se promenant avec son amant elle était prise de faiblesse. Retif devait la porter

(1) *La Malédiction paternelle* I 1^o 120 — Cet éloge de la pauvreté par Loiseau a beaucoup frappé Retif qui le répète trois fois avec un fond identique mais des variantes de détail. Voyez encore *Monsieur Nicolas* p 2120 2126 et *Drame de la vie* II 276 277.

(2) Du milieu de 1757 à octobre 1758.

(3) *Monsieur Nicolas* p 2163 2164.

(4) *Ibid* p 2031.

(5) *Drame de la vie* III 695 698.

(6) *Monsieur Nicolas* p 2961.

dans ses bras, elle était pâle, elle tremblait on la ramenait en fiacre au logis (1) Sur la fin de septembre 1758, elle prit froid . une pleurésie se déclara

Zoé, l'amie de Loiseau, soigna et veilla Zéfîre avec un admirable dévouement La charmante enfant s'était fait aimer de tous Ses compagnes d'atelier, au magasin de modes, étaient dans la consternation Loiseau ne permettait à Retif que de rester un instant auprès de son amie, de crainte d'émouvoir la malade Dans la matinée du 8 octobre (2) son état fut déclaré des plus graves « Je voudrais la voir un instant, » dit Retif à Loiseau

— Non, à midi

Loiseau différa encore de le mener au lit de la malade, jusqu'au soir A sept heures, Zéfîre reçut les sacrements de l'Eglise Au souper Retif s'informe auprès de son ami

— Allons la voir, me dit Loiseau avec fermeté

« Je trouvai ma pauvre amie dans un profond accablement Elle étouffait Cependant elle sourit en me voyant, elle me prit la main et me dit

— Ce n'est rien

« Je la crus Je l'embrassai Elle me sourit encore On m'apporta ce qu'elle devait prendre Elle le reçut de ma main et le prit avec une sorte d'avidité Je dis que je ne la quitterais pas On y consentit, parce que le médecin, qui arriva, dit que c'était la dernière ressource Zoé resta seule avec moi Dès que nous ne fûmes que nous trois, ma jeune amie voulut avoir sa tête sur mon cœur et elle me dit qu'elle respirait mieux Je me découvris la poitrine et je l'y plaçai Elle parut s'endormir, — peut-être s'assoupit-elle Je restais ainsi, j'étais immobile, craignant de faire le plus léger mouvement Vers les trois heures du matin, nous voulûmes lui faire prendre quelque chose Elle ne

(1) *Monsieur Nicolas*, p 2177

(2) La date exacte est donnée par Retif en une lettre à Milran (Marlin), du 12 octobre 1783 *Faits qui servent de base à la Prévention nationale*, 2^e p 427

put avaler Alors Zoé qui connaissait son agonie m'embrassa vivement et voulut m'obliger à poser la tête de mon amie sur l'oreiller

— Non non répondis je vivement

« La malade me regarda Elle me baisa la main Je collai ma bouche sur ses lèvres décolorées Elle poussa un grand soupir que je reçus C'était son âme Elle me la donna tout entière Je la crus tranquille moins souffrante Zoé seule voyait la mort terrible qui venait de saisir sa victime Elle m'embrassa de nouveau, il était quatre heures en me priant d'aller passer le reste de la nuit dans mon lit assurant que je la ferais

— Mon ami ajouta t-elle pose doucement sa tête

« J'obéis Je posai la tête de Zéfîre avec des précautions infinies vaines attentions hélas ! et j'allai m'asseoir vis à vis d'elle prêt à voler au moindre signe qu'elle ne devait plus faire (1) »

Retif suivit le pauvre petit convoi

« J'avais soif de la mort Je regardais marcher le corps Je ne plaignais pas ma Zéfîre Elle ne souffrait plus Je l'enviais Je m'attendrissais sur moi même et ce fut moi que je pleurai Je me fis pitié à moi même C'est le comble de la douleur ! c'est le désespoir ! Je m'écriai Zéfîre ! ma chère Zéfîre ! âme de mon âme ! Je vais te suivre ! Je vais mourir avec plaisir ! Cette pensée me consolait J'étais consolé par le désespoir (2) »

Ces derniers mots ont été plus d'une fois reproduits soulignés Ils forment une de ces expressions fortes expressives et justes qui se trouvent fréquemment sous la plume de Retif et qui font de lui un grand écrivain

Au cimetière, Retif vit jeter la terre sur les planches du cercueil Il s'était mis à genoux En se relevant il jeta les yeux autour de lui « Je ne vis personne » Il alla chez Loiseau

(1) *Monsieur Nicolas* p. 2181-2183

(2) *Ibid* p. 2188-2189

--- J'ai donc achevé de perdre Mme Parangon ! s'écriait-il en entrant

Après quoi, si nous l'en croyons, Retif fut longtemps aux portes du tombeau (1).

Tous ces témoignages, manifestations d'une incomparable douleur, sont évidemment très touchants, mais peut-être Monsieur Nicolas aurait-il mieux montré son attachement au souvenir de la défunte en s'occupant de leur enfant, mais de celui-ci il n'est pas question

Timothée Loiseau qui, en sa pensée grave et profonde, voyait juste et aimait Retif d'une affection fraternelle, en arrivait à se demander, tout en témoignant à Zéfîre un dévouement à toute épreuve, si la fréquentation de la petite prostituée n'avait pas été fâcheuse pour son ami, pour ses mœurs, sa manière d'être, la tournure de son esprit. Gérard de Nerval incline au même sentiment « Si touchante qu'ait été la mort de Zéfîre et la pensée d'expiation qui s'y rapporte, on ne peut s'empêcher de déplorer l'influence fatale que cette aventure eut sur les ouvrages et les mœurs de l'écrivain (2) »

Un dernier point avant de quitter l'histoire, rendue si gracieuse par Retif, de sa blonde amie. En écrivant *Monsieur Nicolas*, passé la soixantaine, il s'imaginera qu'il était le père de sa petite maîtresse. Il l'aurait appris après sa mort

Retif avait vingt-trois ans quand il connut Zéfîre. Ce qu'il nous dit d'elle lui fait alors attribuer pour le moins quatorze ans (3). Monsieur Nicolas aurait donc eu huit ans à l'époque de cette paternité vraiment un peu trop précoce. Aussi bien verra-t-on la singulière déformation d'une pensée de vieillard, altérée par une vie de débauche, qui finira par persuader à Retif, en un sentiment étrangement morbide, qu'il se trouvait être le père de presque toutes ses maîtresses.

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2191

(2) *Revue des Deux-Mondes*, septembre 1850, p. 810

(3) Au fait, la mère de Zéfîre lui donne quatorze ans, *Monsieur Nicolas*, édition Grand-Carteret, II, 235.

IX

L'AVENTURE ANGLAISE

Après la mort de Zéfîre Retif quitta la belle chambre que lui avait louée le fruitier crocheteur pour remonter en son galetas tapissé d'affiches ce qui met encore un point assez fâcheux dans la vie de Monsieur Nicolas. Il est vrai que celui-ci en parle avec une tranquillité d'âme qui désarme « Depuis la mort de celle qui devait me mettre dans l'aisance j'étais pauvre (1) » Pendant dix huit mois Monsieur Nicolas avait vécu aux crochets d'une fille publique.

Après la mort de Zéfîre notre amoureux resta donc « longtemps aux portes du tombeau (2) » Après quoi Nicolas se laissa « électriser au physique » par Aurore une ancienne compagne de Zéfîre en l'établissement que l'on sait et au moral « et peut être aussi au physique » par Suadèle la fille aînée de M^{me} Guisland compagne et amie de Zéfîre en apprentissage. Il est vrai que Suadèle était un « legs de Zéfîre » et qu'en Nicolas c'était Zéfîre que Suadèle aimait. Nicolas la demanda en mariage il fut agréé et l'union allait se conclure quand Suadèle fut mordue par un chien enragé. Elle mourut comme Zéfîre sur le sein de Nicolas. Ici reprennent l'attendrissement du héros et ses lamentations. Leur persistance sur des sujets si divers

(1) *Monsieur Nicolas* p. 2229

(2) *Ibid* p. 2191

rend assez difficile l'émotion du lecteur, aux larmes duquel Monsieur Nicolas continue de faire obstinément appel

Zéfîre était donc morte le 8 octobre 1758, après quoi Monsieur Nicolas était resté quelque temps « aux portes du tombeau », puis il avait été électrisé physiquement par Aurore, et ensuite électrisé moralement « et peut-être aussi physiquement » par Suadele, puis il avait été fiancé avec Suadele, et puis Suadèle était morte, comme Zéfîre, sur son sein, après quoi il avait fait une nouvelle station aux portes du tombeau et, le 10 novembre de la même année (1), exactement trente-trois jours après la mort de Zéfîre, Nicolas écrivait à son père une lettre au sujet d'un mariage qu'il voulait conclure avec une jeune Anglaise qui l'avait charmé un jour où il avait été en pèlerinage au coin des rues de Savoie et des Grands-Augustins, pour y pleurer à sa coutume devant la maison de Zéfîre et de Suadèle

Monsieur Nicolas revenait donc certain son d'un pèlerinage commémoratif à la maison de M^{me} Guisland, le cœur plein de Zéfîre et de Suadele (2), quand il aperçut, venant à lui, en habits de deuil, une dame âgée d'un aspect peu sympathique, accompagnée d'une jeune personne divinement jolie — taille parfaite, figure grecque et virginale encadrée de boucles blond clair, « presque roses », de grands yeux avec un regard d'enfant et « cette modestie anglaise qu'ils rendent angélique (3) »

— O Dieu ! s'écria Nicolas, elle ressemble à Zéfîre !

Et voilà le gaillard de nouveau électrisé Il suivit les deux dames jusqu'à leur logis, une petite maison de la rue Pavée C'étaient deux Anglaises dont l'une, la tante, se nommait Mrs Clary Macbell et l'autre, la nièce, miss Harriett Kircher (4)

(1) *Faits servant de base à la Prévention nationale*, I, 93

(2) *Monsieur Nicolas*, p 2241

(3) *Ibid*, p 2242

(4) *La Malédiction paternelle*, I, 29

Le quartier où ces dames habitaient et où lors celui des Anglais jusqu'au Pont Neuf Retif se mit au guet les jours suivants. Il savait un peu d'anglais. On était au plus fort de la guerre de Sept ans mais comme son ami Renard et beaucoup trop de Français Retif était angloman (1) Il fut assez habile pour aborder la tante et la nièce se faire bien venir, offrir ses services. Miss Harriett était à Paris pour y recueillir un héritage celui d'une grand-mère qui était française héritage qui lui était contesté à cause des hostilités contre l'Angleterre. Retif travaillait à la maison Knapen qui avait pour spécialité d'imprimer les factums que faisaient naître les procès en cours. Il n'eut pas de peine à y découvrir le mémoire, avec additions et corrections manuscrites que faisait imprimer la partie de miss Kircher. Il s'en procura une épreuve et la remit à la jeune Anglaise pour son procureur. De l'aveu de ses adversaires celle-ci devait gagner son procès et, avant le jugement elle acquiescerait la qualité de Française par mariage notamment. Le procédé de compère Nicolas n'était peut-être pas rigoureusement conforme au secret professionnel mais que pouvait peser ce dernier contre les yeux candides et les boucles « presque roses » de miss Harriett?

Dans un grand mouvement d'enthousiasme Nicolas offrit son nom sa main son cœur et le gain du procès. Miss Harriett devait jouir de sept mille cinq cents lb de rente près de cent mille francs d'aujourd'hui. La tante accepta avec empressement et la jeune miss ne se fit pas prier.

— Nous prendrons le chapelain de l'ambassade d'Angleterre dit la tante.

Le procureur insista pour que le mariage fût également célébré à Saint-André par des prêtres français (2). La jeune personne était protestante. Retif catholique.

(1) *Monsieur Nicolas* p. 2943

(2) *Ibid* p. 2949 2^e 0

Le tout fut rapidement bâclé L'un des témoins de miss Hariett était un gros Anglais qui se faisait appeler « milord Taaft »

Et Retif se trouva marié aussi bien, dit-il, que s'il l'avait été devant le juge de paix de Gietna-Green

Et quelques jours après, miss Kircher, devenue M^{me} Nicolas Retif, obtenait gain de cause au parlement

Retif vint demeurer chez sa femme en la petite rue Pavée Il ne se tient plus de joie « Me voilà donc établi, s'écrie-t-il, presque opulent, et j'avais une femme charmante comme Suadele et Zélie réunies Je me regardais comme un être privilégié une fille belle et chérie n'était pas plus tôt perdue pour moi, que le ciel m'en rendait une autre, aussi belle, aussi digne d'être aimée et plus riche (1) »

Tout semblait donc au mieux, quand un soir, le 4 avril 1759, en rentrant chez lui, Nicolas trouva la maison vide, tandis que la fille de l'hôtesse lui remettait un pli qui contenait ces lignes

Monsieur,

Notre mariage est rompu Je ne saurais donc plus demeurer avec vous Je m'en retourne dans mon pays avec ma chère tante, qui veut bien me servir de mère Adieu, monsieur oubliez-moi comme je vous oublie et tranquillisez monsieur votre père

Henriette KIRCHER (2)

Les derniers mots de la lettre font allusion à la vive irritation qu'Edme Retif avait manifestée en apprenant le mariage de son fils, avec une Anglaise et qui était protestante

Ces dames étaient parties avec le gros milord Taaft qui leur avait semblé un compagnon plus utile qu'un jeune typographe parisien Elles n'avaient d'ailleurs pas négligé

(1) *Monsieur Nicolas*, p 2251-2252

(2) *Ibid*, p. 2266

d'emporter tout ce qui leur avait paru à leur convenance notamment ce que Retif avait encore d'argent et les bijoux de Zézire

Le mariage de Nicolas avec Henriette Kircher sera contesté dans la suite par la famille Retif (1) Il paraît difficile d'en douter Notre auteur en parle non seulement en écrivant *La Malédiction paternelle* *La Femme du laboureur* et les *Nuits de Paris* (2), mais il l'entoure de détails précis dans *Monsieur Nicolas* et dans les *Faits servant de base à la Prévention nationale* il en est question dans son *Mémento*, recueil de notes intimes (3) et il y revient encore sur la fin de sa vie au cours de ses lettres aux époux Fontaine de Grenoble (4)

(1) MONSELET p 207

(2) On verra la vérité sans nuages dans *Monsieur Nicolas* au sujet d'Henriette *Nuits de Paris* p 2352

(3) Bibliothèque de l'Arsenal *Archives de la Bastille* ms 12480 bis

(4) 25 avril 1798 *Lettres inédites* p 48

MONSIEUR NICOLAS VEUT DEVENIR CURÉ

Ce fut un rude reveil et, comme il fallait s'y attendre, une troisième station aux portes du tombeau Lorseau et son amie Zoé soignèrent le pauvre Nicolas, le veillèrent « Une garde, quand nous aurons pu la payer, m'aurait tué par la moindre inattention ou en se conformant aux ordonnances du médecin (1) » Quand il put se lever et que, pour se distraire, il désira aller à la Comédie, ses deux amis ne voulurent pas, que, faible comme il l'était, il se tint debout au parterre Zoé vendit son beau fichu en filet pour lui permettre de prendre place dans une loge (2)

Pour achever de se rétablir, Nicolas alla passer quelque temps dans le calme champêtre de la Bretonne, au cher village de Sacy Il y fut reçu par son père, à bras ouverts On y fêta sa majorité vingt-cinq ans La famille était réunie à table, avec quelques convives, le cure Foudriat, le maître d'école Berault et l'ancien intendant d'une grande famille parisienne, M Lenain Les hommes trinquaient avec le père Nicolas s'en abstenait, mais le père lui présenta son gobelet

— Je crois que nous sommes en 1759

— Oui, mon père, dit Nicolas

(1) *La Malédiction paternelle*, I, 113

(2) *Ibid*, p 116-117



LE PAYS DE SACY AU XVIII SIÈCLE
Ca te de C ssin

— De trente quatre à cinquante neuf il y a vingt cinq ans mon fils vous pouvez trinquer

Monsieur Nicolas s'inclina avec respect

— Vous voilà émancipé lui dit M. Lenain (1)

Et l'on but à la santé du « nouvel homme »

Nicolas s'occupait à traduire Ovide en vers et des fragments de Tibulle, de Propertius de Martial « Je revenais insensiblement sous les yeux de mes parents à ma pureté native je reparus en quelques semaines cette « fille modeste » dont mon cousin Drouin le riche me donnait le nom (2)

Dans les premiers mois de juin Retif se promenait avec son père sur le chemin du pré de la Cartaupe quand une femme qui revenait du marché de Vermenton les aborda Elle avait une lettre pour Nicolas mais par déférence elle la remit au père qui la tendit à son fils

— C'est une lettre de Paris cachetée de noir

Elle était de Boudard Nicolas y lut « Nous venons de faire une perte irréparable M. Loiseau est mort d'hier (3) »

Nicolas s'abandonna à de nouveaux accès de désespoir dans le style que nous connaissons, auxquels les aspirations matrimoniales dont l'aventure anglaise ne l'avait pas dégoûté et que ses parents encourageaient firent une heureuse diversion Sa vie entière Retif fut hanté du désir d'avoir auprès de lui une femme dévouée et surtout soumise qui tiendrait son ménage le soignerait quand il serait malade et assurerait sa subsistance Les Retif étaient allés aux Cœurderoi importante maison parlementaire de Dijon et où il y avait demoiselle à marier Nicolas se mit en route pour Dijon (4) Il s'arrêta à Rouvray

(1) *Monsieur Nicolas* p 2329

(2) *Ibid* p 2332 2333

(3) *Ibid* p 2337 2338

(4) 29 juin 1759 DÜHREN p 147

après sept heures de marche. Cette longue course par monts et par vaux et dans l'air vif du Morvan lui avait creusé l'estomac. Le voyageur entra dans une auberge où la soupe bouillait sur le feu, de la vache et du petit-salé. La soupe était succulente. On servit ensuite de l'omelette et un morceau de porc, arrosés d'un chavot de vin (demi-bouteille, mesure de Paris). L'aubergiste vint tenir compagnie à son hôte. Il était janséniste, exilé de Paris pour avoir colporté des chansons contre l'archevêque de Beaumont et contre le curé de Saint-Étienne-du-Mont qui avait refusé le viatique à « l'hymnographe » Coffin. Retif se souvenait de l'enseignement de Bicêtre. A table, le voyageur et l'aubergiste dissertèrent à cœur déboutonné sur Jansénius, le Formulaire, la Bulle, le Pape Quesnel et les Cinq propositions. L'aubergiste éclatait de bonheur. Il demanda sept sous à son hôte, volontiers, il l'eût nourri pour rien (1).

Après avoir fait six heures encore, Retif coucha à neuf heures de Dijon. Il soupa à l'auberge, d'un gros pigeon rôti et d'une salade accompagnés d'un chavot de bon vin. Le lendemain matin, on lui servit ce qui restait du pigeon, il but un coup, remplit sa gousse d'eau rougie et paya l'écot, douze sous.

Nicolas atteignit Dijon le 30 juin à cinq heures du soir, harrassé, affamé. Il se logea dans le voisinage de la porte Guillaume, « A l'Image Saint-Nicolas », et mangea à la table d'hôte où le menu comprenait potage et bouilli, suivis de volaille, pigeonneau, perdrix ou caille, arrosés d'une chopine de vin, coût quinze sous. Retif déclare n'avoir jamais fait si bonne chère que dans la capitale bourguignonne, n'était qu'on y mangeait du pain bis. « A l'Image Saint-Nicolas », le service était assuré par deux filles d'auberge, une grosse bourguignonne, nommée Josson, fort gaie et plus libre encore, et une jolie fille,

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2347-2348.

Marie Jehannin dont Monsieur Nicolas tomba amoureux sur le champ Or Marie était aussi sage que belle elle revait d'être admise en qualité de gouvernante dans un presbytère Ce qui suggéra à Monsieur Nicolas cette idée géniale

— Je vais entrer dans les ordres et vous serez ma gouvernante (1)

Ce beau projet fut conçu plus sérieusement qu'on ne pourrait le croire Nicolas fit faire des démarches par ses frères le curé et l'abbé, puis il se rendit à Auxerre où il vit les grands Vicaires On lui promit pour la fin de son noviciat un vicariat dans la ville et la meilleure cure qui viendrait à vaquer durant les six mois du vicariat (2) — « J'étais presque déterminé Je dois même avouer que si Marie Jehannin s'était conservée, c'en était fait j'entrais dans le sacerdoce et telle aurait été ma vocation le désir de vivre tranquillement avec une jolie fille dont j'étais aimé (3) » Mais ces perspectives furent coupées « Ou en serais je s'écriera-t-il plus tard si j'étais curé ! (4) »

Rencontrant un ancien camarade de l'imprimerie Fournier Treisignies on refit connaissance Treisignies lui procura un engagement à l'imprimerie Causse et Nicolas quitta « L'Image Saint-Nicolas » car à l'imprimerie Causse les ouvriers étaient logés chez le patron et mangeaient à sa table (5) Mais certain jour Monsieur Nicolas se rendit chez son perruquier M Fleury en se recommandant tout particulièrement à ses soins puis revêtit son habit noir Il s'agissait de la fameuse démarche en vue du mariage avec une demoiselle Cœurderon La démarche échoua et Nicolas poursuivit ses folles parties avec les filles de Dijon dans le parc aux Tuileries au couvent des Capucins et

(1) *Monsieur Nicolas* p 2349 2350

(2) *Ibid* p 2454 2455

(3) Cf P COTTIN *Mes inscriptions* p LXXXVII

(4) *Mon calendrier* p 3683

(5) *Monsieur Nicolas* p 2371

à la belle Chartreuse, illustrée par les chefs-d'œuvre de Claux Slutler (1) Nicolas demeura trois mois à Dijon. Au début de septembre, il revint à Sacy (2), où il tomba malade, fut guéri par des remèdes de cheval (3), et resta jusqu'à la fin de septembre, rappelé à Paris par la maladie de Zoé. Il passa par Joigny, où il apprit le mariage de son ancienne maîtresse Colombe avec un marchand de la rue des Prouvaires-St-Honore (4). Après avoir couché à Joigny, il arriva à Sens pour y dîner. Aux environs de Montereau, il trouva sur le chemin un pauvre petit gars en haillons, pieds nus. Le gamin revenait de Lyon où il avait été abandonné par ses camarades. L'enfant offrit à Retif de lui porter son paquet. Bien qu'il n'eût plus que quelques francs en poche, Retif le prit avec lui, le defraya le restant du chemin, non sans l'avoir disputé à la maréchaussée qui voulait l'arrêter comme vagabond.

Retif arriva à Paris le 16 septembre, le 19, il fermait les yeux à Zoé (5) qui venait de l'instituer son héritier, mais Nicolas remit cet héritage à la famille : « Jamais, mon ami lecteur, je n'ai totalement cessé d'être vertueux (6) ». Inclignons-nous devant ce désintéressement, en rappelant toutefois que cette pauvre Zoé alienait un ficher en filet pour avoir de quoi permettre à Retif d'aller au théâtre.

Compère Nicolas se trouvait de son côté dans un profond dénûment. Durant son voyage de Sacy à Paris, il avait dû vendre pour vingt-sept livres une tasse d'argent, cadeau de son frère Boujat. Et il demeurera sans ouvrage jusqu'au 3 novembre.

Le 13 octobre, il s'était vainement rendu à l'imprimerie Knapen dans l'espoir de s'y faire embaucher, quand un

(1) DUHREN, p. 147

(2) *Monsieur Nicolas*, 2371

(3) *Ibid*, p. 2452-2453

(4) *Ibid*, p. 2458

(5) 19 septembre 1759, *Monsieur Nicolas*, p. 2460

(6) *Ibid*.

camarade d'atelier le pressier Giraud lui offrit sa fille en mariage Retif accepta avec empressement mais la fille le supplia les larmes aux yeux, de l'épargner, elle avait un amoureux (1) Nicolas s'était remis en pension chez Bonne Sellier, à laquelle il confia également ses vellétés matrimoniales et l'excellente femme de lui proposer la main de sa sœur Sofronie une « revendeuse à la toilette fort bien dans ses affaires » Rendez vous fut pris pour le dimanche suivant Retif n'avait que médiocrement hâte de se rencontrer avec Sofronie Sellier, aussi combien agréable fut sa surprise quand le dimanche 28 octobre il se trouva en présence d'une ravissante personne (2) Fut ce le coup de foudre réciproque? Toujours est il que le compagnon typographe et la revendeuse à la toilette s'entendirent parfaitement La dame avait la confiance des meilleurs bijoutiers de la rue Saint Honoré du Palais marchand du quai de Gesvres du quai de l'Horloge elle avait un fonds placé de 2 400 lb de rente et un mobilier qui valait au moins 12 000 francs

« Je sentis dit Retif qu'on ôtait de mes épaules le poids de la misère » Il reconduisit le soir la belle Sofronie jusque chez elle ou il fut effectivement ébloui par le mobilier « Voilà mon bonheur assuré » chantait il en revenant

Des le lendemain Monsieur Nicolas donnait le bras à sa fiancée fièrement Ils visitèrent divers bijoutiers qui leur firent grand accueil puis ils se rendirent chez la célèbre Sophie Arnould qui leur acheta des bijoux

« J'étends mes vues disait Sofronie à Nicolas, je vois que vous pourrez m'être utile »

Le jour suivant on vit des juifs qui confiaient à la revendeuse des objets de prix mis en gage et non retirés

(1) *Monsieur Nicolas* p 2463

(2) Par une faute d'impression sans doute Retif indique la date du 23 octobre

On dînait ensemble, on ne se quittait plus (1) Aussi avec quelle hâte, le 1^{er} novembre, Nicolas de grand matin courut-il chez sa précieuse conquête, — Sofronie expirait. En manière de bon accueil, le fiancé se vit appréhendé, bousculé, ligoté, traité de voleur et d'assassin Une bande de cambrioleurs s'étaient nuitamment introduits chez la revendeuse, avaient tout mis au pillage et l'avaient poignardée Retif put justifier d'un alibi On le relâcha

Ce nouveau rêve de mariage, d'amour et d'argent avait duré trois jours (2).

A ce moment arrivait une lettre d'Auxerre, M Fournier (Parangon) offrait à Retif la place de prote que Bourgoin venait de quitter pour prendre la direction d'une papeterie à Clamecy On a dit la haute valeur de François Fournier comme imprimeur (3), l'importance de la maison qu'il dirigeait. La place de prote y était la première après celle du patron Nous avons là un témoignage marquant de l'habileté que Retif avait acquis en son métier

Monsieur Nicolas ne possédait plus que vingt-quatre sous. Il emprunta cinquante francs à sa sœur Margot, vendit quelques chemises pour payer le montant de sa pension chez Bonne Sellier, qui ne voulut rien accepter et, le 7 novembre 1759, il reprit le coche d'Auxerre vers la maison si pleine pour lui de souvenirs émouvants. Il arriva le 10 novembre et, comme il ne voulut pas occuper dans la maison Fournier le logis auquel ses fonctions de prote lui donnaient droit, le maître imprimeur lui-indiqua l'hôtel d'un nommé Ruthot (4)

Les projets matrimoniaux hantaient toujours compere Nicolas Il voulait se marier Ses parents le désiraient autant que lui Ils venaient de perdre deux de leurs fils,

(1) *Monsieur Nicolas*, p 2467-2474

(2) *Ibid*, p 2476

(3) *Ibid*, p 2482.

(4) *Ibid*, p 2483.

les deux puînés de Nicolas Baptiste, qu'ils avaient confié à leur gendre Beau cousin à Paris et Charles le plus jeune, dont Retif retrace la courte et belle existence en une de ces pages si simplement, si spontanément écrites, et qui sont peut être ce qu'il y a de meilleur dans la littérature du temps

Charles Retif était un jeune gars de vingt à vingt et un ans Clerc de notaire, il donnait les plus belles espérances par son intelligence sa conduite son application, quand un beau jour il quitta son étude pour s'enrôler au régiment d'Auvergne C'était en 1759 La guerre se déroulait avec des alternatives diverses contre les Anglais alliés aux Prussiens Le jeune homme s'était exalté à la lecture des papiers publics et à écouter les nouvellistes de plein vent Il voulait, lui aussi à son pouvoir défendre son pays contre les ennemis menaçants Voyant sa bonne mine son ardeur sa vaillance, ses chefs lui donnèrent un petit habit d'officier

A Paris sur le quai de la Ferraille Charles Retif répandait ses discours patriotiques et le feu de son enthousiasme de sa conviction de sa jeunesse dont il enflammait les cœurs Il déterminait journellement quatre ou cinq gars de son âge à s'enrôler sous les drapeaux du roi Puis, il voulut partir pour le front où il tomba sous les balles anglaises, glorieux petit soldat qui donnait si franchement sa vie en son ardeur juvénile, pour l'honneur de son pays (1)

Quand donc cessera t-on de répéter que le patriotisme date en France de la Révolution?

(1) *La Vie de mon père* II 90 91 — *La Malédiction paternelle* I 35 — *Monsieur Nicolas* p 2484 2485

XI

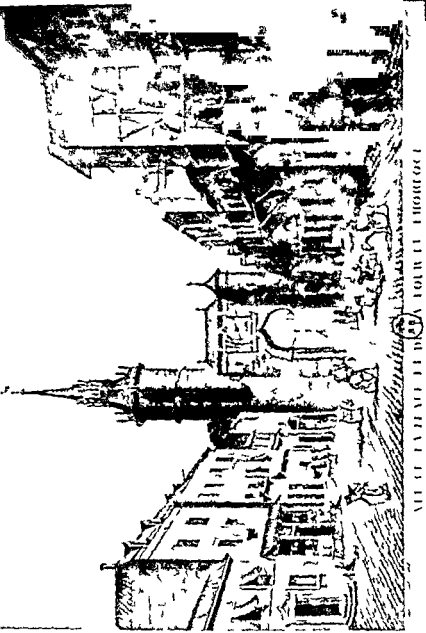
AGNÈS LEBÈGUE

Chez son hôte Ruthot, à Auxerre, Retif rencontrait une dame Lebègue et sa fille Agnès. Le mari de la dame, René Lebègue, était apothicaire, homme de mérite et généralement estimé, malgré son goût un peu vif pour le bon vin. Quelques années passées, il avait soutenu un procès contre les épiciers d'Auxerre pour leur faire interdire le débit, sans connaissances spéciales ni autorité, de matières toxiques ou d'un usage délicat, conformément à la législation en vigueur de nos jours. Les épiciers vendaient et ce temps de véritable poison comme du sucre ou de la cannelle. S'agissait-il même, disait Lebègue, d'éléments moins nocifs, l'épicier était-il capable d'en assurer la qualité et le dosage prescrits par le médecin ? René Lebègue avait courageusement soutenu son procès contre une corporation tout entière armée de ses privilèges et l'avait perdu en parlement, ce dont sa fortune se trouvait compromise (1).

A l'époque où Retif rencontrait sa femme et sa fille chez Ruthot, Lebègue était absent d'Auxerre, exerçant les fonctions d'apothicaire-major à l'armée du Bas-Rhin.

L'ami Loiseau avait été l'amant d'une certaine Maine Lebègue, cousine de ces dames. Il avait parlé à Nicolas de la fille de l'apothicaire comme d'une jeune personne du plus rare mérite. Retif prétendra que la réputation du

(1) *Nuits de Paris*, p. 847



LA PLACE DE L'HORLOGE A AUXERRE

Dessein de Lalloumand gravé par N. Elieux 110 e 1 de Labo de 181

père jointe au souvenir de Loiseau l'aveuglèrent au point de lui faire trouver mérite et beauté à la « laide Agnès » et à le faire tomber dans ses rets (1)

La cour que Nicolas se mit à faire à la jeune fille en vue du mariage ne l'empêcha d'ailleurs pas de rechercher celles qu'il avait jadis aimées

Rose Lambelin à qui il avait naguère écrit tant de lettres pour laquelle il avait rimé tant de vers s'avisa de lui donner rendez vous du côté des Bénédictines (2) Venu le premier au guet, Nicolas s'étonnait d'attendre sans impatience Elle arriva Le charme avait disparu Rose n'était plus celle qui jadis semblait embellir la nature Elle n'était plus qu'un laidron assez commun, à la comparer aux femmes de Paris « Il faisait très froid dit Retif et mon cœur était plus glacé que l'air » Il se donnait cependant beaucoup de mouvement pour continuer de paraître le Nicolas d'antan

— Vous ne m'aimez plus lui dit Rose en se levant Il fait très froid allons nous en

Sur le chemin du retour les jeunes gens parlaient de choses indifférentes

— Entrez vous? lui demanda Rose parvenue devant sa maison

— Non il faut que vos parents soient prévenus de ma visite

Quand Rose Lambelin apprit les fiançailles de Nicolas avec Agnès Lebegue elle écrivit contre cette dernière des lettres très vives au curé de Courgis, frère de Nicolas et à l'abbé Thomas lettres anonymes qui par le fait demeurèrent sans effet Rose devait se marier quelques mois plus tard et mourir à Paris en 1764 ou 1765 à l'âge de vingt-sept ans (3)

(1) *Monsieur Nicolas* p 2486

(2) 27 novembre 1759 *Ibid* p 2487

(3) *Ibid* p 2489

En l'absence du père d'Agnès, une assemblée de famille se réunit le 7 avril, lendemain du jour de Pâques, pour donner son consentement. Le mariage fut célébré à Auxerre en l'église Saint-Loup le 22 avril (1760). La mariée était en grand bonnet. Toute la famille Retif de Sacy vint y assister, ainsi que M. Fournier et les ouvriers de l'imprimerie. On but, on mangea, on dansa, pour recommencer le soir du « beau dimanche » (1). Peu après, on apprenait la mort du père de la mariée, René Lebègue.

Nicolas mena sa jeune femme à Sacy où Agnès fut si bien accueillie que son mari décida de l'y laisser huit jours. Quand il revint la reprendre, il trouva toute sa famille engouée de sa femme qui avait gagné les cœurs.

Nicolas continua de remplir ses fonctions de prote chez Fournier aux appointements de quarante-cinq sous par jour. Il vivait avec sa femme chez sa belle-mère. De Sacy, par les soins d'Edme Retif, arrivaient du blé, du vin, des œufs, mais la mère de la jeune femme était dépensière, si nous en croyons son gendre, et le ménage se trouvait gêné. Ce fut à cette époque, dès le début du mariage, que M^{me} Lebègue découvrit les cahiers où Nicolas avait noté, en leurs lestes détails, ses amours avec les grisettes d'Auxerre. Elle crut devoir en brûler une grande partie et l'on imagine quelle en fut l'irritation de l'auteur.

Agnès ne tarda pas à comprendre que la mésintelligence entre son mari et sa mère rendrait le séjour à Auxerre impossible, elle résolut de venir à Paris faire des démarches en vue de trouver une situation à Nicolas. Agnès se proposait de voir l'imprimeur Knapen et quelques personnes que sa famille connaissait dans la capitale (2).

A peine Agnès eut-elle quitté Auxerre, que Retif trompait grossièrement sa jeune femme avec deux de ses amies, les sœurs Clodon et Marianne Roullot, et puis encore avec

(1) 22 avril 1760, *Monsieur Nicolas*, p. 2531-2535

(2) *Ibid*, p. 2543-2545

une de leurs amies Maine Blonde De ces trois demoiselles dont il faisait, à peine marié, un si misérable usage Retif déclarera dans la suite ne se souvenir qu'avec attendrissement (1)

Le 10 mars (1761) Agnès donnait à Retif la première des quatre filles qui seront le fruit de leur union L'enfant reçut le prénom d'Agnès de ses mère et grand mère Elle fut mise en nourrice à Sacy chez ses grands parents qui se chargèrent de l'élever Agnès Retif d'une grande beauté aura une destinée tragique La seconde fille de Retif et d'Agnes Lebègue, nommée Élise, viendra au monde l'année suivante chétive, infirme elle ne vivra que sept ans

Les démarches d'Agnès à Paris réussirent, Retif fut engagé à l'imprimerie Knapen Il prit congé de M Fournier et après un court séjour à Sacy il débarqua au port Saint-Paul avec douze sous dans sa poche « durement ménagés » n'ayant dépensé que dix huit sous pendant les trois jours du voyage en coche d'eau pour les deux soupes au beurre quotidiennement distribuées aux passagers (2)

Le ménage logeait au second dans la maison d'un marchand de vin, rue Saint-Jacques vis à vis de la fontaine Saint-Séverin qui existe encore Retif ne resta pas long temps chez Knapen il vint travailler dans l'imprimerie de la veuve Quillau, d'où il entra aux galeries du Louvre

Le ménage était misérablement installé une table un chahut, quelques chaises, un peu de vaisselle Retif écrit naïvement « J'étais bien moins avancé avec Agnès Lebègue que si j'eusse épousé une promeneuse d'éventaire de fruits, une poissarde de Paris ou une fille de cordonnier d'Auxerre (3) »

Sa jeune femme autrefois dans l'aisance avant que René

(1) *Mon calendrier* p 3688

(2) Juin 1761 *Monseigneur Nicolas* p 2561

(3) *Ibid* p 2563

Lebègue eût perdu son procès contre les épiciers, en avait conservé des mœurs bourgeoises, elle en avait gardé une mise toujours propre et soignée et s'accommodait mal de mets grossiers. Aussi s'efforçait-elle de gagner quelque argent par du travail que lui confiaient à domicile les modistes et les meilleures faiseuses, mais répugnait à rapiécer les vêtements d'ouvrier de son mari. « On donnait à faire (au dehors) les choses grossières, les bas, les vestes d'imprimerie, cela coûtait plus que le joli travail ne rapportait (1) » La jeune femme n'avait pas été éduquée à conduire un ménage d'ouvrier et n'y entendait rien malgré son bon vouloir. Retif se sentait humilié de sa misère, son humeur s'aigrit, il ne vit plus personne (2). La seule connaissance honnête qui lui reste, écrit son admirateur Cubières-Palmézeaux, est Bathilde l'Alsacienne, une prostituée (3). Retif lui donnait des leçons, lui montrant à lire et à écrire, « mais elle eut la délicatesse de ne pas vouloir que je lui montrasse chez la Cadiche ». Les leçons se donnaient dans l'appartement particulier de Bathilde, rue du Petit-Reposoir. En retour, Bathilde faisait des cadeaux « que j'étais forcé d'accepter, dit Retif, à cause de ma misère (4) ».

Agnès, fine, naturellement élégante, très intelligente, très cultivée, fréquentait gens de bonne compagnie. Retif, prompt à juger les autres par lui-même, y voit aussitôt des amants, mais ce qu'il reproche à sa femme, ce n'est pas son inconduite prétendue, c'est de ne pas chercher, par ladite inconduite, à le mettre à son aise (5). Il y revient plus d'une fois. « Elle galantisait, écrit-il avec indignation, mais, je l'ai dit, qu'on n'imagine pas, qu'au sein de la misère, elle employât les ressources de l'amour pour sou-

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2565

(2) *Ibid*, p. 2564

(3) LACROIX, p. 12

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 2616-2617

(5) *Ibid*, p. 2566

tenir sa maison ! Loin de là ! Elle venait d'être saisie de la fureur du bel esprit (1) »

Voilà le grief ! Agnès lisait les œuvres de M^{me} de Sévigné de M^{me} Deshoulières « la plus dangereuse des lectures dit son mari pour une femme obligée au travail » Comme tant de femmes de l'ancien temps Agnès écrivait des lettres destinées à être lues en société La cheminée était pleine de brouillons déchirés Et ces lettres comme celles M^{me} de Sévigné de M^{lle} de Scudéry de M^{lle} de Lespinasse de M^{me} du Dffand de M^{lle} Aissé et de tant d'autres passaient de main en main elles étaient lues elles étaient commentées Ben des causes de mésintelligence fermentaient entre Retif et sa femme nous voulons dire l'incapacité du pauvre Nicolas à diriger son ménage avec son cerveau toujours en ébullition et son indomptable besoin de débauche ainsi que la ferme intention d'Agnès de conduire les affaires de la maison qu'elle ne pouvait laisser aller à la dérive et l'irritation éprouvée par Retif d'être obligé de plier sous la volonté de sa femme mais voici la source des plus graves querelles et des plus âpres récriminations ! « Elle dépensait l'argent en plumes en encre et en papier ! » Et du jour où Retif, à l'imitation peut-être de sa femme fut devenu auteur à son tour cette rivalité de gens de lettres s'ajoutant aux aigreurs nées de la gêne matérielle et aux divergences de caractère devait amener une rupture quels que fu sent le bon vouloir le dévouement et l'élévation de sentiment d'Agnès et la bonté native de Retif car avec ses vices ses désordres ses enfantillages c'était un homme foncièrement bon

Que si Agnès n'amenait pas l'abondance dans le ménage par le canal de ses amis ce n'était pas que Retif ne lui en donnât l'exemple Adélaïde Nécard était une jeune et jolie personne qui s'était mise en apprentissage chez une couturière Elle avait de la fortune ou du moins des ressources

(1) *Monsieur Nicolas* p 2576

qu'elle paraît avoir tenues du Président de Saint-Leu, à qui, prétend Retif, la mère l'avait vendue (1) Elle avait beaucoup de goût pour Agnès, et plus peut-être encore pour son mari « Charmante fille dont j'honorerai la mémoire jusqu'à mon dernier soupir, écrira celui-ci dans son *Kalendrier* (2) Elle fit le rôle de ma femme durant plusieurs semaines Ce fut un éclair de félicité sorti de l'épais nuage de malheur dont j'étais enveloppé » On allait se promener aux Tuileries, de compagnie . ménage à trois, mais où c'était l'élément féminin qui était doublé Agnès portait une robe en gros de Tours qui la rendait brillante, Adélaïde, plus étoffée, avait une robe gorge de pigeon qui lui donnait l'air d'une charmante enfant de seize ans (3) Entre la robe gros de Tours et la robe gorge de pigeon, Monsieur Nicolas s'ébrouait Adélaïde introduisait de beaux meubles dans le ménage une glace sur la cheminée, une commode à dessus de marbre, un fauteuil de velours cramoisi, deux lits jumeaux recouverts de damas avec un excellent coucher (4), elle lui garnissait la table le jour de la Toussaint 1763, une oie grasse, une matelote, de la poire et du raisin

— Laissez-moi faire, lui disait Adélaïde

« J'y étais bien forcé, ajoute Nicolas, je n'avais point d'argent. »

D'autres fois Retif allait dîner chez son amie, mais il la quittait de bonne heure, « chassé par la crainte du Président » C'était un vieux jaloux, ce qui ne permit pas à « cet éclair de félicité » de briller bien longtemps (5)

Retif avait une autre distraction qui prendra par la suite le plus surprenant développement et deviendra même,

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2599

(2) *Mon kalendrier*, p. 3689.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2600

(4) *Ibid*, p. 2608

(5) *Ibid*, p. 2583.

à certaines époques, son occupation principale Piqué sans doute de voir sa femme écrire des lettres que lisait la bonne compagnie Nicolas se mit à écrire à son tour des lettres qu'il adressait aux lève-nez aux modistes aux jolies marchandes de Paris à M^{lle} Mazange et à M^{me} Meneru, rue de l'Arbre-Sec à M^{lle} Lavallée rue Saint Honoré à M^{me} Laurens vis à vis de l'Opéra, à M^{lle} Decour rue des Cordeliers, à M^{me} Machart la bijoutière Il signait le chevalier de Mirabelle ou « Leblanc le mousquetaire » trouvant grand plaisir dit-il, à se croire quelques instants ce qu'il feignait d'être Le soir entre sept et huit heures, rentrant chez lui de son imprimerie, il portait lui même ses manchettes en veste de travail et gros souliers blancs qui lui donnaient l'air d'un commissionnaire savoyard (1) « Ces lettres et l'adoucissement qu'apportait à mon sort M^{lle} Nécard procuraient à mon désespoir quelques moments de répit »

Monsieur Nicolas se donnait à la même époque d'autres plaisirs plus singuliers encore il se glissait dans les allées des filles publiques les mieux chaussées et les plus haut huppées du quartier montait jusqu'à leur appartement généralement ouvert pour y jouer mille tours cachant les vêtements déplaçant les objets laissés sur les chaises y lâchant les rats et les souris pris dans les nombreuses souricières de l'imprimerie royale (2)

Enfin pour qu'Agnès ne fût pas seule au logis à barbouiller du papier, Retif se mit à écrire lui aussi à écrire sur lui même retraçant sa vie ses souvenirs s'efforçant de se rappeler les vers qu'il avait composés origine de l'œuvre fameuse *Monsieur Nicolas* (3)

Telle était son existence quand Retif apprit la grave maladie de son père Ses moyens ne lui permettaient pas de se rendre à Sacy Edme Retif mourut le 16 décembre

(1) *Monsieur Nicolas* p 2584 2585 *Mon Calendrier* p 3703

(2) *Monsieur Nicolas* p 2594 2595

(3) *Ibid* p 2581

1763 Nicolas put enfin aller voir sa vieille mère au début du carême (1764) qu'il passa tout entier (7 mars-21 avril) dans sa chère ferme de la Bretonne où il retrouvait sa fille Agnès. Ses frères et beaux-frères y étaient réunis. La succession se régla entre eux. Nicolas eut pour sa part six mille livres en biens fonds qu'il céda pour mille écus à son frère Pierre « le paysan », qui continuait l'œuvre ancestrale, afin que le domaine de « La Bretonne » ne fût pas morcelé (1).

Nicolas était heureux de revoir sa fille avec laquelle il se promenait, mais il lui arriva de faire une chute en la portant et de se blesser grièvement à la jambe. Certain baume, qu'on y mit pour le guérir, détermina un érysipèle. Revenu à Paris, il fut obligé de garder le lit pendant quinze jours (2), mais sa situation matérielle allait considérablement s'améliorer du jour, — 24 juillet 1764, — où il fut engagé en qualité de prote à l'imprimerie Quillau, aux appointements de dix-huit livres par semaines, plus une « copie », c'est-à-dire un exemplaire, — les Anglais ont conservé l'expression, — de tous les livres qui paraissaient, ce qui augmentait encore ses émoluments d'un bon tiers.

Nicolas Retif avait donc acquis dans son métier une haute et belle situation. Il la devait à son travail et à ses capacités, qui ont toujours été hors de discussion et qui sont l'un des côtés par lesquels le malheureux se réhabilite.

D'autre part, les modistes avec lesquelles Agnès Lebeque était en rapport lui confiaient de l'ouvrage en quantité de plus en plus importante (3). L'aisance arrivait au ménage par les voies les meilleures et il n'eût tenu qu'à Monsieur Nicolas de vivre tranquille et satisfait, mais il lui fallait des « consolations à son malheureux mariage (4) »

(1) LACROIX, p. 2

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 2636

(3) *Ibid*, p. 2641-2642.

(4) *Ibid*, p. 2639-2641

Les voici pour les années 1764 1765 la grande Laurence amie et compagne de Bathilde en l'établissement tenu par la Cadiche la belle Vadé les quatre (1) sœurs Decour Agathe Lamele un lot de filles du monde Gertrude Saint Cyr Françoise Bienfaite, Zoa et Psyche Rosette, Préludine Agacette jeunes personnes qui, toutes le « consolèrent » sans qu'il les aimât et le suivantes qui le « consolèrent » et qu'il aimait l'aimable Mazange, la douce Emilie Ronait Apolline Canapé, la jolie Percinette, et d'autres qui le « consolèrent » et qu'il n'aima pas, mais dont il fut aimé Holher l'horlogère qui le « choisit pour se donner le plus beau des titres (le titre de mère) et faire le bonheur de son mari (1) » Mauviette la sage femme Saniez la sage femme celles enfin qui le « consolèrent » et vers lesquelles il fut entraîné par « un goût factice » Ramefort la tailleuse Baptiste la limonadière vis à vis la Comédie-Française Mme Vingt-cinq de la rue Dauphine Hélène Brocard, fille de la maîtresse couturière de sa sœur Margot et compagne d'Adelaide Nécard, Eusébie la marchande de sel et sa sœur Eulalie (2) On ne saurait affirmer que ces consolations fussent toutes de premier choix du moins par la quantité offraient-elles de quoi calmer la douleur de l'homme le plus inconsolable du monde

« Je termine ici l'époque honteuse de ma vie note Retif sur la fin de l'année 1764 l'époque de ma nullité, de ma misère de mon avilissement (3) »

Il était dans sa trente-et-unième année

(1) *Mon kalendrier* p 3695

(2) *Monsieur Nicolas* p 2638 2639 A la plupart de ces dames Retif a consacré des notices dans *Mon kalendrier* p 3689 3727

(3) *Monsieur Nicolas* p 2659

XII

ROSE BOURGEOIS

Agnes Lebègue était partie pour Sacy ou elle devait mettre au monde, chez ses beaux-parents, en septembre 1764, la quatrième fille, Marion, qu'elle donnait à son mari (1). Le 10 mars 1761, elle avait donné le jour à leur fille aînée, Agnes, en 1762 naissait Elise qui mourut en 1769, en 1763 une troisième fille qui vécut peu de temps, enfin, en 1764, venait au monde la petite Marion

En octobre 1764, Nicolas souffrait encore de la blessure à la jambe qu'il s'était faite à Sacy en portant sa fille Agnes, quand il fut blessé à l'autre jambe, au coin de la rue Traversière, par un particulier qui le culbuta tandis qu'il était en contemplation devant une jeune fille occupée dans l'intérieur d'un magasin de soieries (2). « Un carrosse m'aurait écrasé sans que j'eusse pu l'éviter ». « Oui, oui, s'écrie-t-il, c'est ici l'événement le plus étonnant, le plus extraordinaire de ma vie ! Je végétais en brute : je vis la belle Rose et j'eus une âme ! . » « Je vis Rose, écrira-t-il plus tard, et je lui dois l'existence » Elle était en compagnie d'une autre jeune fille plus jeune Les marchandes du quartier lui apprirent les noms des deux demoiselles Rose et Eugénie Bourgeois, filles d'un marchand de soieries, secondaient leur père dans son commerce

(1) *Monsieur Nicolas*, p 2658

(2) *Ibid*, p 2644.

C'était l'ainée Rose, qui avait subitement envahi le cœur de Monsieur Nicolas. Et pourquoi ce nouvel et foudroyant amour? — Rose Bourgeois était l'image de M^{me} Parangon la divine Colette l'image de Jeannette Rousseau.

Et ce fut du jour au lendemain, une passion dévorante d'autant plus terrible que le galant ne pouvait parler à sa mie. Enfin il prit le parti d'écrire comme il le faisait aux modistes et aux jolies boutiquières du quartier.

Il composa sa première lettre et, se glissant dans le magasin parmi la clientèle, déposa adroitement le pli devant la belle Rose sans être remarqué. Après quelques instants, la jeune fille vit la lettre lut avec surprise son nom sur l'enveloppe et, sans l'ouvrir, la porta à son père dans l'arrière boutique. Et Nicolas s'en retourna « soulagé de son cruel tourment ». Une deuxième, une troisième, une quatrième — une cinquième lettre eurent le même sort. Nicolas passait et repassait devant le magasin où Rose brodait au tambour.

Quand un soir comme il arrivait pour faire passer sa sixième lettre, il trouva le magasin fermé, mais il put, à travers un défaut du rideau tendu à la fenêtre contempler la belle Rose à table où la famille soupait. A ce moment la cuisinière, qui sortait ouvrit la porte. Nicolas se glissa dans la maison et posa sa lettre sur une chaise. L'entreprise se poursuivit quelque temps encore. Les lettres étaient remises avec des incidents divers (1). Mais voici qu'un jour où Monsieur Nicolas avait recommencé son manège et cherchait à suivre des yeux dans l'intérieur du magasin le sort de sa missive il se sentit saisi aux épaules et fortement secoué. Les garçons de magasin s'emparaient de l'amoureux pour l'entraîner dans l'arrière boutique pendant que la foule s'amassait en criant. Au voleur!

Dans l'arrière boutique la famille était réunie. On fit

(1) Les lettres à Rose Bourgeois sont publiées au tome V des *Contemporaines*. Voy aussi dans *Le Drame de la vie* p 535 577 acte III sc VII *Rose et Eugénie*.

asseoir assez rudement sur une chaise l'imprudent épistolier que l'on menaçait du commissaire, quand le père arriva. Nicolas fut contraint d'écrire quelques lignes, son écriture fut reconnue. Le malheureux voulut se justifier

— Dévoré d'une passion malheureuse et sans espérance, car je suis pauvre, tous mes efforts pour ne plus revenir dans votre quartier, à votre porte, ont été inutiles.

— Jeune homme, répondit M. Bourgeois, si vous avez des principes, comment avez-vous cherché à développer dans le cœur de ma fille un sentiment aussi dangereux que celui de l'amour ?

— Vous me le demandez ?

— Ce n'est pas une question, c'est un reproche. Sortez ! la foule est dissipée. Votre pauvreté n'est pas ce qui m'arrêterait (1)

Vers la même époque Retif lisait avec passion les œuvres de Voltaire, mais il le trouvait « si imitable, si élevé qu'il étouffait en lui toute velléité d'écrire », à l'imprimerie il corrigeait les épreuves des romans de M^{me} Riccoboni, qui le décourageaient également par leur élégance soutenue, mais voici qu'il eut à revoir les placards d'un roman de M^{me} Benoît de Lyon, intitulé *Elisabeth*. En le lisant Retif se répétait « Mais je ferais bien, moi aussi, un roman ! » Etincelle qui fit éclater l'ardeur dont il était rempli.

Le désir de provoquer l'admiration de Rose et de ses parents (2), et la pensée qu'après tout il ne laisserait pas de faire aussi bien que M^{me} Benoît, lui mirent la plume à la main. « Rose Bourgeois, écrira Retif trente années plus tard, m'a rendu auteur comme Jeannette Rousseau m'a fait étudier. Elle ne me rendit pas heureux, mais elle m'éleva l'âme et deux mots que me dit son père firent de moi un homme nouveau (3) »

(1) *Les Nuits de Paris*, I, 201-204

(2) *Mes ouvrages*, p. 4544

(3) *Mon kalendrier*, p. 3691

Certaine histoire concernant une demoiselle Henriette qui lui avait été contée par Bonne Sellier et par sa sœur Sofronie lui servit de *base* — la trame sur laquelle son imagination broda — et Rose fut la muse inspiratrice qui anima son génie « *Salve o domus qui me fecisti scriptorem !* » — Salut, o demeure qui fis de moi un écrivain ! — de ces mots latins Monsieur Nicolas saluera dorénavant le magasin de soieries chaque fois qu'il passera rue Traversière en souvenir de la belle apparition à qui jamais il n'adressa la parole et qui le « tira de l'état de mort où il végétait (1) »

Et il en sera ainsi pour chacun des nombreux ouvrages que Retif de la Bretonne va publier à chacun d'eux il lui faudra une « base » c'est à dire une histoire prise dans la réalité et une « muse » c'est à dire une femme dame ou demoiselle qui l'inspirera enflammera son imagination Sans cette muse à qui l'œuvre sera idéalement dédiée pour laquelle elle sera composée que l'auteur la plume à la main aura toujours en pensée présente devant lui il se trouverait réduit à l'impuissance sans souffle sans génie

« Un soir, écrit Retif passant quai de Gesvres j'aperçus une jolie personne qui achetait dans une boutique de modes L'élégance de sa taille me frappa Je revins plusieurs fois sur mes pas pour la considérer C'était une demoiselle de Lyon et la même dont Bonne et Sofronie m'avaient fait l'histoire » Et voilà subitement l'imagination de notre auteur qui flamboie « Je ne vis plus le quai comme une double galerie marchande il me parut un palais enchanté Une foule de jolies filles garnissaient les boutiques L'éclat des lumières les rendait encore plus belles (2) » Rentre chez lui, il mit la main à la plume Un premier essai le mécontenta le dérouta, puis il reprit l'ouvrage « J'avais la belle Rose toujours présente elle était ma muse (3) »

(1) *Mon alendrier* p. 3690 3692

(2) *Mes ouvrages* p. 1545

(3) *Mes ouvrages* p. 4516

Les romans de M^{me} Riccoboni lui servaient de modèle (1)
 « Les jours de fête, particulièrement consacrés à mon auteur-romane, écrit-il plus tard, je passais fièrement dans les rues, l'air pensif, et me disant tout bas : Qui croirait en me voyant que je viens d'écrire les belles choses de ce matin?... Et cependant, ajoute-t-il, c'était du boursoufflage à la du Rozoi (2). »

Retif vendit son roman à la veuve Duchesne à raison de 15 livres la feuille. Il y en avait cinquante et une, ce qui faisait une somme de 765 livres, de 8 à 9.000 francs d'aujourd'hui. Et Retif était un débutant, un ouvrier typographe de trente-deux ans ! Les écrivains se trouvaient au XVIII^e siècle dans des conditions matérielles singulièrement favorables. L'impression commença le 20 janvier 1767 chez Quillau (3), où Retif, en qualité de prote, composa lui-même son livre, en sorte qu'il put y faire usage de l'orthographe réformée dont il avait conçu le plan. Le censeur Albaret s'était montré particulièrement bienveillant. Il avait horreur des romans à tendances philosophiques, d'une philosophie pleurnicharde que Rousseau mettait à la mode. Il donna une approbation flatteuse « Elle m'éleva l'âme », dit Retif (4).

Avant l'impression, l'auteur avait tenu à soumettre son œuvre à un critique. Son choix était tombé sur Nougaret, qui venait de publier *Lurelurette ou les Progrès de la vertu*. Retif se rendit chez lui, rue Phélypeaux au Marais, vis-à-vis le Temple. Il trouva un bout d'homme noir et sale, dont les vêtements s'épinglaient sous une petite redingote grise en forme de tablier de brasseur. Nougaret accepta de rendre le service que lui demandait Retif. Plusieurs fois de suite, celui-ci vint chez lui, le soir

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2714

(2) *Mes ouvrages*, p. 4546

(3) DUHREN, p. 168-169

(4) ASSÉZAT, *Contemporaines mêlées*, p. 19

avec son manuscrit. On passait la nuit à le lire et Nougaret lui en faisait couper une partie. Nicolas avait nommé son héroïne Jeannette en souvenir de l'ange de Courgis mais Nougaret exigea « Angélique » le nom d'une maîtresse qu'il aimait beaucoup. L'auteur aurait voulu mettre son œuvre publiquement sous l'égide de Rose Bourgeois. Il envoya au marchand de soieries le texte de la dédicace projetée mais le père répondit par une lettre des plus affables où il déclinait l'honneur qu'on voulait faire à son enfant (1). L'ouvrage dont l'impression fut commencée en janvier 1767 (2) ne parut qu'à la Saint Martin (11 novembre) (3).

La Famille vertueuse eut peu de succès. Retif en attribua l'échec à l'orthographe réformée qu'il avait adoptée.

Agnès Lebègue était revenue de Sacy avec sa fille aînée en février 1765. Retif s'attacha à son enfant. « Elle me tenait lieu de tout » dit-il avec une exagération inconsciente. Les époux occupaient un troisième dans une maison qui faisait le coin de la rue des Rats (4). Le 31 décembre Retif crut pouvoir faire porter à Rose en manière d'étrennes quelques almanachs pour l'année nouvelle qu'il avait fait relier. Le père les lui retourna avec ces mots : « Si M. de La Bretonne est un homme présentable, pourquoi ne s'est-il pas hasardé lui-même ? Si il ne l'est pas en vain s'efforce-t-il de nous rendre des hommages (5) ».

(1) Lettre datée du 17 décembre 1766.

(2) En une lettre du 12 octobre 1783 à Milran (Marlin de Dijon) Retif dit : l'an 1766. *Faits servant de base à la Prévention nationale* p. 429.

(3) *La Famille vertueuse* lettres traduites de l'anglais par M. de La Bretonne. A Paris chez la veuve Duchesne 1767. 4 vol. in 12. Voy. LACROIX p. 77-81 et MONSELET p. 101-106.

(4) *Monsieur Nicolas* p. 2677. Il y avait deux rues à Paris portant le nom de rue des Rats : il s'agit ici de celle qui s'appelle aujourd'hui rue de l'Hôtel Colbert. (V. arr.)

(5) *Ibid.* p. 2725-2726.

Depuis lors, Nicolas cessa toute relation avec la céleste apparition. Rose se maria à Versailles et sa sœur Eugénie épousa un commerçant auquel son père céda son fonds (1). On retrouve le souvenir des deux sœurs en diverses œuvres de Retif de La Bretonne : *l'Ecole des pères*, la vingt-cinquième et la cinquante-deuxième nouvelles des *Contemporaines*, le *Drame de la Vie*, enfin les *Nuits de Paris*.

(1) *Mon Kalendrier*, p. 3692

VIII

" JE DEVIENS AUTEUR "

A l'époque où Retif achevait d'imprimer *la Famille vertueuse*, un autre événement d'égale importance allait influencer sur sa vie. Le ménage fit la connaissance d'un marchand d'étoffes — gazes, mousselines, soieries — nommé Moulins, quelque peu contrebandier mais serviable et obligeant (1). Il apprécia les qualités d'activité et d'intelligence d'Agnes Lebègue, qui s'efforça par son travail de procurer des ressources à son ménage chargé de trois enfants, et organisa avec elle une manière de commerce. Moulins fournissait les étoffes, Agnès était chargée de les « placer » plus particulièrement dans les environs de Paris. Agnès gagnait ainsi des sommes relativement importantes et Retif d'en profiter pour planter la « proterie » comme il dit, renoncer à la typographie qui lui avait procuré une situation honorable avec d'estimables revenus et lui, marié père de trois enfants, après avoir constaté que son premier ouvrage, *la Famille vertueuse*, n'avait obtenu qu'un médiocre succès, de décider que dorénavant on vivrait de sa plume.

Parmi tant d'actes d'une inconscience coupable qui peuvent lui être reprochés, c'est peut-être le plus grave. A trente-trois ans, c'est sur le travail de sa jeune femme

(1) *Monsieur Nicolas* p. 2688

qu'il va se reposer pour nourrir et élever ses enfants, quant à lui, il ira de par le monde à sa fantaisie « M Moulins faisait vendre ses mousselines par ma femme à un bénéfice réglé, écrit-il tranquillement; ma femme pouvait se passer de moi (1). » La conduite de Retif en cette circonstance rend d'autant plus révoltantes les répugnantes injures et calomnies dont il ne cessera, dans ses livres, au cours de sa correspondance, en ses rapports avec ses amis, de poursuivre sa malheureuse épouse; elle rend d'autant plus ridicules les reproches d'incapacité pratique dont il ne cessera de l'accabler. Quand une femme, comme Agnès, élevée dans l'aisance à une vie de société élégante et cultivée, aura la vaillance, l'intelligence de se substituer, pour le soutien du ménage, au rôle d'un mari qui, par une carence coupable, se refuse à remplir le sien le devoir le plus élémentaire de ce dernier eût été de se taire et, s'il n'aimait plus sa femme, tout au moins de la respecter.

D'aucuns, il est vrai, trouveront à la conduite de Retif abandonnant tout pour se jeter dans la littérature, des circonstances très atténuantes. Ce sera, quelque cent ans plus tard, l'histoire du peintre Gauguin, employé de banque modèle, ayant charge d'une femme dévouée et de cinq enfants et, un beau jour de dimanche, pour avoir touché à un pinceau et à des couleurs, tombant sous la tyrannie de l'art et abandonnant une situation lucrative pour ne plus faire que de la peinture. Ses tableaux ne se vendent pas, c'est la misère au logis, la séparation. Et Gauguin part pour le Pacifique d'où il reviendra le grand peintre que l'on sait.

Pareil destin. « La vocation, disent les frères Tharaud, qui s'abat sur une tête comme un ange infernal. De loin, des êtres de cette sorte peuvent paraître inhumains, mais quand on les approche, on voit avec étonnement qu'ils

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2690

sont les plus sensibles des hommes Verlaine leur a donné un nom ce sont les poètes maudits (1) »

Ici se pose il est vrai une question très grave M Léonce Grasilier (2) a récemment consacré à Retif une étude où il s'efforce de prouver que dès cette année 1766 c'est à dire à l'époque où se passent les faits dont il s'agit Retif aurait pris des fonctions dans la police secrète Les émoluments que Monsieur Nicolas aurait obtenus du Magistrat — lieutenant de police — auraient remplacé le salaire payé par l'imprimeur Quillau coïncidence qui serait un argument à l'appui de la thèse de M Grasilier que nous avons tenu à signaler mais l'argumentation de l'éminent érudit ne nous a pas convaincu Retif a parlé si souvent sous les formes les plus diverses des moindres circonstances de sa vie il n'a pas craint de nous révéler des infamies commises par lui de véritables crimes et il est absolument impossible de trouver nous ne disons pas seulement une mention si légère fût elle, de cette collaboration trentenaire avec la police générale mais un fait un mot une nuance qui puisse la faire supposer (3)

Nous croyons fermement que Retif dit vrai à cette date de 1766-67 quand il déclare que c'est — non le lieutenant de police — mais « le marchand Moulins qui contribua plus que tout autre chose à décider absolument de son sort »

Moulins fit quitter au ménage Retif son logis de la rue des Rats (4) pour l'installer rue de la Harpe à côté du collège de Justice

(1) Jérôme et Jean THARAUD à propos du livre de J Dorsenne sur Gauguin *Le Figaro* 29 août 1927

(2) Léonce GRASILIER p 17

(3) Jusqu'à l'année 1798 tout au moins où à l'âge de soixante quatre ans il sera attaché au Cabinet noir pour la traduction des lettres écrites en espagnol ou en italien

(4) Plus exactement rue Galande au coin de la rue des Rats *Nuits de Paris* p 202

Nicolas venait donc de toucher 750 livres de la veuve Duchesne pour *la Famille vertueuse*, l'imprimeur Quillau lui versait 400 livres qui lui restaient dues sur son travail. Puisque sa femme n'avait plus besoin de lui, Retif résolut d'aller passer quelque temps à Sacy, en vue d'y préparer, dans le calme des champs, quelque nouvel ouvrage (1)

Nicolas rencontra Joconde Saily, fille de joie, qui lui annonça

— Me voilà figurante aux Français !

Retif de son côté

— J'abandonne l'imprimerie pour me faire auteur

— Pauvre métier, répondit Joconde, les honnêtes gens y meurent de faim, les autres y finissent mal (2)

Cette Joconde Saily, que Retif traite de « jeune folle (3) », paraît avoir eu des lueurs de bon sens

Retif quitta Paris pour Sacy le 22 juin (1767). Il emportait dix louis d'or, deux costumes neufs, des livres et son « ivresse d'auteur ». Il s'embarqua au port Saint-Paul et, comme il faisait très chaud, coucha sur le pont enveloppé d'une couverture. Il quitta le coche d'eau à Pont-sur-Yonne et, le long de la rivière, cueillant des fleurettes, vint à pied jusqu'à Sens, d'où il se rendit à Auxerre (4). Il y logea dans une maison de sa belle-mère. A chaque coin de la ville, son cœur s'attendrissait sous les souvenirs qui montaient en lui. Son frère Pierre, le paysan, vint le chercher en carriole. Le 1^{er} juillet, il était à La Bretonne auprès de sa bonne vieille maman (5).

Après quelques soins donnés, en bonne entente avec ses frères, au règlement de la succession paternelle, Retif se mit au travail, à ses travaux littéraires. Il s'était installé

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2691

(2) *Ibid*, p. 2693-2694

(3) *Mon calendrier*, p. 3681

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 2700

(5) *Ibid*, p. 2704-2705

dans un vieux colombier vide, dont il tirait l'échelle pour être plus tranquille mais, contrairement à ce qu'il avait espéré il n'était guère en train. C'est qu'à La Bretonne surgissaient autour de lui, au détour des chemins, au seuil des prairies, à chaque clos de vigne les chers et charmants souvenirs d'enfance : ici aux Fourches l'Évêque il a gardé les moutons avec sa sœur Geneviève qui avait failli être mordue au pied par un verdereau. Pauvre Geneviève ! depuis elle a si mal tourné ! A ce moment Retif conçut la première idée du *Paysan* et de la *Paysane perversis* (1). Par moment lui prenait un grand désir de revenir à la vie rustique aux sains et robustes travaux des champs. Et puis, l'excitation que donne la vie enivrée de la grande ville lui faisait défaut. Il comprenait que ce qui lui était nécessaire pour la production littéraire ce n'était pas une solitude absolue comme à Sacy mais la solitude « individuelle » dont il pouvait jouir parmi la multitude affairée de la grande ville (2).

Retif repartit pour Paris le 28 septembre (1767). Il y arriva le 1^{er} octobre et vint loger rue Trainée Saint Eustache où Agnès Lebègue était installée avec le marchand de mousselines Moulins (3) mais, dès le 13 octobre le ménage vint loger avec Moulins rue Quincampoix chez Pernet plombier de chasse à côté de l'hôtel Beaufort (4). C'est là que sur la fin de 1767 et les premiers mois de 1768 Retif écrivit la *Confidence nécessaire* et *Le Pied de Fanchelle* et mit au net *L'Ecole de la jeunesse* dont il avait fait une première rédaction à Sacy (5).

Il s'était mis au travail sous l'influence d'une muse qu'il avait sans cesse sous les yeux et qui l'enflammait bien

(1) *Monsieur Nicolas* p. 2707-2708

(2) *Ibid.* p. 2708

(3) *Ingénue Saxancourt* p. 46-47

(4) *La Semaine nocturne* p. 201-206

(5) *Monsieur Nicolas* p. 2709

qu'il ne lui parlât pas et ne sût pas son nom. Il l'appelait « la jolie dame ». Elle demeurait au second de la maison qui faisait vis-à-vis à celle de l'écrivain. Il l'admirait de sa fenêtre, elle était mise très simplement, avec un goût parfait. Et il se répétait tout en travaillant, pensant à Elle. « Comme tout sied bien à la beauté ! » Muse chérie, qui permit à l'auteur d'avancer *La Confiance nécessaire* « abandonnée trois fois par sécheresse d'imagination (1) » !

Pendant M^{me} Retif, la femme de l'écrivain, et M^{me} Pernet, la femme du plombier de chasse, esquisaient un léger sourire quand Monsieur Nicolas croyait devoir répandre devant elles l'enthousiasme débordant dont le remplissait la « jolie dame ». Or voici que, désireux de contempler sa muse de plus près, Nicolas la guetta certain jour à la porte de l'hôtel de Beaufort par où elle passait pour se rendre à l'église Saint-Leu-Saint-Gilles. Horreur et désespoir ! La muse était laide ; elle n'était belle que de loin ! Que faire ? Que devenir ? Voilà son travail à plat ! Sa muse était laide il ne pouvait plus rien écrire. C'est alors que Retif rencontra si opportunément la jolie marchande de la rue Tiquetonne, à l'huis de sa boutique de modes, en corset, jupon court, bas de soie, et souliers fins à talons élevés (2).

Le manuscrit de *L'Ecole de la Jeunesse* fut refusé par le libraire et celui du *Pornographe* le fut par la censure. Au lieu de se désoler, Nicolas entama un nouvel ouvrage, *Lucile*, qui fut écrit en vingt jours et publié à la saint Martin (novembre 1768) en même temps que *Le Pied de Fanchette* inspiré par la gentille « soierière » aux souliers couleur de rose, M^{me} Lévêque.

Lucile est ainsi la deuxième en date des œuvres de Retif, publiée anonymement elle est signée « un mous-

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2710-2711.

(2) *Le Drame de la vie*, V, 1043.

quetaire » (1) Elle rapporta à son auteur soixante-douze livres

Retif traversait une période matériellement très difficile Il avait obstinément renoncé à sa « proterie » qui lui assurait les émoluments les plus honorables Après qu'il en eut été très satisfait au début, voici que les affaires de sa femme avec le marchand de mousselines ne lui convenaient plus Agnès tenait bon avec quoi aurait-elle vécu, elle et ses enfants? Elle disait à son mari

— Reprenez l'imprimerie et nourrissez moi

« Mais dit Retif, à reprendre l'imprimerie j'avais la plus grande répugnance (2) »

Aussi cette période de son existence est elle toute bousculée par des querelles de ménage on se chamaille on se sépare, on ne vit plus ensemble, puis on revient l'un à l'autre, pour se séparer de nouveau De la bataille ménagère nous ne connaissons les détails que par les récits de Monsieur Nicolas qui naturellement, avec cette limpide inconscience dont on s'irrite contre lui tout en souriant, met tous les torts sur le dos d'Agnès qu'il accable par surcroît des accusations les plus grossières mais dans son récit même quelques faits qu'il a la franchise de mettre au jour inclinent le jugement en faveur de la femme quand Retif par exemple, nous dit que, dans ces débats, son meilleur ami le plus sage, un ami éprouvé, le typographe Renaud, était favorable à Agnès Quoiqu'il en soit, dans le courant de cette année 1768, Retif quitta le logis de la rue Quincampoix, où Agnès resta logée avec Moulins, et vint s'installer à la Cour d'Albret « chez ces hôtes dont l'aïeule la mère et les deux filles ne voulaient chez elles que des gens

(1) *Lucile ou les progrès de la vertu* par un mousquetaire à Québec et se trouve à Paris chez Delalande libraire rue Saint Jacques Valade libraire rue de La Parcheminerie 1768 in 12 de xvi 198 p Pour les éditions diverses contrefaçons remaniements voy LACROIX p 81 85 MONSELET p 108 109 *Catal de Bordes de Fortage* p 39

(2) *Monsieur Nicolas* p 2756

extrêmement rangés et, pour qu'ils le fussent, se chargeaient de leur rendre la sagesse facile (1) »

Les soixante-douze livres que le libraire lui avait données pour *Lucile* nourrirent Monsieur Nicolas pendant quatre mois. Un gargotier, Guillaumot, « qui avait deux filles charmantes », lui fournissait un ordinaire de sept sous qui lui faisait dîner et souper, il buvait de l'eau, et répartissait un pain de six livres de manière qu'il lui fit la semaine. Régime dont, à son grand étonnement, il se trouva fort bien. Après quoi Retif se mit en pension, à raison de quatre livres dix sous par semaine, chez la belle-mère d'un apprenti de l'imprimerie Quillau, nommé Théodore. L'apprenti lui apportait son dîner les jours ouvrables, les dimanches et fêtes. Nicolas allait prendre ses repas chez la belle-mère. Les soixante-douze livres de Valade étant épuisées, une voisine fit à notre auteur l'aumône de deux louis et une dame Desvignes le rétribua pour son « aptitude génératrice » (2). Quant à M^{me} Retif, elle poursuivait son commerce de mousselines et mettait en pension chez une de ses amies, M^{me} German, au carré Sainte-Genève, Agnès, sa fille aînée, où celle-ci guérit d'une maladie de peau qui avait failli lui coûter la vie (3).

Retif imprimait lui-même son nouveau roman, *Le Pied de Fanchette ou le soulier couleur de rose* chez Quillau, assisté de l'apprenti Théodore dont on le laissait disposer (4). Depuis longtemps le projet de cet ouvrage hantait son imagination surexcitée par la vue d'une foule de jolis pieds souvent chaussés d'un goût exquis. Pour Retif la plus grande beauté de la femme résidait dans le pied. La vue d'un joli pied, en une fine chaussure à talons élevés, lui

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2721

(2) P. COTTIN, p. LXXXIX-XC

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2730

(4) Août-septembre 1768, *Monsieur Nicolas*, p. 2719

faisait perdre la raison (1) Que s'il a tant aimé M^{me} Parangon c'est qu'elle avait un pied sans rival Jamais il ne trouva femme ou fille si ce n'est Zéfîre qui pût chausser la petite mule qu'il lui avait dérobée Aussi la conservait-il avec vénération Il la couvrait de baisers pensant à Colette pensant à Zéfîre « Elle a contenu deux chefs d'œuvre » murmurait-il avec émotion

En commençant *Le Pied de Fanchelle*, l'auteur s'écrie dans son enthousiasme « Je suis l'historien véridique des conquêtes brillantes du pied mignon d'une belle ! (2) » L'intrigue du roman est au reste très commune « Ce qui la singularise dit l'auteur c'est que tous les événements sont occasionnés par le joli pied de l'héroïne et ces événements sont très multipliés »

Un dimanche matin que Monsieur Nicolas se rendant chez son ami Renaud passait rue Tiquetonne il aperçut au coin de la rue de la Comtesse d'Artois une jeune personne en souliers roses à talons verts minces et très élevés Il la contempla par la porte ouverte bouche bée d'admiration Elle était à sa toilette « en court jupon les bas bien blancs » Quand il fut revenu de son extase, en proie à la plus vive inspiration il se mit à composer son roman, dans la rue, tout en marchant Quand il fut arrivé chez son ami Renaud, à l'imprimerie du Louvre il prit une plume et en écrivit les deux premiers chapitres sans débrider (3)

Le lendemain, chez lui Retif se remit au travail mais son imagination était refroidie Il sortit pour revoir sa muse Il ne la retrouva plus Et voilà privée de sa muse, sa pauvre imagination tout à plat Monsieur Nicolas battait le pavé, allant de ci de là par où avait bien pu passer sa muse ?

(1) Cubières Palmézeaux ap Lacroix p 31 32

(2) *Le Pied de Fanchelle* I 1

(3) *Monsieur Nicolas* p 2716 2717 *Mes ouvrages* p 4550 4551
Sa charmante inspiratrice jolie fille de modes se nommait Rose Mauduit *Mon calendrier* p 3723

Enfin, dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis la fontaine des Innocents, il aperçut une jeune femme dont le pied était un chef-d'œuvre de mignongne. Elle était chaussée d'une mule d'étoffe d'or. Il la suivit jusqu'à l'église du Sépulchre où elle entra. Retif revint chez lui en proie au plus beau délire. En deux jours il alla jusqu'au quatorzième chapitre. Il avait d'ailleurs fait le serment de ne laisser approcher aucun rasoir de son menton, avant que *Le Pied de Fanchelle* fût achevé (1). Voici enfin M^{me} Lévêque, femme du marchand de soieries *A la Ville de Lyon*. Elle était fille du chirurgien Moreau, de l'Hôtel-Dieu, et avait la réputation d'avoir les plus jolis pieds de Paris. Et Retif put les contempler en leurs mules blanches avec des réseaux et des franges d'argent. M^{me} Lévêque l'emportera sur la jolie fille de modes en ses souliers roses à talons verts, et sur la dame aux mules d'étoffe d'or. *Le Pied de Fanchelle* lui sera dédié. Retif lui en envoya un exemplaire sur papier de Hollande, mais la jeune femme lui fit dire d'enlever le nom de la dédicace. « Je répondis, écrit Retif, que son nom n'était qu'à son exemplaire et au mien. Elle en fit acheter un pour s'en assurer et l'affaire en resta là (2). »

Le Pied de Fanchelle fut mis en vente en 1768, en même temps que *Lucile*, et, comme *Lucile*, sous l'anonymat (3).

(1) *Mes ouvrages*, p. 4551

(2) *Mes ouvrages*, p. 4552. Le nom de M^{me} Lévêque n'apparaîtra que trente ans plus tard, sur la troisième édition publiée en 1798, sous la date de 1786.

(3) *Le Pied de Fanchelle ou l'Orpheline française, histoire intéressante et morale* se trouve à Paris chez Humblot, libraire, Quillau, imprimeur, 1769, 3 vol., petit in-12. Pour les éditions diverses et contrefaçons, voy. Lacroix, p. 85-92, et MONSELET, p. 108-110. En une note publiée par *L'Intermédiaire*, 5 septembre 1874, p. 517, Assézat établit que la troisième édition du *Pied de Fanchelle* ne peut être de 1786, que porte le titre, et propose 1794. La date exacte (1798) est donnée par Retif en une lettre du 25 avril 1798 aux époux Fontaine, de Grenoble, *Lettres inédites*, p. 50.

L'ouvrage eut le plus grand succès Il s'en vendait plus de cinquante exemplaires par jour ce qui était beaucoup pour l'époque (1) Mais Retif n'était rien moins qu'un homme d'affaires Il avait entrepris l'impression à son compte et le roman, quoique bien accueilli du public, ne lui rapporta rien, par suite de ses combinaisons avec les libraires (2) Il en fut fait il est vrai plusieurs contrefaçons, on en tira une comédie représentée au théâtre de la rue de Provence (3), il en parut des traductions l'une en allemand (4) l'autre en espagnol (5) Au point de vue littéraire Retif déclarera franchement qu'il considérait l'œuvre comme manquée à partir du XIV^e chapitre (6) ce qu'il attribuait à ses tracasseries domestiques pendant qu'il l'écrivait « Le succès de l'ouvrage et quatre éditions ne m'en ont pas fait accroire », écrit-il à Engelbrecht de Hambourg (7) Et il en indique les défauts incohérence, désordre dans la composition remplissages ou la mémoire tient plus de place que l'imagination (8) Retif s'efforcera d'y remédier lors des nouveaux tirages Le censeur qui avait autorisé l'impression était Crébillon fils

Au *Pied de Fanchelle* succéda presque aussitôt *La Confiance nécessaire* (9) La rédaction en avait été commencée en 1767 à Sacy Comme *Le Pied de Fanchelle* l'auteur

(1) CUBIÈRES DE PALMÉZFAUX ap LACROIX p 33

(2) *Mes inscriptions* p 301

(3) BACHAUMONT *Mémoires secrets* IX 7 février 1776

(4) Hambourg 1777 in 8°

(5) *El pié de Franquita* Paris 1834 2 volumes

(6) Lettre à Engelbrecht du 3 juillet 1778 *Contemporaines* 2^e éd XIX (1780) lettre 17

(7) *Ibid*

(8) *Monsieur Nicolas* p 2719

(9) Lettres de Lord Austin de N à Lord Humfrey de Dorset son ami Cambridge et Londres 1769 en deux parties in 12 1^{re} même année deuxième édition *La Confiance nécessaire ou Lettres de mylord Austin de Norfolk* impr à La Haye 1769 deux parties in 8 Voy LACROIX p 92 95 et MONSELET p 110 111

l'imprima chez Quillau en collaboration avec Théodore, puis en céda l'édition au libraire-colporteur Kolman dont il ne parvint pas à tirer un sou (1) L'auteur y mettait des souvenirs d'enfance, ses jeux d'amour avec les petites paysannes, non ce qui s'était réellement passé, mais des « châteaux en Espagne, ce qui aurait pu arriver » Il y mêlait l'écho des contes obscènes que lui faisait le berger François Courtcou, dont l'imagination paraît avoir été encore plus dérégulée que la sienne Le plaisant est que le lieutenant de police Sartine, jetant un coup d'œil distrayant sur le manuscrit, au lieu de « Confidence nécessaire » crut lire « Confession nécessaire » et choisit pour censeur l'abbé Simon, bibliothécaire du comte de Clermont, général des Bénédictins On ne s'étonnera pas que l'abbé Simon, en lisant de pareilles confessions-confidences, ait poussé de hauts cris Et Retif eut l'idée divertissante d'aller voir son censeur sous figure de son propre domestique Et voilà censeur et prétendu valet daubant sur l'auteur, c'était à qui des deux en mettrait le plus Ce qui fut évidemment très amusant, mais en conclusion l'abbé envoya le manuscrit de *La Confidence* à Marin, secrétaire de la librairie, en vue de le faire supprimer A la grande surprise de l'auteur, Marin, très bienveillant, ne demanda que quelques changements et autorisa l'impression (2), sous approbation d'un nouveau censeur, Lebrun, secrétaire du Président de Maupeou « L'abbé Simon, conclut Retif, était un sot que l'étude n'avait rendu que plus suffisant et Lebrun-Maupeou un homme du monde qui avait le sens commun » (3).

Notre auteur était dans une veine de production intarissable. Voici, encore en cette année 1769, que paraissent *La Fille naturelle* et *Le Pornographe*

(1) *Mes ouvrages*, p 4553-4554, *Mes inscriptions*, p 321

(2) *Monsieur Nicolas*, p 1412-1413 et 2720

(3) *Ibid*, p 1413

Le plan de *La Fille naturelle* fut tracé en 1768, dans une chambre isolée de l'imprimerie Quillau où Retif était occupé à caser *La Confiance nécessaire* (1) Le roman eut pour base l'histoire attendrissante contée par le libraire Rapenot, d'un père riche qui avait fait l'aumône à sa fille naturelle sans la connaître La muse fut une demoiselle Agathe Georges qui demeurait vis à vis de la chambre que Retif occupait alors dans l'ancien collège de Presle (2)

La Fille naturelle, roman en deux volumes, — 170 et 202 pages — fut entièrement composé, littérairement et typographiquement, en six jours par l'auteur lui-même (3) « Chef d'œuvre de célérité et peut être chef d'œuvre de pathétique » C'est Retif qui parle (4) « C'est la première fois, dit-il encore, que je me suis attendri en composant » Même après *Le Paysan perverti* *La Fille naturelle* demeurera son œuvre favorite (5) Le roman eut comme *Le Pied de Fanchelle* grand succès auprès du public (6), mais si nous en croyons l'auteur par suite de la fourberie des libraires, *La Fille naturelle* non plus ne lui rapporta rien (7)

Le Pornographe encore parut en cette année 1769 qui vit donc éditer quatre ouvrages — huit volumes — de Retif de La Bretonne C'est le premier tome de la série qu'il a dénommée *Les Idées singulières* *Le Pornographe*

(1) *Mes ouvrages* p 1551

(2) *Ibid* p 4555 et *Mon Calendrier* I 312

(3) *La Fille naturelle* préface

(4) *Monsieur Nicola* p 27-3 — Du même sujet Retif tirera deux nouvelles des *Contemporains* *La Sympathie paternelle* et *La Fille reconnue*

(5) Lettre à Enœlbrecht du 3 juillet 1778 *Contemporains* 2^e éd XIX (1785) lettre 17

(6) *La Fille naturelle* Imprimé à La Haye et se trouve à Paris chez Humblot Quillau imprimeur libraire 1769 2 vol in 12 — Voy LACROIX p 95-98 et MONSIEUR p 111-112

(7) *Mes inscriptions* p 321

ou réformé de ce que Retif appelle « le publicisme (1) » *La Mimographe* ou réforme du théâtre, *Le Gynographe* ou la femme réformée; *L'Anthropographe* ou l'homme réformé; *Le Thesmographe* ou réforme des lois, enfin *Le Glossographe* ou réforme de la langue, plus particulièrement de l'orthographe. La réformomanie de Retif, — le mot est de lui, — s'est donné une ample matière. On peut noter à son sujet, comme à propos de J.-J. Rousseau avec lequel Retif eut tant de rapports, que ce sont généralement les hommes incapables de se conduire eux-mêmes et leurs affaires qui sont pris de la manie, — au moins Retif s'applique l'expression à lui-même, — de réformer l'humanité. De ces nombreux « graphes », le premier, le *Pornographe*, est considéré comme le meilleur (2). Guimod de la Reynière y saluait l'œuvre d'un homme de génie (3). Le succès en fut considérable. Le libraire Delalain disait à Retif que, durant l'été de 1769 il « ne vendit que cela (4) ». En province le succès fut plus vif encore. Et cependant que de déboires le livre avait valus à l'auteur. Le commissaire Chenu, choisi comme censeur, refusa de le parapher sous prétexte que la singulière orthographe adoptée par l'écrivain lui en rendait le texte illisible, enfin, Jean-Henri Marchand l'approuva (5).

A peine eut-il donné son approbation que Marchand s'effraya de sa hardiesse et voulut revenir sur sa décision. Retif a imprimé la lettre désespérée qu'il adressa au Magistrat le 27 juin 1769. Marchand lui fait perdre 1200 lb

(1) *Le Pornographe* ou *Idees d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées*. A Londres, « La Haie, 1769 (Faux-titre *Idees singulières*, première partie), in-8° de 368 pages. Le libraire Delalain, qui vendait l'ouvrage pour le compte de l'auteur, ne voulut pas que son nom figurât sur le titre. Voy. LACROIX, p. 98-104, et MONSELET, p. 112-114.

(2) CURIÈRES, ap. LACROIX, p. 34.

(3) Lettre du 23 janvier 1787, cité par P. Cottin, p. 272.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 2742.

(5) *Mes ouvrages*, p. 4556.

à lui qui n'a pas 1200 deniers Quand il a vu son ouvrage paraphé il a emprunté pour l'impression Il ne lui reste plus qu'à fuir et à passer pour un malhonnête homme ou à attendre qu'on le traîne en prison Retif déclare que s'il a fait un ouvrage « scabreux » c'est pour donner du pain à ses enfants « Pour moi conclut-il j'attends votre réponse pour m'expatrier ou pour demeurer la suppression ou la tolérance de mon ouvrage feront l'un ou l'autre (1) »

L'affaire était portée devant le lieutenant de police Les feuilles étaient tirées Retif épouvanté envoya ses enfants à Sacy et se tint caché durant trois jours et trois nuits (2) mais Sartine était homme d'esprit il permit l'impression Celle-ci avait été faite par Retif lui-même à l'imprimerie Quillau, assisté du fidèle Théodore Aucun libraire n'ayant voulu se charger des frais, l'argent fut avancé par un ouvrier typographe un allemand nommé Michel, qui engagea ses économies dans l'impression de l'ouvrage que les éditeurs avaient refusé (3)

Retif s'amusa à suivre à la librairie la vente de son livre en témoin secret sous ses vêtements d'ouvrier Il écoutait les propos des chalands Ceux-ci disaient de l'auteur « C'est un fou ! » d'autres le traitaient de « propagateur zélé du libertinage » il en était qui réclamaient contre lui une lettre de cachet (4) Et voici qu'un jour Monsieur Nicolas apprendra que l'empereur Joseph II et divers princes d'Allemagne appliquaient les réformes qu'il avait proposées (5)

La Gazelle de Leyde, lui assure t-on en contient la

(1) Lettre de Retif à Sartine 27 juin 1769 *Contemporaines* 2^e édition XIX (1785) lettre J Voy aussi la lettre G à une dame Poissonnier qui devait intervenir auprès du lieutenant de police

(2) CUBIÈRES DE PALMÉZEAUX ap LACROIX p 3135

(3) *Mes ouvrages* p 4557

(4) *Ibid*

(5) *Monsieur Nicolas* p 2741 note K 2979 note Co

nouvelle. Il en est félicité par des lettres venues d'Allemagne (1) Monsieur Nicolas était victime de mystificateurs jamais *La Gazelle de Leyde* n'annonça rien de pareil (2). Après la mort de l'écrivain son gendre et ses petits fils reviendront sur ces faits, ajoutant que l'empereur Joseph II aurait envoyé à l'auteur du *Pornographe*, en hommage de reconnaissance, son portrait enrichi de diamants et le diplôme de baron de Saint-Empire (3) Comme il lui arriva souvent en son enfance naïveté, Retif de La Bretonne se laissait bernier par des plaisantins (4) Mais si l'empereur Joseph II n'appliqua pas les réformes proposées par le *Pornographe*, il est permis de dire, — et n'est-ce pas un plus beau titre de gloire? — qu'elles sont aujourd'hui en grande partie réalisées et dans plus d'un pays (5).

Que si la date de la publication fait du *Pornographe* la sixième des œuvres de Retif, il est une des premières auxquelles il ait pensé (6) L'idée lui en avait été donnée par la mère de Zéphire, qui tirait de son métier une compétence incontestable (7) Retif fut ensuite particulièrement documenté par deux de ces « dames », Sara Kramer et Joconde Saily (8)

Quelques critiques ont cru à une collaboration Le nom de Linguet a été mis en avant (9)

Hypothèse invraisemblable Rien n'indique les relations entre le pauvre typographe que Retif était à cette époque

(1) *Monsieur Nicolas* p 2741, 2879, et CUBIÈRES DE PAUMI ZFAUX, ap LACROIX, p 36

(2) P COTTIN, p 271-272, note

(3) ASSIZAT, *Contemporaines mêlées*, p 35 n 2

(4) P COTTIN, p 271-272, note

(5) *Ibid*, p CVIII

(6) Des l'année 1759 Lettre à Milan, 17 octobre 1783. *Faits servant de base*, p 429

(7) *Monsieur Nicolas*, p 2167

(8) DUHREN, p 170

(9) QUÉRARD, *Les Supercheries littéraires*, 1852, IV, 97

et l'avocat Linguet relations qui auraient été jusqu'à la collaboration Parmi les nombreux détails dont Retif entoure tout ce qui concerne cet ouvrage dont l'apparition fut l'origine de sa grande notoriété (1), on ne trouve aucune allusion à une collaboration dont il aurait pu se enorgueillir

Quant à l'ouvrage lui-même, sans aller jusqu'à déclarer avec l'imprimeur philosophe Bonneville et avec Cubières Palmézeux que *Le Pornographe* est « un ouvrage pur écrit sur une matière très impure » (2) on peut dire que le titre du livre en est la partie la plus effarouchante et que, — malheureusement, — l'auteur de *l'Anti Justine* a laissé plus d'un écrit bien autrement répréhensible et scabreux

Retif avait quitté ses complaisantes hôtes de la Cour d'Albert pour venir se loger au cinquième étage du Collège de Presle vis à vis les Carmes (3), d'où ses fenêtres donnaient sur la rue Saint Jean de Beauvais Edme Rapenot un libraire rencontré à Auxerre avait pris le Collège de Presle à bail et y avait installé sa librairie Rapenot devait de l'argent à l'écrivain sur ses derniers ouvrages

Retif venait de se séparer à nouveau de sa femme qui avait gardé les meubles sur lesquels un lit de sangle était à peu près tout ce qui lui était demeuré L'escalier qui menait à son cinquième étage était fort obscur et le réduit où il couchait à côté d'un galetas était si exigü qu'à peine y pouvait il faire tenir son lit (4) Installation si misérable que notre homme avait honte de donner son adresse de crainte qu'on ne vint le voir (5) Ses ressources des plus modestes se composaient principalement des six livres que Rapenot lui versait chaque semaine en sus du loyer gratuit Avec cela

(1) CUBIÈRES op LACROIX p 1^{re}

(2) *Ibid* p 34

(3) *La Semaine nocturne* p 205 206

(4) *Le Drame de la vie* p 1083

(5) *Ingénu Sazancour* p 63 *Le Drame de la vie* p 1060

(6) *Ingénue* p 66

en son « grenier », l'écrivain se trouvait heureux : une des rares époques de sa vie où il goûta quelque douceur à vivre, dans la fièvre du travail littéraire qui le dévorait avec une intensité que peu d'auteurs ont connue, fier de voir ses ouvrages paraître dans le rayonnement d'une gloire naissante. Sur ses six livres hebdomadaires, il donnait 4 livres, 10 sous pour sa nourriture prise en pension. Restaient trente sous, dont le tiers payait une bonne bouteille de vin au dîner du dimanche; trois sous pour le blanchissage d'une chemise, un sou pour celui d'un col, quatre sous de menues dépenses, restaient douze sols avec lesquels on allait quelquefois au théâtre ! (1)

Au début de l'année 1770, Agnès Lebègue vint rejoindre son mari au Collège de Presle, logeant d'abord avec lui au cinquième, puis s'installant seule au second, pour aller demeurer peu après rue de la Vieille-Boucherie, dans l'appartement abandonné par un peintre dont elle acquerrait le mobilier, car le marchand de mousselines, en partant pour Mâcon, avait revendiqué celui dont elle disposait (2). Il est juste de dire qu'elle avait de son côté six livres par semaine que le libraire Gauguier lui versait au nom de son mari pour 1.400 exemplaires du *Pied de Fanchelle* et de *La Fille naturelle* que l'auteur lui avait cédés (3). Et voici que Retif reçoit un renfort de 500 livres du libraire Ganneaux; il lisait en outre, à raison d'une livre cinq sous la feuille, des épreuves pour le libraire Humblot. Sa femme ramenait de Sacy leur fille Marion « J'étais tranquille, dit Monsieur Nicolas, au sein de ma famille que je pouvais enfin nourrir » Au Collège de Presle il commença son *Ecole des pères* et son œuvre fameuse *Le Paysan peverli* (4)

Quel que pût être le charme qu'il éprouvait à vivre en

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2731

(2) *Ibid*, p. 2755-2756

(3) *Ibid*, p. 2765

(4) *Ibid*, p. 2766

famille les pensées de Monsieur Nicolas n'en restaient pas moins partagées entre ses travaux littéraires et ses amours

Élise Tulout, originaire d'Auxerre fille d'un employé, avait été enthousiasmée par la lecture de *La Famille vertueuse* et du *Pied de Fanchelle*. Elle demeurait rue du Cimetière Saint Nicolas des Champs (1). La liaison de l'auteur et de son admiratrice devint des plus intimes. La jeune fille avait autant d'esprit que de talent. Les deux amoureux passaient ensemble des heures délicieuses lisant bavardant. Élise chantait en s'accompagnant à la harpe et accompagnait le chant de son ami Nicolas très musicien et doué d'une très belle voix (2). Retif lui écrivait le 31 décembre 1768 à l'occasion du renouvellement de l'année

« Vous êtes à mes yeux mademoiselle, une nouvelle Zoé. Vous ne pouvez savoir combien cette louange est forte puisque vous ne connaissez pas Zoé. Imaginez une femme sensible, spirituelle, bonne, possédant mille talents agréables, amante passionnée, amie plus tendre encore embellissant tout ce qu'elle touchait dont la seule présence était capable de changer en lieu de délices un horrible cachot (3). »

Élise était dans sa dix-neuvième année et Monsieur Nicolas dans sa trente-cinquième.

Quelques mois étaient à peine écoulés que Nicolas évitait de voir Élise (4). Elle était enceinte de ses œuvres. Le 14 septembre 1769, il avait une autre maîtresse, Victoire Dorneval, qu'il avait trouvée rue de Saintonge au Marais, en une maison mal famée (5), et commémorait l'événement par la première en date de ses célèbres « inscriptions » gravée sur le mur du jardin qui faisait l'angle des rues de

(1) Entre les rues Saint Martin et Transnonain, en partie remplacée de nos jours par la rue Chapon.

(2) DUHREN, p. 176-177.

(3) *La Malédiction paternelle*, II, 419-421.

(4) *Les Nuits de Paris*, p. 579.

(5) *Mes inscriptions*, p. 44.

Saintonge et de Normandie. Quant à Élise, elle tomba dangereusement malade, « désespérée, dit Retif, d'avoir laissé surprendre son cœur par un homme engagé (1) : Quelques lignes du *Kalendrier* (2) laissent deviner des scènes violentes entre Élise et son frère découvrant l'état où l'avait mise un amant qui ne croyait plus avoir à s'occuper ni de la mère ni de l'enfant et, avec la plus formidable inconscience, formulait à sa façon la morale de l'histoire.

« C'est une des plus agréables aventures de ma vie. Élise m'a rendu heureux, je l'ai rendue mère, nous sommes quittes (3) »

Victoire Dorneval était une petite personne de dix-sept ans dont Retif fit la connaissance au début de l'année 1769. Le 14 septembre, elle devint sa maîtresse. Elle était fille d'un procureur. Victoire s'était sauvée de chez ses parents pour ne pas épouser « un vieux et dégoûtant praticien ». Elle s'était d'abord installée en une petite chambre de la rue Traversière-Saint-Eustache, puis était venue demeurer au n° 14 de la rue Saintonge (1), où Retif fit sa connaissance. Elle était devenue fille publique. Ce fut une idylle, dans le genre que Monsieur Nicolas commençait déjà à cultiver, avec une personne beaucoup plus jeune que lui, où il jouait le double rôle d'amant et de père. Au fait, la petite l'appelait « papa ». Il l'avait prise sous sa protection et cherchait à lui être utile. « J'avais toute sa confiance, dit Retif, je venais la voir tous les soirs. » Heures délicieuses. Victoire était une petite brune gaie, vive, sensible (5). Ces jolies amours duraient depuis quelques mois quand, un soir, arrivant comme de coutume rue de Saintonge, Nicolas vit passer un carrosse de place fermé. Deux hommes étaient

(1) *La Malédiction paternelle*, II, 423

(2) *Mon kalendrier*, p. 3740

(3) *Ibid*

(4) *Nuits de Paris*, p. 587

(5) *Ibid*

sur le siège, deux autres à l'arrière, un cinquième et un sixième à chacune des portières. Parvenu au n° 11 Retif trouve la crémière du rez-de-chaussée toute effarée.

— Monsieur! Monsieur! votre fille — on l'emporte.

Victoire par lettre de cachet délivrée sur requête de sa famille était conduite dans un couvent. Retif eut de ces nouvelles — les religieuses l'entouraient d'égards.

Fin de l'idylle. De ce jour Monsieur Nicolas revendra souvent rue de Saintonge particulièrement aux anniversaires du 11 septembre et du jour de l'enlèvement. Et devant la maison théâtre du bonheur passé, il chantait en repandant des larmes une prose rythmée qu'il avait mise en musique.

— Deux enchantes! qu'elle me rendit aimable — vous l'êtes encore longtemps après que je ne l'y trouve plus.

Puis en s'éloignant.

C'est là qu'était Victoire

Objet si doux de douleur.

L'histoire eut un épilogue. Quelques années plus tard Monsieur Nicolas arrivant en pèlerinage devant le n° 11 de la rue de Saintonge voit à la fenêtre une jeune personne ressemblant à Victoire et coiffée comme elle l'était au jour mémorable du 11 septembre 1769. Après avoir chanté les mots consacrés Nicolas demeurait en contemplation devant la fenêtre qui s'était refermée quand la porte de la rue s'ouvrit et notre homme vit paraître Victoire elle-même.

— Montez, lui dit-elle. J'avais tant de goût pour cette maison que j'ai voulu qu'elle redevenît ma demeure. Mon mari vous verra avec plaisir (1).

La lettre de cachet et la retraite en un pieux asile avaient produit le résultat voulu.

Le mari reçut Nicolas très poliment, mais le charme

(1) *Nuits de Paris* p. 588-589.

était rompu Comme il s'en retournait, la rue de Saintonge lui parut une rue ordinaire Il relut l'inscription sur la pierre, elle ne lui disait plus rien Puis, avec les années, l'impression désagréable s'effaça et les vieux souvenirs reprirent leur attrait. Nicolas revint chanter devant la chère demeure

« Lieux enchantés vous me charmez encore, même après que je ne l'aime plus ! »

Les derniers mots seuls étaient modifiés Et, depuis lors, l'écho du passé redevint si agréable que, venant dans les environs du quartier, Retif se détournait de son chemin pour passer rue de Saintonge et relire, gravée sur la pierre, la date aimée (1)

Durant l'été de l'année 1769, Retif travailla activement à sa *Mimographe*, — réforme du théâtre, — qu'il intitule *La Mimographe*, car c'est une femme qui est censée écrire l'ouvrage (2) Il s'associa pour la publication avec Michel, comme il avait fait pour *Le Pornographe* L'impression fut achevée en avril 1770 (3) Il semble difficile que Retif ait réuni la masse énorme de documents et de matériaux que contient cet ouvrage, aussi lui donne-t-on généralement pour collaborateur Nougaret avec lequel il n'était pas encore brouillé. Nougaret aurait fait le travail d'érudition (4) En cet ouvrage, plus qu'en tout autre, l'auteur s'est livré à une véritable débauche de néologismes, mais l'orthographe en est à peu près régulière Le livre est intéressant et utile à consulter de nos jours encore, car il con-

(1) *Nuits de Paris*, p 1103 — Cf *Mes inscriptions*, p p 44-45 Les *Inscriptions*, qui sont un journal intime, apportent ici une précieuse confirmation à ce que Retif écrit en son livre destiné au public

(2) *Monsieur Nicolas*, p 2742

(3) *La Mimographe* ou *Idées d'une honnête femme pour la réformation du théâtre national*, 1770 A Amsterdam, à La Haye, in-8° de 466 pages — Voy MONSELET, p 114-116, et LACROIX, p 104-107

(4) LACROIX, ⁵/₂p 104-107, ASSEZAT, *Contemporaines mêlées*, p 71.

tient sur l'histoire du théâtre sous l'ancien régime de nombreuses indications qu'on chercherait vainement ailleurs Nicolas y a mis en épigraphe sa devise favorite « Le plaisir est le baume de la vie, le plaisir, c'est la vertu sous un nom plus gai » *La Mimographe* ne rapporta rien à l'auteur bien que tirée à 2 000 exemplaires, les bénéfices, comme ceux du *Pornographe*, en ayant été absorbés par le bailleur de fonds Michel (1) Dans la suite Retif jugera lui même sévèrement ces premiers écrits, *Le Pied de Fanchelle*, *Le Pornographe* *La Mimographe* « productions médiocres », dira-t-il il ne conservait quelque indulgence que pour *La Fille naturelle* (2)

Retif avait perdu son ami Boudard De ses quatre compagnons de jeunesse Loiseau, Boudard, Gaudet et Renaud, restaient les deux derniers Renaud, ouvrier typographe, était grave et sévère il prêchait la régularité Il admirait beaucoup le talent de son ami pleurait en lisant *La Fille naturelle* mais désolait son ami Nicolas en prenant dans ses querelles de ménage, le parti d'Agnès Lebegue (3) Malheureusement pour Retif les propos légers de Gaudet qui était cependant en voie de se ranger lui même l'emportaient sur la voix de la sagesse

Le 17 avril 1770 Monsieur Nicolas se sentit brusquement atteint d'un mal produit de sa vie dissipée et dont il n'a pas honte de faire remonter la cause à sa femme et avec des circonstances dégoûtantes (4) En apprenant que son mari était malade, Agnès accourut pour le soigner Voici comment Monsieur Nicolas en exprime sa gratitude « C'était dit-il par une malice infernale (5) » Le 2 mai il se crut perdu « Je m'étendis sur mon grabat et j'attendis la

(1) *La Malédiction paternelle* I 194 *Mes inscriptions* p 321

(2) *La Malédiction paternelle* I 191

(3) *Monsieur Nicolas* p 2738

(4) *Le Drame de la vie* p 1059 — *Monsieur Nicolas* p 2770

(5) *Monsieur Nicolas* p 2771

mort (1) » On le porta « malgré lui », assure-t-il, rue de la Vieille-Boucherie, dans la demeure de sa femme qui lui continua ses soins (2). Il y demeura vingt jours M^{me} Valeyre, la femme de l'imprimeur qui travaillait alors pour Retif et demeurait dans la maison, lui prêta, afin de le distraire, les romans de Richardson, *Pamela*, *Clarisse Harlowe* et *l'Histoire de Charles Grandisson* (3). Il les dévora avec passion. Ce fut alors qu'il résolut de mettre sous forme de lettres *Le Paysan pervers* dont il avait jeté le plan. Se sentant presque entièrement guéri, en septembre (1770) (4) il poussa activement la rédaction de l'ouvrage et commença l'impression de *L'Educographe* qu'il termina en décembre suivant. Il imprima enfin, pour son compte, et bien qu'il en fût peu satisfait, *L'Ecole de la jeunesse*, le roman qu'il avait écrit à Sacy, en 1767.

L'Educographe forme la troisième série des *Idées singulières*, transformé ensuite en *Nouvel Emile*, enfin en *Ecole des pères* (5). Retif dit que la base en fut *l'Emile* de Rousseau, bien qu'il eût écrit son livre en contre-partie et critique du système d'éducation préconisé par le Genevois (6),

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2774 — (2) *Ibid.*, p. 2775 — (3) *Ibid.*

(4) *Les Nuits de Paris*, p. 1241

(5) *L'Educographe*, 3^e partie des *Idées singulières*. M. Lacroix, ni Assézat, pas plus que nous-même n'avons pu en atteindre un exemplaire. *Le Nouvel Emile ou l'éducation pratique* parut en 1770, 4 vol. in-8°, enfin *l'Ecole des pères* en 1776, 3 vol. in-8°. Voy. LACROIX, p. 136-143, et MONSIEUR, p. 125-126.

(6) P. Lacroix (p. 97) croit pouvoir attribuer la première rédaction de l'ouvrage à Ginguenc. La phrase de Retif sur laquelle il s'appuie, — « Ce fut un traité de morale assez platement raisonné pour être digne de Ginguencé », — infirmerait tout au contraire cette opinion. Au reste, c'est par Butel-Dumont que Retif fit la connaissance de Ginguencé et, à cette date, Butel et Retif ne se fréquentaient pas encore. Enfin la phrase de Retif que cite Lacroix s'applique, non à *L'Educographe* ou *Ecole des pères*, mais au *Marquis de Tavan* ou *Ecole de la jeunesse* (*Mes ouvrages*, p. 1561). Voir encore sur cette question le bibliophile JACOB (P. LACROIX), *Enigmes et découvertes bibliographiques*, 1866, in-12, p. 50 sq.

« qui a fait périr dit il, tant d'enfants (1) » L'œuvre de Retif fut d'ailleurs saccagée par la censure par les modifications suppressions et « cartons » qui lui furent imposés

L'Ecole de la jeunesse parut en 1771 (2) Le livre se compose d'un récit entremêlé de contes moraux Retif lui même l'a jugé sévèrement « Ouvrage détestable mon cœur n'y est pour rien Je l'ai dédié à « la femme » Il n'y a que l'épître dédicatoire qui soit agréable (3) »

Nicolas venait d'apprendre que la vie de sa mère était en danger (4) Il partit de Paris par le coche d'eau Il décrit le mouvement du bateau courbant les roseaux sur son passage (5) Il vit sa mère mourante défigurée et ne put, dit il supporter ce spectacle aussi revint il à Paris après avoir laissé à son frère l'abbé Thomas sa procuration pour les questions d'intérêt (6)

Le testament de Barbe Ferlet, veuve Retif est conservé (7) Il fut dicté au notaire en la métairie de La Bretonne, « en une chambre élevée ayant son escalier et entrée sur la cour et ses vues sur le jardin » la salle de La Bretonne Ce document est d'une grande élévation de pensée et de sentiment Barbe y témoigne de sa prédilection pour son fils aîné « Nicolas Edme de Paris » Elle lui lègue

(1) *Monsieur Nicolas* p 4678

(2) *Le Marquis de T* ou *L'Ecole de la jeunesse* A Paris chez Le Jay 1771 Quatre parties in 1^o Les parties 2 et 4 portent a Londres Voy LACHROIX p 107 108

(3) *Mes ouvrages* p 4561 4562 et Bonneville a Cubières ap LACHROIX p 38

(4) 8 juin 1771 *Monsieur Nicolas* p 2776

(5) *Monsieur Nicolas* p 2777 *Le Drame de la vie* p 1077

(6) *Monsieur Nicolas* p 2778

(7) Original inédit entre les mains de M Adrien Champaux propriétaire de La Bretonne à Sacy

les meilleures terres. Sa fortune était encore assez importante puisque, après les partages faits à la mort d'Edme Retif, elle pouvait laisser au seul « Monsieur Nicolas » des biens pour une valeur de 1 200 livres (environ 15 000 francs d'aujourd'hui) Elle avait sept enfants Barbe Ferlet entre dans les moindres détails « Tous les foin et fruits de l'enclos seront transportés par les portes cochères; aucun des mesdits enfants, leurs hoirs ou ayant cause ne pourront faire d'autres portes dans ledit enclos, ce qui le détériorerait et aurait d'autres inconvénients » Ce testament est du 2 juillet 1771 Barbe Ferlet mourut peu de jours après, comme en témoignent les registres de la paroisse C'est par erreur que Retif place le décès de sa mère en 1772 (1)

Revenu à Paris, notre auteur y termina les *Lettres d'une fille à son père* (2), « le meilleur de mes ouvrages par l'imagination », dit-il Le livre eut pour base les quatre sœurs Decour, « dont l'une est encore jolie en 1790 », c'est à ces quatre sœurs qu'appartiennent presque toutes les horreurs de cet ouvrage (3) La cinquième partie, qui ne se compose que de pièces détachées étrangères aux lettres, contient une comédie féerie-ballet *La Cigale et la fourmi* (4), inspirée par la fable de La Fontaine, un proverbe, *Il recule pour mieux sauter* et un ballet, *Le Jugement de Paris*, comédie, proverbe et ballet qui seront tous trois représentés sur des théâtres de société par les soins de M^{me} de Montesson. A la représentation du ballet on comprit « qu'elle n'aurait pu être publique qu'en supprimant ce

(1) Juillet 1772, *La Vie de mon père*, II, 136

(2) *Adèle de C* (Comminge) ou *Lettres d'une fille à son père*, Paris, chez Edme (Rapenot), 1772 Cinq parties in-12 Voy LACROIX, p 110-113

(3) *Monsieur Nicolas*, p 2663

(4) Réimprimée dans le tome IV des *Françaises*, 1786.

qu'elle avait de plus piquant (1) » Dans l'ouvrage se trouve également un conte fort libre *Le Carrosse de voiture* glissé dans le volume à l'insu du censeur et qui ne laissa pas d'attirer à Retif de graves difficultés avec la police

Les *Lettres d'une fille à son père* contiennent enfin le fameux *Contr'avis aux gens de lettres*, « par un homme de lettres qui entend ses véritables intérêts » rédigé pour la partie commerciale sur les données que fournissait à l'auteur « le plus honnête homme de la librairie (2) » Denis Humblot C'était une réponse à l'*Avis aux gens de lettres* de Fenouillot de Falhaire, publié l'année précédente Retif prend la défense des libraires honnêtes, il montre que le mal dont souffre la république des lettres vient surtout des contrefaçons contre lesquelles auteurs et éditeurs n'étaient pas défendus Le *Contr'avis* est un libelle rempli de bon sens, d'une grande clarté et d'une forme excellente, avec abus peut-être de néologismes dont quelques uns il est vrai sont des mieux venus

Retif attribue à l'apparition de ce livre l'origine de ses démêlés avec la direction et la police de la librairie, et plus particulièrement avec le premier commis Demarolles

A cette date Monsieur Nicolas se brouilla également avec Nougaret, qu'il ne cessera d'accabler désormais de sarcasmes et des brocards les plus grossiers

Enfin, outre un roman des comédies et un ballet l'ouvrage offre une nouvelle théorie de la Nature, un traité de l'influence du physique sur le moral une dissertation sur l'origine de l'homme et sur la liberté, des considérations sur le bien et le mal, sur les religions et sur les

(1) *Ibid* p 2782 2783 — En septembre 1772 le *Jugement de Paris* fut représenté au théâtre Nicolet sans autorisation et au vif mécontentement de l'auteur Lettre du 7 septembre 1770 à M^{lle} Rivière *Contemporaines* XIX 2^e édition lettre 10

(2) *Mes ouvrages* p 4567

lois, sur le commerce et l'industrie, sur bien d'autres questions encore. C'est le premier livre où l'on peut juger du prodigieux bouillonnement d'idées qui s'agitaient dans le cerveau de Retif de La Bretonne. Il avait alors trente-huit ans. Nous l'avons connu à trente et un ans, simple ouvrier typographe, et l'on ne peut s'empêcher d'un mouvement d'étonnement en considérant tout ce que, durant les quelques années écoulées, parmi les tracasseries domestiques, les soucis matériels, les aventures amoureuses, les maladies, les chagrins et les incidents les plus variés, Retif a pu emmagasiner de connaissances, former de projets, remuer d'idées, écrire de livres, de pièces de théâtre, de vers et de pamphlets, le tout encore mal digéré assurément, souvent encore à l'état embryonnaire ou primaire, mais dénotant chez ce paysan ouvrier-typographe l'une des plus puissantes intelligences, l'une des plus extraordinaires activités intellectuelles, l'une des plus formidables organisations spéculatives qui aient jamais paru. Tout en lisant, travaillant, réfléchissant *de omni re scibili*, écrivant, se chamaillant avec sa femme, courant les aventures, Retif continuait à se débattre parmi les plus inextricables difficultés matérielles. Ses combinaisons avec les libraires et éditeurs étaient aussi compliquées que malheureuses. Les uns étaient de mauvaise foi et le dupaient, les autres, à court d'argent, ne le payaient pas ou faisaient faillite. Edme Rapenot, son débiteur, le logeait du moins dans les bâtiments du Collège de Presle qu'il avait pris à bail. « Il me logea, dit Retif, le plus près des anges qu'il lui fut possible. » Entre quelques pages écrites en une ardeur fiévreuse et quelque méditation toute frémissante d'émotion, il y recevait ses amies. En juin 1772, une de ses admiratrices, Adélaïde Lhuillier, y venait passer une nuit tout entière, en tout bien tout honneur.

— Allons ! lui disait Nicolas le lendemain matin, voilà d'excellents petits pains du petit pont de l'Hôtel-Dieu, des

groseilles rouges et blanches et puis un cervelas déjeunons ! (1)

Quelques jours apres, l'écrivain entend frapper à sa porte Perdu dans son travail, il ne se dérange pas La porte était fermée Au dehors quelques voix proposaient de l'enfoncer Retif travaillait toujours, quand il vit qu'on lui enlevait le toit de dessus la tête « Le cabinet ou était mon lit fut démoli en un instant et les assaillants me prirent d'assaut

— Pourquoi ne m'a-t-on pas fait avertir par mon hôte?

— Demandez au maître maçon

« Je ne savais que devenir A quatre heures, je fus installé dans une petite pièce qu'on achevait de blanchir si humide que j'y perdais beaucoup de mes papiers (2) »

Mais il était heureux par la baguette de cette fée merveilleuse qu'est la vie intellectuelle à ceux qui en sont sincèrement épris

L'invasion des ouvriers maçons obligea Retif à quitter son cher grenier du Collège de Presle pour venir demeurer (1772) rue du Fouarre vis à vis l'Hôtel Dieu ou il était attiré par le voisinage de l'imprimerie Quillau qui mettait ses ouvrages sous presse (3) Mais avant de quitter la rue Saint Jean-de Beauvais Monsieur Nicolas avait encore écrit *La Femme dans les trois états de fille d'épouse et de mère* (4), qu'il donnera à l'impression le 4 juin de l'année 1772 (5), pour le faire paraître en février suivant (6) L'ouvrage dit Retif « est plein de gaieté et il me divertissait en le

(1) *Le Drame de la vie* p 1062

() *Les Contemporaines* XXX 343 346

(3) *La Semaine nocturne* p 205

(4) Trois volumes in 12 à Londres et à Paris chez Hansy 1773
Voy LACROIX p 114 116 MONSELET p 117 118

(5) *Monsieur Nicolas* p 2785 2786

(6) *Monsieur Nicolas* p 2819

faisant » (1). La base en est *Lucile*, un de ses premiers livres Voici l'épigraphe du premier volume « La fille ordinairement est bonne, douce, obligeante, jusqu'à vingt ans » Le deuxième volume porte « Ce qu'on appelle une femme honnête ferait un homme bien médiocre. » Et le troisième . « L'homme enfant doit rester longtemps entre les mains des femmes, afin de prendre cette candeur, cette aménité que la meilleure éducation par les hommes ne donne qu'imparfaitement » On y trouve des conseils aux demoiselles qui sont priées « de ne pas s'imaginer qu'un mari revenu de ses égarements soit comme un mari neuf c'est un vieux bâtiment reblanchi, un habit retourné, un mets réchauffé, etc. Il n'est rien de tel que les fleurs du printemps, celles d'automne ont toujours quelque chose de sombre et de triste » On y trouve des recettes propres à chasser la pudeur épanchée et d'autres non moins utiles De la dernière partie de *La Femme dans les trois états*, La Chabeaussière tirera sa comédie des *Maris corrigés* représentée aux Italiens en 1781 (2).

(1) *Mes ouvrages*, p 4570

(2) *Mes ouvrages*, p 4571

LOUISE ET THÉRÈSE

Travaux multiples qui n'empêchent pas Monsieur Nicolas de suivre les jolies intrigues d'amour. Nous arrivons à l'épisode célèbre de Louise et Thérèse que Retif racontera en son *Cœur humain dévoilé* en des pages qui, par leur émotion, leur grâce, leur souplesse, sont parmi les meilleures de notre littérature. Paul Lacroix les compte un « chef-d'œuvre incomparable qui devrait être comme *Manon Lescaut* mis à sa place dans les lettres françaises (1) ». Sur cette idylle, qui ne fleurit que l'espace d'une neuvième, l'écrivain est revenu à quatre reprises : dans *Mon Histoire* ou le *Secret d'Ille* heureux par amour dans les *Nuits de Paris* (2) dans *Le Drame de la vie* (3) et dans *Monsieur Nicolas* (4). Ce dernier récit est de beaucoup le plus séduisant mais, sur la fin, l'auteur l'a gâté par un incident dégoûtant qui détruit le caractère, sous lequel il présente la plus intéressante de ses deux héroïnes et fait commettre à Retif lui-même — sous couleur de vertu ! — un acte odieux.

(1) LACROIX p. la note DEUXIÈME p. 119.

(2) Nouvelle insérée dans les *Nouveaux Mémoires d'un homme de qualité* 1774.

(3) I 1433 14.

(4) I 697 1.

(5) I 2,63-2319.

Voici l'histoire de Louise et Thérèse telle que nous la jugeons vraie, après une étude comparée des quatre versions données, sur un fond identique, avec des variantes de détail. Nous rayons délibérément l'incident final tel qu'il est conté dans *Monsieur Nicolas* et contre lequel, par avance, en ses *Nuits de Paris*, Retif avait d'ailleurs élevé la plus vive protestation (1).

Le dimanche 19 juillet 1772, sur les neuf heures du soir, Monsieur Nicolas était assis sur les bandes de fer qui tenaient les bornes de la Nouvelle Halle, contemplant en un doux sentiment de mélancolie le n° 14 de la rue de Saintonge où Victoire avait demeuré (2), quand il aperçut, vis-à-vis le portail de Saint-Eustache, une jeune et jolie personne, charmante en sa robe de taffetas des Indes, qui fuyait quelques libertins. « Je volai à son secours, dit Nicolas le danger était passé (3) » Il trouva la demoiselle très emue et lui dit quelques paroles rassurantes. C'était Louise. La jeune fille, orpheline, coiffeuse de son état, pouvait avoir dix-huit ou dix-neuf ans. Elle vint jusqu'au 14 de la rue de Saintonge, la maison même où Retif avait connu Victoire. Peu de jours après, Nicolas revit Louise auprès de la porte.

— Montez, lui dit-elle, je suis bien aise que mon frère vous voie.

On monta. Le « frère » qui était sorti, arriva peu après. Louise présenta le visiteur.

— Mon ami, voilà ce Monsieur.

Le « frère », après avoir dit à Nicolas qu'il avait fait la conquête de sa sœur, ajouta :

— Je suis persuadé, d'après la manière dont elle s'occupe

(1) « Coquette, pensais-je, tu ignores que j'ai surmonté des charmes aussi parfaits que les tiens et plus provoquants, ils avaient l'assaisonnement de la pudeur. Louise te valait et au delà. » *Nuits de Paris*, p. 1647.

(2) *Le Drame de la vie*, p. 645.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 3308. Cf. *Nuits de Paris*, p. 1433.

de vous depuis votre rencontre que vous serez très heureux ensemble

Retif rougit de plaisir Il se gardait de dire qu'il était marié et pour ce motif singulier

« Louise me charmait et je voulais du moins la connaître pour m'attendrir dans la suite à son souvenir C'est que je pleurais quelquefois avec tant de volupté Colette Madelon Zéphire M^{lle} Rose Bourgeois Elise et même Adélaïde Nécard Colette la blanchisseuse Manon son amie que c'était une sorte de jouissance pour moi de faire une connaissance nouvelle qui se fit regretter comme je les regrettais Ce fut mon seul motif »

« La tournure de mes réponses ajoute Retif ayant persuadé d'une part que j'étais garçon de l'autre que j'étais épris la cordialité d'Alan (le nom du « frère ») fut sans bornes »

Et voici notre galant de jouer l'amoureux de s'asseoir auprès de la belle « vrai bijou par la gentillesse et l'air de naïveté » Monsieur Nicolas sentait son cœur « tressaillir » Alan courut chez le traiteur Louise mit le couvert Chaque fois qu'elle passait devant Nicolas il lui prenait la main pour la baiser On soupa dans une atmosphère de gaieté cordiale Retif qui se gardait de donner son véritable nom déjà trop connu se faisait appeler Bertro du nom de sa mère

Le « frère » déclarait au nouveau venu qu'il espérait voir l'union se conclure bientôt

— Mais ne barguignons pas elle n'a rien en mariage parce que je ne suis pas riche mon état de chirurgien suffit à notre entretien mais il ne nous enrichit pas

Ce « frère » enfermait le soir Louise sous clé par précaution utile pensait-il parmi les dangers de la ville

Quand onze heures du soir sonnèrent on se leva Alan confia Louise à Monsieur Nicolas pour la ramener chez elle au coin des rues Babille et des Deux Écus, car on était chez le « frère »

— Ma sœur. j'ai coutume de te mener chaque soir et d'emporter la clé : je ne t'enfermerai plus la meilleure garde d'une fille c'est l'amour. Je te laisse avec lui.

— Ha ! belle Louise. dit Retif en cheminant, approuvez-vous le dessein de votre frère ?

— S'il faut vous parler avec sincérité votre caractère m'a tellement plu que... je n'ai plus pour le mariage l'éloignement qu'il m'avait toujours inspiré

Quand on arriva à la porte de Louise, celle-ci pria son compagnon de la suivre. Nicolas trouva un petit appartement très propre ajouré de trois fenêtres dont l'une ouvrait sur la rue Babille. les deux autres sur celle des Deux-Ecus. Assis au rebord de la croisée. par cette belle nuit de juillet, les deux amis causèrent quelque temps encore. Louise disait les circonstances de sa vie, mais en parlant toujours d'Alan comme de son frère.

— Je vous conterai aussi ma vie avec sincérité, lui dit Nicolas quand nous nous serons vus quelque temps encore. Adieu, belle Louise !

Le lendemain matin à neuf heures, Retif était de retour. Louise fit sa toilette : à midi, elle lui demanda de lui donner la main pour aller dîner en ville, rue Montmartre chez de bonnes gens qui retinrent Nicolas. Le soir, on soupa ensemble dans le petit appartement de Louise où deux couverts se trouvaient mis :

— Mon frère est absent pour quelques jours. Je pourrais les passer chez la voisine, mais je préfère rester ici avec vous. Si vous y voulez travailler, voilà mon secrétaire. je ne vous troublerai pas.

— Louise. était jolie dit Retif : elle avait surtout le charme auquel je ne résistais pas, un pied mignon. Elle était d'une propreté qui excluait la plus petite négligence. - Il faisait chaud elle était en déshabillé. la gorge à peine recouverte par un tour de gaze qui ne la rendait que plus appétissante... Nous soupâmes ; nous allâmes ensuite à la fenêtre de la rue Babille : je passai un bras autour de sa

taille déliée je pris un baiser sur sa joue Louise sourit et jeta le rideau au dehors »

Le lendemain matin à neuf heures, Retif était de retour chez elle Il trouva la jeune fille au lit, souffrant d'un mal de gorge Monsieur Nicolas s'improvisa garde malade lui fit prendre du sirop de mures, lui confectionna une eau de figes grasses et s'assit auprès d'elle, tenant ses deux mains dans la sienne, quand la porte s'ouvrit, et Retif vit entrer une grande fille, mince, gaie jolie c'était Thérèse Elle ôta sa robe resta en corset et se mit à servir sa jeune amie, avec des soins doux et délicats Thérèse avait exactement deux années de plus que Louise étant nées l'une et l'autre au mois de mars (1) Toutes deux orphelines elles s'étaient liées de la plus tendre et dévouée amitié et dont l'auteur de *Monsieur Nicolas* fait un tableau véritablement charmant

Le soir il fut décidé que Retif demeurerait à veiller Louise durant la nuit assis dans un fauteuil La jeune malade s'endormit pour se réveiller à quatre heures du matin Nicolas alla lui chercher du sirop Elle le prit de sa main qu'elle baisa et son garde malade sur les joues sur les lèvres de lui rendre cent baisers Puis il mit sa tête sur l'oreiller pres de celle de la jeune fille jusqu'à ce que Louise se rendormît « Cette nuit dira t-il plus tard, fut une des plus agréables de ma vie »

Retif sortit ensuite pour ses affaires il revint à deux heures Il trouva réunies les deux amies On joua au domino Le souper fut de la plus gracieuse intimité A la fenetre Monsieur Nicolas montrait aux jeunes filles les étoiles dénommant les constellations Vega de la Lyre, le Cygne

(1) Thérèse en 1753 Louise en 1755 ayant donc respectivement en 1772 vingt et un et dix neuf ans Par l'étrange aberration dont il a été question Retif s'imaginera dans la suite qu'il était le père et de Thérèse qui serait née de Madelon Baron et de Louise qui serait née de Colombe de Joigny *Le Drame de la vie* III 675 676 691 et 706

Désormais, « s'écriait-il, j'appellerai ces étoiles : l'astre de Louise, l'astre de Thérèse » Les jeunes filles étaient attendries, dit notre auteur Thérèse ajoutait « Louise sera ta femme, vous la (Vega) regarderez ensemble »

Retif ramena Thérèse chez elle En chemin, elle lui déclara qu'il avait entièrement conquis le cœur de sa jeune amie et aussi que le « frère » de Louise, n'était pas un frère mais un amant et qui était sur le point de la quitter pour faire un riche mariage A cette révélation, Monsieur Nicolas répondit, ce qui ne devait pas moins surprendre, qu'il n'était pas libre, comme on avait pu le croire, mais que, depuis douze ans, il était marié Thérèse ne parut pas s'en émouvoir .

— Il faut que ta femme ait eu des torts ou un amant, dit-elle, sans quoi tu n'aurais pas dit à mon amie que tu l'aimais Eh bien, aimez-vous, soyez heureux ensemble et quand tu ne seras plus amant, tu seras encore un ami solide

En devisant ainsi on arriva à la demeure de Thérèse Elle était beaucoup plus luxueusement installée que son amie, car elle aussi était entretenue, mais par un riche cinquantenaire

Louise et Thérèse, en leur étroite amitié, se complétaient d'une manière enchanteresse La première était toute volupté, la seconde toute grâce et toute finesse, en sa taille svelte et le charme de ses mouvements « Je n'avais jamais rien vu de si touchant que Louise, dit Retif, de si décemment naïf; rien de si mignard, de si attrayant, de si carressant, de si fin, de si spirituel que Thérèse (1) »

Le 9 août 1772 (2), Retif se retrouva avec les deux amies Ils déjeunèrent ensemble Louise était plus tendre, Thérèse plus affectueuse que jamais, mais Monsieur Nicolas était triste Il s'approcha de la fenêtre entre les deux jeunes filles.

(1) *Les Nuits de Paris*, VII, 1458-1459

(2) *Monsieur Nicolas*, p 2819

Tous trois s'appuyaient sur l'accoudoir. Nicolas fixait dans la rue d'Orléans ses regards sur une petite porte en se disant à lui-même :

« C'est de là que je viendrai désormais regarder la fenêtre de Louise et pleurer deux filles trop aimables, mais que je ne saurais plus voir. Un état contraire aux mœurs commencera et sera habituel. Je ne pourrais plus continuer à être bon père et quoique je sois peut-être dispensé d'être bon époux, il ne faut pas que notre vie soit un scandale public. »

Ces réflexions venaient peut-être un peu tard. Retif les faisait tout en pressant tendrement d'une main l'une des mains de Louise et de l'autre, l'une des mains de Thérèse. Brusquement il les embrassa l'une et l'autre et suffoqué murmurant « Adieu ! » il sortit. Il descendit l'escalier en sanglotant. Comme il se retournait à l'angle de la rue des Vieilles Étuves il aperçut encore Thérèse qui lui faisait un signe d'amitié.

Douze années s'étaient écoulées quand un soir en 1785 errant dans la Nouvelle Halle Nicolas vit une grande femme, tenant par la main un enfant de onze ans, un autre de six. C'était Thérèse. Retif sortait de maladie, il était à faire pitié.

— Vous m'avez condamné sans m'entendre, voulez-vous m'écouter ?

— Ha ! le malheureux ! il me donne un coup de poignard ! Louise se mourait.

L'amitié se renoua entre Nicolas et Thérèse. Ils parlèrent de Louise, un lien qui les unissait. Souvenirs que Retif évoquera en écrivant les *Nuits de Paris*. « Ils sont passés ces huit jours heureux de la Nouvelle Halle. Ils ne reviendront plus ! C'est la dernière fois que j'ai été aimé par les femmes ! J'avais trente-huit ans ! C'est la dernière fois que j'ai été aimé ! (1) »

(1) *Les Nuits de Paris* VII 1497

Chaque année, aux dates anniversaires, il se rendait à la Nouvelle Halle, en face du n° 14 de la rue de Saintonge et là, assis sur les bandes de fer qui tenaient les bornes, il versait des larmes en disant ou en chantant

« Une année, deux années se sont écoulées depuis que j'ai vu là Louise et Thérèse, Thérèse et Louise »

Il s'y retrouvera en 1787, après la mort de Louise, pleurant, suffoquant tout en chantant .

« Quinze années se sont écoulées depuis que j'ai vu là Louise et Thérèse (1) »

Plus tard encore il écrira « Aujourd'hui, 9 juillet 1792, au bout de vingt ans, désintéressé, sans passions, je déclare que je me repens d'avoir quitté Louise et Thérèse et que je déteste cette vertu là (qui l'avait amené à se séparer de son amie) et que je la maudis ! La vertu qui rend malheureux n'est pas la vraie vertu (2)

Thérèse mourut en 1796 âgée de quarante-cinq ans (3)

(1) *Ibid* , VII, 1459-1460.

(2) *Monsieur Nicolas*, p 2832

(3) *Lettres inédites* . , p. 19 et 24.

LE " PAYSAN PERVERTI "

En 1773 parut un des livres les plus divertissants de l'auteur *Le Ménage parisien ou Délite et Solentout* (1)

Le titre est loin d'indiquer qu'on ouvre un volume de critique littéraire. Sous le nom de Victoire Délite du Cœur Volant Retif a voulu satiriser sa femme Agnès Lebègue dont les tendances au bel esprit l'exaspéraient. Puis il s'en prend à l'Académie française qu'il ridiculise sous le nom d'Académie Sotentoute, et dont il désigne les membres par des anagrammes transparents, Crébillon censeur de l'ouvrage y était lui-même pris à partie sous le nom de Nolliebre. Il n'eut pas de peine à se reconnaître, sourit et paraphra le livre qui l'attaquait.

Fait très rare dans l'œuvre de Retif les deux volumes parurent sans un seul « carton » et cela grâce à Agnès Lebegue que son mari drapait grossièrement dans l'ouvrage même. Agnès fit faire des démarches par l'abbé de Saint-Léger aux bureaux du lieutenant de police où l'abbé avait du crédit.

Au reste l'auteur lui-même a jugé sévèrement son livre « Le plan était excellent mais l'exécution se trouva au

(1) Deux parties en deux volumes in 12. Imprimé à La Haye 1773. Publié sans nom d'auteur. Voy LACHOIX p 116-118 et MONSELET p 118-122.

dessus de mes forces et la plus riante de mes conceptions fournit un ouvrage très médiocre Et cela « vient, ajoute-t-il, de ce que j'avais sous les yeux une catin (sa femme Agnès Lebegue), modèle de mon héroïne (1) » Ailleurs il attribue la faiblesse du *Menage parisien* au chagrin qu'il ressentait à la suite de sa rupture avec Louise et Thérèse La vente du livre chez Quillau donnait lieu à des incidents plaisants Sacy, auteur de *L'Honneur français*, avait entendu dire qu'en son *Ménage parisien* Retif criblait de lardons les plus célèbres écrivains Il arrive furieux, jette feu et flamme, menace de tout casser, mais on lui montre le livre et qu'il n'y figure pas Sacy s'en alla moins véhément, mais plus mécontent qu'il n'était venu (2)

L'impression des *Nouveaux Mémoires d'un homme de qualité* commencée en janvier 1774, fut achevée en avril (3) L'ouvrage avait été entrepris sur un manuscrit de Nougaret *Mémoires de M. d'Armentieres*, saccagé par le censeur d'Hermilly Nougaret lui-même le tenait de J-Henri Marchand qui en avait conçu et rédigé le plan Marchand était le censeur qui avait paraphé *Le Pornographe* (4). C'est l'histoire d'un gentilhomme amoureux d'une jeune personne qui ne le voit pas il profite de sa position pour donner aux hommes laids un moyen de se faire aimer

Retif déclarera d'ailleurs à Engelbrecht de Hambourg, qui lui annonçait la traduction des *Nouveaux Mémoires* en allemand, que l'ouvrage était très mauvais, « encore plus mauvais que *Le Pied de Fanchette* (5) ».

Malgré son activité littéraire et le succès en librairie de

(1) *Mes ouvrages*, p 4574

(2) *Ibid*, p 4572

(3) *Monsieur Nicolas*, p 2821

(4) *Les Nouveaux Mémoires d'un homme de qualité*, par M le M .. de Br Imprimé à La Haye, et se trouve a Paris, chez la veuve Duchesne et de Hansy, libraires, 1774, 1 vol in-12 Voy LACROIX, p 118-123, et MONSELET, p 120-122

(5) *Contemporaines*, 2^e édition, XIX (1785), lettre 17

plusieurs de ses écrits, Retif n'amenait guère d'argent en son ménage. *Les Lettres d'une fille à son père* lui rapportèrent 600 livres. *L'Ecole de la jeunesse* 300 mais *La Mimographe*, *La Femme dans les trois états*, *Le Ménage parisien*, *Les Nouveaux Mémoires d'un homme de qualité* ne produisirent rien du tout (1). Retif assure que tout le monde le volait, son associé Michel, les libraires Gauguery, Costard, Rapenot, la veuve Esprit (2). Au vrai M^{me} Retif n'avait que trop raison quand elle disait qu'avec son cerveau en constante ébullition son mari n'entendait rien aux affaires. En ses moments de franchise celui-ci le reconnaissait lui-même. Il conviendrait, dit-il, de « prolonger la tutelle des gens de lettres jusqu'à cent ans, sauf alors à les déclarer majeurs » (3).

Aussi chez lui tout le monde travaillait, sa femme et ses deux filles (4). La blanchisseuse en fin Jeanneton « fort considérée », procurait de l'ouvrage en modes et en filet (5).

Enfin M^{me} Retif prit des pensionnaires et partit avec elles en province car le logis manquait à Paris. Elle emmena sa cadette, Marion, et laissa son aînée, Agnès, chez une dame Marie, quai de Gesvres, marchande de modes et de bijouterie (6). Séparation qui marque un grand changement dans les rapports des deux époux. Retif se dégage de l'autorité que sa femme exerçait sur lui. On peut dire que dès cette époque (1773) la séparation des deux époux est un fait accompli. Nicolas avait trente-neuf ans (7). Ce fut pour lui, dit-il, une délivrance. « Je respirai enfin, je travaillai tranquillement, » mais Retif avoue qu'après le départ de

(1) *Mes inscriptions* p. 321

(2) *Monsieur Nicolas* p. 9824

(3) *Lettres inédites* p. 6

(4) *Ingénue Sazancour* I 80-81

(5) *Monsieur Nicolas* p. 2755

(6) *Ibid* p. 2874

(7) *Ibid* p. 2538

sa femme il manquait souvent du nécessaire, avec qui lui échappe, indiquant les ressources que l'industrie et le travail d'Agnès Lebegue procuraient au ménage (1).

Il est vrai, que par amour de la gloire, il savait se priver. « A l'entrée du Pont-Neuf près de la Samaritaine, cont-il, en cette année 1773, j'achetai deux crepes de deux liards pièce, pour mon souper et je les mangeai en chemin, puis je bus de l'eau à la fontaine du Trahoir (2). » D'autre part il retombe en des amours vulgaires, avec des filles : c'est Agathine, c'est Nais Filon, c'est Rose Gauthier, d'autres encore. Et, dans ce même temps, misérable, souffrant d'un mal cruel (3), Nicolas Retif achève le livre qui devait, — on peut le dire sans exagération, — immortaliser son nom, le tirer de la foule des écrivains secondaires, mettre son œuvre dans une notoriété éclatante, c'est à cette époque que Retif termine *Le Paysan perverti*. Le manuscrit en fut refusé par le libraire Delalain sur le rapport de son « examinateur » qui reprochait à l'ouvrage, composé en majeure partie de lettres écrites par des paysans, de contenir des lettres aussi mal écrites que si elles l'eussent été par des paysans. On en était encore aux bergeries de Boucher, de Lancret, de Favart et de M^{me} Deshoulières.

Il restait à Retif 1 500 livres de la somme que lui avait versée son frère Pierre sur le partage du domaine paternel. Réduit à une misère extrême, sans mobilier, dinant souvent d'un pain d'un sou, Retif n'hésite pas à mettre la somme tout entière, — environ 18 000 francs d'aujourd'hui, — dans l'impression de l'ouvrage quatre volumes qui furent prêts en octobre 1775. Au début de novembre les premiers exemplaires en purent être distribués (4).

Hauts faits qui sortent avec une telle énergie de l'amas

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2825-2826.

(2) MONSELET, p. 159.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2823.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 2833.

fallut encore soixante-douze démarches dans les bureaux de la police et un présent à Demarolles, premier commis de la librairie, pour obtenir l'autorisation nécessaire (1)

Nous avons conservé en des notes intimes, demeurées inédites, les principes que Retif s'imposait pour la rédaction de son œuvre « Les Français, écrit-il, ne donnent un livre qu'après l'avoir éneivé et châtré je donnerai mon *Paysan* sans lui avoir fait subir ces dangereuses opérations (2) » Sur observation personnelle, ce qui n'avait jamais été fait dans notre littérature, il voulait peindre un tableau fidèle des classes populaires « Peindre dans mon *Paysan* les mœurs des états inférieurs au naturel et renvoyer pour celle des grands aux livres qui en traitent (3) » Et voici le but social qu'il vise, alarmé qu'il est déjà par la désertion des campagnes vers les grandes villes où la race se perd

« Que mon *Paysan* soit fait pour montrer aux campagnards le bonheur de leur état et les encourager à y rester Il faut arrêter le torrent qui porte tous les hommes dans les capitales et ne pas faire sa cour au plus fort en écrivant un roman (4) »

Ces lignes sont profondément sincères et Retif a fait, avec bonne foi, tous ses efforts pour réaliser son plan Il se documenta avec le plus grand soin sur la vie rustique qu'il avait pu observer dans ses moindres détails à Sacy, à Nitry, à Courgis, sur la vie ouvrière et celle des grisettes en province qu'il avait vécue à Auxerre, puis à Paris où, malheureusement, il n'avait que trop fréquenté les mauvais lieux Il sortait de nuit pour parcourir les différents

(1) *Monsieur Nicolas*, p 2743, LACROIX, p 124

(2) « Le memento », bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms 12469 bis, f 15

(3) « Le memento », Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, sm 12469 bis, t 19 v^o

(4) *Ibid*

quartiers de Paris surtout les quartiers populaires introduisant dans les repaires de plaisirs louches, guettant écotoyant escarpes voleurs et cambrioleurs (1) noctambulisme qu'il poursuivra vingt années durant et d'où sortiront les admirables *Nuits de Paris*.

Tous les personnages mis en scène il les a connus à commencer par lui-même. La plupart de ses héros (du malin le paysan pervers) m'appartiennent (2) à Deux familles principales se trouvaient à la tête de la population de Sceaux les Retif et les Ramereu. Dans les deux maisons il a pris les types des paysans mis en action en en réunissant parfois deux ou trois pour en former un seul personnage. Les événements mêmes qui constituent le drame sont pris dans les deux familles. À l'exception de la « catastrophe » — l'affreuse catastrophe n'a existé ni dans la famille Retif ni dans la mienne — mais dans une famille du canton, une famille honorable autant qu'infortunée et qui se méritait pris son sort (3).

La tragique héroïne de *Le Paysan pervers* — sœur du *Paysan* — n'était autre que Geneviève Retif sœur de Nicolas — nommée familièrement Javotte. Si nous en croyons Retif elle aurait été « duite » à Paris par son confesseur qui l'aurait rendue enceinte. Sur quoi ses frères aînés le curé de Courgis et l'abbé Thomas la firent enfermer à Sainte-Pélagie. Elle finira par épouser un cocher de fiacre Laurent Tillien un brutal crille de dîtes mais qui n'aurait pas de s'anchorer en venant à Sceaux où il aura de bons rapports avec ses beaux frères — compris Monsieur Nicolas et où son fils François Auguste d'Alvi-

(1) C'était en 1784 par hasard un voleur écoulaît et par hasard j'en aperçus car j'étais là rôdant pour mon *Paysan pervers*. Monsieur Nicolas p. 3149.

(2) Monsieur Nicolas p. 1277.

(3) Lettre à Milran 13 octobre 1783. *Faits servant de base à la Révolution nationale* p. 43174.

dra syndic de la commune sous la Révolution (1) L'auteur de *La Paysane* amalgamera l'histoire de Javotte avec celle d'Ursule Rameau (2) On conserve dans les Archives de la Bastille le dossier d'une Jeanne Retif, cousine vraisemblablement de Monsieur Nicolas, car elle était du même pays, qui fut enfermée à la Salpêtrière, par lettre de cachet, en 1754 et qui a bien des rapports, — elle aussi, — avec *La Paysane* (3)

Retif de La Bretonne peut donc être regardé comme le fondateur du réalisme en littérature. La manière même d'écrire dans *Le Paysan pervers* est toute nouvelle en sa robuste brutalité « J'écris en choses, dit Retif, non en mots » « Est-ce encore de la littérature, se demande Monselet (4), dans tous les cas, c'est de la peinture saisissante et violente » Aussi, depuis les tableaux d'un incomparable parfum rustique du début, jusqu'aux scènes d'orgies sauvages où rouleront les héros du drame, partout le pinceau est-il d'une franchise et d'une hardiesse de touche qui forcent l'admiration (5) « Le roman moderne, dit Gérard de Nerval, n'offre rien de supérieur à ces images d'enlèvements, de viols, de suicides, de duels, d'orgies nocturnes, de scènes contrastées, où la vie crapuleuse des halles mêle ses exhalaisons au parfum des boudoirs. »

Le Paysan pervers tomba dans le monde des gens de lettres, comme la souche du bon La Fontaine dans la mare aux grenouilles La Harpe, ahuri, se frotte les yeux Meister, continuateur de Grimm, regrette que les person-

(1) *Monsieur Nicolas*, p 1827 — Acte du 16 février 1780, conservé par M. Adrien Champeaux, à « La Bretonne » — Lettre du curé de Courgis, du 14 février 1786 *Contemporaines*, 2^e édition, XXI (1786), lettre 144

(2) *Monsieur Nicolas*, p 1892

(3) Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms 11878.

(4) *Oublies et dédaignés*, p 171

(5) Et des historiens mêmes qui jugent Retif le plus sévèrement, comme M. Grasilher, *Retif de la Bretonne inconnu*, p. 29

nages soient aussi bas — évidemment ce n'étaient pas des bergers enrubannés, — mais il doit avouer que depuis longtemps il n'avait trouvé dans un livre français autant d'invention et de génie. Il ajoute « Ou le génie va-t-il se nicher? (1) » Mais l'écrivain le plus intéressant de ce temps Sébastien Mercier éclate d'enthousiasme. Chose curieuse c'était le premier ouvrage que Retif de La Bretonne publiait sous son nom et c'était le premier où l'on refusait de le reconnaître. Le livre est de Diderot disaient les uns et les autres il est de Beaumarchais.

La première édition fut enlevée en six semaines il s'agit d'un ouvrage en quatre volumes la seconde en vingt jours mais l'écoulement de la troisième édition fut plus lent à cause des contrefaçons qui se vendaient impunément au grave préjudice de l'auteur (2). Le bruit était si grand que les pouvoirs publics finirent par s'émouvoir et faire saisir le livre comme scandaleux (3). La vente du livre arrêtée chez l'éditeur légitime continuait d'ailleurs paisiblement chez les contrefacteurs contrebandiers (4).

L'ouvrage fut traduit en allemand mais il ne le fut jamais en anglais bien qu'un pince sans rire eût déclaré à Retif avoir vu d'une traduction anglaise quarante deux éditions ce que l'ami Nicolas dans une joie naïve allait répétant partout (5).

De ce jour la vie du paysan homme de lettres va se transformer. Le voilà dans la grande notoriété on parle de lui, les uns le dénigrent les autres l'exaltent. Quand il passe dans la rue en son accoutrement bizarre un promeneur dit à son compagnon

(1) *Corresp. litt.* XI 160 161

(2) Bibliothèque de l'Arsenal ms 12469 bis f 77

(3) Correspondance d'ite de Métra 1 janvier 1776 II 297

(4) *Monsieur Nicolas* p 2837

(5) LACROIX p 18 note

— Regardez ! voilà l'auteur du *Paysan pervers*.

Il se voit accosté par des inconnus Rue Saint-Jacques, un admirateur se jette à son cou et l'embrasse (1) Les libraires viennent le relancer dans son réduit Conscient de sa valeur, il perdra un peu de cette timidité dont rien encore n'avait pu le défaire (2) Monsieur Nicolas lève la tête et sa nature primesautière, « un monstre d'originalité », dira Paul Lacroix, va se déployer plus largement surprenant mélange d'orgueil, voire d'enfantine vanité et de modestie tranquille, — de violence et de douceur, de tact et de grossièreté, de pensées extravagantes et d'idées justes, réfléchies, de sentiments immoraux, amoraux pour mieux dire, et de conceptions saines et utiles et d'une émouvante sincérité

(1) *I c.* Memento, bibliothèque de l'Arsenal, ms 12469 bis, f 77

(2) *Nuits de Paris*, VIII, 1900.

VIRGINIE

Immédiatement après *Le Paysan perverti* parut *Le Fin Malois* traduit de l'espagnol de Quevedo manuscrit acheté par Retif au censeur d'Hermilly avec promesse de publication et remanié par lui (1) une adaptation plutôt qu'une traduction du *Grand Tacagno* considéré à cette époque comme un chef d'œuvre La fin en fut entièrement refondue « Quevedo n'ayant pas fini son ouvrage à la française (2) » « Les sept derniers chapitres dit Retif sont entièrement de moi (3) » Ajoutons qu'à cette occasion Monsieur Nicolas compléta utilement la connaissance qu'il pouvait avoir de la langue espagnole ce qui lui sera d'un grand secours dans la suite

La même année (1776) parut en trois volumes *L'École des pères* une refonte du *Nouvel Émile* publié en 1770 Chacun des volumes saccagé par la censure qui s'y est abattue à deux reprises en est rempli de cartons (4) « Ce

(1) *Le Fin Malois* ou *Histoire du Grand Taquin* traduite de l'espagnol de Quevedo avec des notes Imprimé à La Haye 1776 trois parties in 12 Voy LACROIX p 123 125

(2) *Les Nuits de Paris* VII 1670

(3) *Ibid* et *Monsieur Nicolas* p 28°

(4) *L'École des pères* par N E Retif de La Bretonne En Franco et à Paris chez la veuve Duchêne etc 1776 3 vol in 8 Un des rares ouvrages de Retif qui ne soient pas format in 12 Il a paru de ce livre une édition particulière sous le titre *Dorlisse ou l'amour paternel* S 1 1776 in 12 C'est un extrait de *L'École des pères* renfermant les passages supprimés par la censure et que Retif réim-

n'est plus, dit Retif, qu'un squelette informe (1) » Encore la vente en fut-elle arrêtée un certain temps sur l'ordre de Duval d'Esprémesnil, qui avait cru l'ouvrage de Diderot, en mauvais termes à cette époque avec l'autorité

La Harpe a jugé *L'École des pères* de la manière suivante

« C'est un traité de l'éducation, une singerie de l'*Émile* qui ne sert qu'à faire sentir la supériorité de l'ouvrage de l'éloquent Genevois (2) » Mieux inspiré, Meister, en sa *Correspondance littéraire*, appelle Retif, à propos de *L'École des pères*, « un des plus robustes cyclopes de la forge de Jean-Jacques »

Il est vrai que le livre est diffus par endroits, qu'il s'encombre de longueurs et de digressions insipides (3), mais, dans ses bonnes parties, il y a des pages de premier ordre. On trouvera dans *L'École des pères* une peinture forte et précise de la vie des paysans champenois et bas-bourguignons au XVIII^e siècle, en particulier des portraits en pied des curés de Sacy, Nitry et Courgis et de leur action sur leurs ouailles, conjugée avec celle des maîtres d'école. tableaux d'un relief saisissant. Est-ce du livre de Rousseau que l'on tirera une page comme la suivante?

Il s'agit de l'abbé Pinard, curé de Nitry. De la semaine entière, il n'avait cessé de pleuvoir, quand, sur la journée du dimanche, se leva un soleil radieux. Les tasins de Nitry vinrent prier leur curé d'avancer la messe pour qu'on pût aller tourner les javelles et mettre les gerbes en état d'être liées le soir. L'abbé Pinard ne monta pas en chaire, mais, des-

primait ainsi clandestinement. Un exemplaire en a figuré dans la vente de Bordes de Fortage (Bordeaux, 1927) sous le n° 3889

(1) Lettre à Engelbrecht, 3 juillet 1778. *Contemporaines*, 2^e éd., XIX (1785), 17^e lettre

(2) *La Décade*, p. 121

(3) On retrouve dans *L'École des pères*, publiée en 1776, mais imprimée en 1770, une partie de *L'École de la jeunesse*, publiée en 1771

cendant seulement au bas du sanctuaire il s'exprima ainsi

« Mes enfants je vous exhorte à aller tous lier vos gerbes par ce beau temps vous êtes sous le joug de la céleste bonté Il n'aurait pas été permis au peuple soumis à la loi de Moïse de violer ainsi le Sabbat mais nous enfants de la régénération nous sommes délivrés de la lettre qui tue pour obligation unique Dieu nous impose un devoir qui rapporte au centuple c'est celui de l'aimer et nos frères L'amour de Dieu nous rend dès cette vie paisibles, satisfaits l'amour de nos frères fait que nous sommes aimés à notre tour Nous donnons, l'on nous donne o mes enfants aimons nous !

« J'invite ceux qui n'ont pas de récolte coupée, à offrir leurs bras aux autres cette œuvre vaudra mieux que d'assister à l'office Mes enfants on sonnera les vêpres mais n'y venez pas aujourd'hui, unissez vous seulement à moi par une bonne pensée car je veux les dire au nom de mes enfants prosterné au pied de ces fonts sacrés où j'ai reçu vos promesses à tous d'être fidèles à Dieu Notre bon recteur d'école (l'instituteur communal) votre second père, et quelques vieillards feront chœur avec moi Mes enfants que le bon Dieu ratifie la bénédiction que je vous donne en son nom (1) »

Cherchez dans Voltaire ou dans Rousseau une page pareille ils en sont loin, le premier en son ironie divertissante le second en ses émouvantes déclamations

Cette même année 1776 parurent encore, sous le millésime de 1777 *Les Gynographes* contenant un projet de règlement « pour mettre les femmes à leur place (2) » L'ouvrage fut certainement inspiré à Retif par ses démeles avec sa femme et la manière dont elle avait voulu pour

(1) *L'Ecole des pères* I 316 317

(2) *Les Gynographes* ou *Idées de deux honnêtes femmes* recueillies par N E Retif de La Bretonne A La Haye chez Gosse et Pinet et se trouve à Paris chez Humblot 1776 in 8 Anonyme Il y a des exemplaires datés de 1777 qui portent le nom de l'auteur —

de trop bonnes raisons malheureusement, gouverner le ménage

Retif aimait beaucoup la musique et chantait fort bien Le jour de Pâques, — 7 avril 1776, — il reçut la visite d'un de ses libraires, Edme Rapenot, janséniste austère, un « convulsionnaire », dit Retif Bien que souffrant, Monsieur Nicolas se laissa entraîner à l'église En sortant, les deux compagnons croisent une charmante voisine, M^{lle} Agathe, qui allait au salut, elle aussi L'auteur du *Paysan pervers* gravit les degrés du sanctuaire, appuyé, d'une part, sur un janséniste rébarbatif et, de l'autre, « sur ce que la nature avait formé de plus aimable ». A peine était-il entré que, du haut du chœur, tombait le chant de l'*O Filii* La voix qui remplissait la nef était douce, sonore, harmonieuse Retif en était pénétré d'émotion des larmes lui voilaient les yeux, et de ce jour, chaque année, au salut de la fête pascalle, il reviendra entendre, dans la demeure du Seigneur, le chant de l'*O Filii* (1)

L'usage de placer dans une ville étrangère la provenance d'un ouvrage imprimé et édité à Paris, provenait d'un subterfuge employé par la censure des livres sujets à caution Cette mention d'une provenance étrangère laissait entendre que le volume ne paraissait qu'en vertu d'un privilège tacite, d'une tolérance qui avait engagé à fermer les yeux sans que la police de la librairie eût cru pouvoir donner son approbation « Cet étonnant subterfuge, insinue Assézat, n'a pu être suggéré à la censure que par les membres ecclésiastiques en majorité dans le corps » *Contemporaines mêlées*, p 106 Voy MONSELET, p 126-127, QUÉRARD, XII, 176 et LACROIX, p 143-145 Les *Gynographes*, avec l'*Andrographe* (1782) et le *Thesmographe* (1789) sont les derniers volumes de la série dite des « Graphes » ou des « Idées singulières » Lacroix, et Querard à sa suite (XII, 174-176), ont cru pouvoir établir que les « Graphes » n'étaient pas de Retif Leur argumentation est loin d'être concluante Retif a pu avoir des collaborateurs qui l'auraient partiellement documenté, il a même pu insérer dans son texte des fragments de leur rédaction, mais nous demeurons convaincu qu'il est bien l'auteur des ouvrages en question

(1) Écrit en 1788 *Nuits de Paris*, IX, 1971-1972

La même année 1776 Retif avait quitté son appartement de la rue du Fourre pour venir loger rue de Bièvre aux environs de la place Maubert en une maison obscure « véritable forteresse » dit-il Trois clés étaient nécessaires pour parvenir jusqu'à lui (1) La maison était tenue par une dame Debbe Leeman que son mari dessinateur aux Gobelins avait abandonnée

Depuis quelque temps Retif remarquait une jeune fille de dix huit à dix neuf ans grande gracieuse mi e avec goût qui logerait dans la maison voisine de la sienne (2) ou elle demeurait avec sa mère Cette mère était une femme dans la quarantaine d'une taille avantageuse avec un air digne un peu grave dont l'esprit marquait un penchant vers la philosophie et l'isolement bien qu'elle eût l'usage du monde (3) Elle aimait passionnément sa fille mais son goût pour une vie reclusive et solitaire la lui faisait abandonner trop souvent entre les mains d'une prétendue veuve qui les fréquentait (4)

La jeune et jolie voisine se nommait Marie-Jeanne François mais se faisait appeler Virginie car ce nom lui plaisait (5) « Je mettrai dit Retif un grand prix à sa connaissance » Celle-ci se réalisa le 23 juin (1776) Virginie avait de beaux cheveux fins et cendrés si longs que lorsqu'elle les défrusait ils lui tombaient jusqu'aux talons Sa bouche un peu grande se bordait de lèvres fraîches au sourire enchanteur (6) Ajoutez le caractère le plus gai un enjouement séduisant (7) une naïveté touchante qui s'unissait à beaucoup de goût des gestes mignards et des grâces exquises dans la conversation que soulignait une

(1) *Les Nuits de Paris* IX 202ⁿ *La Semaine nocturne* p 204 206

(2) *Monsieur Nicolas* p 285

(3) *Le Quadragénaire* II 181

(4) *Ibid*

(5) *La Malédiction paternelle* II 294

(6) *Le Quadragénaire* I 110

(7) *Ibid* p 177

prononciation enfantine (1) « Je la trouvai adorable, dit Monsieur Nicolas, et mon cœur s'attachait en si peu de jours, qu'à l'instant où je voulus fuir, la chaîne était déjà trop forte pour la briser (2) » Retif avait quarante-deux ans. Il a raconté ses amours avec Virginie dans trois œuvres différentes *La Malédiction paternelle*, le *Quadragénaire*, enfin *Monsieur Nicolas*, sans parler des précieuses *Inscriptions*, écrites au jour le jour, pour son usage personnel, sans souci du lecteur

Le 29 juin, Virginie vint dîner avec Nicolas. On sait qu'au XVIII^e siècle le dîner se plaçait au milieu du jour. Les « mignardises » de la jeune personne remplissaient notre homme de ravissement. Elle prononçait Z pour J « ze n'en veux pas, un zouzou », et T pour C « un tontrat, un turé (3) ». Dans la soirée Retif vit passer Virginie en jolie robe de perse, un voile noir sur la tête, ce qui lui donnait une grâce infinie. Notre amoureux la suivit, elle entra à l'Hôtel-Dieu. Il pensait « que cette fille, dont le cœur était sensible et généreux, allait sûrement consoler quelque pauvre malade (4) », mais, peu après, il la vit sortir avec deux jeunes gens d'une jolie figure, le plus petit surtout, un brun charmant. Monsieur Nicolas fronça les sourcils (5).

Le lendemain, quand il revit la belle, il lui remit l'argent pour son entrée en apprentissage de modes dont on était convenu et lui parla des deux jeunes gens :

— L'un, dit Virginie, est mon cousin, et l'autre un voisin avec lequel je joue au volant.

Et Nicolas de froncer les sourcils pour la deuxième fois.

Quelques jours plus tard, sur les onze heures du soir, Retif rentrait chez lui, quand il vit descendre sa petite

(1) *Le Quadragénaire*, p. 179.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 3308.

(3) *La Malédiction paternelle*, II, 307.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 2898.

(5) *Ibid*, p. 2899.

amie de chez elle avec des musiciens elle riait aux éclats
Une cuisinière de la maison le renseigna

— Une sérénade qu'on donne à M^{lle} Virginie

— Elle a donc un amoureux?

— Et qui lui donne autre chose que des sérénades (1)

Le 2 juillet après avoir passé sous le Petit Châtelet il rencontra sa mie rue du Petit Pont elle croisait deux jeunes élégants qui lui souriaient familièrement au passage et leur répondait d'un petit geste des plus obligeants (2)

Le 3 juillet visite de Virginie à Nicolas pour lui faire un surprenant aveu elle ne sait pas lire Donner des leçons aux belles était à notre auteur un exercice cher entre tous « Être maître d'école d'une fille jeune et jolie n'est pas un exercice médiocre Cela donne occasion à mille petites familiarités charmantes qui font sentir mieux que tous les beaux vers et la belle prose combien Abeilard devait être heureux avec Héloïse (3) » Nicolas s'y mit sur le champ Il donna à Virginie des leçons de lecture d'écriture Quand elle saurait lire il lui prêterait des livres qui la tireraient de l'ennui dont elle se plaignait, car elle n'aimait pas le travail

Les 5 et 6 juillet, Virginie revient dîner avec son nouvel ami, elle lui conte les détails de son existence Elle loge avec sa mère chez un nommé Prieter vieux gargon, ci devant marchand de blé Retif remet à la jeune fille l'argent nécessaire pour qu'elle et sa mère puissent se mettre dans leurs meubles En huit jours il avait ainsi donné à la petite 50 louis (environ 12 000 francs de valeur actuelle) « Ce n'est rien pour un richard pour moi, c'est trop se disait Retif mais elle est si aimable (4) ! »

Le dimanche 7 juillet Nicolas guettait Virginie devant son logis, dans la rue sans l'apercevoir Il faisait le pied

(1) *La Malédiction paternelle* II 295

(2) *Ibid* II 317 318

(3) *Ibid* II 318 319

(4) *Ibid* II 320

de grue, le bec en l'air « Ces démarches, observe-t-il, m'ont fait faire une réflexion : qu'un jeune homme passe ainsi, aille, revienne pour voir sa maîtresse, rien que de naturel ! mais un homme de quarante et un ans, qui a des occupations sérieuses, venir ainsi lever le nez, comme un benêt pour épier une enfant ! »

À neuf heures du soir, trouvant la porte de la rue ouverte, il monte, s'avance à pas de loup, prête l'oreille : il perçoit un bruit de voix, d'hommes et de femmes, avec des éclats bruyants. On chantait, on riait, et vive la joie !

Entendant que les convives se levaient, Nicolas s'esquiva, bientôt suivi de Virginie qui venait presser quelque chose qu'on avait commandé. Dans la rue, elle le salua, Nicolas répondit, mais au retour elle parut surprise de le retrouver devant son logis et sa jolie figure fit une grimace très laide. Cependant Nicolas l'embrassa ; Virginie referma la porte sur elle avec humeur.

L'amoureux continua à faire le guet. Sur les onze heures et demie, sortirent trois hommes, les deux jeunes gens de l'Hôtel-Dieu et un troisième, dans la quarantaine comme Retif. Virginie les avait reconduits jusqu'au seuil, joyeuse, riieuse. Les deux jeunes gens allèrent ensemble « Comme ils étaient près de moi, dit Retif, un mot d'assez mauvais augure a échappé à l'un d'eux ; mais je puis m'être trompé (1) »

Le 10 juillet, nouvelle leçon donnée par Nicolas à Virginie, « très agréable » Il en est fou, il l'adore. « Un homme de quarante ans est bien plus tendre qu'un homme de vingt. Si j'avais connu plus tôt cette vérité, j'aurais évité Virginie. Cette fille, écrit-il, fera mon malheur (2). »

Avec l'argent que Retif lui a donné, la jeune personne s'est acheté un mobilier, elle a déménagé et a été s'installer sur le quai de la Vallée.

(1) *La Malédiction paternelle*, II, 322

(2) *La Malédiction paternelle*, II, 323

« 1776 11 juillet 8 heures du matin Virginie c'est une prostituée elle m'a fait le présent infâme qu'on reçoit de ces malheureuses Quelle honteuse infirmité qu'on ne peut avouer sans rougir ! Voilà le monstre que j'adorais (1) ! »

Le soir Retif se rendait devant la maison de l'infortunée, quai de la Vallée Il était onze heures Il la vit coiffée en cheveux avec un déshabillé en désordre et un flambeau à la main reconduisant un homme en noir un certain Bonthoux avocat, « riche cafard entreteneur de petites filles (2) »

Le lendemain matin elle vient le voir en voiture envoie le cocher l'avertir Retif est résolu à la laisser repartir, mais il l'aperçoit de la croisée Elle était charmante habillée négligemment plus séduisante que jamais Nicolas descendit à la hâte Virginie lui sourit dépit colère tristesse raison même tout a disparu

Et le soir même il la mena dîner chez Nougaret flatté heureux de voir l'admiration dont son hôte entoure sa jolie maîtresse « La grosse gouvernante (maîtresse de Nougaret) était rouge d'envie elle se rengorgeait se gaudissait, grasseyait elle tâchait de sourire elle prenait quelquefois un air de dignité mais bon Dieu ! quelle différence d'elle à Virginie simple naïve adorable sans y songer Pour moi étendu dans un fauteuil je jouissais par intervalle lorsqu'un souvenir cruel ne venait pas empoisonner mes réflexions (3) »

Le lendemain seulement 12 juillet Retif fait part à Virginie de l'état où elle l'a mis Il s'attendait à de la hauteur, à des récriminations, à des injures mais la belle n'a fait que pleurer et Retif de la prendre sur ses genoux de la consoler de l'embrasser On ira ensemble chez le

(1) *La Malédiction paternelle* II 325 — Détails confirmés ainsi que la date dans *Monsieur Nicolas* p 2910 2923

(2) *Ibid* II 3 4

(3) *Ibid* II 3 6 327

docteur Guillebert de Piéval qui les guérira tous deux (1)

Le 17 juillet à midi, Nicolas voit entrer Virginie dans une maison de la rue Saint-Jacques. elle allait chez son favori, le jeune carabin Compain, à midi elle vient chez Retif qui a décidé de ne pas lui ouvrir. « Mais, Dieu ! quelle violence ! J'en ai versé des larmes ! Qu'il est cruel de repousser ce que l'on aime ! Je ne l'estime pas et je l'adore ! »

Elle revient une seconde fois et Nicolas lui a ouvert. Il lui a ouvert, l'a prise dans ses bras, l'a adorée.

« Elle est peut-être plus malheureuse que coupable ? D'ailleurs l'abandonnerai-je dans la situation où elle est ? une fille si jeune, si aimable. Non, je ne l'abandonnerai pas, non, je ne le saurais, c'est tout ce que je pourrais faire si elle était heureuse. » Et, le lendemain, il lui promettait une augmentation de son ameublement (2)

Le dimanche 21 juillet il voit son amie, le soir, passé 10 heures, entrer dans la maison de la rue Saint-Jacques avec les deux carabins. Il se rend quai de la Vallée où il trouve la mère fort inquiète

— Avez-vous vu ma fille ?

— Oui, dans l'instant.. rue Saint-Jacques

La mère soupira

— Voilà, monsieur, ce qui me met au désespoir. ce petit gueux la perdra. elle lui donne tout, elle le voit, malgré mes défenses.

— Elle est encore trop jeune pour payer

— Elle l'aime à la rage

A ce moment Virginie entra. Aux reproches de sa mère, elle répondit avec violence, en des termes grossiers

« Ah ! Dieu, que le vice est laid ! Comme une fille dans le désordre parle à une mère qui le souffre ! c'est une horreur »

(1) *Malédiction paternelle*, II, 329-330. Détails confirmés dans *Monsieur Nicolas*

(2) *Ibid*, II, 335-336

Et Nicolas se sauva dans son épouvante, « laissant ces deux furies se quereller (1) »

« Un feu caché me dévore écrit Retif le 23 juillet je ne puis tenir en place » Il passe quai de la Vallée Virginie l'appelle il monte lui parle durement et l'explication s'achève rue de Bièvre, chez lui ou Retif arrive avec son amie (2)

Et quelques heures après un autre Retif, qui nous change du premier bien qu'ils ne fassent qu'un seul personnage

Il revenait sur les minuit d'une de ses promenades nocturnes quand il heurta du pied au coin de la rue du Four Saint-Honoré une bourse de cuir Elle contenait deux louis d'or et quatre petits écus Elle ne pouvait appartenir qu'à de pauvres gens qui venaient de la perdre Au coin d'un café, Retif attendit Du côté des Halles ne tardèrent pas à venir un homme et une femme, tenant chacun une lumière Ils marchaient courbés

— Que cherchez vous bonnes gens?

— Hélas ! monsieur ma femme a perdu une bourse de cuir

— N'est ce pas cela ?

— Oh ! monsieur, c'est ma bourse !

— C'est tout ce que je possédons disait la femme

Retif se sentait attendri A la faveur de l'obscurité, il glissa un écu de six livres dans la bourse

Au premier réverbère, les bonnes gens l'ouvrirent comptèrent

— Oh ! monsieur ça ne l'est pas il y a six francs de plus la revoilà

— Si bonnes et honnetes créatures, c'est la votre les six francs je les y ai mis je suis pauvre moi même, sans quoi

« La femme m'a sauté au cou dit Retif, son mari me

(1) *Malédiction paternelle* II 337 338

(2) *Ibid* II 339

baisa la main, ils ont serré leur bourse . Bon Dieu ! quelle volupté (1) !

La vie de Retif est remplie de traits de ce genre et l'on en trouvera plus loin la confirmation de la source la plus sûre

Et, le lendemain matin, en s'éveillant, pensant que depuis un mois durait son amour pour Virginie, son martyr, il écrivait

« Je paye pour être malheureux ! ah ! il est donc bien vrai qu'il n'y a de bonheur que dans la vertu ! . Mais quoi ! plus d'amour à quarante ans, sous peine d'être traité comme je le suis ! »

Et Retif retourna voir la « Sirène » « un plaisir dont on ne peut éteindre le désir dès qu'on l'a goûté » Et il lui donna de l'argent « Je l'ai choyée, caressée Est-ce un songe, grand Dieu ! Elle a déployé tous les charmes de son entretien mignard Je l'ai quasi crue sincère Mais le soir je l'ai vue avec son favori »

Le surlendemain il la mena aux Italiens Dans la salle, par décence, elle le nommait son « oncle » Elle portait une jolie robe d'indienne « qu'elle embellissait » (2) Deux étrangers sont venus dans la loge Virginie prenait si grand plaisir au spectacle qu'elle le faisait partager à ses voisins Son rire doux et captivant augmentait le charme de sa beauté Mais, dès le 1^{er} août, les scènes reprenaient, toujours à cause du « favori » Le lendemain Retif la rencontre avec les deux carabins Il l'aborde pour lui dire que sa mère l'attendait « Elle a été mécontente de cette liberté, son air m'a paru méchant » Virginie quitta ses deux compagnons qui se mirent à insulter Retif Celui-ci répliqua Scène de crocheteurs dans la rue.

Chez M^{me} François, où notre amoureux rejoignit la belle, il put assister au plus violent déchaînement de fureur.

(1) *Malédiction paternelle*, II, 340-341

(2) *Monsieur Nicolas*, t. p. 2897

La mère s'emportait contre la fille qui fit passer Nicolas dans un cabinet « Là, écrit-il j'ai vu toute la frénésie toute la rage d'une amante qui craint pour son amant » Ses traits en étaient décomposés La scène fut portée au paroxysme « Nous nous battîmes, il faut l'avouer » écrit Nicolas (1) Il ajoute « Mais sa fureur était si grande, qu'il fallut fléchir » non seulement Retif n'obtint pas que sa maîtresse rompit avec Compain mais il dut s'engager à rendre visite à ce dernier avec lequel il avait échangé le soir même les plus violents propos La visite eut lieu le lendemain matin Compain était encore au lit Retif le fit lever Il joua le bruyage, la main sur la garde de son épée Compain délicat autant que joli ressemblait par sa « carcasse maigre à un chien de chasse mal nourri (2) » Après s'être divertis un instant de sa frayeur Retif lui dit que cédant au désir de Virginie il lui tendait la main et l'on s'embrassa « Je l'aime » murmurait Compain « s'il ne faut plus la revoir, j'aime autant mourir (3) »

« Je n'avais pu concevoir dit Retif, comment on entretenait une fille de théâtre comment on se ruinait pour elle Je le sens aujourd'hui (4) »

Les jours suivants ressemblent aux précédents trahisons colères brouilles raccommodements Vingt fois Nicolas prit la résolution de rompre mais la rupture paraissait si douloureuse qu'aussitôt il y renonçait

Le 14 août sur les neuf heures du soir il apercevait Virginie à sa fenêtre Compain était assis sur l'appui à lui soupirer son amour « Ah ! pourquoi me moquer de lui ? il est jeune, il est aimé, il est bien plus excusable que moi (5) »

(1) *Monsieur Nicolas* III 187 de l'édition Grand Carteret

(2) *Ibid* p 2930

(3) *Ibid* p 2933 — Même scène dans *La Malédiction paternelle* II 308 Il assure qu'il préférerait mourir à renoncer à la voir

(4) *Malédiction paternelle* II 309

(5) *Ibid* II 305

« 17 août Nous sommes réconciliés. J'ai tenu ma promesse d'un nouveau don, elle est charmante. Sa mère a eue au favori une défense absolue de revoir sa fille (1) »

Les 18-19 août, Retif mène la mère et la fille à la fontaine Saint-Ovide. Les deux amants s'entretennent de la manière la plus tendre. Une fois de plus la Suèda a repris le pauvre homme. Et « le fruit des deux tendres conversations est qu'à quatre heures, elle a été avec ses deux favoris, après avoir juré qu'elle ne les verrait plus » (2).

En composant *La Malediction paternelle* et *Le Quadrangénaire*, Retif écrivait presque immédiatement après ces événements; il est sous l'émotion poignante des souffrances endurées. Dans *Monsieur Nicolas*, imprimé bien des années plus tard, et quand l'âge a étendu sur son cœur son ombre apaisante, l'auteur jugera ces faits avec une grande élévation de pensée et de sentiment.

« En la considérant comme une vulgaire entretenue, je me trompais. Virginie avait un excellent caractère : en m'y prenant avec adresse, j'aurais poli un diamant précieux. Mais avais-je le temps, et assez de fortune? Mon âme n'avait plus son ancienne énergie et j'eus la preuve que le chef-d'œuvre de la vertu est d'être *fortement* malheureux (3) »

Monsieur Nicolas ajoute

« J'étais faible, découragé, avide de plaisir, j'étais quarantenaire, c'est-à-dire que je commençais, — et voilà le grand malheur de l'âge mûr, — à ne plus m'embarasser d'être aimé pour jouir. Je perdais cette délicatesse qui conserve si souvent les mœurs de la jeunesse bien née »

Que l'on ne s'y trompe pas. dans le fatras retifien on trouve fréquemment des traits d'une psychologie pénétrante et d'une admirable sensibilité, exprimés de la

(1) *Malediction paternelle* II, 355

(2) *Ibid*, II, 355-356

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2901

manière la plus simple la plus forte et qui peuvent être mis en regard de ce qui a été écrit de plus estimable dans le même ordre d'idées

Retif conclut « Virginie me craignait et me haïssait (1) » Enfin il ouvre les yeux La situation lui apparaît dans son aveuglante clarté Mais il ne rompra pas encore L'avocat Bonthoux venait de l'abandonner après avoir suivi certain soir Virginie jusqu'à la porte de Retif car il voulait un cœur sans partage « Elle n'avait plus que moi ! » conclut Nicolas (2)

« La pitié me retiendrait à défaut de l'amour »

Enfin notre homme crut avoir triomphé de lui-même et que la rupture était accomplie Il était venu voir Virginie Là s'en retournant dans la nuit il s'aperçut qu'il avait oublié son passe-partout en sorte qu'il rôda dans les rues de Paris jusqu'au lendemain matin (nuit du 21-25 août 1776) (3) Il vint en sa chère île Saint-Louis sur la pointe orientale graver sur la pierre la date où il se séparait définitivement de la Sirène (4) la première de ses fameuses inscriptions de l'île Saint-Louis Mais, dès le 26 août Nicolas se retrouvait auprès de sa mère, lui promettant une jolie montre avec cette restriction mentale toutefois qu'il ne la lui donnerait pas « s'il le pouvait » Il le put La jolie montre que Virginie désirait acheter le 30 août (5) ne lui fut pas donnée promise dans la suite à une autre maîtresse de Retif, Sara Debée elle ne lui fut pas donnée non plus enfin elle arriva à bon port nous voulons dire entre les mains de Marion la fille cadette de Monsieur Nicolas (6)

(1) *Monsieur Nicolas* p 2934

(2) *Ibid* p 2934 993

(3) *Mes inscriptions* p 4

(4) *Mes inscriptions* p 3

(5) *Malédiction paternelle* II 360

(6) *Mes inscriptions* p 46

Le 2 septembre, brouille décidée (1), mais les 5, 6, 7 et 8 septembre, on soupe ensemble « M'y voilà établi (2) » Le 10, promenade à la foire, spectacle chez Nicolet Un inconnu, richement vêtu, glisse furtivement son adresse à Virginie Là-dessus, grande délibération, — un conseil de famille, — entre la mère, la fille et Nicolas Celui-ci promet de se retirer si le parti est avantageux Nicolas pleure Pour compliquer la délibération, Virginie déclare qu'elle est enceinte Elle voudrait garder les anciens, en leur adjoignant le nouveau Le 14 septembre, elle accepte le bras de l'homme au billet pour retourner à la foire (3) Cependant Nicolas continuait de donner ses leçons à Virginie et de lui faire des lectures « Il n'y a personne, déclare Retif, avec qui l'on ait plus de plaisir à lire qu'avec elle Quand l'histoire lui plaît, elle met sa jolie main sur la vôtre, elle vous presse tendrement, ou bien elle vous pince quand c'est une action méchante qui la révolte (4) »

Retif quitta Paris pour quinze jours En son absence, l'homme riche de la foire était définitivement agréé il se nommait Delpont, caissier de banque Il a installé son amie luxueusement rue Poissonnière et l'a meublée divinement (5) Retif vient l'y voir elle était seule Elle se montra plus douce, plus caressante que jamais, reprochait à Retif son indifférence Il est vrai qu'une brouille était survenue entre elle et l'ami Compain En voyant sa mie dans une situation brillante, celui-ci désirait que les cadeaux s'accrussent en proportion, et comme la belle s'y refusait, les amants s'étaient battus (6) Et voici que, pour berner le riche Delpont qui paie, on installe Nicolas

(1) *Malédiction paternelle*, II, 360

(2) *Ibid*, II, 361

(3) *Ibid*, II, 362

(4) *Ibid*, II, 362-363

(5) *Ibid*, II, 364-365, *Monsieur Nicolas*, p 2939-2940

(6) *Ibid*, II, 364-365

dans le rôle de Compain momentanément congédié « On feint de me traiter en préféré de tromper pour moi » Voilà Monsieur Nicolas greluchon « Et telle est ma faiblesse que je la vois régulièrement deux fois par jour je lui fais la lecture je goûte avec elle les délices de l'intimité »

Nicolas était plongé dans ces délices de l'intimité quand on frappe à la porte c'est Delpont

— Adieu mon oncle !

Nicolas sort l'oreille baïlée

« Et je ne saurais m'arracher de lui ! Oh ! il le faut et je le ferai (1) ! »

Delpont fait des présents superbes. Virginie a des robes de soie elle est couverte de diamants. Et sous ses somptueux atours, elle devient pour l'ami Nicolas de plus en plus prévenante gentille attentionnée « Delpont est lui plus que je ne l'ai jamais été. On est las de ces créatures dans la proportion exacte du bien qu'on leur fait (2) »

L'ami Nicolas semblait en somme retrouver un bonheur dont il était honteux mais qui lui remplissait le cœur quand, le 11 novembre se produisit une nouvelle catastrophe. Virginie avait demandé à son ami de la conduire au bal en oncle qui mène sa nièce dans le monde. Heureux et fier Nicolas se met sur son trente et un mais voici qu'arrivée dans la salle de bal, la belle s'éclipse. Compain l'attendait à la porte dans une voiture. Tandis que la rougeur au front Monsieur Nicolas croyait jouer le rôle de greluchon on ne lui réservait que celui de chandelier. Compain demeurait l'ami de cœur. La belle reparait enfin tranquille, souriante. Retif ne peut dissimuler son irritation. On rentre dans une atmosphère de haine. A la maison la tempête éclate. Virginie s'emporte avec fureur. Monsieur Nicolas lève la main la charmante enfant lui jette une chaise à la tête. Afin de la maintenir Retif s'efforçait

(1) *La Malédiction paternelle* II 366

(2) *Ibid* II 367

de lui saisir les poignets tout en criant comme un sourd. L'arrivée de Delport, le maître de céans, mit fin à ces ébats (1) Et Nicolas revient dès le lendemain matin surprendre la belle à sa toilette, mais il boude. Il reparait à cinq heures, toujours boudant. Il s'assied auprès de la mère, au coin du feu, Virginie était à la table, occupée à un petit ouvrage. Le calme après la tempête. Nicolas ne disait rien, quand elle vint se jeter à son cou.

— En vérité je ne saurais supporter ta bouderie. Tu accoutumes les gens à toi, tu t'en fais aimer et quand tu es devenu nécessaire, tu tyrannises.

— Vous étiez avec Compain? lui demande Retif tout bas.

Elle se mit sur ses genoux, le tenant embrassé et lui murmurant à l'oreille, de manière que sa mère ne l'entendit pas.

— Serais-tu assez cruel pour m'interdire de consoler un ancien ami que j'ai tendrement aimé, qui m'aimait tendrement et que j'abandonne? Il ne peut venir ici tu l'y remplaces de mon propre sang. Il a installé¹ et tu veux qu'il n'ait rien, rien de sa mère et l'a meublée.

Compain continuait de lui dire qu'elle était seule. Elle, qu'elle lui donnait à la fois une caressante que jamais, repris s'embarasser du lendemain. Il est vrai qu'une brouille un grand effort pour s'aria. Compain. En voyant qui le déchirait, mais il ne pouvait rien, celui-ci désirait. « L'amour, dira-t-il, est une disproportion, et comme une maladie chronique. Alors sa pauvre mère battus (6) Et douce et tendre Élise Tulout qu'il avait épousée, on n'en a plus. 1768 à 1772, auprès de laquelle il avait trouvé une affection si dévouée et qu'il avait abandonnée misérable. » Pour me désa-

(1) *La Malédiction paternelle*, II, 369

(2) *Ibid* II, 370

(3) *Ibid*, II, 386-387.

(4) *Ibid*, I, 401

bituer de courir voir Virginie, rue Poissonnière, je recherchai Mlle Tulout (1) » Il s'informa de son adresse elle avait quitté la rue Saint Nicolas des Champs pour venir demeurer rue de La Mortellerie, à l'ancien bureau des fous (2) Le 26 janvier (1777) il lui écrivit

« Si quelque chose peut m'excuser mademoiselle après une absence de cinq années et un silence plus sévère que celui des Initiés des Anciens c'est la conviction intime ou j'étais de ne pas mériter de vous occuper Non je ne le méritais pas Si vous me connaissiez aussi parfaitement que je vous connais, si je vous avais fait toutes les confidences que je vous devais peut être vous me trouveriez plus à louer qu'à blamer dans la conduite que j'ai tenue Je sors d'une cruelle peine, mon amie (3) »

Retif terminait en faisant à Mlle Tulout la proposition stupéfiante de lui envoyer un exemplaire du *Pornographe* Son inconscience prend par moments, des proportions à en désarmer la critique

L'auteur de *La Malediction paternelle* a eu l'heureuse idée de nous conserver les lettres de Mlle Tulout (4) Elles sont d'une élévation et d'une pureté de sentiments qui brillent d'une beauté d'autant plus émouvante qu'elles se placent en de plus troubles circonstances blancs esquifs sur des flots boueux

A la lettre de Retif Élise Tulout répondit (30 janvier 1777)

« Si quelque chose peut m'excuser Eh ! ne me connaissez vous plus ? Mais non rien ne vous excuse Votre *Pornographe* était encore dans mes mains il n'y a que huit jours Quels caractères avez vous été peindre

(1) *Monsieur Nicolas* p 2940

(2) *Ibid* p 2940

(3) *La Malediction paternelle* II 428

(4) Les lettres d'Élise (imprimées dans *La Malediction paternelle*) sont absolument vraies *Nuits de Paris* X 2351 2352

et dans quelles sombres couleurs avez-vous tienne vos pin-
ceaux ! Mon âme en est encore émue, elle a été déchirée,
j'en ai été malade . Vous n'aurez d'autre hommage que
mes larmes elles ont été cruelles ! ne m'en parlez jamais,
je ne veux point de pareil présent . je ne le regarderai
de ma vie ! . »

Et, plus loin

« Vous, me voir ! Eh ! pourquoi faire ? Vous ne trou-
verez chez moi de quoi satisfaire ni vos yeux, ni votre
cœur, encore moins votre esprit . Que me voulez-vous donc ?
Quel desir vous tourmente et pourquoi n'est-ce que depuis
quelque temps ? Quelles crises avez-vous essuyées et, après
quelles longues peines, à quel port venez-vous chercher
du repos ? »

« Brûlerez-vous celle-ci, monsieur ? Je me souviens
qu'autrefois, par votre négligence, il est tombé de mes
lettres en d'autres mains (celles de Mme Retif) Je serais
au désespoir de causer de la peine à qui que ce soit (1) »

La lettre d'Élise était un refus, non seulement d'accueillir
le singulier présent qui lui était offert, mais d'accueillir
l'auteur lui-même . Voici la réponse du galant éconduit,
ou peice l'habileté du séducteur muni de sa redoutable
expérience

« 31 janvier 1777 — Fille aimable et généreuse dont je
me croyais oubliée ! Votre lettre est bien celle d'une amie
tendre et constante . Ne redoutez pas l'inconvénient dont
vous me parlez à la fin de votre lettre, je demeure seul
et pour toujours (2) . »

Le dialogue se poursuit « Vous demeurez seul et pour
toujours ? répond Élise le 1^{er} février . Quoi ! vous cherchez
des amis, tandis que vous n'avez pas su faire le bonheur
d'une femme qui devait être votre première et votre
meilleure amie ? Elle avait des talents, de l'adresse, de

(1) *La Malédiction paternelle*, II, 430-431

(2) *Ibid* , II, 432-433.

l'esprit Que vous faut il donc? Que penser de vous?
Et vos enfants Ni père tendre ni Suspendons le
jugement »

Mais Élise aimait Nicolas On devine la lutte qui se
livre en elle Le cœur l'emporte A une heure du matin
la noble fille ajoute les lignes suivantes

« Je ne suis que trop disposée à plaider votre cause
Puisque vous désirez tant mon cœur lisez v enfin ! il
vous aime il vous a toujours aimé ! Quel mot ma plume
vient de tracer ! Le méritez vous Nicolas (1)?

Le galant fut reçu le jeudi 6 février Il se montra chaud
ardent débordant d'amour répandant ces paroles brû
lantes que son imagination sensible lui inspirait avec tant
d'abondance et de couleur La pauvre fille en fut émue
grisée enfiévrée étourdie conquise Et quand Retif l'eut
quittée le soir même à minuit elle lui écrivait cette
lettre frémissante de passion

« Jeudi 6 février 1777 à minuit — Je vous ai vu aujour
d'hui et je ne vous ai rien dit ! Quoique — peut être —
je vous dois voir demain j'ai le cœur trop plein pour
passer tant d'heures qui vont s'écouler sans m'entretenir
avec vous Qu'en dites vous? ne me rendrai je point impor
tune ! Dis moi cher ah ! je n'ose l'écrire ! Est ce pour
toujours que tu m'aimes? Ton cœur ne te trompe t il pas?
Le simple plaisir de me revoir ne t'aurait il pas fait illu
sion? Combien de questions ! Je voulais gronder Je n'en
prendrais pas trop la route si je continuais Gronder !
et que pourrais je te dire que mon cœur ne désavoue?

« Depuis que je t'ai vu Retif je n'ai pas osé penser
tous mes sentiments ont été comme suspendus tout ce qui
s'est passé jusqu'à présent me paraît un songe après cinq
années d'absence me chercher m'aimer encore me le
prouver avec tant d'ardeur tant de vivacité ! me choisir

(1) *La Malédiction paternelle* II 434 435

pour ton épouse ! Ah ! que ta tendresse soit autant durable que sincère !

« Et comment supporter tout cela ? je suis encore dans une ivresse dont je ne puis sortir ! . Est-il donc bien vrai que tu m'aimes . comme je le desire, c'est-à-dire pour toujours ? Consulte-toi bien, je t'en conjure Surtout ne trompe pas ton Élisabeth ! Elle ne s'attendait pas à tant d'amour tu lui avais promis de ne chercher que l'amitié, elle s'en contentait, car c'est pour toi qu'elle t'aime, ne lui prépare pas de peines, Retif !

« P S — Je rouvre ma lettre elle est pour toi, je ne saurais la quitter, ni la finir O mon ami, sois constant, ne fût-ce qu'à l'amitié ! .

« Encore ! Mon cœur, — c'est sans mentir, — palpite en y pensant tu avais l'air si tendre ! je n'ai jamais eu tant de plaisir à m'entendre dire . « Que je vous aime ! » et ma mère me l'a souvent dit Adieu ! Je rêve . (1) »

Au moment où M^{lle} Tulout écrivait cette admirable lettre d'amour, elle avait trente-deux ans, Retif en avait quarante-trois Élise Tulout, pour la seconde fois, se donna à Nicolas Retif. « J'ai passé auprès d'elle, dit-il, les heures que je donnais à Virginie (2) » Mais dans quel état d'esprit ? Il nous renseigne précisément « Quelle différence de ce qu'elle était huit années auparavant ! Des faveurs me retinrent quelques semaines, après lesquelles se trouva cette jeune Lisette, — une amie d'Élise, — qui me fit fuir, de peur qu'elle ne devînt trop aimable Je ne revis ni l'une ni l'autre (3) » Encore en parlant de quelques semaines, notre homme exagère-t-il, dès le 18 février, Élise lui écrivait pour se plaindre de son abandon (4)

(1) *La Malédiction paternelle*, II, 437-439

(2) *Ibid*, II, 385

(3) *Monsieur Nicolas*, p 2940-2941

(4) *La Malédiction paternelle*, II 439

Cette lamentable histoire a dans les écrits de Monsieur Nicolas un double épilogue. L'auteur déclare que c'est par générosité qu'il a abandonné la malheureuse jeune femme (1), vu la passion qu'il n'aurait pas manqué d'éprouver pour cette jeune *Élise*, la petite *Lisette*, qu'il rencontrait chez elle. En sa « vertu » et sa « générosité » il avait voulu épargner à *Mlle Tulout* le spectacle « d'une infidélité désobligeante ».

Le second épilogue est plus ridicule encore. Retif découvre que *Mlle Tulout* était sa fille et que *Lisette* aussi était sa fille, comme il va découvrir que *Virginie* était sa fille, comme il avait découvert que *Thérèse* et *Louise* étaient l'une et l'autre ses filles, et que *Zésire* était sa fille. Depuis cette dernière paternité qui remontait à l'époque où Monsieur Nicolas avait huit ans sans compter les quatre filles que lui avait données *Agnès Lebègue*, notre homme avait enrichi le monde, comme on voit, d'un bon lot de jolies personnes, — et nous en omettons plus de la moitié pour ne pas encombrer ce récit. Par un hasard merveilleux, assurément, sinon des plus heureux, il devenait presque régulièrement l'amant des filles dont il avait embelli la terre, pour les rendre mères d'autres filles dont il risquait de nouveau — comme pour *Lisette*, — de redevenir l'amant. Et régulièrement il n'était instruit que trop tard des liens si étroits qui l'attachaient à ces charmantes créatures.

La rupture avec *Virginie* n'avait pas effacé dans le cœur de Monsieur Nicolas la passion qu'il éprouvait pour elle. Il s'arrêtait régulièrement le soir devant la demeure de la fée enchanteresse, « temple de l'amour ». « Les déchirements de la douleur étaient une sorte de volupté dont il était encore avide (2) ». Sa déplorable idylle lui avait inspiré une manière de romance qu'il venait chanter sous les fenêtres

(1) *Monsieur Nicolas* p. 294^o 2941

(2) *Le Quadragenaire* II 15

de l'infidèle Il la répétait en fondant en larmes (1) Ceci se passe sous Louis XVI La France est devenue le peuple le plus « sensible » de l'univers Tout le monde pleure et à tout propos, flots de larmes que nul ne répandit plus abondamment que Monsieur Nicolas, un record qu'on ne peut lui contester

Plusieurs mois s'écoulèrent Le 1^{er} juillet 1779, Retif aperçut Virginie chez une marchande de modes où elle avait été engagée comme fille de boutique (2) Delport, le bailleur de fonds l'avait abandonnée à son tour

Deux années s'écoulaient En juin 1781, Retif passant par la rue de la Harpe est arrêté par une petite terrine à lampion qui tombe à ses pieds Il lève les yeux, Virginie lui faisait signe de monter Il monta Retif ne venait-il pas de découvrir que Virginie était sa fille et un père n'a-t-il pas le devoir de s'occuper utilement de ses enfants ? Le succès grandissant de ses livres avait créé des relations à l'auteur du *Paysan pervers* Le prince de Bouillon l'estimait beaucoup Nicolas en profita pour lui présenter sa fille et la lui offrir pour maîtresse (3)

« J'amenaï Virginie par la main, dit-il

— C'est là votre fille, s'écria M de Bouillon

— Oui, mon prince

— Ah ! Monsieur, je la reçois comme le présent le plus précieux ! »

Le prince de Bouillon aima Virginie et lui fit un sort

Monsieur Nicolas vit une dernière fois sa fille Virginie, qu'il avait si bien casée, le 22 avril 1786 à la Comédie bourgeoise, — théâtre d'amateurs, — que l'abbé Viennet dirigeait rue Taranne. Virginie y tenait un rôle (4).

(1) *Le Quadragenaire*

(2) *La Malediction paternelle*, II, 387

(3) 23 avril 1786 *Mes inscriptions*, § 703 et note 3, p 192

(4) *Mes inscriptions*, § 1045, p 295

Elle était encore entretenue par le prince de Bouillon en 1788 (1)

Deux années après leur séparation le 20 avril 1780 Élise Tulout avait écrit à Retif par l'entremise de la veuve Duchesne libraire pour solliciter un rendez vous Elle avait un léger service à lui demander Retif répondit qu'il était malade et ne voyait personne (2) Si le remords peut alléger la responsabilité morale des fautes commises il est juste de dire que sa conduite avec la « délicieuse » Élise en inspirera à Monsieur Nicolas Quand il apprendra la fin prématurée de cette personne charmante si digne d'affection et d'estime et qui lui avait témoigné une si profonde tendresse il aura du moins la franchise de s'avouer comme il l'avait fait pour M^{me} Parangon que sa conduite envers elle avait dû contribuer à sa mort

(1) *Mon Calendrier* p 3809

(2) *Contemporaines* 2^e éd XIX (1785) lettre 34

XVII

“ LA VIE DE MON PÈRE ”

Retif était un homme de taille moyenne, large des épaules, d'une forte carrure, souple, agile, doué d'une singulière vigueur physique, vrai fils de paysans sains et robustes (1) Le chevalier de Cubières raconte que, l'ayant trouvé certain jour travaillant à l'imprimerie en costume d'ouvrier, par la chemise ouverte il avait entrevu sa poitrine « velue comme celle d'un ours (2) » Il avait un large front découvert, de grands yeux bleu foncé qui lançaient, dit Cubières (3), le feu du génie Le célèbre diplomate et philologue, Guillaume de Humboldt sera également frappé par la beauté et l'éclat de ce regard dont il parlera à Goethe avec admiration (4) Des sourcils noirs, en épaisses broussailles, surmontaient les paupières et les recouvraient en partie. Avec l'âge, la forte tête de Monsieur Nicolas ira s'enfonçant entre les épaules et il marchera légèrement voûté (5), une tête puissante, une figure captivante par ses traits et son expression Cubières dit qu'une dame fort honnête, le voyant pour la première fois à une époque où Monsieur Nicolas approchait déjà de la vieillesse, ne put

(1) *Monsieur Nicolas*, p 1196

(2) LACROIX, p 75

(3) *Ibid*

(4) Lettre du 18 mars 1792, DUHREN, p 326

(5) *Monsieur Nicolas*, p 1196

s'empêcher de s'écrier « Oh ! la belle tête ! » et lui demanda la permission de l'embrasser I Apollon sexagénaire ne se fit pas prier (1)

On le rencontrait l'air grave pensif préoccupé (2) Par moments il parlait tout haut, lançant des phrases des aphorismes auxquels les plaisantins, qui le croisaient dans la rue, répondaient plus ou moins grossièrement (3)

Ses vêtements étaient des plus simples Il se vantera de n'avoir acheté aucun habit depuis 1773 jusqu'au 6 décembre 1796 c'est à dire dans l'espace de vingt trois ans (4) Il allait vêtu d'un grand manteau bleu foncé à collet coiffé d'un chapeau de feutre noir aux larges bords (5)

Retif se mettait donc volontairement en son habillement au dessous de son état se présentant mal vêtu chez les censeurs du roi, chez les dames de qualité chez les gens en place qui le prenaient pour son domestique ou son commissionnaire et ne laissaient pas de lui dire parfois sans savoir à qui ils parlaient leur manière de voir sur son propre compte (6)

En pareil accoutrement il figure, avec les clercs de la basoche, au parterre de la Comédie Française mais l'écrivain y fait autorité On l'entoure durant les entr'actes pour l'entendre développer ses idées sur l'art dramatique ou il fait montre des connaissances que lui vaut une longue pratique des spectacles parisiens « Tout ce qui m'étonne, ajoute Retif c'est qu'on ne me refuse pas quelquefois la porte (7) » étant donnée la manière dont il était vêtu

(1) LACROIX p 75

(2) *Monsieur Nicolas* p 1340

(3) *Les Nuits de Paris* VII 1697

(4) BEAUNIER p 179

(5) P COTTIN p XCIII \ CIV

(6) *Le Memento* bibliothèque de l'Arsenal *Archives de la Bastille* ms 12469 bis f 68

(7) *Le Memento* bibliothèque de l'Arsenal ms 12469 bis f 80

Il ne se montre habillé soigneusement que quatre ou cinq fois l'année, quand il s'agit de voir des gens du monde pour lesquels il faut être bien nippé, au reste, dans cette manière de s'accoutreir populairement il entre un calcul vis-à-vis de lui-même « Étant habillé, je suis tenté de sortir dans le jour, d'aller voir des gens pour lesquels il faut être décentement vêtu je me retiens ainsi (1) »

Le 1^{er} décembre 1779, Retif se vante de ce que personne n'est jamais entré dans son appartement hormis le déménageur qui y a placé les meubles (2) De crainte d'être dérangé dans son travail, il ne donne à personne son adresse On lui écrit chez son libraire (3) Vient-on gratter à son huis, il ne se dérange pas pour ouvrir (4) Il fait lui-même son lit, mais non sa cuisine, car c'est un soin dont il a horreur (5) Il va prendre ses repas au dehors Les heures en sont encore celles qui étaient en usage du temps de Henri IV, prétexte à décliner les invitations à dîner qui lui sont faites de temps à autre Il faut une personnalité comme celle de Beaumarchais, qui s'est pris pour lui d'une grande sympathie littéraire, pour qu'il daigne accepter (6) Il était d'ailleurs très sobre, ne buvant que de l'eau Au café Manoury, place de l'École, où il va jouer aux échecs et lire les feuilles publiques, il prend un verre de bière (7)

Retif nous donne l'emploi de ses journées à la date de novembre 1778 il s'éveille sur les six heures du matin, travaille dans son lit jusqu'à onze heures, puis il va dîner

(1) *Le Memento*

(2) *La Malédiction paternelle*, III, 600

(3) *Le Memento*, f 67

(4) Lettres du 31 janvier 1786 à Mallet de Genève *Contemporaines*, 2^e éd, XXI (1786), lettre 143, et de Hédoin Le Malavois, 18 mars 1786, *ibid*, lettre 146

(5) *Le Memento*, f 67 v^o

(6) *Ibid*

(7) DUHREN, p 347.

Il est dehors jusqu'à deux heures après midi, occupé de ses affaires, après quoi il rentre pour travailler jusqu'à sept heures au moins qu'il n'aille au spectacle. Depuis huit heures jusqu'à onze heures du soir, et parfois beaucoup plus tard encore il se promène dans les rues de Paris, observateur de la vie populaire il ne craint pas de pénétrer dans les académies de jeu et de billard et dans les lieux les plus louches. De ces longues randonnées, aux stations nocturnes, sortiront les *Nuits de Paris*. Au Palais de justice il suit les audiences, il fréquente cabarets et guinguettes en quête de documents humains (1). Et fréquemment, rentrant tard dans la nuit, il travaille encore à la lumière des chandelles une ou deux heures, après avoir bu du café pour se tenir éveillé.

Retif écrit à cette époque en termes qui ne sont que trop vrais : « Je suis pour moi toute la terre (2) ».

Son travail même fait le fond de sa vie. Retif n'existe que pour son œuvre littéraire, et il en sera ainsi jusqu'à son dernier jour. À peine les contrariétés les plus vives, les peines de cœur les plus cruelles parviendront-elles à l'en distraire un moment. Ce bohème sale, mal odorant, pourri de vices ou se mêlant les aspirations les plus nobles et les plus généreuses, a été l'homme de lettres le plus homme de lettres sans doute qui ait jamais existé. Il l'était de nature, d'instinct, de tempérament. Retif a vécu pour observer pour penser et pour écrire, il est vrai que tout son bric à bric amoureux encombre horriblement son existence mais si grand qu'en soit le poids, ce n'a jamais été qu'un encombrement. Ses plaisirs pré-

(1) *La Malédiction* n° 5 et n° 111, et 201 — Les très nombreuses indications fournies par les 11 livres de *Retif* dans *Le Prolétaire moderne* ne sont contrôlées par le *Mémorial de la Vieillesse de France*, ms 12463 bis écrit par Retif au fur et à mesure de l'édition et pour un usage personnel.

(2) *Mém. n° 197*

férés, après les satisfactions que lui donne son métier d'écrivain, sont d'admirer les jolies femmes, le soir, dans les rues de Paris et de leur écrire des lettres qu'il leur fait parvenir sous les formes les plus diverses, puis de soulager, quand il le peut, l'une ou l'autre misère, d'être utile à quelque malheureux pris de vin ou à une fille perdue guettée par la police. Il éprouve un intense sentiment de bonheur à venir en aide aux pauvres gens (1). La voix la plus autorisée et la moins suspecte le dira un jour : il arrivait à Monsieur Nicolas de se dépouiller pour un vieillard dans l'infortune. Et puis ce qu'il appelle ses « aventures », mais au galant qui a passé la quarantaine, elles ne seront plus guère que sources d'amertume, en dépit des couleurs flatteuses sous lesquelles il n'hésite pas à se présenter encore.

« Si vous saviez combien il est séducteur ! fait-il dire à une jeune femme, en parlant de lui-même. Il est de ces hommes qui n'ont pas besoin d'être jeunes pour être aimés. Même son allure distraite, sa physionomie perdue dans ses pensées est délicieuse, car on sent qu'elle n'est pas affectée. Il ne dit mot qui ne soit l'expression d'un sentiment. Quand il fait un compliment, il est délicat et vrai. Il vous peint vos charmes en termes si parfaits que l'on doit aimer l'homme qui nous pénètre ainsi et avoue notre mérite (2). »

Monsieur Nicolas reconnaît au reste que, pour se diriger dans la vie, il n'est qu'un enfant et qui devrait être tenu en lisière. Or il n'a plus de conducteur depuis la mort du sage Loiseau (3). En affaires, il se fait berner par chacun, il est incapable de passer un contrat raisonnable avec un éditeur.

Sur la fin de 1778, M^{me} Retif, qui avait cessé de tenir

(1) *La Malédiction paternelle*, III, 594

(2) *Ingenue Saxancour*, III, 126

(3) *La Malédiction paternelle*, III, 654

des pensionnaires et s'était mise à travailler en modes à Joigny revint à Paris avec sa seconde fille Marion, âgée de quatorze ans sans rejoindre son mari qui continua à vivre seul en son logis de la rue de Bievre. Cependant, Nicolas allait prendre chez elle ses repas en payant son écot, comme il l'eût fait au restaurant. Agnès la fille aînée, était placée en apprentissage en un magasin de modes de la rue Saint-Denis où elle avait pour compagne une jeune fille Sara Dobée qui va jouer un grand rôle dans la vie de Retif (1). Mais la jeune Marion ne s'entendait pas avec sa mère qui avait de grandes qualités d'activité et d'intelligence beaucoup de dignité et de tenue dans sa conduite mais un caractère tranchant emporté. Marion alla demeurer chez des « dévotes » de la rue Mouffetard où elle restera jusqu'à sa vingtième année (2).

Avec la réputation que Retif s'était acquise, vinrent les relations d'hommes de lettres parmi lesquelles il y en eut trois d'éminentes. Sébastien Mercier l'auteur du *Tableau de Paris* et qui jouera un rôle en vue sous la Révolution, Beaumarchais et Pidansat de Mairobert. Ils lui furent des amis dévoués et leur attachement témoigne de l'estime où le tenaient les écrivains de valeur.

Les relations de Retif avec l'auteur du *Mariage de Figaro* datent du début de 1778. Beaumarchais avait installé dans un fort déclassé près de Kehl et qu'il avait obtenu du margrave de Bade une imprimerie pour une édition complète des œuvres de Voltaire. Il en offrit la direction à Retif qui aurait peut-être accepté si Beaumarchais avait consenti à imprimer les œuvres de Voltaire conformément à l'orthographe réformée que l'auteur du *Glossographe* préconisait (3).

(1) Monsieur Nicolas p. 3008

(2) *Ibid* p. 2935

(3) Lettre à Retif de Durand de Leullion du mardi 30 décembre 1777. La date 1777 est donnée par la concordance du jour de la

LA VIE

DE

MON PÈRE

Par l'AUTEUR du PAYSAN PERVERTI

Om	on p	rem f	Omibus p
V m	x	d	Il j
			Preb

Première Partie



A NEUFCHATEL,

Et se trouve à PARIS

Chez la Veuve DUCHESNE Libraire, rue
Saintjacques au Temple-du Gout.

1779

LE PÈRE DE RETIF DE LA BRETONNE
EDME RETIF CLERC DE PROCUREUR A PARIS
AGÉ DE DIX NEUF ANS

Fr tisples d led t on rg a de la V de mo p è s

le trouva pensif rêveur Retif souffrait lui même d'une de ses nombreuses peines de cœur Il en avait « l'âme déchurée » (1) Nicolas conta son tourment Murobert en versa des larmes et il ajouta

— Il est des gens qui sont malheureux sans qu'on s'en doute

Le 29 mars, Retif passant au Palais de justice, y vit beaucoup de monde rassemblé comme aux jours des audiences solennelles De là il se rendit chez Murobert pour y déposer des feuilles imprimées que celui ci devait revoir en qualité de censeur Il était onze heures et demie Murobert descendit le cahier en chantonnant et donna des bonbons à l'enfant du concierge, le caressa Apercevant Retif il lui demanda s'il savait des nouvelles

— Aucune

Retif l'accompagna quelque peu

— Pourquoi ne prenez vous pas votre carrosse?

— Il m'embarrasserait

— Ou allez vous?

— Je me promène

Ils deux amis arrivèrent à la chaussee d'Antin

— Mon ami dit Murobert laissez moi

Retif s'en revint par le boulevard (2)

Le soir sur les onze heures tourmenté d'un vague pressentiment Retif retourna au logis de son ami, rue Saint Pierre au Marais La porte était grande ouverte, la loge du concierge était vide Retif fut reçu par la femme de chambre Sophie

— Ah! monsieur vous ignorez!

— Un malheur?

— Monsieur! monsieur! il est sorti à dix heures il s'est rendu aux bains de Poitevin il s'y est mis il s'est

(1) *Nuits de Paris* \ 2316 2371

(2) *Ibid*

coupé les veines avec un iason et, ne mourant pas assez vite, il s'est tiré un coup de pistolet il expire (1) !

En souvenir de son ami, Retif grava une inscription sur la porte cochère voisine de la maison où Mairobert avait demeuré « Les gens m'ont regardé », observe-t-il (2) Et dorénavant, chaque année, le 29 mars, il reviendra rue Saint-Pierre-au-Marais Il y écrira sur la porte cochère « Il y a deux ans .. dix ans que Mairobert est mort » Il le demandera au portier comme s'il était encore en vie et, sur la réponse de ce dernier, s'en retournera tout en pleurant (3) Avant de périr, Pidansat lui avait encore paraphé par avance, sur le seul vu du titre, plusieurs de ses écrits La perte de cet ami intelligent, dévoué et de grand crédit devait lui être extrêmement sensible

A cette époque, cesseront les courses nocturnes, les incursions dans les tripots obscurs ou, du moins, deviendront plus rares « Tous les goûts s'éloignent, écrit Retif, et l'on n'a pas toujours l'activité de la jeunesse (4) » Pidansat fournissait à son ami un grand nombre de traits et d'anecdotes recueillis en sa vie d'informateur, nous dirions de reporter Ils complétaient les observations personnelles de notre auteur De ce moment, Retif prit la résolution, pour suppléer aux œuvres d'imagination dont il se lassait, aux romans remplis de vaines fictions, de n'écrire plus que des histoires vraies, de là naîtront ces œuvres qui ne périront pas *La Vie de mon père, Les Contemporaines, Les Nuits de Paris, Monsieur Nicolas*

Mais auparavant, il fera encore paraître le *Nouvel Abeillard, ou Lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus*, un de ces romans par correspondance alors si fort à la mode, ouvrage, dit Retif, « qui contient six modèles

(1) *Le Drame de la vie*, p 1121

(2) *Mes inscriptions*, p 180

(3) *Le Drame de la vie*, p 1122

(4) *Les Nuits de Paris*, X, 2325-2326 et 2438

de l'amour conjugal (1) » L'auteur voulait donner un pendant à la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau de même qu'il avait précédemment écrit *Le Nouvel Emile* (2) La première inspiratrice en fut une jolie charcutière Victoire Londo « Un jour, sortant de ma demeure, rue de Bièvre, je vis devant moi une fille charmante par la taille, la jambe et le pied elle était chaussée à talons très élevés et marchait avec une mollesse provoquante » Il la suivit jusqu'à sa demeure, rue Saint Victor, et se mit au travail dès qu'il fut rentré chez lui

« Tous les soirs je vins m'enivrer du plaisir de la voir et sa vue me mettait en verve J'écrivais le soir et le lendemain matin avec une inconcevable ardeur (3) » Il dit au reste « Ce n'était pas l'histoire de cette belle fille que je voulais faire mais l'histoire que j'aurais été charmé d'avoir avec elle » Retif imprima cet ouvrage lui-même en grande partie tout au moins chez André Caillau le frère de la veuve Duchesne son éditeur Il y venait travailler même les dimanches Ce fut un des livres qui valurent à notre auteur de notables bénéfices, 2 100 lb, environ 30 000 francs d'aujourd'hui (4)

Nous arrivons enfin à *La Vie de mon père* le chef d'œuvre de Retif de La Bretonne et qui suffirait à lui

(1) Lettre à Engelbrecht *Contemporaines* 2^e éd. XIX (1785) 17^e lettre

(2) *Le Nouvel Atellard* ou *Lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus* Neuchâtel et se trouve à Paris chez la veuve Duchesne 17 8 4 vol in 12 Voy LACROIX p 148 151 QUÉRAND XII 183 et MONSELET p 128 129 — Jolies illustrations par un de sinateur de l'école de Gravelot sans doute pour rapprocher l'édition de celle de *La Nouvelle Héloïse* illustrée par Gravelot lui-même

(3) *Mes ouvrages* p 4717

(4) *Mes Inscriptions* p 2^o1 On trouve dans *Le Nouvel Atellard* deux contes bleus dont l'un *Le Demi poulet* a été souvent repris et est devenu populaire mais ce qui sous la plume de Jean Macé passe dans le cou de Moitié de poulet est logé sous la plume de Retif dans une autre parlie de cet intèrre ant personnage

assurer une place éminente en notre littérature. Le meilleur des ouvrages de Retif par le fond, d'une admirable tenue morale, et par la forme exceptionnellement châtiée (1). Le succès en fut très vif, assurant à l'auteur un bénéfice de 4 800 livres, environ 60 000 francs d'aujourd'hui, succès qui s'est maintenu. Hormis les œuvres éditées pour l'usage de l'enseignement, il est peu de livres du XVIII^e siècle qui aient été si souvent réimprimés jusqu'à nos jours (2). Retif y a tracé un tableau, émouvant par sa simplicité même, de la vie des paysans de condition moyenne dans la France de l'ancien régime. Histoire de son grand-père, Pierre Retif dit le Fri et de son père, Edme Retif dit l'Honnête homme. Rien ne peut se comparer à ces pages au point de vue documentaire. Marmontel était, lui aussi, fils de paysan et d'une condition semblable à celle des parents de Retif, mais combien est pâle, exsangue, insignifiante la peinture qu'il fait de ses années de jeunesse au début de ses Mémoires, auprès de *La Vie de mon père* écrite par Monsieur Nicolas !

Ce seul ouvrage fait pardonner à Retif par un historien tout ce qu'il a d'ailleurs écrit, et en des pages trop nombreuses, de fastidieuses, de repugnant, d'écœurant parfois.

« Dans ce petit ouvrage, dit l'auteur lui-même, tout est sans art, sans apprêt, la mémoire y a tenu lieu d'imagination (3) » Il fut si simplement et naturellement écrit

(1) *La Vie de mon père*, par l'auteur du *Paysan perverti*. A Neufchâtel et se trouve à Paris chez la veuve Duchesne, 1779, 2 vol in-12, ornés de 14 gravures. Voy. LACROIX, p. 152-157. QUILRAND, VII, 547 et XII, 189-190, et MORSELLI, p. 129-131. Une troisième édition (1788) est fort augmentée et contient notamment la fameuse généalogie des Retif issus de l'empereur Pertinax, qui y est imprimée pour la première fois.

(2) Il en a paru une édition illustrée de documents contemporains, sous le titre *Le Village*, à la librairie Fayard. Collection des *Mémoires illustrés*.

(3) Cf. une lettre d'un cousin de Retif, receveur des tailles, à Grenoble, datée du 5 avril 1780, qui témoigne de l'exactitude des

que Retif le donna à l'impression avant même qu'il fût terminé. Une jeune fille, qui devait se faire elle-même une place distinguée dans la république des lettres. Mlle de Saint-Léger, lui écrivait :

« C'est le livre du Ciel que *La Vie de mon père* c'est sûrement celui que liront les bienheureux. On se sent à moitié élu d'éprouver la joie douce qu'il inspire il étend l'âme il la fait prêter comme un gant (1) »

Et les critiques contemporains d'un ton moins exalté furent unanimes à louer cette production si exceptionnelle par le fond et par la forme (2). *L'Année littéraire* lui est indulgente pour la première fois et dans son estime pour *La Vie de mon père* va jusqu'à comparer l'auteur du *Pornographe* au doux abbé de Saint-Pierre.

faits *Contemporaines* 2^e éd. XIX (1785) lettre 3^e. Il convient cependant de noter que l'acte de mariage — 27 avril 1713 — d'Edme Retif et de Marie Dondelme dans les registres paroissiaux de Sacy fait voir que la scène émouvante de l'union des deux époux devant le cercueil de Pierre Retif dans l'église de Niry doit être considérée comme une légende ou comme forgée par Monieur Nicolas.

(1) *Faits qui servent de base à la Prétention nationale* II 448

(2) Voir notamment *Le Journal de Paris* du 24 mars 1749

XVIII

LES PETITES MODISTES

Retif avait quarante-trois ou quarante-quatre ans, il publiait *Le Nouvel Abeilard* et *La Vie de mon père*, sa notoriété s'était étendue, il était recherché de plusieurs des plus hautes personnalités de son temps, quand il se livra à des occupations qu'il doit lui-même qualifier d'enfantilage et qui sembleraient invraisemblables chez un homme d'une originalité moins déconcertante que la sienne

On se souvient qu'en 1758, la jeune Zéfîre était placée en apprentissage chez une modiste de la rue de Savoie. Tandis qu'elle y travaillait, Monsieur Nicolas venait, aux carreaux des fenêtres donnant sur la rue, lui chanter de tendres mélodies et lui passer des lettres d'amour « pliées en éventail » par les trous des clavettes de fermeture du magasin. Quelque vingt ans plus tard, il remarqua un groupe de jolies modistes qui travaillaient au coin des rues Grenelle-Saint-Honoré et des Bons-Enfants (1) chez une dame Monclar, qui avait succédé en 1774 à la Devillers, modiste de la Du Barry. Retif se prit d'enthousiasme pour l'une d'elles, une jeune Bruxelloise qu'il nomme Amélie,

(1) Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 12469 bis, f. 64

et se mit le soir devant le magasin, à lui chanter des paroles d'amour et à lui glisser des billets pliés en éventail par les trous de boulon qui servaient à la fermeture de la boutique. Cette « aventure enfantine (1) » dura plusieurs années, sous des formes diverses. Retif y a attaché tant d'importance qu'il y est revenu à sept reprises différentes et avec détail dans *Le Quadragénaire*, dans *La Malédiction paternelle* (2), dans *Les Contemporaines* (3), dans *Le Drame de la Vie*, dans *Monsieur Nicolas*, dans *Le Calendrier*. Il y a consacré une comédie *La Marchande de modes* ou *Le Loup dans la bergerie* (4). Les notes du *Memento* encore inédites, s'y rapportent en grande partie (5). Et dans ces lettres aux petites modistes, où il ne fait que raconter sa vie, selon ses constants procédés pour séduire les femmes, on trouve plus d'un intéressant détail.

« Mon malheur écrit-il à l'une des gentilles midinettes, est d'avoir eu des passions trop vives. Elles se sont amorties, du moins les plus fougueuses, mais je n'en suis que plus sensible aux passions douces qui font notre bonheur. Mais où trouver ce que je désire? une indulgente vertu qui fasse grâce aux fautes involontaires et console lorsqu'on y est tombé, au lieu d'accabler de reproches. Voilà comme je voudrais faire, comme je voudrais qu'on me fit. Les torts ne sont nuisibles que par l'attention qu'on y fait. Ignorez-les, ils sont nuls la plupart du temps (6). »

(1) *Mon calendrier* p. 3810. — On doit se garder de confondre comme on l'a fait la Bruxelloise Amélie avec M^{lle} Schell, une jeune Viennoise que Retif rencontra en d'autres circonstances. L'auteur de *La Malédiction paternelle* fait nettement la distinction entre l'une et l'autre t. III p. 650-651.

(2) Ou cette aventure dit Retif est réalisée avec la plus scrupuleuse exactitude. *Le Drame de la vie* p. 1070.

(3) *Les Huit Petites Marchandes du boulevard*.

(4) Publ. dans *Ingénue Saxancour* I 131.

(5) Bibliothèque de l'Arsenal. *Archives de la Bastille* ms 12469 bis.

(6) Lettre de décembre 1779. Bibliothèque de l'Arsenal. *Archives de la Bastille* ms 12469 bis f. 79 r.

Retif pensait à sa femme Agnès qui aurait dû, estimait-il, fermer les yeux sur ses frasques

M^{me} Monclar avait huit filles charmantes, dont plusieurs travaillaient en son magasin avec les jeunes apprenties qui appartenaient à de bonnes familles bourgeoises (1). Au début, le cœur de Monsieur Nicolas balança entre Amélie la Bruxelloise et la blonde Agathe. Amélie était une belle jeune fille aux cheveux bruns, les sourcils noirs, le teint d'une blancheur qui attirait le regard, les mains fines et potelées. Elle avait la taille bien prise, elle se chaussait haut et avait un pied mignon. Le type de Jeanette Rousseau et de M^{me} Paragon. Elle avait surtout une manière de rire délicieuse. Ce n'était pas un rire éclatant de gaieté, mais qui avait quelque chose d'affectueux, plus séduisant que la gaieté. Agathe, blonde, les joues rosées, les lèvres incarnates, rappelait Zéfîre. Les premiers billets en éventail, les premiers impromptus fredonnés par Monsieur Nicolas, le soir, aux carreaux du magasin témoignaient de cet amour siamois. Agathe la blonde, disparut du magasin et Amélie devint l'unique objet de ces soins empressés. Cet amusement, dit Retif, devint parfois très vif (2). Il le sentait sans danger, car l'amour lui faisait peu depuis son aventure avec Virginie. Enfin ces scènes galantes avec de jeunes demoiselles, où le duo immortel était remplacé par un monologue continu, le faisaient travailler. Elles lui firent écrire *La Malediction paternelle*, livre destiné à l'une des jolies midinettes.

C'était le soir, sur les huit ou neuf heures, que les petites lève-nez de M^{me} Monclar, travaillant aux chandelles que l'une ou l'autre allait moucher de temps à autre, entendaient les chansons du galant inconnu et recevaient ses billets par les trous de boulon (3). Retif n'aimait pas seulement les

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2158

(2) *Ibid*, p. 2958-2959

(3) *Les Huit Petites Marchandes*, éd. Assézat, *Contemporaines du commun*, p. 191-193



LES PETITES MODISTES DE Mm MONCLAR
(Et t d s Cont mp nes)

modistes, mais les modes elles mêmes ou il était devenu parfait connaisseur. En rubans, en dentelles, en blondes et autres franfreluches, il était expert comme la cuillette la plus élégante et il fallait l'entendre disserter sur ce qui distinguait le chapeau à la Washington du chapeau à la Philadelphie (1). Ses notations du costume féminin sont d'une irréprochable précision. Avec emportement, avec acharnement il combattra tout ce qui tendra à rapprocher la coiffure ou la toilette des femmes de celles du sexe fort (2). Il consent à approuver les levites et les polonaises mais quel dangereux glissement ! « Le comble de l'effronterie dit Retif est la tendance qu'ont les femmes de rapprocher leur parure de celle des hommes. Elles ont pris nos chapeaux elles portent depuis peu leurs cheveux comme nos abbés je ne désespère pas de leur voir prendre quelque jour la c... » (3). Retif n'ose écrire le mot « culotte », et l'on peut noter à ce propos la grande réserve que l'écrivain met dans le choix de ses expressions, reculant devant le mot grossier ou trivial et dans ses descriptions, dans ses scènes les plus osées. Les lignes citées plus haut sont de 1780 l'époque des petites modistes et de *La Malédiction*.

A considérer les dates données par *Monsieur Nicolas*, l'épisode des modistes eut ses débuts en 1776 (4) il s'étendra jusqu'en 1780.

« Les trouées qui donnaient passage aux chevilles de fermeture dit Nicolas, m'étaient si commodes pour mes billets qui ne pouvaient être aperçus d'une autre que de celle qui les recevait que j'en écrivais tous les jours, et que c'était le plus agréable de mon amusement (5). »
Épîtres en éventail qui nous content par le menu la vie

(1) MONSELET p 183 DUHREN p 369

(2) *Le Contemporain* VIII 613 note

(3) *Les Contemporains* VIII 61^o

(4) *Monsieur Nicolas* p 2963 2964

(5) *Ibid* p 2965

que Nicolas menait à cette époque. Il vit libre, indépendant, il a refusé les places qui lui étaient offertes (1) S'il travaille, c'est par plaisir, bien que son labeur lui soit parfois lucratif. Il travaille la journée entière, s'il ne le faisait pas, il ne pourrait se souffrir lui-même. Après le souper seulement, il va au café lire les feuilles publiques, apprendre les nouvelles, ou se promener. Parfois il entre dans une académie de jeu ou de billards, mais ne paie jamais. « Je veux voir les hommes partout, écrit-il aux jeunes demoiselles, parce que cela tient à mon genre d'occupations. » Il s'est fait une philosophie et qui lui a permis de contourner son caractère bouillant, aussi est-il le plus heureux des hommes. Il se crée à lui-même des plaisirs que le commun ignore. « Tel est, mesdemoiselles, celui de vous écrire. » La lettre se termine ainsi. « Isole, je ne tiens plus à rien. J'ai encore un cœur, une femme raisonnable pourrait encore beaucoup pour moi, mais je suis pris comme l'oiseau auquel un enfant a mis un fil à la patte (allusion à son mariage). Je crois que si M^{lle} X (Amélie) me connaissait, elle ne me dédaignerait pas. J'en juge par ce qui m'arrive avec d'autres femmes, mais je crois, ma foi, que le sort a conjuré ma perte (2). »

Une fois le billet introduit dans le trou de boulon, qui avait un pouce d'ouverture, Nicolas, palpitant de joie, — « tant il est vrai que les hommes sont encore des enfants », dit-il, — allait chanter au carreau rue des Bons-Enfants, auprès duquel se tenait Amélie. Quand elle avait saisi le billet, le galant courait rue Saint-Honoré, — la maison faisait l'angle, — regarder au défaut du rideau, quelle était sa mine. A boutique fermante, les filles de la maison montaient auprès de leur mère, M^{me} Monclar, à l'exception

(1) Lettre du 3 novembre 1778, *Archives de la Bastille*, ms 12469 bis f 64. Ce document, parmi d'autres, réfute l'opinion de M. Grasillier (p. 45), qui attache Retif au service de la police à partir de 1767.

(2) Bibliothèque de l'Arsenal. *Archives de la Bastille*, ms 12469 bis, f 647.

de Victorine qui demeurait à ranger le magasin (1)

Les fils de Mme Monclar ne tardèrent pas à remarquer le manège du soupirant. Et voilà une plaisante comédie avec allées et venues, scènes de cache cache et de passe passe, détails comiques entre cet amoureux de quarante cinq ans, qui fait le pied de grue, et deux gamins qui s'amuse de sa folie. Nicolas devait se garder en outre de l'épicier de la rue de Grenelle un indiscret qui avait l'œil au guet, mais il avait noté que l'épicier soupait à neuf heures précises jusqu'à neuf heures et demie et il en profitait (2)

« Quand je vis Mlle X pour la première fois dit Retif son sourcil noir et sa blancheur me frappèrent. Je la regardai c'était un simple mouvement de curiosité. Je la regardai tous les jours. Insensiblement ce fut un besoin pour moi que de la regarder. Je chantonnai quelques compliments. Un peu d'attention de sa part me flatta. Elle chanta à son tour sa voix me ravit. Elle l'a fort douce son parler même est harmonieux et sonore. J'écrivis. Je m'attachai moi-même en lui écrivant plus que si j'eusse reçu des lettres d'elle. Cette obscurité même où elle est à mon égard augmente mes sentiments pour elle. Tout ce qui l'environne m'est cher. J'aime la maison qu'elle habite son quartier. Je m'y complais, je m'y trouve mieux qu'ailleurs. Dieux tout-puissants ! que serait ce donc si c'était elle-même ! Qu'est-ce donc que ce sentiment involontaire fondé sur une simple vue ? Il me surprend, m'étonne extase délicieuse (3) »

Les vers suivants donneront une idée des « impromptus » que Retif chantait aux carreaux des magasins de modes sur des timbres connus

(1) *Monsieur Nicolas* p. 2965-2966

(2) Lettre du 23 décembre 1779 Bibliothèque de l'Arsenal Archives de la Bastille ms. 12469 bis f. 85

(3) *Ibid* f. 69 v

Sur l'air de *La Cabane obscure*

Si vous étiez ma femme
 Vous feriez mon bonheur
 Et chaque jour ma flamme
 Redoublerait d'ardeur
 Crovez, fille charmante,
 Ce que vous dit mon cœur ·
 Mon âme bien aimante
 Efface la laideur (1)

En son dernier vers, Nicolas faisait allusion à son visage grêlé et qui avait perdu la fraîcheur de la jeunesse. Un de ses amis lui ayant reproché le plaisir qu'il trouvait à ces démonstrations amoureuses dignes d'un collégien en vacances, Retif lui répondait en termes touchants, ma foi !

« Ah ! mon ami, laisse-moi mes amusements enfantins, mes joujoux, les jeux de cache-cache, mes soupirs à l'espagnole, mes lettres à plis d'éventail, ma passion pour une aimable inconnue, tout cela est sans danger pour mes mœurs, pour mon repos, pour ma réputation et pour celle de la jeune personne qui en est l'objet. Pourquoi m'envier mon seul plaisir ? Pourquoi condamner la seule manière dont j'aurais dû, toute ma vie, faire l'amour (2) ? »

Les petites épîtres en éventail de Monsieur Nicolas ne tardèrent pas à lasser la belle Flamande, elle les brûlait sans les ouvrir. Retif s'obstinait à écrire des billets qu'Amélie livrait à la flamme d'une chandelle, sans y avoir jeté les yeux. Ce manège dura tout un été (3). Ce fut alors que le galant se tourna vers une des compagnes de sa « muse », Mlle Constance. Il la prit pour confidente, enfin, le jeudi 3 décembre 1778 (4), Constance lui fit tenir une réponse

(1) *La Malédiction paternelle*, III, 585

(2) *Ibid*, II, 541

(3) Lettre à Constance, Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms 12469 bis, f° 88-89

(4) Date exacte. Le 3 décembre 1778 était bien un jeudi

à ses nombreuses épistoles, la seule que, durant cette correspondance qui dura près de quatre années, il ait jamais reçue des madinettes qu'il accablait de chansons et d'écrits.

Nicolas venait de faire passer à la jeune modiste, « par la voie ordinaire », un de ses billets. Après en avoir pris connaissance, Constance souleva plusieurs fois le rideau qui voilait la fenêtre. Le galant se demandait ce que cela pouvait bien signifier. Il pleuvait, la rue était déserte quand il aperçut un petit rolet de papier, c'était la lettre suivante.

Je n'aurais pu me déterminer. Mon leur... vous faire la réponse que vous me demandez sans la confiance que me donne votre honnêteté. Je vais donc vous dire en deux mots ce qui paraît vous intéresser. M^{lle} N. n'est point dans le cas de contracter aucun engagement. Elle ne doit même pas rester à Paris. Elle dépend d'un père qu'elle aime et respecte infiniment. Actuellement, M^{lle} de M. doit repartir incessamment avec mademoiselle sa fille, qu'il n'est pas dans l'intention de marier. Adieu, Monsieur. Je puis vous assurer que toutes vos démarches seraient inutiles. Je le sais à n'en pouvoir douter. Si j'avais pu me déterminer plus tôt à celle que je fais aujourd'hui, il y a quelques jours que vous seriez instruit. Mais ma voisine (1) et moi n'avons osé passer le billet que j'avais écrit. J'ai tremblé encore à celui-ci que je vous prie de brûler. Je voudrais bien être sûre qu'il n'est pas tombé en d'autres mains. ()

Palpitant de bonheur, Retif courut au Palais Royal où il griffonna la réponse que voici.

Mademoiselle

Comment vous témoigner ma reconnaissance? Elle passe toute expression. Vous avez autant d'indulgence que de charmes. Les malheureux sont tendres et je suis le plus tendre des malheureux. Ce que vous me marquez me met au désespoir, mais si quelque chose

(1) Une jeune modiste que Retif appelle la demoiselle au nez en l'air.

(2) *La Malédiction paternelle* III 611. La suite de la lettre imprimée dans *La Malédiction* est évidemment inventée par Retif.

pouvait l'adoucir, c'est votre adorable bonté Permettez que je vous en marque ma gratitude lorsque le trouble sera un peu diminué Cependant qu'espérais-je? Hélas ! rien Il faut remplir mon sort (1)

Trois jours après, le 6 décembre (2), Monsieur Nicolas reprenait la plume, s'adressant à Constance Il avait un grand désir à lui exprimer et lui demandait humblement la permission de le faire Sa lettre l'a touché jusqu'aux larmes malgré la fatale nouvelle qu'elle lui imposait Il s'attendait à son sort sans espérer la bonté de celle qui l'en a instruit Dans quel trouble il se trouve ! Il redoute l'amour et c'est dans cette crainte même qu'il s'abandonnait à l'attrait qui l'attirait vers la belle Bruxelloise Son cœur avait le plaisir de l'adorer sans danger pour lui, sans danger pour elle, puisque, pour réaliser l'amour, il faut se parler « Je sens, dit-il en réponse à la lettre de Constance, je sens par l'émotion que me cause un papier insensible combien il est heureux pour moi qu'il ne soit pas de sa main »

Et il poursuit « Sais-je ce que j'écris? Daignez, Mademoiselle, ne pas faire attention au desordre de cet écrit Je suis un homme en delire et peut-être la prière que je vais faire en est-elle une preuve » Cette prière consistait à demander à M^{lle} Constance d'embrasser, au nom de Retif, M^{lle} Amélie avant son départ de Paris « Je vous supplie, par tout ce que vous avez de plus cher, de donner un baiser pour moi à M^{lle} X Ah ! si je pouvais le voir donner (3) ! »

Le 19 décembre 1778, Monsieur Nicolas rôdait, à sa coutume, autour de la boutique de M^{me} Monclar quand le plus jeune fils de la patronne lui glissa en passant

(1) Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms 12469 bis, f 70 v^o

(2) 1778 *Ibid*, f 75 v^o-76 v^o

(3) Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms 12469 bis f 75 v^o-76 v^o

— Elle n'y est pas elle est à Bruxelles

Retif dit qu'il chancela (1) La belle Amélie était reparti pour son pays

Mais Constance va prendre dans la pensée de Monsieur Nicolas la place de l'absente On a vu que chacune des grandes passions esthétiques de notre auteur n'avait pas tardé à se traduire en un grand effort littéraire, depuis Jeannette Rousseau, qui l'avait jeté dans l'étude du latin, jusqu'à Rose Bourgeois qui avait fait de lui un écrivain

« De la philosophie ! note-t-il, elle m'a quitté je n'en ai plus Une seule ressource celle de l'imagination me reste Des que je suis à la promenade ou au lit, une lumière charmante se présente Je crois voir M^{lle} X et lui parler Je veux écrire ce beau château en Espagne et, s'il est bien (2) »

En librairie, ce beau château en Espagne ne tarda pas à s'appeler *La Malédiction paternelle* trois volumes écrits pour gagner les bonnes grâces de M^{lle} Constance, qui lui avait griffonné un billet à propos de sa passion pour Amélie

Composée sur la fin de 1778 et le commencement de 1779 *La Malédiction paternelle* parut en août 1779 avec le millésime de 1780 (3) La première partie en est des plus remarquables par la puissance dramatique et l'énergie du récit puis l'œuvre se continue de la manière la plus imprévue et déroutante par l'impression, plus ou moins

(1) Le « Memento 183 et *La Malédiction paternelle* III 638

(2) Bibliothèque de l'Arsenal Archives de la Bastille ms 12469 bis f 16 v

(3) *La Malédiction paternelle* lettres sincères et véritables de N à ses parents ses amis et ses maîtresses avec les réponses Imprimé à Leipsick et se trouve à Paris chez la dame veuve Duchesne 1780 Trois parties en trois vol in 12 Les illustrations sont les meilleures que Binet ait dessinées et que Berthet ait gravées L'orthographe de l'auteur est régulière Voy LACROIX p 159 162 QUÉLARD XII 163 et MONSELET p 131 132

fidèle (1), des lettres aux petites modistes « Livre amer douloureux, plein de rage et de désespoir », dit Gérard de Neival (2) Lacroix estime que le début en est de Pidansat de Maubeert, qui se suicida pendant que l'ouvrage se composait, après quoi Retif l'aurait terminé à sa manière Supposition gratuite, nous partagerions, tout au contraire, l'opinion du *Journal de Paris* « Il ne faut qu'avoir lu quelques pages de ce roman pour deviner à qui nous en sommes redevables Personne n'a aujourd'hui les qualités ni les défauts de cet écrivain (Retif) : une énergie peu commune, des peintures de la vertu pleines d'enthousiasme, des tableaux terribles du vice et de ses suites hideuses, une imagination presque incroyable et, par-dessus tout, beaucoup de singularité (3) »

La partie la plus intéressante du livre est dans la peinture de la vie que menaient à Paris les jeunes gens de province appartenant à la moyenne bourgeoisie

En son *Drame de la vie* (4), Retif déclare que dans *La Malédiction palernelle* l'aventure des petites modistes est contée « avec la plus scrupuleuse exactitude », mais en son *Memento* il fait le départ de la réalité et de l'invention En des lettres à Constance, il donne les motifs pour lesquels certaines parties de ce livre, écrit pour elle, sont modifiées sur la réalité Et l'on y trouve cette déclaration infiniment précieuse à qui fait usage des autobiographies de Monsieur Nicolas

« J'ai fait comme les graveurs qui dessinent un édifice non achevé J'ai mis les choses comme j'aurais désiré qu'elles arrivassent (5) » Retif écrira plus d'une fois les choses comme il aurait désiré qu'elles arrivassent Et

(1) On en peut juger par *Le Memento des Archives de la Bastille*

(2) *Revue des Deux-Mondes*, septembre, n° 1086

(3) *Journal de Paris*, 25 novembre 1779

(4) P 1070

(5) Lettre du 30 novembre 1779 Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms 12469 bis, f. 89

UNE PAGE DU MEMENTO AUTOGRAPHE
DE RÉTIF DE LA BRETONNE

Bibliothèque de l'Assemblée nationale 12 469 b

c'est bien ce qui rend d'un usage si déluil *Le Quatuor* d'écure
La Dernière Aventure d'un homme de quarante-cinq ans
Le Drame de la vie Monsieur Nicolas, qu'il convient de
 contrôler par les documents d'archive par les nombreuses
 correspondances par le *Memento* et les *Inscriptions*.

Les trois volumes de *La Malédiction palerrelle* écrits
 publiés imprimés pour Mlle Constance ont paru
 l'auteur s'empresse d'en faire hommage à sa sœur
 Combien il était ému en songeant à l'accueil que trou-
 verait son envoi ! Hélas ! le pauvre Nicolas ne recut pas
 le moindre accusé de réception Sur la fin de janvier 1780
 il écrit à la demoiselle pour lui demander si elle a lu les
 volumes et ce qu'elle en pense Et il eut la douleur de
 constater que Constance brûlait la lettre sans se donner
 la peine de l'ouvrir Désespéré de voir s'effondrer ses
 beaux rêves bleus, Monsieur Nicolas vint en sa chère St
 Louis pour y graver au mur d'un jardin « sur
 la boîte de la lanterne » la date commémorative
 « 28 jan 1780 *Arsa epistola* » (28 janvier 1780 Lettre
 brûlée) (1)

La fin de cette correspondance unilatérale fut, pour le
 pauvre Nicolas, une vive douleur « Je me suis privé d'un
 ressource, d'un amusement agréable et, plus que tout
 cela de l'antidote contre une passion que je voudrais
 pouvoir me cacher à moi-même (son amour pour Vir-
 ginie) » Ces lettres sans contre-partir lui étaient devenues
 une occupation douce, attrayante « Je me suis écrit
 depuis huit jours, écrit-il cinq ou six fois la semaine
 main c'était une habitude et un délassement précieux
 qu'on m'ôte et qui me laisse un vide pénible (2) »

Et bien des années plus tard, en repensant à cette époque
 où il avait joué si naïvement le *Roméo* des *Malédiction*

(1) Mes *Inscriptions* p. 1

(2) *La Malédiction palerrelle* III 24

Juliette indifférente « Lorsque je me rappelle toute ma vie, je ne saurais m'empêcher de convenir que les années 1777 et 1778 et les premiers mois de 1779 en ont été les temps les plus calmes c'était un plaisir doux, mais continuél, sans impatience, sans jalousie (1) »

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2972

“ LA PAYSANE PERVERTIE ”

« Le temps qui suivit, ajoute Retif, depuis 1779 jusqu'au dernier jour d'août 1780, fut un temps de mort et de douleur mais le 1^{er} septembre je me sentis du nerf et je composai *La Paysane pervertie* en trente jours (1) » quatre volumes ! L'ouvrage ne paraîtra qu'en 1781 sous le titre « *La Paysane pervertie ou Les Dangers de la ville ou Histoire d'Ursule R* sœur d'Edmond le paysan mise au jour d'après les véritables lettres des personnages (2) » Le livre avait été rayé, en 1782, de la feuille des permissions par le directeur de la librairie Neville et la censure le retint pendant deux ans, encore fallut-il dans un nouveau tirage, en modifier le titre pour en effacer les mots auxquels l'auteur tenait le plus *La Paysane pervertie* (3)

Nougaret venait en effet de publier une *Paysanne pervertie* en réplique au *Paysan* de son ami Nicolas ce qui mit

(1) *Monsieur Nicolas* p 29,° confirmé par *Les Inscriptions* § 13 p 12

(2) Par l'auteur du *Paysan perverti* Imprimé à La Haye se trouve à Paris chez la veuve Duchesne 1784 8 parties en 4 vol in 1^o avec illustrations de Binet gravées par Le Roy Girard le jeune et Berthet Voy Lacroix p 225 233 QUÉRARD XII 185 186 et MONSELET p 144 147

(3) *Les Dangers de la ville ou Histoire d'Ursule R* Imprimé à La Haye 1 vol in 12 1785

ce dernier dans la plus grande fureur De ce jour Retif ne cessera de poursuivre de ses brocards les plus acerbes celui qu'il nommera Regret, Negret, ou Neguillon, — Nougaret, dit Retif, était presque mulâtre (1). — P'rogres, Gronavel, Mamonet, — « sorte de singe fort laid de l'île de Ceylan », — souligne Monsieur Nicolas (2) Nougaret était en effet fort laid et généralement très mal habillé

Le succès du roman de Retif fut très vif en France et à l'étranger Il ne connut cependant pas les quarante-deux éditions en traduction anglaise qu'un humoriste fit miroiter dans l'imagination de l'auteur (3) Traduit en allemand, le roman ne le fut jamais en anglais

A propos de *La Paysane*, Guimod de la Reynière écrivait à Retif

« Nous n'avons rien dans notre langue d'aussi énergiquement pensé, ni d'aussi fortement écrit la plume brûle le papier, toutes les passions animent cet ouvrage qui ne peut être que celui d'un homme de génie (4) »

La comtesse de Rivarol, après avoir lu le livre, priait Retif de lui faire l'honneur de passer chez elle. « Cet admirable ouvrage, assure-t-elle, l'aurait fait revenir de sa prévention contre les hommes, puisque c'était un homme qui l'avait fait (5) »

Au reste Retif ne déclare-t-il pas lui-même « L'ouvrage que vous venez de voir, lecteur, est pris dans la belle nature, telle qu'elle existe au village, la religion, l'honneur triomphent de la perversion et du libertinage . Malheur

(1) RETIF, *La Jolie Mercière*, ap *Collection des plus belles pages*, éd. Mercure de France, p. 227

(2) *La Malediction paternelle*, I, 56, note

(3) *Faus qui servent de base à la Prévention nationale*, II^e, 410

(4) *Les Contemporaines*, 2^e éd., XXI (1786), p. 346

(5) *Ibid.*, XIX, lettre 138

à celui que ces lettres n'auront pas ému touché, déchiré il n'a pas l'âme humaine, c'est une brute (1) »

Retif s'est inspiré des aventures à Paris de sa sœur Geneviève — Javotte comme la nommaient ses frères — en les amalgamant avec celles d'Ursule Rameau qui appartenait à l'une des deux meilleures familles de Sacy L'auteur avait d'ailleurs composé une table des noms des personnages du *Paysan* et de *La Paysane*, et qui devait figurer à la fin du tome IV du second de ces deux ouvrages mais la censure paraît en avoir interdit la publication et on ne la trouve que dans un petit nombre d'exemplaires des *Figures du Paysan pervers* publié en 1785 (2)

Aux faits tirés de la vie de Geneviève Retif et d'Ursule Rameau Retif aurait pu joindre ceux que lui aurait fournis l'existence à Paris d'une de ses cousines Jeanne fille d'Etienne Retif marchand forain à Mitry que ses débordements avaient fait enfermer à la Salpêtrière le 16 octobre 1754 à la requête de son oncle Edme Retif marchand dans la cour de l'hôtel de Soissons Jeanne Retif ne cessait de se faufiler avec des soldats aux gardes des postillons de bonne maison des garçons de cuisine aux Invalides Elle était femme de chambre et poussait les enfants des familles ou elle servait à voler leurs parents Aux observations que lui avait faites son oncle elle avait répondu en le faisant battre jusqu'au sang par un de ses amants Décrétée d'ordre du roi le 23 juin 1754 elle se cachait dans les taudis du Gros Caillou ou elle ne put être découverte qu'en octobre pour être menée à l'Hôpital général Comme Geneviève Retif elle finit par faire un mariage inespéré Jacques

(1) *La Paysane perversie* IV 300

(2) *Les Figures du paysan pervers* Retif de La Bretonne invenit Binet delineavit Perthet et Leroi incuderunt Sans nom et sans date (1785) in 12 Même titre pour les *Figures de la paysane perversie* un vol in 12 La mention R de La B invenit au bas des gravures est intéressante pour marquer l'influence directrice de Retif sur ses illustrateurs Voy LACROIX p 233 237

Patissel, garçon d'office aux Invalides, vint la réclamer à la Salpêtrière où il s'engageait à l'épouser, à quoi l'oncle Edme consentit sous la condition que la cérémonie nuptiale aurait lieu à la Salpêtrière même avant la mise en liberté, ce qui fut fait (1). Jeanne avait vingt et un ans

La Paysane pervertie est l'harmonieux complément du *Paysan* : on y trouve le même sentiment juste et pittoresque de la nature, la même connaissance de la vie rustique et du caractère des campagnards. L'action atteint par moments à une intensité d'émotion dont il est difficile de se défendre, malgré la longueur du récit, le mauvais goût de maint détail, et plus d'une page insipide ou écœurante. Œuvre d'une pensée exceptionnellement puissante, dépourvue d'éducation littéraire, sans notion de la mesure et qui s'abandonne sans réflexion à l'inspiration du moment, ces quatre volumes n'ont-ils pas été écrits en l'espace d'un mois ? On y trouve de place en place des passages remarquables, le suivant notamment où se justifie le mot de « génie » appliqué par les contemporains à la pensée de Retif de La Bretonne et qui ne peut guère lui être contesté.

C'est la doctrine microbienne de Pasteur, définie dès 1780 avec une précision et une vie qui ne laissent presque rien à désirer.

La peste, dit Retif, la rage, la gale, les maladies secrètes n'existent pas en nous. Ce sont des êtres moraux pour ainsi dire qui, une fois engendrés, s'étendent, se propagent, se conservent comme des germes d'animaux des années entières, sans altération. Cela est presque inconcevable, à moins de considérer ces miasmes en germe comme des animalcules imperceptibles, dont les semences ont la faculté de se conserver longtemps et qui ne se développent que dans le corps humain ou, du moins, dans les corps animés. Le venin des reptiles doit être regardé comme différent car il ne se conserve pas (2).

(1) Voyez le dossier de Jeanne Retif aux Archives de la Bastille, bibliothèque de l'Arsenal, ms 11878, f 90-110

(2) *La Paysane pervertie*, III, 65-66

Ces lignes ne sont elles pas véritablement étonnantes à l'époque ou elles ont été écrites, écrites par ce pauvre hère qui découvrait par la seule force de sa pensée, après avoir chanté l'amour aux petites modistes de la rue de Grenelle Saint Honoré, une des plus belles conquêtes de la science moderne? Il n'a ni laboratoire, ni tubes de bouillon ni plaques de culture mais sa pensée qui le guide avec précision jusqu'à cette surprenante distinction entre le venin, le poison que les reptiles peuvent introduire dans notre organisme, et les microbes les bacilles des maladies infectieuses

Il est vrai qu'en 1673 Leeuwenhoeck avait trouvé des bactéries à l'aide du microscope, dans le tartre dentaire et dans les infusions végétales, et aussi que Muller en 1773 grâce à des instruments d'optique perfectionnés venait de développer ces découvertes, mais il faut arriver jusqu'aux travaux d'Ehrenberg (1833) et à ceux de Pasteur pour rencontrer une définition de la vie et du rôle des microbes comparable à celle que Retif par la seule force de la réflexion — tel Le Verrier découvrant la planète Neptune, — donnait du monde bacillaire et microbien en un roman rustique

Dans le même ordre d'idées Retif a été plus loin. Précédant encore Pasteur dans la voie où l'illustre savant se couvrira de gloire, il montre dès le XVIII^e siècle l'atmosphère imprégnée de vie « toute saturée d'une multitude d'insectes invisibles qui flottent dans les airs »

Quand on examine la nature avec le microscope quel spectacle ! Une goutte d'eau contient des milliers d'êtres qui sont doués d'organes qui se meuvent qui vivent qui se battent entre eux et quand on vient à examiner leur origine on trouve que sans doute ils en sont redevables à une prodigieuse multitude d'insectes invisibles qui flottent dans les airs de sorte qu'on a tout sujet de croire que toute l'atmosphère est imprégnée de vie (1)

(1) *L'Ecole de pères* III 230

Cent ans, plus tard la discussion entre Pouchet et Pasteur occupera plusieurs années les laboratoires. Il s'agissait des organismes producteurs de fermentations Pouchet soutenait la thèse de la génération spontanée, tandis que Pasteur, dont la doctrine devait triompher, estimant qu'il y avait apport de germes par l'atmosphère, et sans doute ne se doutait-il pas qu'un pauvre diable d'homme de lettres, errant la nuit dans les rues de Paris, un siècle avant lui, produisait les mêmes idées

En 1784 Retif donna une fusion de ses deux ouvrages, sous le titre *Le Paysan et la paysane pervertis* (1), dont l'édition peut être regardée comme le modèle accompli du système orthographique, — si judicieux et recommandable par un grand nombre de points, — adopté par l'auteur De nos jours un écrivain d'une énergie singulière et d'une admirable concision a donné une adaptation abrégée du *Paysan-paysane*, publiée en feuilleton par un de nos grands quotidiens et, peu après, en librairie (2)

(1) *Le Paysan et La paysane pervertis* ou *Les Dangers de la ville* , par N -E Retif de La Bretonne Imprimé à La Haye, 1784 16 parties en 4 vol in-12 Illustré Voy LACROIX, p 251

(2) *Le Paysan et la paysanne pervertis* par Retif de La Bretonne, adaptation en un volume, par Maurice Talmeyr, Paris, A Dupret: in-16 La courte préface de Talmeyr est très remarquable

JAVOTTE SŒUR DE RETIF (la Paysanne perdue) DÉBARQUANT DU COCHE
DAUXERRE AU PORT SAINT PAUL

D s i f d i p t e o t l e d i i S i t L

Dessin de Binet gravé par Berthet (Extrait de la Paysanne perdue)

“ LES CONTEMPORAINES ”

Depuis la suppression de *La Paysane pervertie* par le directeur de la librairie, Retif trembla nuit et jour pour sa liberté. Il était poltron à l'excès et son imagination accroissait encore les motifs de poltronnerie en multipliant dans sa pensée les dangers entrevus. Fontanes, qui fréquentait chez lui, avait eu l'imprudence de lui redire un propos du lieutenant de police : une lettre de cachet portant l'incarcération à la Bastille était prête à être signée.

Retif songeait à fuir. Fuir ! fuir ! Ce devint pour lui une obsession. Cependant il commençait la publication de l'œuvre la plus importante de sa vie, du moins par les dimensions : *Les Contemporaines*.

Une première série, *Les Contemporaines* ou *Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent* comprend dix-sept volumes publiés de 1780 à 1782 (1). C'est la série que Retif appellera « *Les Contemporaines mêlées* ». Une seconde série *Les Contemporaines du commun* ou *aventures des belles marchandes, ouvrières, etc.*, comprend treize volumes et a été éditée en 1782-1783 (2). Une troisième série *Les Con*

(1) Par N. Impr. à Leipsick chez Büschel et se trouve à Paris chez Belin et chez l'éditeur rue de Bièvre. Illustré. — Sur les trois séries des *Contemporaines* voy. LACROIX p. 162-197. QUÉRARD VII 544. XII 183-184 et MONSELET p. 132-134.

(2) Par N. E. R. de La B. Imprimé à Leipsick chez Büschel et se trouve à Paris. Illustré.

temporaines par gradation, ou aventures des jolies femmes de l'âge actuel suivant la gradation des principaux états de la société, comprend douze volumes. La composition en fut achevée le 14 novembre 1781 et l'impression, à la fin de juin 1785 (1)

Nous avons ainsi pour les trois séries un ensemble de quarante-deux volumes, de format in-12, illustrés d'estampes dont le dessin est généralement de Binet et la gravure de Berthet, mais Retif, qui savait tenir un crayon, a maintes fois imposé ses conceptions à son illustrateur, notamment en réduisant systématiquement les pieds de ses héroïnes à des dimensions lilliputiennes et en faisant saillir leur goïge en globes aussi fermes que rebondis. À ces illustrations Retif attachait une extrême importance. Il lui arriva de se priver du nécessaire pour en faire les frais, tandis que ses admirateurs les regrettaient car elles faisaient monter le prix de ses livres au point d'en entraver la diffusion (2)

Dans leur ensemble *Les Contemporaines* constituent une des œuvres les plus étranges et en somme, avec les réserves qu'il convient de faire ici encore, une des œuvres les plus intéressantes de notre littérature. Elles eurent grand succès d'estime, de curiosité et de scandale. Retif en tira 27 000 livres de droits d'auteur (3), environ 300 000 francs de valeur actuelle. Et cela malgré les contrefaçons qui firent grand tort au débit (4)

(1) Par N-E R de La B Impr à Leipsick, chez Böschel, libraire, et se trouve à Paris, chez la veuve Duchesne, rue Saint-Jacques. Gravures *Les Contemporaines* ne furent pas imprimées à Leipsick, mais à Paris. *Mes inscriptions*, p. 10. Pour les dates, voyez *Monsieur Nicolas*, p. 2981-2982.

(2) Voyez la lettre signée Vittier, datée de Bordeaux, 4 septembre 1784, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 110.

(3) *Mes inscriptions*, p. 321.

(4) L'ouvrage entier a été réimprimé en 1825, Paris, Peytieux, 38 vol. in-12.

De 1781 à 1788 Retif donna des trente premiers volumes une seconde édition extrêmement précieuse par les nombreuses additions qu'il y a insérées, lettres originales documents biographiques morceaux de polémique Cette seconde édition est plus rare que la première

Les quarante deux volumes des *Contemporaines* contiennent 272 nouvelles et 444 historiètes Retif y travailla six ans (1) Elles furent suivies des *Françaises* (2), quatre volumes et les *Françaises des Parisiennes*, quatre volumes également (3)

Les *Parisiennes* furent suivies des *Filles du Palais Royal* en trois parties que Retif imprima en 1789 mais que la censure refusa de laisser paraître Cubières Palmézeaux déclare que l'œuvre était d'une obscénité révoltante (4), et sur ce témoignage les modernes ont renchéri « Les faiseurs de dictionnaires dit très justement Monselet ne manquent jamais d'ajouter à la mention du *Palais Royal* « Production infâme » Il serait au moins convenable qu'ils n'exprimassent pas leur opinion sur un livre qu'ils n'ont pas lu Le *Palais Royal* n'a rien de plus infâme que le *Paysan perverti* et les *Contemporaines* »

(1) *Monsieur Nicolas* p 298^o

(2) *Les Françaises* ou XXXIV exemples choisis dans les mœurs actuelles propres à diriger les filles les femmes les épouses et les mères A Neuchâtel et se trouve à Paris chez Guillot 1786 4 vol in 12 Illustré — Voir MONSELET, p 148 150 et LACROIX p 241 247 Les quatre volumes des *Françaises* furent écrits en un mois 24 mai 24 juin 1785 *Mes inscriptions* § 517

(3) *Les Parisiennes* ou XL caractères généraux pris dans les mœurs actuelles propres à servir à l'instruction des personnes du sexe A Neuchâtel et se trouve à Paris chez Guillot 1787 4 vol in 12 Illustré — Voy MONSELET p 150 151 et LACROIX p 247 250

(4) CUBIÈRES DE PALMÉZEUX éd Lacroix p 44 L'ouvrage parut en 1790 sous le titre *Le Palais Royal* A Paris au Palais Royal d'abord, puis partout, même chez Guillot 3 volumes in 12 Illustrés Voy MONSELET p 163 165 QUÉRARD XII 188 et LACROIX p 338 342

Vinrent enfin *Les Provinciales* ou *l'Année des Dames nationales*, « histoire jour par jour d'une femme de France (1) ». Enfin les *Tableaux de la vie* ou *Les Mœurs du XVIII^e siècle* avec illustrations reproduisant en réduction les célèbres estampes in folio de Freude berg et de Moreau auxquelles le texte, — et qui n'est pas entièrement de Retif, — sert de commentaire (2).

Les *Provinciales*, conclut Retif portent les *Contemporains* à soixante-cinq volumes (3)

Historiettes, — nous dirions aujourd'hui « nouvelles », — prises dans la réalité Retif avait l'habitude, dit Palmézeaux (4), « d'écrire tous les soirs, en rentrant chez lui, ce qu'il avait vu dans la journée » Ce fut la base d'un grand nombre de ces récits, puis ses amis lui fournissaient des canevas sur lesquels il développait sa pensée, notamment Pidansat de Manobert. Les *Contemporaines* contiennent même quelques-uns de ces canevas imprimés tels que Pidansat les a fournis (5). Retif eut ainsi des collaborateurs de marque, depuis Beaumarchais jusqu'au charmant et spirituel Favart, créateur de l'Opéra-Comique et qui professait pour Retif une vive admiration (6). Aussi bien Retif invitait ses lecteurs à lui faire parvenir, sous l'adresse de son libraire Maradan, rue des Noyers, les anecdotes féminines venues à leur connaissance « Je ne ferai que rédiger, le public sera le véritable auteur de

(1) *Année des dames nationales*. A Genève et se trouve à Paris, 1791-1794, 12 vol in-12 Gravures Voy. MONSELET, p 165-172 LACROIX, p 344-368, QUÉRARD, XII, 188.

(2) *Tableaux de la vie ou les mœurs du XVIII^e siècle*, avec dix-sept figures en taille douce A Neuwied et à Strasbourg, chez Treuttel, s d, 2 vol in-18 Voy MONSELET, p 160-165

(3) *Monsieur Nicolas*, p 3133

(4) Publ par Lacroix, p 58

(5) *Les Contemporaines*, I, 2

(6) Lettre de M^{lle} de Saint-Leu, 8 août 1780, *Contemporaines*, 2^e ed, XIX (1785), lettre 47

cet important ouvrage (1) » Système qui donnait une base réelle aux récits et piquait la curiosité

« Combien de fois dit Retif au milieu des rues ou je méditais silencieusement parmi les embarras des chars rapides des pesantes voitures de bois, de boues de pierres, environné de troupeaux de moutons et de bœufs entraîné par la foule qui sortait des églises des spectacles ou qui poursuivait un voleur, combien de fois ne me suis je pas vu arrêté par le bras

— Vous avez peint Monsieur un tel ou Madame une telle c'est leur aventure mot pour mot (2) »

Procédés realistes qui ne laissaient pas d'avoir des inconvénients En vain, l'auteur déclarait il qu'il ne visait jamais un particulier, que les noms de ses récits étaient toujours modifiés (3) Laissant de côté les Iris les Sylvie les Clitandre et les Lindor Retif donnait à ses personnages des noms de forme courante pour reprendre le mot d'une chanson célèbre ses personnages s'appelaient « comme tout le monde » Il situait les faits en des endroits précis en des rues déterminées, en sorte que plus d'une fois des rencontres de noms de lieux de situations, de professions amenèrent d'honnêtes gens à se reconnaître en ces historiettes ou les secrets d'alcoves étaient mis au grand jour et de là pour le pauvre Nicolas cent mésaventures Vainement le malheureux auteur assurait il que « la plus forte preuve qu'une histoire n'appartenait pas à la personne désignée, c'était que son nom s'y trouvait employé » (4) puisque les noms n'étaient jamais conformes aux originaux — les particuliers et surtout les

(1) *Nuits de Paris* VIII 1919

(~) Cité par MONSELET *Oubliés* p 187 188

(3) *Les Contemporaines* IX (1781) p 2 Avis de l'éditeur — Cf lettre à Milan 12 octobre 1783 *Faits servant de base à la Pré*
lention nationale p 424

(4) *Contemporaines* IX (1781) p 2

particulières, qui s'y trouvaient nommés en des histoires compromettantes, se plaignaient et de toute façon

« Je n'allais pas une fois chez mon censeur, dit Retif, que je n'entendisse parler d'une plainte nouvelle (1). » Des Messieurs, des dames même le rencontrant dans la rue se précipitaient pour le gifler (2). Le fils de l'imprimeur Delaguetle, en qualité de gendre d'une « contemporaine », l'attaque dans l'obscurité en lui déclarant que deux cents personnes dans Paris lui veulent la mort jurée (3). Chez le censeur royal Butel-Dumont, un M. de Beauregard, « froid et beau parleur » voulut se jeter sur l'écrivain. On eut grand'peine à le contenir. Il traitait Retif d'ivrogne. Celui-ci dut s'engager à faire disparaître son nom de la nouvelle édition de l'ouvrage et toute allusion se rapportant à lui. En ses *Inscriptions*, Retif avoue d'ailleurs qu'il avait songé à Beauregard en composant *Le Ménage parisien* (4).

« Les bonnetières de la 118^e nouvelle se sont reconnues, lui dit un de ses amis, ainsi que la mercière qui en a pleuré, la boulangère, la pâtissière, la bouchère, la regratière, la fruitière, et la crémière, la perruquière, la tapissière, la lunettière, l'horlogère, la tabletère. . et la fille de boutique, hem ! en a-t-elle fait du bruit !

— C'est une de celles, répond Retif, qu'on a le plus faussement appliquées

— Et la brocheuse et la lingère. Je pourrais vous citer toutes vos nouvelles, par exemple . les quatre petites ouvrières. .

— Je ne les ai connues qu'après, répond Retif. J'avais

(1) *Nuits de Paris*, XI, 2526

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 2853

(3) *Ibid*, p. 2993

(4) *Le Ménage parisien* ou *La Conspiration dévoilée*, dans les *Contemporaines*, XV, XVI. Voy. *Mes inscriptions*, § 135, p. 50.

cette histoire comme cent autres sans connaître les héroïnes (1)

Et la ravaudeuse, la fleuriste, la batteuse d'or, la hous sière panachère, l'éventailiste la marchande de marrons boulus et la marchande de marrons grillés? *La Fille de boutique* lui fit passer de cruelles nuits blanches (2) Il avait mis en scène dans *La Jolie mercière* une jeune femme charmante Rosalie Compain « Elle en pleura », dit Retif il ajoute « Mais elle ne m'en voulut pas (3) »

Si nous en croyons Quérard en sa *France littéraire* de jeunes femmes dignes de respect seraient mortes du chagrin de voir révéler une faiblesse de jeunesse qu'elles croyaient avoir expiée par un long repentir et une conduite à l'abri de tout reproche (4) Ce qui est peut être une exagération mais sans doute convient il d'ajouter foi à Cubières Palmézeaux quand il nous dit que la mise au jour de telle et telle aventure galante, dont les acteurs furent reconnus sous le changement même des noms amena querelles brouilles procès séparations entre maris et femmes, parents et enfants domestiques et maîtres (5)

Un fait très grave et dont Monsieur Nicolas ne s'était pas avisé c'est que, sur sa demande de « canevas » à broder des nouvelles il en reçut de gens qui y voyaient l'occasion de satisfaire des rancunes particulières comme ce M Des marais qui envoya de Chateauneuf en une lettre datée du 22 juillet 1781 une histoire ou des gens haut placés jouaient le rôle le plus fâcheux Il voulait se venger d'un M du Martrel qui l'avait emporté sur lui auprès de Mlle de Voisfonbel « Laissez les mêmes noms » insinuaient perfidement Desmarais je les ai changés Retif heureusement les modifia mais insuffisamment « Du Martrel »

(1) *Les Contemporaines* XXX 548-549

(2) *Mes inscriptions* § 244 bis

(3) *Ibid* p 127 n 1

(4) QUÉRARD *La France littéraire* XII 18 181

(5) CUBIÈRES DE PALMÉZEUX éd Lacroix p 59

devint « Du Martley », « Voisfonbel » se reconnaissait en « Voisfron » Les *Inscriptions* témoignent des ennuis qui en résultèrent (1) Retif fut attaqué devant les tribunaux Il s'agit de la nouvelle, *La Belle Hôlesse et son pensionnaire* « Une dame Laugé, écrit-il en ses *Inscriptions*, chapelière demeurant à côté du portail Saint-Honoré, ressemblait beaucoup à Virginie, » cette Virginie que Monsieur Nicolas avait si malheureusement aimée Selon sa pratique, pour séduire les belles, Nicolas se mit à lui chanter à sa porte de tendres couplets

« Elle me donna une attention flatteuse, dit Nicolas Depuis ce moment je l'examinai en passant : elle fut réellement l'héroïne de ma nouvelle (2) », dont voici la substance .

Une dame de moyenne bourgeoisie, M^{me} Laugé, — le nom lui-même, — demeurant à côté du portail Saint-Honoré, — comme M^{me} Laugé, — s'était liée avec un jeune gentilhomme, M de Luci, que son mari, M Laugé, consentit à prendre pour pensionnaire La jeune femme s'éprend de son hôte M. de Luci se marie avec la sœur de M^{me} Laugé, mais ceci ne fait que retarder la chute, la passion est la plus forte et la jeune femme succombe Bientôt tourmentée de remords, M^{me} Laugé avoue tout à son mari qui pardonne et, pour éviter une chute nouvelle, — c'était de l'homéopathie, — les deux ménages ne se quitteront plus (3) Ces faits concernaient une dame Lallemand dont Nicolas avait été le pensionnaire en 1755 (4), mais les circonstances indiquées, le lieu, les contingences, — M^{me} Laugé avait une sœur mariée, — jusqu'à la disposition du logis occupé par la jeune chapelière, la désignaient clairement On voit le procédé de Retif, mais dans

(1) *Mes inscriptions*, § 802, p 229

(2) *Ibid*, n° 245, p 71

(3) *XVIII^e Contemporaine*, « La belle hôtesse et son pensionnaire »

(4) *Mes inscriptions*, p 71

sa manie d'avoir une « muse » qui enflammât sa pensée d'écrivain il avait endossé son histoire à Mme Laugé « qui ressemblait à Virginie »

Le chapelier prit un avocat et attaqua Retif le prévôt du Châtelet donna permission de poursuivre et le commissaire Ninnin fut chargé de l'enquête (1)

Monsieur Nicolas que le moindre vent agitait, tremblait de tout son être (2) En son trouble il alla jusqu'à recourir à sa femme Agnès qui fit des démarches auprès des époux irrités (3) Grâce à l'intervention du comte de Clermont de Butel Dumont, de Beaumarchais surtout (4), l'affaire fut assoupie (5)

L'auteur s'engagea à modifier le nom de son héroïne en la nouvelle édition des *Contemporaines* ou « Laugé » deviendra « Logier » L'affaire finit ainsi (6)

Son censeur l'abbé Terrasson, très bienveillant lui écrivait le 3 octobre 1780 « Je vous exhorte à vous occuper uniquement de vos *Contemporaines* jusqu'à la Saint Martin et surtout d'éviter les noms propres qui finiront par indisposer contre vous M le Garde des Sceaux (7) » Et

(1) Les pièces du procès sont conservées aux Archives nationales fonds du Châtelet 4143 dossiers du commissaire Ninnin Campardon et l'on en leur ont consacré une étude Un procès intenté à Retif de La Bretonne dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris* 1876 p 142 151 — Les faits se placent en juillet 1780

(2) *Les Nuits de Paris* X 2473 2474

(3) Lettre de Picard avocat des époux Laugé 19 juillet 1780 *Les Contemporaines* 2^e éd XIX (1785) lettre 41

(4) Lettre de Beaumarchais 18 juillet 1780 *Ibid* lettre 39

(5) *Les Nuits de Paris* p 2473 2474

(6) Retif reprend l'histoire en son *Kalendrier* M^{me} Laugé s'appelle de son nom de jeune fille Marie Rosalie Merlin et Retif découvre qu'elle était sa fille d'où sa ressemblance avec Virginie *Mon kalendrier* p 386^o 3864 L'histoire de son entrevue avec M^{me} Laugé telle qu'elle est présentée dans le *Kalendrier* est d'une invention absurde

(7) *Les Contemporaines* 2^e éd XIX (1785) lettre 48

SARA

Retif venait d'achever *La Paysane*, les premières livraisons des *Contemporaines* avaient paru et s'écoulaient rapidement. Monsieur Nicolas connaissait des journées d'aisance qui lui avaient souvent fait défaut quand une nouvelle passion s'abattit sur lui, la plus impérieuse peut-être qu'il eût éprouvée. Il en a laissé deux récits détaillés, le premier dans *La Dernière Avanture d'un homme de quarante cinq ans* (1). Paul Lacroix considère ce livre comme un chef d'œuvre et le place au dessus de *Manon Lescaut*. « C'est une histoire vraie, racontée naïvement par celui qui en est le héros » Retif dit qu'il écrivait au fur et à mesure que les faits survenaient (2). L'abbé Delille dont le talent semble aux antipodes professait pour le volume une très grande admiration. Dans la suite, Retif composa de cette histoire la XII^e partie de *Monsieur Nicolas*. Sous cette nouvelle forme, l'œuvre nous paraît supérieure à la première rédaction. Elle a plus de charme, de souplesse de poésie. L'auteur y a remplacé une partie des pseudonymes de *La Dernière aventure* par les noms véri-

(1) *La Dernière Avanture d'un homme de quarante cinq ans* nouvelle utile à plus d'un lecteur. A Genève et se trouve à Paris chez Regnault 1783. 2 parties en un vol. in 12. Frontispices dessinés par Binet. Voy. LACROIX p. 212 et MONSELET p. 138. Le livre fut mis en vente le 27 janvier 1783. *Mes inscriptions* § 214.

(2) *Monsieur Nicolas* p. 4722.

tables Dans les *Inscriptions*, enfin, tous les noms sont exactement indiqués L'aventure de Sara Debée occupe une grande place dans les *Inscriptions*, cahiers de notes prises pour l'intimité, au jour le jour; elles fournissent le plus précieux moyen de contrôle Enfin, dans *Le Drame de la vie*, dans plusieurs de ses nouvelles, *La Fille de mon hôtesse*, *Les Deux Cinquantenaires*, Retif est revenu sur le même sujet

En 1780, Monsieur Nicolas occupait, rue de Bièvre, — quartier de la place Maubert, — un troisième étage en qualité de locataire d'une dame Debée-Leemann, qui avait pris à bail la maison tout entière. Nicolas avait quarante-six ans Quels qu'eussent été son activité littéraire depuis plusieurs années et ses succès et l'éclat de sa notoriété, son âme, dit-il, était « morte » Elle ne sentait plus que les privations, la douleur, l'ingratitude (1) Et d'où venait cette désespérance? Nicolas ne connaissait plus « les tendres épanchements du cœur ».

M^{me} Debée-Leemann était une juive d'Anvers, qui avait dû être fort belle et en avait gardé le témoignage : une femme dans la quarantaine et qui ne marquait que trente ans, Flamande d'un blond très agréable Elle vivait séparée d'un très vague mari, dessinateur aux Gobelins (2) Quand Retif devint son locataire, elle avait une fille de quatorze ans qui grandit

« C'est trop peu dire que Sara devint aimable, dit Nicolas, elle devint belle, charmante, ravissante, elle pouvait passer pour avoir la tête la plus parfaite, la taille la mieux prise qui fût dans la capitale. J'occupais l'étage au-dessus; je la voyais quelquefois s'appuyer sur le balcon et j'admirais sa beauté, ses grâces, son air de douceur Qu'on se représente une grande blonde, faite au tour, ayant les plus beaux cheveux et les plus fournis, les couleurs les

(1) *Monsieur Nicolas*, p 3306-3307

(2) *La Fille de mon hôtesse*, ap *Contemporaines*, VIII, 461

plus vives et les plus naturelles, telles que la rose qui vient de s'entr'ouvrir marchant bien, chantant agréablement et s'accompagnant de la harpe portant sur son visage une empreinte habituelle de tristesse qui la rendait si intéressante que souvent je quittais ma croisée les larmes aux yeux (1) »

Sur la fin de novembre 1780 un dimanche matin, Monsieur Nicolas était occupé à écrire quand on frappe à la porte Il va ouvrir c'était Sara, ravissante en son négligé matinal

— Je viens monsieur, vous prier de me prêter des livres, j'aime la lecture

La jeune fille paraissait timide craintive d'être importune

Dans son émotion heureuse Nicolas se sentait la tête perdue

— Prenez tout ce que vous voudrez lisez mes livres les uns après les autres

La jeune fille ne resta que quelques instants elle ne devait reparître que le dimanche suivant, car sa mère l'avait placée en apprentissage chez une dentellière où elle logeait selon l'usage

Sara revint le dimanche suivant, rapportant les livres, mais d'un air qui témoignait qu'elle avait envie de les garder C'était une bagatelle dit Retif, et qui ne méritait pas les remerciements dont il fut accablé L'écrivain hasarda quelques caresses qui furent bien accueillies « Sara paraissait l'innocence même et sa timidité augmentait la naïveté de ses charmes »

Rien de plus gracieux de plus pur que ces premières entrevues (2) Il semblait à Nicolas que son cœur refleurît en une jeunesse nouvelle Certains bruits lui étaient bien parvenus concernant la vie de la jeune fille et de temps à autre un beau carrosse s'arrêtait à la porte de la maison

(1) *Monsieur Nicolas* p. 3311-3312

(2) Cf. *Mes inscriptions* § 18

mais d'un regard de ses yeux purs et lumineux Sara écartait les soupçons fâcheux. Nicolas était invité chez la mère. Il y descendait souper, apportant sa crème de riz, car il était au régime, et faisait monter de chez le traiteur « quelque gros oiseau » dont les reliefs servaient au repas du lendemain. Il avait remarqué combien M^{me} Debée-Leemann était intéressée. Ces soupers cimentaient l'union de l'écrivain et de la jeune fille. Sara chantait, en s'accompagnant à la harpe, des brunnettes dont les paroles s'harmo- nisaient à l'heure présente

Mon cœur soupire dès l'aurore,
Le jour, un rien me fait rougir,
Le soir, mon cœur soupire encore;
Je sens du mal et du plaisir !

Je rêve à toi quand je sommeille,
Ton nom m'agite, il me saisit
Je pense à toi quand je m'éveille,
Ton image partout me suit

Le ton de la mère avec sa fille était de gronder toujours. Le ménage Leemann était d'ailleurs accru d'un troisième personnage : un avocat, Florimond Lucas, qui avait été l'amant de M^{me} Debée et, par moments, l'était encore, un pauvre être falot, étéint, lamentablement rétréci physiquement et moralement, incrusté là comme une huître à son banc et dont l'existence semblait se diviser en deux parts, dont l'une consistait à recevoir les bordées d'injures, de récriminations, les vociférations de M^{me} Debée-Leemann, et l'autre à s'enivrer solitairement, tristement et consciencieusement dans les cabarets du voisinage. Avec cela, Florimond était un homme très fin, d'une allure distinguée, témoignant de goûts aristocratiques, d'une élégance de bon aloi et qui parlait d'une voix douce en ne se servant que d'expressions choisies (1)

(1) *La Fille de mon hôtesse*, où Florimond est nommé Florival, *Contemporaines*, VIII, 442-443.

Retif décrit ces deux mois de bonheur décembre 1780 et janvier 1781, en une véritable ivresse (1)

Sara s'était coiffée d'un chapeau à l'anglaise qui lui allait à ravir

— Quel dommage qu'une si jolie toilette soit perdue dit Nicolas, allons à la foire !

La maman le permit

Ils entrèrent chez Nicolet Retif se souvenait d'une soirée aux Italiens avec Virginie et qui n'avait été qu'un supplice

— Voyons pensai-je comment va se comporter ma jeune amie ?

Elle fut délicieuse parfaite n'eut d'yeux que pour lui Sa main dans la sienne elle la pressait quand le jeu lui faisait plaisir Nicolas se sentait ému d'avoir toute à lui la plus jolie personne de la chambrée « Mon cœur, dit-il nageait dans la joie »

On rentra pour souper en tête à tête car M^{me} Debée s'était retirée, se déclarant fatiguée sans appétit « Quel délicieux souper ! avec un objet charmant, adoré dont on se croit aimé à quarante six ans ! Que ne puis-je retracer tous ces détails enchanteurs ! »

On n'a pas oublié, car on serait tenté de le faire, que Retif a une femme et de grands enfants

Mais voici la visite de M^{me} Debee qui, au sujet de sa fille tient à Monsieur Nicolas un surprenant langage Elle lui conte les fiançailles rompues avec un jeune homme nommé Delarbre puis en vient aux propositions qui lui seraient faites par un avocat d'un certain âge, ami de la famille M. de Vouges (2) lequel offre vingt mille livres à Sara pour lui servir de « père » Sara a refusé et M^{me} Debee

(1) *Nuits de Paris* XVI 415

(2) C'était le vrai nom LACHOIX p. 105 nommé De Vesgou dans *Monsieur Nicolas*

vient prier son locataire d'user de son influence sur la jeune fille pour l'engager à accepter

— J'ai mauvaise santé, dit la mère, et si ma pauvre fille venait à me perdre, qu'arriverait-il ?

Nicolas demanda à réfléchir. Il ne put dormir de la nuit, le lendemain matin, il vit arriver Sara et aborda franchement la question des vingt mille francs.

Sara rougit, baissa les yeux, sauta sur les genoux de son ami, lui passa le bras autour du cou et, tout en pleurant, lui conta combien elle était malheureuse avec sa mère, qui n'avait cessé de lui faire mener l'existence la plus misérable, allant jusqu'à vouloir exploiter sa jeunesse et sa beauté : elle la faisait trembler.

Un peu de bon sens et de calme eût fait discerner à Monsieur Nicolas où tendait ce double manège, mais il ne répondit qu'en contant à la belle ses propres malheurs et la scène se termina par les plus touchantes effusions, mêlées de baisers et de larmes. Tout en s'embrassant, pleurant, se caressant, les deux amis se tutoyaient.

Au moment de le quitter, Sara lui dit

— Je voulais te parler d'une de mes amies qui travaille chez la même marchande de modes M^{lle} Charpentier. Je crains d'être indiscrete. Mon amie a perdu sa mère après une longue maladie, il lui faudrait un louis.., elle le rendrait dans six semaines.

Nicolas prit un gros étui et en tira deux louis qu'il mit dans la petite main qui se tendait.

— Ah ! qu'elle sera heureuse ! dit Sara en se sauvant.

M^{me} Debée se lamentait sur l'obligation de mettre sa fille en apprentissage.

— N'est-ce pas malheureux de n'avoir qu'une enfant et de la voir aller chez les autres ?

La vente des *Contemporaines* produisait de l'argent. Sara serait donc retirée d'apprentissage et Nicolas pourvoirait à son entretien.

— Au fait, dit M^{me} Debée, il y a au second un loge



RETIF ET SARA DEBEE
(Etat des Contempo ires)

ment qui va être libre, nous le meublerons à frais communs Vous serez son père et nous ne ferons qu'une famille

Est-il utile d'ajouter qu'avec compère Nicolas cette paternité va devenir de la plus étrange nature? Les mois de janvier et de février 1781 ne compteront que des semaines d'ivresse et de bonheur « Voilà le temps le plus heureux de ma vie dit Retif, oui, de toute ma vie (1) » « Sara passait avec moi une partie des soirées, elle était dans mes bras, sur mes genoux (2) » *Rediere dies beatæ juventutis* ils sont revenus les jours heureux de la jeunesse écrit-il sur les parapets de l'île Saint Louis (3)

Retif ajoute « Elle remplace ma fille, — sa fille aînée Agnès — et m'a donné son cœur C'est qu'alors ma fille voulait le mariage qu'elle a contracté malgré moi (4) »

A l'époque où Monsieur Nicolas avait l'âme perdue en ces amours, sa fille Agnès songeait à épouser un nommé Charles Marie Augé, fils d'un commis à la capitulation et lui-même employé aux fermes (5) M^{me} Retif, — Agnès Lebègue, — était revenue à Paris reprendre son commerce de modes Sa fille Agnès, sur ses dix-neuf ans, logeait chez sa tante Margot, sœur de Retif, veuve d'un nommé Bizet, et qui tenait un magasin de bijouterie quai de Gesvres (6)

Agnès Retif était une grande et belle personne aux sourcils noirs ressemblant à sa mère de visage et de caractère un caractère entier, fier et peu disposé aux compromis On conserve aux Archives de la Bastille une lettre qu'Augé écrivait à M^{lle} Retif, alors qu'il se considérait déjà comme son fiancé (7) Augé était veuf, sans

(1) *Monsieur Nicolas* p. 3386

(2) *Mes inscriptions* § 21 p. 16

(3) *Ibid* § 19

(4) *Ibid* § 20

(5) *La Semaine nocturne* p. 191

(6) *Ibid* p. 195

(7) Lettre du 11 janvier bibliothèque de l'Arsenal m. 1°169 f. 61

enfants, approchant de la quarantaine (1) · un petit homme noir de visage, le regard torve et qui paraît avoir eu l'esprit quelque peu dérangé Il s'abandonnait à des mouvements de colere dont il n'était plus maître. Sa femme, Agnès Retif, sera la pitoyable victime de ces emportements Retif déclarera, dans la suite, qu'il se montra, dès le premier moment, opposé à ce mariage et que c'était sa femme, Agnès Lebegue, qui l'avait favorisé (2); mais il se contredit quand il écrit en cette année 1781, où il se fondait d'amour aux pieds de Sara

« Je crus bien faire de dire à une mère intrigante (à Agnès Lebègue) de la surveiller (Agnès Retif). Ma sœur la dévote (M^{me} Bizet), qui détestait Agnès Lebegue, se plut à la contrarier en favorisant Augé (3). »

N'était-ce pas à Retif lui-même à surveiller son enfant, mais il était tout à la blonde Sara et, d'ailleurs, quelle autorité sa conduite pouvait-elle lui laisser sur une fille amoureuse? Enfin Agnès Retif avait trouvé le moyen, — et qui ne s'inspirait que trop de la vie de son père, — pour lui forcer la main il convenait de se marier rapidement et sans trop de cérémonies pour légitimer l'enfant qui allait venir au monde (4) Le mariage fut célébré en mars 1781 (5). Il sera des plus malheureux non seulement Augé fera de sa femme une martyre, mais sa conduite, ses violences, ses intrigues deviendront pour son beau-père des sujets de cauchemar qui empoisonneront plusieurs années de sa vie

« Sara venait me voir deux fois par jour, écrit notre amoureux, nous avions des entretiens charmants » Le 29 janvier, sortant de leur maison, rue de Bièvre, Sara

(1) *Monsieur Nicolas*, p 3028.

(2) Apostille à une lettre d'Augé du 9 août 1780, *Contemporaines*, 2^e éd , XIX, lettre 45

(3) *Monsieur Nicolas*, p 3045

(4) DUHREN, p 196-197

(5) HUE, p. 212.

passa de l'autre côté de la rue afin que son ami pût la voir un instant de plus. Dans son attendrissement Retif courut tout aussitôt graver sur les murs de l'île Saint Louis une inscription qui consacrerait ce fait mémorable (1). Le 2 février fut pour Nicolas, grâce à sa mie, un des plus beaux jours de sa vie et le 4 février le surpassa encore.

— Fais de moi ce que tu voudras lui disait elle cher papa, — la paternité était vraiment bien à sa place ici — âme, corps, pudeur tout est à toi, parle et je me livre, ou plutôt je me suis livrée, puisque je suis toute à toi (2).

Événement commémoré par l'inscription lapidaire en l'île Saint Louis « *Felicitas dala lola* » (O! bonheur elle s'est donnée tout entière (3) !)

« J'étais l'oracle de Sara » écrit Retif, elle me confiait ses moindres pensées. Je vis en elle une fille chérie, qui me fermerait les yeux à qui je laisserais un jour tout ce que mes malheurs ne m'avaient pas ôté (4).

Le jour du mardi gras — 27 février 1781, — Retif retourna au spectacle de Nicolet avec Sara et sa mère. Il en revint aussi enchanté que la première fois, mais reçut le surlendemain la lettre suivante, que nous reproduisons avec son orthographe.

1^e mars 1781 — Il ait bien singulier Monsieur que vous ne connoissiez pas la fame avec laquelle vous osés vous lier ou si vous le savés que vous aies eu l'imprudence et acés peu de considéracion pour vous-même pour le fere. On set toute sa conduite et celle quel a fet tenir à sa fille. Il fot que vous aies perdu le sang (sens) pour vou lier com vous avés fait. On ne voulet pas le croire mès on vous a vu mardi avec la mair et la fille chés Nicolet et votre er (air) épri de cette dernière a fet pitié. Songés à ce que vous fettes et

(1) 29 janvier 1781 *Mes inscriptions* p 16 17

(2) *Ibid* § 34 p 18

(3) 20 février 1781 *Ibid*

(4) Sara éd Liseux (1885) p 79

redouté quatre chauxes vos ennemis, vos amis, vos passions et la fame que vous savez. Vous ne me connectez pas, mais vous connoissez très bien celui qui m'emploie.

Votre cerrevante (*Signature illisible*) (1)

Est-ce à cette lettre qu'est due la brusque volte-face que nous voyons se produire dans l'esprit de notre amoureux? Toujours est-il que nous observons à cette époque, — Retif indique le mois de mars 1781, — un changement marqué dans sa pensée (2), le même mouvement de réflexion qui s'y était déjà produit plusieurs fois et avait mis fin, notamment, à son aventure avec Louise et Thérèse. Il s'effraie des charges qu'il est sur le point de prendre sur lui.

Il avait un ami cinquantenaire, le censeur royal Butel-Dumont, trésorier de France, qui avait été premier commis du contrôleur général Silhouette et publiait des ouvrages d'économie politique (3). Dumont était fort riche et disait à Retif qu'il venait de faire son testament ou il l'avait inscrit pour une rente de mille écus (4). Monsieur Nicolas comptait beaucoup sur lui (5).

Retif savait que Butel-Dumont, qui vivait en vieux garçon sous le gouvernement d'une demoiselle de Saint-Leu dont il ne cessait de se plaindre, cherchait une agréable compagne, jeune, douce et jolie. Physiquement, l'économiste n'avait d'ailleurs rien d'engageant : gros homme poussif, avec des yeux de grenouille et tout « entabaqué », pittoresque néologisme de Monsieur Nicolas pour dire que son ami prisait beaucoup (6). « J'étais marié, dit Retif,

(1) *Faits servant de base*, p. 435.

(2) *Mes inscriptions*, § 40, p. 19.

(3) *Ibid*, p. 19 note, — DÖHREN, p. 213.

(4) *Le Drame de la vie*, p. 1128.

(5) *Monsieur Nicolas*, p. 3010.

(6) *Ibid*, p. 3288.

j'aimais Sara pour elle même Dumont était riche et garçon Je pris la généreuse résolution de la lui céder (1) »
« J'en agissais par délicatesse, dit il ailleurs par excès de tendresse et d'amour (2) »

Retif alla donc trouver le trésorier de France et lui fit l'éloge de sa jeune voisine

Je suis riche lui répondit Dumont, et le plus malheureux des hommes mon cœur est mort M^{lle} de Saint Leu qui vit avec moi et tient ma maison est une furie Je voudrais une fille jeune, sensible, tendre infortunée comme vous me peignez votre amie qui ranimât ma nullité, elle serait ma fille et mon héritière (3)

La première entrevue se place au debut d'avril (1781) On sortit se promener Sara allait devant donnant le bras au trésorier de France, Retif venait par derrière, donnant le bras à la maman Le pauvre Nicolas sentait dans son cœur « les mouvements les plus douloureux », mais il sut charmer son ennui « par une conversation des plus animées avec la mère »

Quel tableau ! et dont notre ami Nicolas ne paraît pas avoir saisi l'énorme incongruité par devant va le gros financier aux yeux de grenouille et puant le tabac « tâtant » la jeune fille qui lui est offerte par son amant et par sa mère, lesquels viennent par derrière observant si l'affaire se conclut

Sara s'arrêtait de temps à autre pour attendre sa mère plus souvent elle se retournait en souriant vers Retif qui en déduisait qu'elle était satisfaite de M^r Dumont et son cœur en était « douloureusement flatté »

— Vous devez être contente de mon ami ? demanda le lendemain Nicolas à sa voisine

La jeune fille répondit « par ce sourire des lèvres qui

(1) *Monsieur Nicolas* p 3018

(2) *Mes inscriptions* § 4 p 90

(3) *Ibid* p 21

marque si bien qu'on a été trompé dans son espérance (1) »

Butel-Dumont parut enchanté. Il écrit à Retif, en date du 11 avril : « Ce que j'ai vu, ce qu'on m'a dit m'a donné toute satisfaction, mais je crains de n'avoir inspiré de mon côté une égale sympathie. » Il désire une entrevue nouvelle (2). Elle eut lieu le vendredi 13 avril (3). Le 14, Dumont écrit à son ami : « Votre voisine a fait une impression profonde sur mon âme, si ma personne ne la repousse pas, si je suis assez heureux pour l'animer, je lui dévouerai tous mes sentiments (4). » Une nouvelle entrevue est fixée au 16 avril. Dumont demande que la belle ne soit pas parée « Je voudrais la trouver comme elle est le matin, un peu négligée. Que je la voie comme je la verrai habituellement. Il vaut mieux, s'il y a du déchet à cela pour sa beauté, ce qui n'est pas vraisemblable à son âge, que j'en éprouve d'abord l'effet, que d'y être exposé dans la suite, lorsque la première ardeur sera passée (5) »

Mais voici la déception. Butel-Dumont a trouvé la mère plus sensée, plus traitable et plus honnête que la fille.

« Elle vous abuse, écrit-il à Retif, vous êtes la dupe de votre propre bonté. Sa modestie, son honnêteté, sa douceur, tout cela n'est qu'une vaine apparence, un masque dont elle couvre le cœur le plus froid, peut-être le plus dur, l'esprit le plus coquet, le caractère le plus décidé, le plus ami du faste et de l'éclat. Je souhaite pour elle de me tromper; mais voilà ce qui m'a paru très clairement hier et cela m'a sauté tellement aux yeux que je ne doute pas que, si vous y regardez bien, les choses vous paraîtront de même, tout prévenu que vous êtes (6) »

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3264

(2) Lettre du 21 avril 1781, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 52

(3) *Ibid*, lettre 53

(4) *Ibid*

(5) Lettre 53, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX

(6) Lettre du 19 avril 1781. *Faits servant de base à la Prévention nationale*, II, 435-436.

Retif ému, indigné répond en prenant avec véhémence la défense de sa jeune amie. Que si Butel Dumont a trouvé Sara telle qu'il la dépeint il ne doit s'en prendre qu'à lui même, c'est lui qui par ses attaques grossières et lascives a obligé la jeune fille à se mettre sur la défensive en posant la question financière « Vous vous êtes sans doute imaginé, Monsieur, en arrivant chez la dame que la jeune personne était une fille à se donner à tout le monde. Mais je pardonne à un ami. Un autre me le paierait cher. Si jamais je portais le nom avilissant de m , je voudrais du moins qu'il me profitât et il me faudrait au moins les 1 200 lb — allusion à une somme que Dumont avait offerte à Sara — pour recommander à la jeune personne de se mettre en négligé, — se reporter à la lettre de Dumont citée plus haut — ou même nue si cela vous convenait mieux. Vous excuserez mon indignation (1) »

Le trésorier de France ne se fâcha pas de cette singulière réplique. Nous voyons qu'il revint même rue de Bièvre voir les voisines de son ami. Il ne trouva que la mère « Je m'en suis retourné moins amoureux que je n'étais arrivé, je n'ai pu voir les beaux yeux de la belle et j'ai été ennuyé du langage belgico français de la Flamande (2) »

Le 15 avril (1781), jour de Pâques Nicolas alla suivant sa coutume entendre l'*O Filii* aux Carmes et obtint de M^{me} Debée la permission d'y conduire Sara. Il décorait encore sa jolie voisine de mille et une vertus. Erreur avouera-t-il plus tard mais qu'elle fut douce ! Au retour cependant il surprit chez la jeune fille un signe de coquetterie elle sourit à un jeune homme qui passait et quitta le bras de son « papa » sous prétexte que « cela ferait

(1) *Faits qui servent de base* II 439

(2) Lettre du mercredi 16 mai 1781 *Contemporaines* 2 éd
 L'N lettre 56

parler » (1). Nicolas remarquait également que sa petite amie, si réservée jusque-là dans son langage, commençait d'employer les expressions les plus vulgaires. Dans un mouvement d'humeur, elle lui cria : « Va te faire f... » Retif avait horreur des mots grossiers. À la date du 27 avril, on trouve parmi ses « inscriptions » les mots suivants : *Fere lupanaris modo agit*, que Retif traduit : « Elle s'est presque conduite à la manière des filles » (2).

Au café Caussin, Sara venait de faire la connaissance d'un nouvel adorateur, un avocat lui aussi, nommé Blanchard de La Valette, et que Retif appelle Noiraud de La Montette. Sara lui en parla pour la première fois le 21 mai (1781). C'était un homme de cinquante-cinq ans. Au premier abord, Nicolas le prit pour un comte italien, à cause de son teint basané (3).

La période de bonheur, ouverte par les grâces et par le charme de Sara Debée, était close. Retif en fixe les dernières heures au 31 mai, jour de la « catastrophe » (4).

Sara s'était absentée avec sa mère et Retif apprit qu'elle s'était rendue auprès de La Valette, en sa maison de campagne. Le 1^{er} juin, la mère rentra seule. Elle avait laissé sa fille avec son nouvel amant.

Le 2 juin, Sara revint. Il était huit heures du soir. Par la fenêtre, Retif vit son amie descendre de voiture. Il tremblait comme la feuille. Il vint se rasseoir. La porte s'ouvrit, Sara parut.

— Eh bien, qu'est-ce ? me voilà (5) !

« Je crois la voir encore, dira-t-il. Elle entra d'un air hardiment froid. »

Retif n'avait rien dit, rien demandé. Il osa hasarder quelques tendres plaintes. Ah ! il fut bien reçu ! « Je n'en

(1) *Mes inscriptions*, § 49

(2) *Ibid*, p. 24

(3) *Ibid*, § 65

(4) *Ibid*, § 18

(5) *Ibid*, à la date du 2 juin 1781, s. 71

pouvrais revenir dit-il. Cependant le charme agissait et je fus heureux (1) » On suit ce que ce mot veut dire sous la plume de Monsieur Nicolas

Nous ne le suivrons pas en sa misérable existence avec Sara jusqu'au 22 juillet 1782, où se produisit la rupture définitive (2) scènes de jalousie et de colère où la jeune fille le traite avec le plus grossier mépris. Tel un chien battu qui suit l'os à ronger que lui tend la main du maître elle le traîne dans les résidences mêmes de son nouvel amant dont il doit subir l'hospitalité

Nicolas se trouvait en société à la maison de campagne de La Valette. Quand la compagnie se leva de table il alla se mettre à une fenêtre qu'il ouvrit. Il pleurait à chaudes larmes

— Tout est fini, se disait-il

Sara vint le frapper légèrement sur l'épaule

— Que faites-vous là vous ne descendez pas au jardin?

Pour toute réponse il se retourna en montrant son visage mouillé de pleurs

— Eh bien restez-lui cria Sara avec un haussement d'épaules, vous êtes bien ennuyeux!

La Valette avait un pied à terre dans la maison d'un jardinier à la Haute Borne. On désignait ainsi une promenade à Ménilmontant, avec une guinguette fréquentée du monde où l'on s'amuse. Le 8 juin (1781), Retif se prit de querelle avec son rival « Il me chercha querelle en vrai spadassin quoique avocat mais j'étais trop ému pour être lâche » dit Retif qui se rend justice. L'Opéra brûlait répandant la rouge lueur des flammes sur la ville entière. Il pleuvait, les reflets de l'incendie éclairaient les nappes d'eau des chemins (3)

(1) *Mes inscriptions* § 119

(2) *Ibid* § 183 p 62

(3) *Mes inscriptions* § 76 p 31

Et Retif découvrit que Sara avait un troisième amant, un veuf nommé Las, commis aux fermes, « un petit bancal, tout drôle »

Le 13 décembre, Monsieur Nicolas mit fin à la « solde » qu'il versait à la belle enfant; le 14 décembre marque le dernier souper qu'il alla faire avec elle chez sa mère (1), mais sa passion pour l'infidèle ne le lâche pas. Ayant aperçu Sara et le commis Las en voiture, il saute comme un gamin à l'arrière du carrosse et les suit ainsi, agrippé, replié sur lui-même, — tel un clown de cirque à l'arrière de la voiture qui emmène la bayadère, — jusqu'à l'hôtel du lieutenant civil où se rendaient les deux amants (2). Voilà l'auteur de *La Vie de mon père*, de *L'Ecole des pères* et du *Paysan pervers* !

Peu après, Nicolas apprend que Las est tombé malade : il va le voir et trouve le commis aux fermes dans un état désespéré. M^{me} Debée et Sara lui avaient promis le mariage, puis avaient tout rompu pour revenir à La Valette. Le malheureux s'était empoisonné. Sara allait au bal avec des perruquiers tandis qu'il semblait mourant (3).

Las en réchappa. Il alla chez La Valette qu'il trouva dans une fureur indescriptible contre Sara. « Il la traitait de gueuse, dit Retif, et avouait qu'il couchait avec elle dans la chambre que je payais tandis que je mangeais mon pain à la fumée »

Butel-Dumont avait eu le nez fin.

Ses malheureuses amours ne faisaient cependant pas oublier à Monsieur Nicolas les diverses petites manies qui festonnaient son existence, sa passion notamment pour les petits pieds en de jolies mules sur hauts talons. Et il ne néglige pas de nous confier que, le 25 octobre 1781, — en pleine crise de cœur, — il éprouva la dernière impression

(1) *Faits qui servent de base*, II, 441

(2) 22 janvier 1782, *Mes inscriptions*, § 145

(3) *Mes inscriptions*, § 152

faite sur lui par une chaussure élevée. Depuis lors, les pieds plats, les talons bas, — d'où le derrière crotté des femmes, dit-il — ne firent plus que le rebuter. La belle avait des talons si élevés qu'il la suivit en l'admirant et finalement il dut l'aborder pour la supplier de faire voir ses chaussures au dessinateur Binet qui illustrait ses œuvres, afin qu'elles lui servissent de modèle. La dame d'abord surprise, éclata de rire et se prêta au désir de l'écrivain (1).

Le malheureux amour pour la belle juive d'Anvers devait briller d'un dernier éclat le 19 juillet 1782. Retif rentra d'imprimerie où il composait ses *Contemporaines*. Sara guettait son retour. Elle l'entraîna au Clos Pavé, par delà le faubourg Saint Jacques. En une guinguette Nicolas goûta avec sa cruelle amie goûter délicieux. Puis on alla vers la campagne. Sara qui avait une pointe de vin, s'appuyait à son bras et lui disait les choses les plus agréables, tendres refrains ou bourdonnait encore l'amour. « Ses caresses dit Retif, avaient un charme dont je ne pourrais me défendre (2). » La campagne se baignait dans la chaude lumière d'une belle soirée d'été. L'insolente muraille des fermiers généraux n'était pas construite. Les deux amis étaient seuls. « Sara jeta un coup d'œil sur la colline à gauche. Les fleurettes des champs étaient épanouies. Le soleil venait de se coucher et la nature n'était plus éclairée que par un tendre crépuscule. Sara s'appuyait mollement sur mon bras elle me dit à mi-côte :

— Mon papa, respirez donc cette douce odeur des fleurettes qui parfument le zéphire du soir.

« Je m'arrêtai, dit Retif. Je sentis une odeur mielleuse et suave, mes poumons se dilatèrent. Sara dilatait mon cœur et je recevais à flots le délicieux parfum des fleurs. Ce fut la dernière soirée délicieuse que j'ai eue ! Il était dix heures et demie quand nous quittâmes le coleau. En

(1) BARRAS p. 117

(2) *Nulla de Paris* X. 2192-2197

revenant par le boulevard Saint-Marcel, nous entendîmes chanter des jeunes gens. Pendant une heure j'avais oublié toutes mes peines.. (1) »

Beau crépuscule de juillet (2) et qui fut le crépuscule de son dernier amour. Le lendemain Retif offrait à Sara un exemplaire des *Jardins* de l'abbé Delille qui faisaient alors sensation; mais, étant revenu pour la voir le lendemain, il fut arrêté à la porte par Florimond, la belle était en conversation avec un nouvel amant, « une espèce d'exempt ou de bas-officier » nommé Saint-Aubin. Retif rebroussa chemin pour ne plus revenir (3)

Après la séparation définitive d'avec Sara, Retif commença à écrire ce récit de leurs amours que nous avons cité, *La Dernière Avanture d'un homme de quarante-cinq ans*. Peu après le malheureux Florimond fut enfermé par une lettre de cachet délivrée à la requête de sa famille de sœur de mettre fin à sa lamentable existence avec une femme déshonorée. Vers 1788, Mme Debée-Leemann retourna à Anvers, sa patrie (4), laissant à Paris sa fille Sara qui n'était pas encore mariée. Malheureuse Sara elle finit par épouser un abbé sécularisé par la Révolution (5). Retif la croisa dans Paris, le 22 mars 1790 elle avait l'air misérable, ses vêtements étaient en désordre. Sur l'un des parapets de l'île Saint-Louis Retif gravera ce même jour *Sara Pauvre* (Pauvre Sara!) Il la revint deux fois durant les années révolutionnaires, la première au bas du pont Saint-Michel, à la « queue au lait », la seconde, au coin de

(1) *Nuits de Paris*, X, 2492-2497 et *Mes Inscriptions*, § 181

(2) En ses *Nuits*, Retif date à tort cette soirée du mois de juin, la date exacte, 19 juillet, est donnée par les *Inscriptions*, § 181, p. 61

(3) *Mes inscriptions*, § 183, p. 62

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 3260

(5) *Monsieur Nicolas*, p. 3261. Nous adoptons cette version de préférence à celle de *La Dernière Avanture*, II, 500, qui lui fait épouser Florimond. Cette dernière version est adoptée par P. Cottin, p. 220, n. 7

la rue Poupée, à la « queue au pain » « Quelle situation que celle des femmes de Paris durant la cruelle époque de la disette ! » écrit il à ce propos « Combien de jeunes personnes ont trouvé la mort » à passer ainsi la nuit aux portes des boutiques (1)

Retif fit parvenir son adresse à la jeune femme, mais elle n'y répondit pas (2)

Non seulement Nicolas avait pardonné, mais c'était lui qui demandait à présent pardon à celle qui l'avait tant fait souffrir « Sara existe mariée en 1796, écrit il à cette date O ma chère Sara ! Je me suis donné de grands torts avec vous ! Me les avez vous pardonnés ? (3) » De ces torts Retif a oublié de nous entretenir

Il est vrai qu'il n'avait pas tardé à découvrir que Sara était sa fille ! (4) ainsi que toutes les femmes qu'il avait aimées ou qui avaient joué un rôle singulier dans sa vie comme Mme Laugé car Monsieur Nicolas n'a pas manqué de nous apprendre qu'Élise Tulout était sa fille, ainsi que Lisette et Louise, et Thérèse et Victoire et Virginie et Zéphire, toutes ses maîtresses enfin étaient nées de lui. Que si Mme Parangon et Jeannette Rousseau n'ont pas été ses enfants c'est apparemment qu'elles étaient plus âgées que lui, ce qui le fit hésiter à les comprendre en ces paternités merveilleuses

(1) *Monsieur Nicolas* p 3261

(2) *Ibid* p 3261

(3) *Mon kalendrier* p 3841 3842

(4) *Monsieur Nicolas* p 3298

EN L'ÎLE SAINT-LOUIS

L'époque de ses amours avec Sara est celle où Retif cultiva avec le plus de zèle ses fameuses « inscriptions » en l'île Saint-Louis, sur les parapets des quais et les murs des jardins. Il demeurait rue de Bièvre, entre le quai de la Tournelle et le boulevard Saint-Germain. L'île paisible était sa voisine. Combien elle était charmante dans le Paris du XVIII^e siècle ! A l'orient, se découvrait, sur la rive droite, le mail aux arbres touffus, plus loin le pavillon de chasse de la duchesse du Maine et la Rapée, à l'horizon la campagne aux riantes perspectives ; sur la rive gauche, les guinguettes et les berceaux du port Saint-Marcel. A l'occident, c'était le coup d'œil offert par les deux bras de la Seine et leurs ponts pittoresques, les tours de Notre-Dame et les hautes toitures de l'Hôtel de Ville. Face aux quais d'Alençon et de Bourbon, le port au Foin, où se déchargeaient à l'automne les pémiches bondées de fourrage et se déversaient les paniers de pommes vermeilles, le port Saint-Paul où arrivaient les coches d'eau venus du pays d'Auxerre. Monsieur Nicolas y suivait des yeux le débarquement de ses compatriotes. L'île elle-même dormait douce et tranquille en son lit d'eau mouvante avec ses beaux hôtels aux jardins bienfaisants. Retif en compare le plan harmonieux à celui de sa voisine, l'île de la Cité, « barbare et gothique », aux rues tortueuses, malpropres. Dans quelques-unes deux personnes qui se rencontrent ne peuvent passer. On croit se promener au fond

d'un puits Aussi Monsieur Nicolas n'a-t-il garde de s'y rendre par le Pont-Rouge, d'autant que celui-ci est encore grevé d'un péage — un liard — « reste honteux de la féodalité (1) »

Retif venait se promener sur les quais tout autour de l'île, solitaire, rêveur promenade qui se prolongeait souvent fort avant dans la nuit (2)

Monsieur Nicolas décrit une de ces flâneries vespérales au mois d'août 1776 sur la fin d'une de ces journées grises sans soleil, sans pluie « qui répandent dans l'âme je ne sais quelle mélancolie » il descendait le quai d'Orléans Le temps était doux le son des cloches métropolitaines éveillait en lui une indéfinissable émotion La pensée de Nicolas Retif se perdait vers celles qu'il avait aimées Jeannette Rousseau, Marie Jeanne, Madelon, Zéfîre Elle s'arrête à M^{me} Parangon qu'elle rapproche de la marquise de Montalembert, la jeune femme exquise qui vient de lui témoigner un si bienveillant intérêt M^{me} de Montalembert mais c'est M^{me} Parangon ressuscitée ! oui c'est elle même, M^{me} beauté, même sublime vertu ! Cette constatation fait tomber notre ami Nicolas à genoux Il rend grâces à l'Être suprême Le portier d'un hôtel en bordure sur le quai l'aperçoit en cette manifestation Il s'approche « Il me prit pour un fou » dit Retif

— Que faites vous ? lui demanda le portier, ce n'est pas ici une église

Monsieur Nicolas se releva gravement, il indiqua du doigt à l'indiscret la première étoile qui commençait de briller c'était la Vega de la Lyre

— « Ne vois-tu pas la voûte étoilée du grand temple de Dieu ? l'homme borné ! Ne trouble pas à l'avenir celui dont les pensées s'élèvent jusqu'à l'Être suprême et va garder ta porte ! »

(1) *Nuits de Paris* VIII 1814

(2) *Le Memento* bibliothèque de l'Arsenal ms 12462 bis f 97 v.

« Le portier se retourna, mais à reculons, et tint le battant entr'ouvert, la tête demi-passée jusqu'à ce qu'il ne me vit plus. Depuis, il en a toujours fait autant lorsqu'il m'a vu sur l'île (1) »

A ce moment, Retif conçut le projet de graver dans l'île Saint-Louis, sur les parapets, sur les murs des jardins, sur les pierres des balcons, en les accompagnant de brèves indications latines, les dates qui fixaient les événements intéressants de sa vie. Ce qui devint pour lui une manière de culte aux rites précis, dont l'île Saint-Louis sera le temple, un temple paisible sous la voûte étoilée du ciel.

A dater du 5 novembre 1779, les inscriptions deviennent presque régulières (2) « Quand je connus Sara, mes dates devinrent journalières. J'allais souvent sur mon île chérie, j'y écrivais chaque événement en abrégé, la situation gaie ou douloureuse de mon âme (3) »

Il fallait que ces dates fussent gravées le jour même de l'événement ou bien exactement au jour anniversaire. L'année suivante, Retif revenait lire ses chères inscriptions. Il en était transporté d'émotion et d'ivresse et baisait les dates chéries, les retraçant à nouveau, ajoutant *bis*, *ter*, la seconde ou la troisième fois « Cela dure depuis plusieurs années, écrit-il en 1783 à son ami Marlin (1) Je revois les dates exactement aux anniversaires. cela m'attendrit et rend le tour de l'île une promenade délicieuse pour moi (4) »

« Le but de mes dates, nous explique-t-il, est de vivre au jour marqué, un an, deux ans, trois ans, quatre ans auparavant, en même temps qu'au jour présent, c'est de sentir, jour par jour, avec ce que j'éprouve naturellement au moment actuel, ce que j'éprouvais il y a un an, deux

(1) *Nuits de Paris*, IX, 2062

(2) *Mes inscriptions*, 3

(3) *Sara*, éd. Liseux, p. 205

(4) *Faits qui servent de base*, II, 419



SON ÎLE — L'ÎLE SAINT LOUIS AU XVIII^E SIÈCLE
(Extrait de plan de Turgot 1734-1739)

ans de doubler tripler ainsi ma sensation, de la rendre douce, active et capable de me faire travailler Une promenade autour de l'île est une jouissance innocente mais délicieuse (1) »

« Jouissance puérile avoue-t-il, mais délicieuse, inconcevable pour les âmes insensibles (2) » « Les événements s'embellissent en s'éloignant Il y a une volupté réelle à regarder le passé (3) »

Les premiers jours il grava ses inscriptions à l'aide d'une clé qu'il remplaça ensuite par des fers spéciaux qu'il avait fait forger à cette intention (4)

Le voici en un de ses moments de découragement et de tristesse

« J'étais accablé sans énergie, mes sorties se bornaient à l'île Saint-Louis dont je faisais tristement le tour Toutes les fois que je m'étais arrêté sur le parapet à réfléchir une idée douloureuse ma main traçait la date et l'idée qui venait de m'affecter Je m'éloignais ensuite, enveloppé dans l'obscurité de la nuit, dont le silence et la solitude avaient une horreur qui me plaisait (5) »

Mais à la vue des anniversaires affligeants, loin de se laisser abattre son âme s'épanouissait Appuyé au parapet du quai d'Orléans ou du quai Bourbon, à la stupéfaction sans doute des portiers du voisinage

— Je suis encore ! s'écriait-il, la mort, la mort redoutable ne m'a pas moissonné je vois la lumière du soleil je vois encore ô Seine ! ton onde fugitive comme les jours qui se sont écoulés depuis que j'ai gravé sur cette pierre j'y veux graver encore (6)

Les enfants vagabondant et polissonnant sur les quais

(1) *Nuits de Paris* XI 2628 2629

(2) *Mes inscriptions* § 544

(3) *Le Memento* bibliothèque de l'Arsenal ms 12469 bis f 2

(4) P. COTTIN p. XXXV

(5) *Nuits de Paris* XI 257°

(6) *Mes inscriptions* § 10

n'avaient pas tardé à le remarquer, d'autant que, par son accoutrement bizarre, son lourd manteau effiloché et son chapeau à larges bords, il attirait l'attention. Les gamins l'avaient surnommé « le Dateur » ou « le Griffon ».

Bien souvent, Nicolas préféra, aux invitations que lui adressaient les gens du monde, la promenade solitaire autour de l'île, à relire les dates inscrites sur les murs ou les parapets « M^{me} et M Marchand, écrit-il le 15 août 1786, ont voulu me retenir à dîner. Je me suis enfui et je dînai autour de l'île avec une demi-livre de groseilles. » Le 20 du même mois. « Tour entier de l'île où je dînai avec des abricots passés. »

Ses amis, comme Grimod de La Reynière, sollicitent la faveur de l'accompagner en l'une de ces promenades sentimentales suivant la ceinture des quais, pour y relire avec lui les inscriptions mémorables. La Reynière en revient dans l'enchantement. « Je vous assure, lui écrit-il de Lorraine où il est exilé par lettre de cachet, je vous assure que tous les plaisirs de Paris ne sont rien pour moi auprès de celui-là. C'est celui que je regrette le plus, qui va le plus à mon cœur. J'ai remarqué que, dans l'île, vous étiez dix fois plus ouvert, plus confiant, plus aimant qu'ailleurs. Je reverrai avec un bien vif intérêt les marques que vous avez faites pendant mon exil. Nous les visiterons ensemble, nous y marquerons l'époque de mon retour, nous y passerons une soirée entière pour l'y consacrer (1) »

Le poète Andrieux obtient la même faveur : accompagner Monsieur Nicolas tout autour de l'île Saint-Louis, mais d'autres, comme Marlin, la sollicitent vainement.

C'est pour Grimod de La Reynière une vraie joie d'apprendre que Retif lui a fait l'honneur de graver, parmi les inscriptions de l'île, la date où il a été contraint de quitter Paris. De son exil, il envoie à son ami des dates

(1) *Contemporaines*, 2^e éd., XXVIII.

qui l'intéressent, en lui demandant de les inscrire auprès des siennes. Mais qu'est-ce que La Reynière a bien pu s'imaginer ! Réaliser sa requête serait un « sacrilège ». Les dates, lui objecte Retif, doivent être inscrites le jour même de l'événement ou rigoureusement le jour anniversaire. A quoi La Reynière répond :

— J'avoue que je ne comprends pas trop bien l'énormité de ce sacrilège (1)

Mais les gamins, qui demeurent dans l'île, s'amusent à effacer les saintes inscriptions et bientôt ameutés par l'« infame » Augé — gendre de Retif avec lequel celui-ci était à couteaux tirés — ils vont jusqu'à poursuivre le pauvre Nicolas de leurs huées, ils lui jettent de la boue et des pierres.

« O ! mon île, s'écrie douloureusement le pauvre écrivain, ton enceinte sacrée est polluée, un scélérat l'a profanée ! Mon île est devenue pour moi un séjour de douleur. » C'est de ce moment qu'il prit le parti de transcrire chez lui sur des feuilles les inscriptions des parapets en les accompagnant de commentaires. De là, est sortie la publication de M. Paul Cottin, *Mes Inscriptions* (2).

Le manuscrit de ce précieux journal intime est parvenu, avec un autre que M. Cottin a intitulé *Le Memento*, à la Bibliothèque de l'Arsenal où il se trouve classé avec les Archives de la Bastille. L'on se demande comment il a pu y parvenir. « Sans doute répond M. Cottin à la suite d'une descente faite chez un imprimeur, un éditeur ou même chez un simple particulier (3). » Les Archives de la Bastille sont en effet les archives de l'ancienne lieutenance de police. La solution de la question posée se trouve dans le manuscrit même de la Bibliothèque de l'Arsenal qui contient des lettres d'un M. Blérie de Sérivillé, commis

(1) *Le Drame de la vie* pièces justifiées p. 1^{re} 38

(2) Paris Bibliothèque elzévirienne 1889 un vol. in 16

(3) *Mes inscriptions* p. 1

des poudres et salpêtres de France, en cette qualité logé à l'Arsenal Elles nous apprennent qu'Agnès Retif, qui vivait à cette époque avec son père, mettait des objets en dépôt chez le commis des salpêtres à l'Arsenal (1). Elle y aura mis des papiers de son père, comme en témoigne d'ailleurs une des lettres du dossier (2), et notamment les *Inscriptions* et *Le Memento* Lorsque Ameilhon vint prendre la direction de la Bibliothèque de l'Arsenal, il les y trouva Il dut en apprécier la valeur, ayant personnellement connu Retif (3), et les joignit à la collection des papiers de la Bastille qu'il avait amenée avec lui

Monsieur Nicolas avait ainsi pris le parti d'abandonner ces quais où il sentait revivre son long passé

« Le 14 juillet (1789), est la dernière de mes dates sur l'île Oh ! 14 juillet ! c'est toi qui, en 1751, me vis arriver à la ville pour la première fois, tel que me représente la première estampe du *Paysan-Paysane* (4), c'est toi qui me bannis de mon île ! »

Et, avant de quitter pour toujours, croyait-il, ces quais où son cœur avait mis son empreinte, il s'inclina et en baisa la pierre « avec émotion »

Mais ne plus revenir sur ces quais, où il revivait toute son existence, était plus fort que lui « D'où vient, écrit-il, me promenai-je ici, en m'exposant aux insultes, depuis 1785, que j'y fus injurié pour la première fois après que j'eus été désigné aux enfants par le scélérat (Augé) C'est que, par mes dates, que je revois toujours avec transport à la lueur des réverbères, je me rappelle les années où je les ai écrites, les passions qui m'agitaient, les personnes que j'aimais » En une lettre de 1792, il dit à La Reynière qu'il ne voit plus ses amis les meilleurs, « On ne m'entrevoit plus que le soir sur l'île qui est

(1) Bibliothèque de l'Arsenal, ms 12469, f 66

(2) *Ibid*, f 61

(3) P COTTIN, p 104

(4) On la trouve reproduite en ce volume

mon cimetière à moi. Je revois ces dates si fort étudiées souvent effacées. Elles sont invisibles pour tout le monde, obliérées qu'elles sont par le temps, mais je les retrouve. elles abreuvent mon âme. »

Retif revient ainsi dans l'île à nuit close se glissant au ras des murs comme un malfaiteur. « Je ne saurais plus dit-il, goûter ici les rayons bienfaisants du soleil je n'y puis venir que le soir au risque d'être assailli par des bandits. »

Ces « bandits » étaient des gamins qui se moquaient de lui et lui jetaient parfois des pierres. Oyez ces récits terrifiants.

« Le 3 novembre 1792 je passais revenant de la pointe orientale (de l'île). Les enfants faisaient une patrouille factice. Je m'en croyais oublié, mais l'un des anciens galopins qui m'insultaient, avertit les autres. Aussitôt ces enfants se mirent à m'injurier et à me jeter des pierres. Je me hâtai de me retirer dans la rue des Deux Ponts. Ils me poursuivirent, me couvrirent de boue et ils auraient exposé ma vie si il s'était trouvé là quelqu'un des grands vauriens qui m'avaient autrefois insulté. Je me dérobai par la rue Guillaume. »

Le 5, il fut attaqué plus dangereusement encore.

« Je fus assailli de pierres et blessé. J'entendais les petits ogres galopper derrière moi sur les quais. Je courus comme eux afin qu'ils ne me devançassent pas et j'eus le bonheur d'attraper le pont de la Tournelle au moment où ils arrivaient au corps de garde. Aussi depuis je viens tard, et, en quittant l'île je la baise. »

Pauvre Monsieur Nicolas !

On a souvent recherché dans l'île Saint-Louis les « inscriptions » de Retif de La Bretonne. Les pierres des parapets ont été renouvelées. Monselet dit cependant que l'une de ces inscriptions se lisait encore en 1847, quand Orléans vis à vis du numéro 38 (1).

(1) MONSIEUR OUBLIÉS p. 211

“ LES NUITS DE PARIS ”

Au cours de ces promenades sur les quais de l'île Saint-Louis, furent conçues les célèbres *Nuits de Paris*, un soir d'été. Les premières étoiles brillaient au ciel pâissant. Monsieur Nicolas s'arrêta à la pointe orientale de l'île, où il s'assit sur le parapet, comme engourdi par le charme de l'heure. « C'est un baume salutaire qu'un lieu chéri (1) » Le crépuscule s'effaça, Nicolas réfléchissait, attendant l'aurore (2). Il pensait à ce qu'il avait vécu, à tout ce qu'il avait vu depuis vingt ans, aux longues promenades nocturnes après lesquelles, rentré chez lui, il notait les faits qui lui étaient tombés sous les yeux. Il prit un crayon et, le regard errant de temps à autre sur les lourdes eaux de la Seine où se reflétait le ciel constellé, il écrivit d'inspiration, à la tremblante clarté de la lune, dit-il (3), les premières pages d'un livre qu'il voulait intituler *Le Hibou spectateur nocturne* :

« Hibou ! combien de fois tes cris funèbres ne m'ont-ils pas fait tressaillir dans l'ombre de la nuit ! Triste et solitaire comme toi, j'errais seul au milieu des ténèbres dans cette capitale immense : la lueur des réverbères, tranchant avec les ombres, ne les détruit pas, elle les rend plus sail-

(1) *Les Nuits de Paris*, I, 3

(2) *Ibid*, I, 8

(3) *Ibid*, I, 3

lantes c'est le clair obscur des grands peintres ! J'errais seul pour connaître l'homme Que de choses à voir lorsque tous les yeux sont fermés (1) »

Vers cette époque, Cubières Palmézeaux, sortant de la Comédie Française, le rencontra chez son libraire la veuve Duchesne. Au milieu de la boutique il vit un personnage debout coiffé d'un grand chapeau rabattu en clabaud sur le visage enveloppé d'un ample manteau de très gros drap noirâtre et sanglé au milieu du corps comme une bête de somme. L'homme tira de sa poche une petite bougie la vint allumer au flambeau du comptoir et la fixa à l'intérieur d'une lanterne qu'il tenait à la main ferma sa lanterne et monta l'escalier qui menait à l'étage supérieur.

— Quel est ce personnage ? questionna Cubières.

— Vous ne le connaissez pas ? c'est Retif de La Bretonne.

Le chevalier de Cubières avait beaucoup d'admiration pour les œuvres de Retif il revint le lendemain à l'heure qui lui fut indiquée. Il aborda l'écrivain bizarre avec de grandes marques de déférence, lui demanda où il pourrait se procurer *Le Pied de Fanchette*. Retif alluma sa bougie la mit dans sa lanterne qu'il ferma et sans dire mot regarder ni saluer personne monta son escalier laissant le chevalier de Cubières tout éberlué (2).

Retrouvant Retif chez la comtesse de Beauharnais quelques années après cette première entrevue, Cubières lui en rappelait les circonstances.

— Que voulez vous ? Je travaillais à mon *Hibou spectateur* et voulant être un hibou véritable j'avais fait le vœu de ne parler à personne.

— Des hibous tels que vous sont des aigles.

La réplique s'imposait (3).

(1) *Les Nuits de Paris* I 3

(2) LACROIX p 53

(3) *Ibid* p 5

Retif tint à prévenir Sébastien Mercier des rapports que les *Nuits de Paris* offraient avec l'ouvrage célèbre qu'il avait lui-même publié. « Les titres, lui écrivait-il (1), ressemblent beaucoup à ceux de votre excellent *Tableau de Paris* ; mais la manière est différente et quelquefois la matière. C'est un homme exalté qui se promène la nuit et qui décrit le jour les abus dont il a été témoin. Je me promets de ne toucher à cet ouvrage qu'après vous l'avoir lu. »

La rédaction, à tête reposée, commença le 22 décembre 1786, à sept heures du soir (2). Le titre en varia plusieurs fois : le *Hibou spectateur*, la *Vaporance* (surnom donné à la dame du balcon) les *Mille et une nuits françaises*, les *Mille et une aurores*, enfin les *Nuits de Paris* (3).

Au début de l'année 1787, Monsieur Nicolas rentrait à nuit close de l'un de ses pèlerinages commémoratifs : il revenait de la rue de Saintonge où il avait connu Victoire. Vers le milieu de la rue Payenne, à l'un des petits balcons qui en décoraient les hôtels, il entendit soupner. Il leva la tête, aperçut une jeune femme.

— Qui que vous soyez, ne craignez pas de confier vos souffrances à un être qui connaît le malheur.

La dame répondit :

— O homme non, que me veux-tu ?

Et la conversation de s'engager.

Ce n'était pas la marquise de Montalembert. Retif a soin de le déclarer, ce n'était pas non plus Pauline Rioult, de Cuizay, marquise de Monconseil comme le voudrait M. Grasilier (4), mais dans la tête de l'écrivain la marquise de Montalembert, à laquelle ne tarda pas à se joindre la marquise de Marigny, s'amalgama avec l'intéressante inconnue.

(1) 23 mars 1782, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 61.

(2) *Mes inscriptions*, § 935, p. 271.

(3) *Ibid.*, § 937 et 939, p. 271.

(4) GRASILLIER, p. 42-43 et 46-47.



LE HIBOU SPECTATEUR NOCTURNE

Rid i Bl d l e d Pa s

F o lisp c des Nu ts de P i s

Rentrant chez lui notre auteur modifia le plan de son *Hibou spectateur*, pour en faire les *Nuits de Paris*

Une noble et généreuse dame très riche et bienfaisante, écoute les récits que vient lui faire le Hibou — Monsieur Nicolas, — racontant ses promenades nocturne, et accueille les personnes qu'il lui présente en la priant de s'intéresser à elles. La dame est une fiction. Sur ces points les déclarations diverses de Retif sont concluantes (1)

« Depuis longtemps je vivais seul, mes amis étaient morts. Je m'occupais le jour, le soir triste et solitaire comme le hibou je sortais de moi-même et j'errais dans les rues inconnu à la nature entière et j'allais sans plaisir sans ennui, sans me plaindre du sort (2) »

Retif avait rencontré la marquise de Montalembert le 30 avril 1784 à souper chez le prévôt des marchands Le Pelletier de Morfontaine. Il avait lu devant elle quelques fragments de la *Paysane* dont la noble dame s'était déclarée enthousiaste. Il ne la vit que cette seule fois mais l'image de la belle marquise ne quittera plus sa pensée.

« Cette femme charmante m'occupait sans cesse mais comme les chimères qu'elle me suggérait et les châteaux en Espagne que je batissais à son sujet ont été réalisés dans *Les Nuits de Paris* j'y renvoie (3) »

Ces déclarations sont d'une clarté parfaite et tout y est bien dans la manière de Retif. Il y revient en d'autres endroits de son œuvre et toujours en termes synoptiques (4)

Marie de Comanville épouse du lieutenant général d'Angoumois et de Saintonge Marc René, marquis de Montalembert était elle-même quelque peu femme de lettres et publiera un roman *Elise Dumesnil* après la Révolution (5)

(1) *Monsieur Nicolas* p. 2163 note 3033 3131 et 1737

(2) *Ibid* p. 3306 3307

(3) *Ibid* p. 3093

(4) *L'Année des dames nationales* V 131^a — *Le Drame de la vie* p. 1141 — *Les Posthumes* I 350 351

(5) Londres 1798

En ses promenades nocturnes contées dans les *Nuits*, Retif se donne souvent un compagnon qu'il nomme du Hameauneuf. C'était un M. de Villeneuve ami de Mme de Montalembert et qui soupa également avec Retif chez le prévôt Le Pelletier, le 30 avril 1784 (1). Il le connaissait par ailleurs pour l'avoir rencontré chez Butel-Dumont. « C'était, dit-il, une espèce de fou agréable, généreux, qui aimait à se laisser gouverner par les femmes. il était fort riche (2). » Il mourra d'une fluxion de poitrine le 20 septembre 1788 (3).

Quant à la « céleste » marquise de Marigny, elle paraît n'avoir eu de réalité que dans l'imagination de Retif, car l'histoire qu'il raconte de ses rapports avec elle, sous le nom de Florence Jobard la polisseuse (4), est d'une si extravagante invraisemblance qu'il ne serait pas moins extravagant de s'y arrêter (5).

Retif vaguait la nuit sous son ample manteau noir, armé d'un bâton de crocheteur, deux pistolets en ses poches. Le guet le connaissait et souriait sans l'inquiéter (6). Sous son grand manteau, les passants le prenaient pour un Père des missions chrétiennes ou pour un prêtre irlandais (7).

Un quidam l'arrête-t-il place Royale

— Qui êtes-vous?

— Un homme simple qui travaille le jour et se promène la nuit.

(1) Il est figuré, assis à côté de Retif, en l'estampe frontispice du tome XIII des *Nuits*, représentant le fameux repas antique donné par Grimod de La Reynière.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 4737.

(3) *Nuits de Paris*, XIV, 3259.

(4) *Mon kalendrier*, p. 3813-3818.

(5) « Apprens, lecteur, que ce fut la céleste marquise de Ingéniram (Marigni) qui fit à mon égard le personnage de Florence » *Monsieur Nicolas*, p. 4737.

(6) *Nuits de Paris*, VI, 1352, 1356 et 1427.

(7) *Ibid*, VIII, 1792-1794.

— Quand dormez vous ?

— Le matin (1)

Pratiques qui commencerent en 1767 et se poursuivirent durant vingt ans (2)

Ces précieux croquis parisiens — complément du *Tableau de Paris* de Sébastien Mercier, — se divisent en quatre parties la première remonte à 1767, date des plus anciennes notes prises par Retif sur ses pérégrinations nocturnes et s'arrête au 23 février 1773, jour du mardi gras (3) Jusqu'alors Retif n'a pas pénétré dans les tripots et bouges divers ouverts la nuit « académies » maisons de jeu billards et cabarets, ou il osera s'aventurer désormais Cette première partie est la plus intéressante Dans la seconde les tripots occupent une trop grande place et les détails en deviennent monotones La troisième partie est la plus faible elle s'étend approximativement de 1785 à 1789 Retif a cessé ses excursions noctambulaires et les remplace par des anecdotes qu'il invente ou des digressions sur les matières les plus variées voire par une notice du comte Stanislas Potocki sur le Salon de 1788 Retif lui-même, très bon connaisseur en musique n'avait aucun goût pour les arts du dessin La dernière partie redevient d'un vif intérêt elle comprend les deux volumes, tomes XV et XVI, consacrés aux journées révolutionnaires (4) de 1789 à 1793 Les « Nuits » se ferment sur le récit de l'exécution de Marie Antoinette (16 octobre 1793) suivi de quelques pages qui les mènent jusqu'à la nouvelle de la prise de Mons, 3 novembre 1794 mais à vrai dire ce ne sont plus ici des « nuits » mais tout au contraire une

(1) *Les Nuits de Paris* IX 2015 2016

(2) *Ibid* I 1 XIV 3318

(3) *Ibid* VII 1645

(4) Il en a été donné une édition dans la collection de *Mémoires illustrés* de la librairie Arthème Fayard sous le titre *Les Nuits révolutionnaires* s. d. un vol in 8

vivante peinture, — et du ton le plus clair, — des rues parisiennes en ces années tragiques (1)

L'auteur des *Nuits de Paris* trace d'une plume pittoresque les tableaux les plus divers, pris sur le vif incidents de la rue à l'heure où dort le bourgeois paisible, enlèvements de filles, aubades et sérénades d'amoureux, femmes jetées à la porte par leur mari ou leur amant, ivrognes couchés dans le ruisseau, pauvres hères évanouis de froid ou de faim au ras de la chaussée, ici c'est un incendie, ailleurs une fête populaire ou bien, place de Greve, l'exécution d'un criminel ou les feux de la Saint-Jean

Le 24 juin, jour de la Saint-Jean, les bouquetières se promenaient en criant au coin des rues « Des bouquets pour Jeannot et Jeannette ! » Les puristes disaient « Jean et Jeanne » Dans le quartier populaire, hommes, femmes, filles, enfants achetaient des bouquets, mais dans les beaux quartiers les fleuristes étaient beaucoup moins occupées, « parce qu'il y a moins de Jean et Jeanne, on y porte de plus beaux noms, et encore parce que plus de personnes s'y dispensent de donner des bouquets (2) »

Les tomes V et VI contiennent de jolies descriptions des jardins publics, le Palais-Royal, les Tuileries, le Luxembourg, le Jardin des Plantes et son labyrinthe, le palais Soubise, le Mail et la terrasse de l'Arsenal

Les jardins du Palais-Royal n'étaient pas encore entourés des galeries que le duc d'Orléans y fera construire pour les revenus qu'il en tirerait « Dans le grand bassin nageaient les deux cygnes, avant qu'on y mit les poissons rouges et dorés des Chinois (3) » Nicolas, assis sur une chaise,

(1) *Les Nuits de Paris* ou *Le Spectateur nocturne* A Londres, et se trouve à Paris 1788-1794, 16 parties en 8 volumes avec 18 gravures La 15^e partie offre ce titre différent *La Semaine nocturne*, à Paris, chez Guillot, 1790, in-12 La 16^e partie A Paris, 1794, in-12 Voy LACROIX, p 258-301, QUÉRARD, XII 187

(2) *Les Nuits de Paris*, VIII 1809

(3) *Ibid*, V, 1086-1087

suyait leurs évolutions quand son attention fut attirée vers le grand carré de gazon où une fillette de seize ans faisait jouer deux petits chiens. Un Suisse vint les chasser à coups de fouet et comme la jeune fille fondait en larmes, un passant mit l'épée à la main contre le Suisse. Aussitôt celui-ci de siffler, d'autres sifflets lui répondirent. Tout le monde courut aux portes en un instant le jardin se trouva désert. Retif donna la main à la jeune fille et prit les deux petits chiens sous les plis de son manteau. Il purent sortir ainsi.

— J'aime ces deux chiens dit la fillette parce qu'ils sont l'unique consolation de ma bonne maman. Si on les avait tués elle serait morte de chagrin.

L'homme qui avait tiré l'épée fut mis en prison (1).

Les Tuileries formaient le jardin de la bonne société. On n'y était admis que bien vêtu, des gardes veillaient aux portes. Le seul jour de la Saint Louis — 25 août — les Tuileries étaient ouvertes à tous et les enfants du peuple semblaient avoir à cœur d'en profiter pour se venger d'en être exclus le reste de l'année (2).

Les promenades du Luxembourg sont appelées par notre auteur un « jardin solitaire » voisin du faubourg Saint-Germain « où l'on ne vaque pas à ses affaires si tard que sur la rive droite au quartier Saint Honoré (3) ».

Les jardins du palais Soubise — aujourd'hui palais des Archives — étaient fréquentés par les juifs du Marais. « Je me crus dit Retif, dans le séjour de l'innocence et de la candeur. Une foule d'enfants avec leurs bonnes folâtraient autour des bassins, des jeunes filles plus grandes se promenaient sous les marronniers dans le parterre garni de légumes et d'arbres à fruits, je trouvais une nation entière c'étaient les juifs bas mercenaires

(1) *Les Nuits de Paris* V 110-1107

(2) *Ibid* p. 239

(3) *Ibid* V 1185

qui célébraient le samedi Les pères, les mères, les servantes, tout était confondu Ils parlaient allemand. Il me semble que l'innocence et les mœurs patriarcales règnent encore parmi eux (1) »

Les jardins de l'Arsenal s'étendaient au bord de l'eau, flanqués d'une terrasse riante qui dominait la Seine Ils étaient gardés par des Invalides comme la Bastille Une allée en impasse y était garnie de canons Retif y vint par une belle soirée de septembre La lune déployait des nappes de lumière entremêlées d'ombres allongées Dans les allées se promenaient, solitaires, deux amoureux enlacés. Du fleuve venait la rumeur des bateliers Sur la rive, les lavandières cessaient leur travail. Calme bien-faisant en un paysage enchanteur (2)

Rue de l'Égyptienne, le promeneur fut attiré par le son d'une clochette un prêtre, accompagné d'un clerc, portait le viatique Monsieur Nicolas se souvint de son apprentissage d'enfant de chœur et suivit, répondant avec le clerc aux psaumes que le prêtre recitait En la petite rue Verdet, on monta au cinquième, chez un pauvre scieur de bois à brûler

— Mon frère, dit le prêtre, votre vie a été innocente et pénible, espérez en la bonté de Dieu, vous n'avez eu que des peines en cette vie, les biens vous attendent dans l'autre, quand on a été avec résignation aussi malheureux .

— Moi, dit le moribond, mais j'ai été le plus heureux des hommes J'ai eu la meilleure femme, de bons enfants, du travail, de la santé J'ai été des plus heureux

Le prêtre l'embrassa et, prenant le viatique

— Mon Dieu ! voici un temple digne de vous ! . . .

Il communia le malade, s'agenouilla et commença le

(1) *Les Nuits de Paris*, VI, 1233-1234

(2) *Ibid* , VI, 1242-1248.

Te Deum qu'il acheva en s'en retournant Retif l'accompagna jusqu'à l'église (1)

Monsieur Nicolas se charge de la police des rues Il ramène chez eux les aveugles égarés dans la ville déserte (2), un « ouvrier allemand » battu pour avoir mal parlé des Français devant des Provençaux (3)

Il était deux heures du matin, Monsieur Nicolas arrivait place Vendôme Il faisait clair de lune Sur le banc de pierre d'un hôtel se tenaient assis un homme et une jeune personne qui paraissait une enfant de douze ans En s'approchant Retif vit qu'elle en avait au moins dix huit mais elle était toute petite et fûtée

— Que faites vous, mes enfants, à pareille heure sur un banc dans la rue?

— Madame n'a pu rentrer, répondit l'homme, je l'ai trouvée seule à la porte et je l'accompagne le reste de la nuit

— Mon père et ma mère, ajouta la petite dame, demeurent rue des Frondeurs et mon mari dans la rue Tirechappe Il est sujet à boire alors il ferme sa porte se couche et s'endort sans penser à moi Je travaille chez une raccommodeuse de dentelles rue des Capucines Nous avons de l'ouvrage pressé quand je suis arrivée à ma porte à onze heures je n'ai pu me faire ouvrir et j'ai pris le parti d'aller chez mes parents Monsieur a vu mon embarras et a bien voulu m'accompagner Mais je n'ai pu faire ouvrir la porte de l'allée de mes parents Alors nous nous sommes promenés, nous nous sommes assis, nous avons causé Je me tiens près de la maison de ma maîtresse pour y entrer de bonne heure

— Je suis fatigué, reprit l'homme Voulez vous rester avec Madame?

— Volontiers

(1) *Les Nuits de Paris* VII 1467 1468

(2) *Ibid* VII 1574 1575

(3) *Ibid* V 1080

Il se retira

« La petite personne, dit Retif, me parut fort naïve, bonne, sans fiel Elle n'en voulait ni à son mari, ni à ses parents qui lui avaient fait prendre un ivrogne malgré elle J'attendis qu'il y eût des cafés ouverts pour lui faire accepter quelque chose et, comme elle me paraissait accablée, je la fis asseoir Elle pencha sa tête sur moi Je la laissai s'appuyer et elle s'endormit Ce petit être ne connaissait pas l'inquiétude, le souci, le chagrin Elle dormit jusqu'au jour Nous étions sous un portail de la place Vendôme A six heures, le portier ouvrit et fut très surpris de voir deux créatures humaines dormir paisiblement sur la dure, à la fraîcheur piquante du matin Hélène s'éveilla et nous allâmes au café Je la fis déjeuner, je voulus la conduire chez sa maîtresse, à laquelle cette jeune infortunée raconta son histoire devant moi (1) »

Rue du Temple, un chien hurlait à la porte de son logis, éveillant le voisinage Retif heurte à l'huis jusqu'à ce qu'une femme vienne lui ouvrir

— Peut-être est-il aux environs un pauvre malade auquel votre chien va donner une nuit blanche !

La femme caressa son chien, le fit entrer et ferma sa porte (2)

Nicolas s'en revenait rêveur, quand il aperçut à terre, vis-à-vis de l'hôtel de Lamoignon une masse noire et qui remuait

Il crut d'abord que c'était un chien, mais un cri profond lui révéla une créature humaine c'était une vieille chiffonnière ivre, couchée la tête sur son sac

— Allons, la mère, levez-vous ! où demeurez-vous ?

La vieille s'éveillait en grommelant

— Pas moins de douze sous le gros matou ; je le guette depuis trois jours, il est gras à lard, la peau est belle ..

(1) *Les Nuits de Paris*, III, 555-556

(2) *Ibid*, I, 136



LES JARDINS DU PALAIS ROYAL EN 1788

A la grande conférence de la rue de la Harpe (Musée Carn valet)

Elle le tirait de son sac il remuait encore

— Levez vous la vieille !

— Les deux petits chiens ! ils n'ont que six mois, c'est tendre comme rosée On m'en a fait manger dimanche, à la Maison Blanche, pour du lapin de garenne, le pâtis sier du faubourg en fait son hachis le charcutier de la Barrière en bourre son cervelas

Elle les étala

— Ma bonne je ne suis ni guinguettier ni pâtissier, ni marchand de cochon

— Alors passe ton chemin !

Et du crochet dont elle assommait matous et toutous, elle voulait frapper Retif qui s'éloigna (1)

La rue Saint Honoré était en 1767 le centre de la vie élégante Aux premières heures de la nuit, elle brillait d'un vivant éclat « Assemblage du luxe du commerce de la boue de l'Opéra, des filles de l'impudence, de l'urbanité, de la débauche, de la politesse, de l'escroquerie de tous les avantages et de tous les abus » de la vie citadine (2) Aux cabarets des Halles, fort à la mode, notre spectateur crut trouver des scènes frappantes « Je n'y vis que de la débauche des gens qui fumaient ou qui dormaient, des filles perdues, crapuleuses avec des escrocs de billard ou d'académie qui se battaient ou se disaient des injures quelques libertins qui étaient venus là croyant se divertir et qui s'ennuyaient (3) »

Il croise des noceurs revenant de souper

« On n'entendait pas un mot des faces blêmes et stériles pour les hommes, des femmes incarnates et maussades qui s'étaient si fort amusées qu'elles grognaient encore sourdement en quittant la voiture Et voilà le gai Paris ! (4) »

(1) *Les Nuits de Paris* I 198 199

(2) *Ibid* II 470

(3) *Ibid* I 230 231

(4) *Ibid* VIII 1713 1714

Scènes attristantes que lui fait oublier la voûte céleste longuement contemplée des banquettes du Pont-Neuf « C'était là, dit Nicolas, mon observatoire. Je vis les Pléiades déjà fort élevées sur l'horizon, Orion paraissait en forme de râteau, suivi du brillant Sirius.. Ces observations dégageaient mon âme des turpitudes humaines (1). »

En 1768, le marché des Halles n'était pas encore organisé sur la place des Innocents. On n'y voyait encore qu'une église « malsaine adossée à un cimetière pestiféré ». L'heure de la nuit était avancée. Rue aux Fers, Retif entend frapper violemment à une porte. Une femme cognait à l'huis de son logis .

— Apparemment que Madame frappe à la porte d'une de ses amies?

— Mon Dieu ! non, monsieur, c'est chez moi Voilà deux heures que je fais du bruit sans que mon mari s'éveille

Avec son crochet, Retif se mit à cogner à son tour et à faire le plus grand vacarme, ce qui amena le mari à la fenêtre

— Vous pouvez, madame, retourner d'où vous venez Je ne vous ouvrirai pas Je suis bien aise que, demain, vos parents sachent où vous avez passé la nuit

— Madame, demanda Retif, votre mari va-t-il parfois à la comédie?

— Oui, monsieur

— Il va donc se mettre à la place du bon Georges Dandin et nous n'obtiendrons rien . (2).

Durant les nuits pluvieuses, les randonnées de notre observateur étaient loin de ne lui donner que de l'agrément Les écheneaux versaient à flots l'eau des toits sur la tête des passants, quelques rues se transformaient en torrents, rue Montmartre, c'était un fleuve d'immondices.

(1) *Les Nuits de Paris*, II, 250-251

(2) *Ibid* , II, 261-262

Sous prétexte qu'on était en pleine lune, les réverbères n'étaient pas allumés, mais de gros nuages recouvraient l'astre aux rais d'argent. Rue des Vieux Augustins, deux femmes se désolaient de ne pouvoir traverser. La plus jeune enfin tente l'aventure : elle glisse, tombe dans un torrent de fange, — c'était le ruisseau des Halles, — dont Retif eut de la peine à la tirer (1).

Au dégel c'est pis encore. On est dans le chaos. Pour accroître le gain que leur procurent les planches qu'ils posent à la croisée des rues principales, les Auvergnats y font à dessein des engorgements qu'ils abandonnent le soir sans les faire couler et le passant enfonce dans des remblais de neige à demi fondue. Rue Saint-Honoré, Nicolas aperçut une jeune fille qui passait sur la planche d'un Auvergnat. Requise de payer, elle se trouva sans monnaie. Et l'homme la repoussa dans la masse de neige boueuse, dont il avait accru le tas par une manière de digue afin de rendre sa planche d'un usage indispensable. La pauvre fille y laissa ses souliers qu'elle fut obligée de repêcher à la main (2).

Aussi Retif réclame-t-il des balayeurs publics, il demande des égouts pour l'écoulement des eaux et quelques abris.

Une autre nuit, notre promeneur fut surpris par un violent orage. Les éclairs éblouissaient, il tombait des hallebardes. Les gargouilles crachaient des torrents. Nul éclairage. « On aurait dit que les ténèbres avaient de la densité. » Les rues devenaient des lacs et leurs ruisseaux des fleuves. le noctambule y pataugeait, tout en se disant : « Dans la capitale de la France, au XVIII^e siècle, point de conduite souterraine pour les eaux pluviales : ne pourrait-on, comme dans l'ancienne Rome, pratiquer des conduites souterraines pour les rues qui abondent en eau (3)? »

(1) *Nuits de Paris* II 212-273

(2) *Ibid.* VIII 1902-1903

(3) *Ibid.* IV 833-834

Nous n'imaginons plus la saleté des rues parisiennes aux temps gracieux de la Pompadour. Les habitants des ruelles semblent prendre à tâche de les rendre malsaines et de s'empester eux-mêmes. A nuit close, dans la petite rue Poupée, Retif est surpris d'entendre chanter à tue-tête. Il en exprima sa surprise

— Vous devez avoir une singulière opinion de moi ? J'ai souvent été attrapé en passant par ces petites rues. Une manière d'éviter ces jetées (d'ordures du haut des fenêtres) est de se faire entendre bruyamment. Je chante à pleine gorge et m'en trouve bien

— J'userai de la recette

Et Retif se mit à chanter (1)

En plus d'un quartier les maisons sont dépourvues de water-closets. Les gens, la nuit ou de grand matin à l'aurore, vont paisiblement se soulager dans la rue. On jette par les fenêtres de gros os ou des eaux de toilette et de vaisselle. Rue des Amandiers, Retif se trouva un soir tout aveuglé par des pelletées de cendre que l'on répandait du haut d'une maison. Son chapeau et son manteau en furent couverts. Les passants criaient, mais les pelletées de cendre continuaient de pleuvoir. Un garçon pâtissier, qui portait un souper dans une maison voisine, en eut bonne part. Quatre apprentis tailleurs nettoyaient leur fourneau (2).

« Je ne cesserai de réclamer, dit Retif, des tuyaux disposés du haut en bas des maisons pour recueillir l'eau des gouttières, et que les écheneaux cessent de la répandre sur la tête des passants, je ne cesserai de demander des conduits souterrains pour les ruisseaux et qu'on ne jette pas les immondices dans la rivière (la Seine) et qu'on les porte à la campagne, qu'il y ait des balayeurs publics, qu'on défende de galoper à cheval dans les rues de Paris et qu'on

(1) *Les Nuits de Paris*, VIII, 1770

(2) *Ibid*, VIII, 1768-1769

supprime entièrement les cabriolets, — le vœu de Louis XV — et qu'on interdise l'épée à tout le monde si ce n'est dans les cérémonies publiques qu'on mette un impôt sur les chiens inutiles ou d'agrément qu'on supprime la vente de l'eau de vie et qu'on règle tellement les représentations théâtrales qu'il y ait des jours dans la semaine où l'affiche porte « Les honnêtes femmes, peuvent amener leurs filles (1) »

La plupart des réformes réclamées par Retif ont été réalisées depuis lors et les autres devraient bien l'être

En s'en revenant par le pont Saint-Michel, au coin de la rue de la Huchette, notre « spectateur » voit fuir un groupe de jeunes gens en remontant la rue de la Harpe. Ils avaient abandonné un paquet sous les fenêtres d'un apothicaire horribles débris d'un enfant ouvert. Le lendemain matin très ému Retif vint avertir l'apothicaire qui répondit par un éclat de rire

— Ce sont des restes d'anatomie. On refuse des cadavres aux jeunes chirurgiens et ils sont obligés d'en voler ou d'en acheter. Lorsqu'ils les ont disséqués ils ne savent plus qu'en faire (2)

Rappelons que ces observations nocturnes poitent sur un espace de vingt ans, nous en notons quelques unes en suivant le déroulement du temps. Retif n'a inséré en ses *Nuits* que les plus saillantes. Sur tant et tant de mois elles ont relativement en petit nombre garantie d'authenticité

Retif assiste à de biens curieuses scènes de filous. Il n'était sorti qu'à dix heures et demie on fermait les boutiques. Rue de l'Arbre Sec un homme se précipitait hors d'une maison, comme s'il était poursuivi mais il ralentit le pas à la rencontre d'un porte falot par lequel il se fait conduire et qui se met à l'appeler « Monsieur le marquis ». Surviennent deux hommes qui se jettent sur Retif, l'examinent

(1) *Les Nuits de Paris* VIII 1710 1711

(2) *Ibid* II 972

sous le nez et se remettent à courir Ils passent à côté de l'homme au falot sans s'arrêter Peu après ils revenaient, l'un disant à l'autre « Il aura pris par le Pont-Neuf »

Retif intrigué suivit les deux compagnons et leur lanal. Au coin de la rue d'Orléans ils se quittèrent Butte Saint-Roch, aux environs des marchandes de tabac, tout était tranquille, les boutiques closes, quand Retif entend crier : « Au voleur ! » Le même homme, qui semblait encore poursuivi, rejoignit le porte-falot pour marcher contre lui côte à côte Et les autres en courant arrivent près de Retif qui leur demande :

— Que voulez-vous ?

— C'est un voleur. Il a pris dans une pièce où étaient trois dames, un parasol, une montre et les souliers à boucles de celle qui dormait

Retif indiqua l'homme au falot

— Mais nous tenons le filou : il veut nous donner le change !

Et Monsieur Nicolas se vit traîner chez le commissaire de police qui ne le remit en liberté qu'après l'avoir fouillé (1)

Le Petit-Châtelet, sur la rive gauche, n'était pas encore démoli A la faveur des ténèbres, un prisonnier se laissait glisser sur une corde le long des tours au bord de la Seine Le prisonnier remonta le fleuve à la nage Retif alla l'attendre au point où il devait aborder :

— Vous vous baignez par un temps bien froid ?

— Je suis tombé à l'eau

— Puis-je vous être utile ?

— Votre chapeau, j'ai perdu le mien.

Retif donna son chapeau et l'inconnu disparut avec célérité Monsieur Nicolas apprit le lendemain que c'était un filou fort connu Il regretta son chapeau « J'aurais mieux fait, conclut-il, d'avertir la sentinelle (2). »

(1) *Les Nuits de Paris*, II, 459

(2) *Ibid*, II, 395-396

Les cordes ne servaient pas seulement à favoriser l'évasion des prisonniers Rue Saint Denis deux heures du matin quelque chose se balançait dans l'obscurité entre deux auvents une échelle de corde fixée à une fenêtre d'escalier au deuxième étage « J'admirai dit Retif comment les amoureux s'exposent à se casser le cou » Il était tenté d'y monter « De sérieuses réflexions sur la dureté du pavé, ajoute-t-il me retinrent dans les bornes de la discrétion » Mais voici que l'échelle s'agite Une femme suivait des yeux le galant qui regagna lentement le carreau La jeune femme lui envoya plusieurs baisers « napolitains » et retira l'échelle (1)

Monsieur Nicolas revenait dans la nuit par la rue Saint-Honoré Il passa devant les boutiques des marchandes de tabac « L'aveugle était très bien éclairé » Il s'engagea dans la petite rue Jean Tison où son regard fut attiré par une longue perche qui, du troisième étage d'une maison, était tendue vers une fenêtre de la maison d'en face et voici qu'un objet tomba à ses pieds C'était un gros lièvre Il le ramassa après avoir noté la fenêtre d'où la perche avait détaché cette jolie pièce de gibier Trois minutes après, deux jeunes gens arrivèrent avec de la lumière, cherchant de droite, de gauche c'étaient les décrocheurs Quand ils se furent retirés Retif monta au troisième étage de la maison où le lièvre avait été cueilli Il arrive à l'appartement d'un vieux tailleur « qui avait une très jolie fille » Il frappe

— Qui est-ce?

— Votre lièvre

— Notre lièvre?

— Votre lièvre qui est sauté dans la rue

Les bonnes gens furent s'assurer que le lièvre n'était plus à sa place puis le mari tira les verrous, lentement, tourna la clé plus lentement encore

(1) *Les Nuits de Paris* III 467-468

La jeune fille disait

— Il faut allumer la chandelle si c'étaient des voleurs !

Un bon moment se passa encore, enfin la porte s'ouvrit, doucement, pour découvrir, d'un côté la demoiselle armée d'un couperet, de l'autre la maman armée d'une pelle à feu

— Voilà le lièvre, dit Retif en riant

Les remerciements se formulèrent d'une voix craintive et la porte se referma. Du palier Retif leur criait :

— Mais ne remettez pas le lièvre à la fenêtre !

Vain conseil, car, de la rue Nicolas vit le tailleur qui éclairé par sa fille, accrochait le lièvre à un nouveau clou

A peine la lumière fut-elle éteinte que la perche s'allongea pour la seconde fois vers la proie convoitée et le lièvre, glissant le long de la perche, arriva à destination

« J'espérais dit Retif, leur escamoter encore le lièvre et le rapporter au tailleur cela aurait été plaisant (1) »

Parcilles anecdotes ne sont pas rares dans les « nuits » contées de ce style simple et naturel qui en fait le charme

Et que de pittoresques tableaux de la vie populaire !

Retif fait observer que la bourgeoisie ne pratiquait pas l'usage des gens du peuple qui se cotisaient pour se divertir les jours où ils étaient de nocce, après le repas succulent donné par la famille de la mariée

Invité au souper nuptial d'un homme de rivière qui épousait une fille du quartier Saint-Antoine, Retif arriva à la Rapée sur les six heures du soir. Ceux de la nocce y étaient venus danser et boire quelques verres après le déjeuner servi à la maison du père de l'épousée. On s'était cotisé en faisant passer un chapeau à la ronde, ce qui avait donné un souper avec matelote, friture, poules d'Inde et aloyau rôti. On chanta à table des qu'on eut mangé, mais avant le dessert. Pour obtenir qu'on fit silence, une partie des assistants se mirent à hurler et à glapir. Les demoiselles

(1) *Les Nuits de Paris*, V, 1107-1110

présentes chanterent l'une après l'autre apres quoi le vacarme recommença jusqu'à ce qu'on se levat de table, c'est à dire jusqu'à onze heures du soir Les tables ôtées, les deux jeunes mariés en hommage aux assistants danserent un menuet et une contredanse puis ils s'eclipserent pour regagner leur logis en l'ile Saint Louis ou une partie de la noce les accompagna en cortège d'honneur Les jeunes gens allaient se mettre au lit quand ils furent arrêtés par un grand tumulte dans la rue la maison était assiégée par une cinquantaine de gaillards tres animés, qui a grands cris réclamaient la jarretiere de la mariée Celle ci s'avancant gaiement tendit une tres jolie jambe dont on détacha un ruban ponceru qui fut incontinent partagé en une cinquantaine de morceaux et les hommes de la noce après s'en être parés, retournerent à la Rapée devorer les reliefs du souper (1)

En juin, les établissements de bains froids etaient dressés sur les bords de la Seine La chaleur y attirait le monde le soir Les premiers étaient amenagés sur les rives du quartier Maubert, les seconds, vis à vis pour la Cité Il en était deux autres en amont et en aval du Pont Marie Tous ces bains étaient pour femmes ceux du Pont Marie indiqués par un grand écriteau ou on lisait

Bains des dames publiques et particulieres

« Il faut convenir ajoute Retif que la langue est singulièrement outragée dans les ecriteaux et enseignes de Paris »

Ces établissements étaient assez misérables « Ils annoncent dit Retif la malpropreté de la plus grande ville du monde C'est que personne presque ne s'y baigne et que ceux qui le font se bornent à un ou deux bruns par été c'est à dire par an (2) »

(1) *Les Nuits de Paris* XII 276, 276 s

(2) *Ibid* VIII 1810 1813

Il y eut en effet un surprenant recul de la propreté en France aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Les contemporains de M^{me} de Maintenon et ceux de la marquise de Pompadour se baignaient beaucoup moins que ceux de Blanche de Castille et de la reine Isabeau. C'est un des points sur lesquels Michelet s'est trompé le plus lourdement.

On voudrait pouvoir suivre Retif dans les lieux si divers où le mène son vagabondage, où s'exercent ses facultés d'observation, dans les cafés, les académies de jeu, les billards, les bureaux de loterie; analyser aussi les portraits si vivants et si fins qu'il trace des types les plus variés, depuis « l'homme qui ne dépense rien », jusqu'à « l'homme à tout le monde », l'entendre parler des industries faméantes : le « trouveur », dont l'unique métier est de « trouver » les objets perdus, le décolleur d'affiches, qui vit du débit des affiches décollées, le ramasseur de bouteilles cassées, dix autres, et les industries coupables, le fondeur de plomb volé, le fraudeur à l'octroi.

De l'intérêt de ces croquis parisiens à la fin de l'ancien régime, on jugera par « L'Auberge à six sous » et « Le Cabaret de l'Arbre-Sec ».

Rue des Mauvais-Garçons, au faubourg Saint-Germain, Retif vit beaucoup d'ouvriers, — tailleurs, menuisiers, selliers, serruriers, — sortir d'une auberge de bonne mine. C'était l'heure de souper.

Une grosse femme était au comptoir. deux jeunes filles, jolies, gracieuses, modestes, portaient les plats à mesure qu'ils étaient garnis par le découpeur, frère de l'une d'elles et neveu de la grosse dame. Les jeunes filles, Julie et Thérèse, étaient d'une surprenante activité; elles faisaient tout avec aisance et la propreté la plus engageante. Elles repoussaient les fréquentes libertés des clients avec bonne humeur. « Mises en justes fort lestes, elles glissaient comme des poissons entre les mains des mangeurs. » Nul bruit, on n'entendait que la commande des clients nouvellement arrivés : rôti de veau, rôti de mouton, bœuf à la mode,

ragoût, lentilles au lard, salade ! Il y avait en outre un plongeur et un gamin pour les courses

Spontanément les jeunes filles vinrent à Retif

— Monsieur, que voulez vous c'est votre tour ?

Nicolas choisit le rôti de veau et les lentilles au lard pour six sous on avait deux plats Ajoutez un sou de pain, trois sous de vin Pour dix sous c'était un repas complet et que Retif trouva excellent

La grosse dame suivait des yeux ses jeunes nièces, Julie et Thérèse Un menuisier dit à Retif

— Lorsqu'il y a des impertinences c'est la tante seule qui répond et brièvement, par un *fi* ! Rien ne se fait ici avec humeur, même dans les cas les plus graves

« J'admirai la décence, dit Retif, et la règle dans une espèce de cloaque, car la bonne nourriture à bon marché attire les joueurs de billard les escrocs, une vermine »

On mangeait en silence et vite quand un causeur agréable et amusant saisit le dé de la conversation Chacun écoutait y compris le découpeur qui demeura le couteau en l'air, y compris la grosse dame Survinrent dix garçons tailleurs ils voulaient manger La grosse dame se secoua

— Monsieur, ce que vous avez dit est très joli mais les mâchoires s'arrêtent et les nouveaux venus ne trouvent point de places vides Il faut aller prendre vos repas chez un fermier général et non dans une auberge à six sous

La grosse dame disposait d'une trentaine de places et, dans l'espace d'une heure, cent-vingt repas étaient servis (1)

La scène suivante date exactement du 20 février 1776, mardi gras Nous sommes dans la rue de l'Arbre Sec

Le soir, en un cabaret, Retif entendit rire et chanter Il entra, demanda une demi bouteille de vin blanc, avec deux verres comme s'il attendait quelqu'un

La salle des buveurs retentissait de rires joyeux Répartis

(1) *Les Nuits de Paris* IX 1991

en groupes, les clients soupaient pour célébrer le mardi-gras crocheteurs, Auvergnats, décroisseurs du Pont-Neuf, commissionnaires des ports, chacun avec sa famille ou l'on voyait quelques demoiselles. Deux de ces dernières avaient avec elles leurs amoureux, des crocheteurs. L'assemblée, assez calme, s'agita peu à peu quand, après les premières pintes, on en vint aux secondes, aux troisièmes.

L'un des crocheteurs embrassa sa promise. Le père de la demoiselle le trouva mauvais, tandis que la mère le trouvait bon, et les époux d'entamer une querelle.

— Tout beau Jacques ! disait le père au crocheteur, tu n'es pas ici en mauvaise compagnie, je compte que tu prends des libertés un peu trop libres et qui ne conviennent pas.

— O mon Gueu ! interrompit la fille, vou' êtes ben r'gardant ! mêlez-vous d' boire.

— Javote ! j'tassenerai mon poing su' la mine !

Et la mère, sur le ton d'une harenrière en colère.

— Touche-li donc ! N'ont-ils pas fait grand mal ! qu'en ! que d' sembrasser ! Ils sont l'un pou' l'autre.

Ce qui fit prendre au père un ton rassis et grave, il dit en récapitulant.

— Ça d'v'ait été avant l's avents, ça d'v'ait été aux Rois, ça d'v'ait été au jour d'aujourd'hui mardi-gras et ça n'est pas ! Si lli touche, je lli toucherai à lui !

Sur cette déclaration, Jacques se leva pour s'en aller, la mère et la fille s'accrochèrent à lui pour le retenir et il se rassit auprès de sa promise, mais en grommelant, ne voulant plus ni boire, ni manger.

La scène avait été suivie de la table voisine, où se trouvaient trois filles dont l'aînée avait, elle aussi, auprès d'elle ses parents et un amoureux. Brusquement la mère, sans autre forme ni cause, donna un grand soufflet à sa fille en lui disant.

— Chienne, si on t'en faisait autant et que tu fussis !

cause que je grondis ton père, je t'assommerais, vois-tu !

La pauvre fille, qui en saignait du nez, se mit à pleurer le gros Auvergnat son amoureux, fit des représentations à la mère le père prit le parti de sa femme qui disait en se calmant un peu

— C'est seulement pour lui montrer qui faut qu'a charreye droit !

— Oui, bonico bonico, disait l'amoureux sur un ton conciliant mas, Mame Grouin plou doucement

La fille continuait de saigner du nez et de pleurer « avec une musique qui rappelle la musette d'Auvergne » mais la mère de l'autre table s'était trouvée insultée par l'explosion de sa voisine et, tandis que les choses s'arrangeaient autour de la fruitière du Pont Neuf qui avait tenu à faire voir qu'elle était une mère rigide, un nouvel orage allait éclater

— Dites donc, Mame Grouin criait la fille qui avait été embrassée, parlez-moi donc ! Est-ce que vous pensez que j'ai une salope, qu'on vous brutalise votre fille à cause de moi ?

— Pardi à sa place, appuya la mère j'vous les jouerais tout du long ! et j'irais m'installer en chambre avec mon amoureux pour vous faire enrager !

— Voilà de beaux discours, madame Tronçon ! dit la Grouin en se composant de son mieux — et c'est que vous dites là est de bon exemple pour votre fille !

— Meyeu que l'vote !

— Allons, allons, Mame Tronçon dit le père Grouin resté à vote écho et non au note

Le mari de la Tronçon dit que Mme Grouin avait raison Et la Tronçon d'éclater

— Pardi ! je le crois bien qu'elle la souquien, c'est ta salope !

À ce mot M. Grouin se leva sa femme et sa fille se jetèrent à lui ainsi que les plus jeunes demoiselles M. Tronçon fit des excuses pour sa femme qui lui déclara

qu'il n'avait pas de cœur; mais les amoureux, de part et d'autre, s'entremirent, ils parvinrent même à faire s'embrasser les deux femmes et les deux ménages ne firent plus qu'une seule table. Le double mariage fut fixé définitivement au lendemain de Quasimodo et les amoureux eurent permission d'embrasser leur future, de temps en temps, mais décemment à cause de l'honnête compagnie et des petites sœurs que cela apprenait trop tôt. L'une d'elles leva le nez.

— Bon! ça nous apprend! quoi qu' ça nous apprend! Ce que j' savons

Et, dans l'abondance de cœur d'une réconciliation générale, tout le monde de rire, jusqu'à l'austère M^{me} Grouin (1).

N'est-ce pas déjà du Courteline et de derrière les fagots?

M Grasilier a cru voir dans *Les Nuits de Paris* des rapports aux gages de la police parisienne à laquelle Retif aurait été attaché de 1767 à 1787. « Toutes ces histoires fleurent l'incursion policière, non point d'un agent d'exécution, mais d'un simple agent de renseignement (2) »

Il nous est impossible de partager cette manière de voir. Ne s'en rend-on pas compte par l'analyse qui précède?

Le principal argument de M Grasilier, — pour ne pas dire le seul, — est la gravure placée par Retif en tête de ses *Nuits*, reproduite ici. Retif, drapé de son grand manteau noir, coiffé de son feutre aux larges bords, noctambule par les rues de la capitale. Sur sa tête s'est posé le hibou symbolique. Dans le fond, sous les réverbères marqués aux fleurs de lis, circule le guet à pied et à cheval. La scène s'anime d'un enlèvement de fille, plus loin des cambrioleurs forcent une porte, quelques étoiles brillent au ciel. Image représentative des *Nuits* telles que l'auteur les a conçues. On lui fait violence en y cherchant un sens plus compliqué. Au reste, comment supposer que Mon-

(1) *Les Nuits de Paris*, VIII, 1908-1910.

(2) GRASILIER, p. 27-28.

sieur Nicolas, après avoir caché avec tant de soin en toutes circonstances et en ses multiples autobiographies ses attaches policières sans laisser échapper un mot qui les trahît, les aurait ainsi révélées en tête même de l'ouvrage ou il les aurait mises à contribution (1)?

En terminant le tome XIV l'auteur imprime ces mots « C'est le 22 octobre 1788 qu'on achève cet ouvrage à la casse Puissent les espérances que conçoit la Nation être bientôt suivies de cette heureuse réalité que hâtent les vœux de tous les bons citoyens Fini d'imprimer le 9 novembre 1788 (2) »

L'auteur assistait le cœur rempli d'espoir aux événements précurseurs de la Révolution On a dit que les tomes XV et XVI des *Nuits* lui sont consacrés Ils nous fourniraient sans aucun doute un récit d'un intérêt exceptionnel si les circonstances n'avaient amené Retif à modifier et banaliser son œuvre par une série de changements introduits au cours de l'impression Nous savons combien Monsieur Nicolas était craintif Durant toute la Révolution il trembla de se compromettre d'une façon ou d'une autre Il a peint ces angoisses en termes poignants « Je n'ai pas dit ce que je voulais dans mon XVI^e volume, déclarera-t-il on l'a tout cartonné en le brochant (3)

Cartons qui se reconnaissent aujourd'hui à la différence du papier et des caractères et parfois à la phrase interrompue en fin de page et que la page suivante dont la rédaction est d'une époque différente, n'a pas continuée

On s'est étonné de ce que Retif ait vu si peu de chose des événements révolutionnaires C'est qu'un particulier voit peu de chose des faits contemporains à moins d'être un homme en place un publiciste ou un agent d'infor

(1) Loin qu'il ait été un agent au service de la police on le voit au contraire en 1783 pour ne pas aliéner son indépendance refusé une pension de 2 000 lb que lui offrait le Magistrat P. CORBIN p. LV

(2) *Les Nuits de Paris* XIV 2259

(3) *Mes ouvrages* p. 4739

mation Cette sobriété même des récits de Monsieur Nicolas nous est une garantie d'exactitude.

Dans la soirée du 14 mai 1770 avaient été célébrées, aux Tuileries et place de la Concorde, les réjouissances, avec feu d'artifice, en l'honneur du Dauphin et de la Dauphine Marie-Antoinette Elles furent assombries, comme on sait, par la plus terrible catastrophe Retif se trouvait aux Tuileries mêmes Voici son récit, caractéristique de sa « manière », ne parlant que de ce qu'il a vu

« On donnait du feu pour une grande réjouissance, mais je n'en vis rien, assis que j'étais sur les marches du palais qui descendent au parterre Un bruit épouvantable, que j'entendis ensuite, ne me surprit pas, c'est l'ordinaire des réjouissances tumultueuses Je sortis par la porte du Palais-Royal que je traversai seul J'entends des pleurs, des gémissements Jamais soirée ne fut plus désastreuse (1) »

Cette sobriété est une marque de vérité Et quand il arrive à Retif de relater des faits dont il n'a pas été témoin, il a soin de nous en avertir

Retif a conté la manière dont M^{lle} de Tourzel, alors âgée de seize ans, échappa aux massacres de septembre, déclarant en tenir le récit de sa compagne d'évasion, M^{lle} de Saint-Brice, femme de chambre du petit Dauphin Le municipal Tallien les avait tuées toutes deux, « à travers les sabres nus », des prisons de la Force et les avait conduites en l'église Saint-Antoine, après avoir envoyé M^{me} de Tourzel à Sainte-Pélagie, et, dans la suite, il ramena lui-même M^{lle} de Tourzel à ses parents

Récit qui fut mis en doute plus d'une fois, jusqu'au jour où M^{lle} de Tourzel, devenue comtesse de Béarn, publia ses *Souvenirs*, où se trouva confirmée la relation donnée par Retif (2)

(1) *Les Nuits de Paris*, VI, 1221-1222

(2) G. LENOTRE, « L'homme noir », dans *le Temps*, 18 juin 1927



LOUIS SÉBASTIEN
MERCIER

1754-1841

SÉBASTIEN MERCIER

Pe t p Prudh me gr ve pa Lori u (Mus e Carnav let)

XXIV

LA RENOMMÉE

Le retentissement des *Contemporaines* éveilla l'attention du public, et l'on vit *Le Paysan pervers*, *La Vie de mon père* mis en place d'honneur. Retif de La Bretonne va compter de nombreux admirateurs et, parmi eux, des hommes de premier plan. Beaumarchais, Sébastien Mercier, Favart, Collé, Bernardin de Saint-Pierre, le chevalier de Cubières, l'abbé Dehille, le poète Andrieux, Grimod de La Reynière, Sénac de Meilhan, les censeurs royaux Pidansat de Maurobert, Crébillon fils, Butel Dumont, le vicomte de Toustain Richebourg.

Un modeste bourgeois de Caen qui n'est pas assez riche pour acheter ses livres, les emprunte et les copie afin de les posséder (1). Griset de Rouen lui demande ou il pourrait se procurer son portrait afin de le faire encadrer et l'avoir toujours sous les yeux (2). Un avocat de Bordeaux, Marandon, lui écrit qu'il a donné à son fils le prénom d'Edmond en souvenir du *Paysan pervers* et a fait représenter sur le théâtre de la ville une pièce *l'Officier de mérite* tirée de ses œuvres (3).

(1) Lettre du 19 mai 1782, signée J. Dupont, *Contemporaines* 2^e éd. XIX, lettre 63.

(2) Lettre du 27 février 1786, *ibid.* XXI, lettre 164.

(3) Lettre de Marandon, 11 octobre 1785, *Contemporaines* 2^e éd. XX, lettre 132. DÜHREN, p. 309.

Dans la rue, des inconnus lui sautent au cou pour l'embrasser (1) Le médecin du comte d'Artois « dans l'apanage de Poitiers » prenant intérêt, en qualité de docteur, à une santé aussi précieuse, lui envoie une boîte d'onguement confite de Niort « très bon stomacalique après le repas (2) » Un M. de Rosières tient ab solument à épouser l'une de ses filles, pour devenir le gendre du seul homme qui pût remplacer J.-J. Rousseau (3) »

Les gens du monde, — et de la meilleure compagnie, — sont curieux de l'avoir chez eux, les invitations lui arrivent de toutes parts c'est Le Pelletier de Morfontaine, prévôt des marchands (4), le chevalier de Saint-Mars, inspecteur d'artillerie qui recherche sa fille Marion en mariage, le comte de Clermont-Tonnerre (5), le marquis de Jarente (6), la comtesse de Beauharnais, le duc de Gesvres, le comte de Gémonville (7), le duc de Mailly (8), le marquis de Malherbe (9), le marquis de Senones (10), le prince de Bouillon, le baron de Corberon (11), le comte de Narbonne (12), le vicomte de la Maillaudière (13), le duc de Montmorency, la marquise de Clermont-Tonnerre, la

(1) Lettre de Retif, 7 novembre 1779, bibliothèque de l'Arsenal Archives de la Bastille, ms 12469 bis, f 77

(2) Lettre de Monot, 13 janvier 1781, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 51

(3) P. COTTIN, p 210, note

(4) *Mes inscriptions*, § 381, 443 et 475.

(5) Lettre du 7 juin 1784, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 100

(6) Le marquis de Jarente à Retif, 17 avril 1783, *ibid*, lettre 82,

(7) *Monsieur Nicolas*, p. 3171-3172

(8) *Ibid*, p 3081

(9) Lettre du 23 novembre 1785, *Contemporaines*, 2^e éd., XXI lettre 140.

(10) *Ibid* et *Inscriptions*, § 531.

(11) Lettres de 1784, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettres 94 et 95

(12) Lettre de G de La Reynière, 8 mars 1783, *Contemporaines* 2^e éd., XIX, lettre 79

(13) Lettre du 11 septembre 1783, *ibid*, lettre 125.

comtesse de Laval (1) la présidente d'Ormoï (2), la baronne de Montanclos (3), ou des conseillers au Parlement (4)

La duchesse de Luynes vient le voir vêtue en amazone coiffée d'un chapeau à plumet. En l'absence de Retif, elle est reçue par sa fille Marion qui l'appelle « Monsieur » pendant toute la visite (5)

Sauvage à l'exces Retif décline la plupart des invitations. Il raconte que, prié à dîner il arrive à la porte de l'amphytrion s'arrête lève le heurtoir, mais n'ose frapper et il s'en retourne pour aller se promener solitaire autour de l'île Saint Louis (6) ou il dîne d'une demi livre de poires ou d'abricots trépés ou bien encore de groseilles à maquereaux (7)

En ses notes intimes, il avouera la véritable cause de cette sauvagerie son orgueil d'écrivain. Il faut songer à la morgue qui subsistait dans l'aristocratie vis à vis des roturiers gens de lettres pour admirateur que l'on fût de leur talent. « Je ne sais, écrit Retif en son *Memento* comment des auteurs peuvent vivre chaque jour avec des gens qui se croient au dessus d'eux. J'ai trop d'orgueil et, en les quittant je cesse d'être opprimé (8) »

Il est quelques invitations cependant qu'il accepte avec plaisir, celle de l'acteur Desessarts de la Comédie Fran-

(1) *Monsieur Nicolas* p. 3082 — *Contemporaines* 2^e éd. lettres 7^o 94 et 95

(2) *Lacroix* p. 24

(3) *Ibid.* p. 26

(4) Lettre de Vanrod conseiller au parlement de Douai 9 octobre 1784 *Contemporaines* 2^e éd. XIX^e lettre 11^o

(5) *Le Drame de la vie* p. 1187 — *Monsieur Nicolas* p. 3149

(6) *Nuits de Paris* VIII 1901

(7) *Mes inscriptions* § 7^o 1

(8) Bibliothèque de l'Archevêché Archives de la Bastille 1216^o bis 71 3^o v

caise (1) ou de Grimod de La Reynière à ses « déjeuneis philosophiques », les invitations de son grand ami le docteur Guillebert de Préval qui le fait dîner, tantôt avec Mercier et Ruvarol (2), tantôt avec d'illustres étrangers, Goldoni, Caraccioli (3)

Retif ne cherchait pas à plaire et ne flagornait personne, « très ours au contraire, dans sa conversation comme dans ses écrits (4) », naturellement taciturne et morose, seules les jolies femmes étaient susceptibles de l'apprivoiser « Je l'ai entendu, écrit le chevalier de Cubières, parler un jour pendant six heures de la *Philosophie de Monsieur Nicolas*, — un de ses livres préférés, — il charmait tout le monde par le feu, l'abondance de son élocution et par les grâces et la vivacité d'une imagination aussi variée que féconde C'était vraiment l'origine du monde contée par le vieux Silène, et ma comparaison n'est pas un hors-d'œuvre, car de jolies femmes, qui l'écoutaient avec enchantement, l'avaient déjà barbouillé d'excellent vin de Bourgogne (5) » « Un demi-sauvage, dit un contemporain, qui parle des choses, sans s'occuper des mots, mais il reste des idées quand on le quitte (6) »

Une jeune femme de lettres, Helmine de Chézy, qui s'est fait une renommée brillante dans l'histoire du romantisme allemand, rencontre Retif de La Bretonne chez la comtesse de Beauharnais et en trace un vivant portrait Parmi tant d'écrivains en renom qui fréquentent chez la tante de la future impératrice, c'est Retif de La Bretonne

(1) Lettre de Des Essarts du 20 avril 1784, *Contemporaines*, 2^e éd XIX, lettre 96

(2) Lettre de Guillebert à Mercier du 30 juin 1786, *Contemporaines*, 2^e éd, XXII, lettre 163

(3) *Le Drame de la vie*, p 1130

(4) CUBIÈRES, éd Lacroix, p 55

(5) *Ibid*, p 55-56

(6) *Contemporaines*, V (1780), p 5

qui fait sur M^{lle} de Chézy la plus grande impression « Il était le plus génial de tous son apparition avait je ne sais quoi d'attirant de prenant Il était quelque peu corpulent assez grand et portait ses cheveux comme Bernardin de Saint Pierre en boucles naturelles qui lui retombaient sur le cou En une figure ovale le nez aux lignes harmonieuses, la bouche d'une expression agréable de grands yeux expressifs au regard affectueux lumineux sa voix très douce allait au cœur » Nouveau témoignage de la voix « charmante » de Retif de La Bretonne « Il se montra à mon égard dit Helmine de Chézy aussi bienveillant qu'un homme sur le déclin peut l'être vis à vis d'une jeune fille J'aurais aimé à le fréquenter mais l'anathème dont le monde l'avait accablé m'effraya et me retint (1) »

Plus grande encore était la renommée acquise par Retif à l'étranger En Allemagne et en Suisse il était considéré, sous Louis XVI, comme le premier des écrivains français Les Allemands les plus illustres Goethe, Schiller Guillaume de Humboldt Wieland placent très haut les œuvres de Monsieur Nicolas (2) Mercier écrit à Palmézeaux

« J'ai parcouru l'Allemagne il n'est pas une ville pas un village même, où l'on ne m'ait demandé de ses nouvelles « Est-il grand? petit? gras ou maigre? blanc ou « noir? Comment est-il habillé? Aime-t-il la bonne chère? « le monde la solitude? » Les nombreuses traductions publiées en Allemagne des œuvres de Retif de La Bretonne témoignent de cette popularité

Renommée égale sinon plus grande encore en Suisse Chaillet rédacteur littéraire du journal de Neuchâtel, donne à Retif la primauté sur tous les écrivains de son temps un temps où vivaient Schiller et Goethe (3) Publiant

(1) HELMINA VON CHEZY *Unvergessenes* Leipzig 1858 II 104 105

(2) DÖHREN p 3 et 416

(3) Lettre de Lausanne 11 juillet 1788 *Le Drame de la vie* p 1273

la traduction d'un roman humoristique de F. Schultz (1), le baron de Bilderberck s'exprime ainsi dans sa préface

« Retif, ce génie vraiment extraordinaire, cette apparition inconcevable dans le siècle où nous vivons Jusqu'à son cynisme, tout est respectable en lui (2) » Et de Genève Mercier peut écrire à son ami Nicolas « Dans toute la Suisse votre nom est l'égal des plus grands (3) »

Le journal de Genève publiait ces vers pour être gravés sous son portrait

Son esprit libre et fier, sans guide, sans modèle,
Même alors qu'il s'égare étonne ses rivaux,
Amant de la nature il lui dut ses pinceaux
Et fut simple, inégal et sublime comme elle (4)

(1) Lausanne, 1789, 2 vol in-12

(2) Cité par Cubières en la préface des *Compagnes de Maria*, I, xliij-iv

(3) 31 août 1782, *Contemporaines*, 2^e éd, XIX, lettre 65

(4) *Journal de Geneve*, 9 octobre 1785, — *Contemporaines*, 2^e éd, XX, lettre 132. Les vers sont de l'avocat Marandon, de Bordeaux.

GRIMOD DE LA REYNIERE

La manière d'être de Retif, la façon dont il s'habillait, dont il vivait contribuèrent à sa notoriété. Il allait chez ses amis en habits d'ouvrier déchirés couverts de taches. On a vu qu'il conserva les mêmes vêtements pendant près de vingt ans. Le manteau noir à grands plis dont il se couvrait se frangeait de vétusté en s'effilochant tel que le représentent les gravures des *Nuits*. Retif en coupait de temps à autre les parties effilochées en raccourcissant son manteau par le bras. C'était sa manière de passer chez le tailleur.

Il commence l'année 1783 en se déclarant un homme nouveau, guéri d'un amour ridicule celui de Sara. Son âge lui commande de mettre un frein à ses sentiments (1). Parvenu à la cinquantaine le pauvre Nicolas était déjà accablé d'infirmités. Les unes aux manifestations douloureuses étaient la conséquence de son inconduite les autres comme le mal dont il souffrait aux yeux provenaient d'un excès de travail, en des conditions d'éclairage souvent défectueuses (2). Il vit seul séparé de sa femme

(1) *Mes inscriptions* § 193

(2) *Ibid* §§ 259-265

de ses deux filles, et, à cette époque (1782-1785), dans une cruelle disette d'argent (1), car il s'est dépouillé pour l'impression, avec gravures, des *Contemporaines*, où le pauvre diable a engagé tout ce qu'il possédait, 20 000 lb (2) « Je me crevais de travail pour me distraire, n'ayant d'autre plaisir, d'autre relâche, qu'une courte promenade journalière autour de l'île Saint-Louis, durant laquelle je gravais mes peines sur la pierre (3) »

Sa belle résolution de tenir son cœur vide d'amour ne tint pas longtemps En 1783, « j'étais doucement agité par mon goût pour M^{me} Maillard (4) »

Sophie Maillard était une petite femme grêlée, qui ressemblait à Victoire Londo, la jolie charcutière, « muse » du *Nouvel-Abeillard*

Parmi les plus brillants amis de Retif de La Bretonne, une place à part revient à Alexandre-Balthazard-Laurent Grimod de La Reynière, fils du fermier général Il avait vingt-quatre ans de moins que l'auteur du *Paysan perverti* C'est également chez la veuve Duchesne que La Reynière fit sa connaissance le 22 novembre 1782 (5) Il se prendra pour Monsieur Nicolas d'une passion enthousiaste Dans la suite, il rappellera la timidité, la crainte avec laquelle, jeune homme de vingt-quatre ans, il abordait l'écrivain célèbre (6) Séduit par son allure élégante, Retif lui fit un bon accueil et la conversation s'engagea autour du poêle (7)

Grimod de La Reynière était, lui aussi, un original

(1) *Monsieur Nicolas*, p 3070, — *Mes inscriptions*, § 216

(2) *Ibid*, § 327

(3) *Monsieur Nicolas*, p 3050

(4) *Nuits de Paris*, XVI, 415

(5) Lettre de Grimod, du 21 novembre 1784, *Contemporaines*, 2^e éd, XIX, lettre 117

(6) Lettre de Grimod, du 4 avril 1791, *Le Drame de la vie*, p 1312

(7) *Monsieur Nicolas*, p 3078-3079

accompli (1) Avocat au parlement il refusa d'y acheter la place de conseiller que la fortune de ses parents lui permettait d'acquérir sous prétexte que « en sa qualité de juge il pourrait fort bien se trouver dans le cas de faire pendre son pere tandis que dans l'état d'avocat il conservait au moins le droit de le défendre »

Tout à l'opposé de Monsieur Nicolas La Reynière était le type de l'homme du monde Retif dit qu'en sa haute taille il était d'une élégance affable jusqu'en ses moindres mouvements (2) « On le croirait du siècle de la chevalerie par ses égards pour les femmes (3) » Le jeune Grimod écrivait beaucoup En 1777 1779 âgé de dix neuf et vingt ans, il publiait avec Lavacher *Le Journal des théâtres*, en 1783 en ses *Réflexions philosophiques sur le plaisir* il déclare Retif « un des plus grands peintres du siècle » Les deux écrivains devinrent rapidement intimes Retif faisait de son jeune ami le confident de ses peines et tourments (4) Ils passaient leurs soirées l'un chez l'autre (5) Monsieur Nicolas devint ainsi l'un des principaux ornements des « déjeuners philosophiques » que Grimod organisait en son hôtel de la rue Boissy d'Anglas aujourd'hui hôtel de l'Union artistique Ces déjeuners entremêlés de lectures et de dissertations littéraires ou morales commençaient à onze heures du matin par du café au lait du thé des tartines au beurre et des anchois pour finir à quatre heures par un aloyau roti et un gigot de dix huit livres On buvait du cidre Chacun des hôtes pouvait amener quatre ou cinq personnes à son choix (6)

(1) Voy DESNOIRESTERRES *Grimod de La Reynière et son groupe* 1877 Monselet lui a consacré un chapitre de ses *Oubliés et dédaignés* 1857

(2) *Les Posthumes* II 184

(3) *Les Nuits de Paris* XII 2796

(4) *Monsieur Nicolas* p 3049 à la date du 29 janvier 1784

(5) Lettre de Grimod à Retif 27 mars 1785 *Drame de la vie* p 1307

(6) *Monsieur Nicolas* p 3195 3196

Les deux dîners « antiques » de 1786 firent sensation par leur luxe et leur singularité Retif assista à celui du 9 mars, représenté en une gravure des *Nuits de Paris* On y voit Monsieur Nicolas coiffé de son grand chapeau, — il avait demandé l'autorisation de le conserver sur sa tête, se trouvant enrhumé, — assis entre Mercier et de Villeneuve (du Hameauneuf) Retif a donné la description de ce repas dans les *Nuits de Paris* (1) et dans *Monsieur Nicolas* (2)

La contrariété que Grimod éprouva à la suite de sa passion malheureuse pour une de ses cousines, — que ses parents, pour la lui soustraire, marièrent à un M Mitoire, — le porta à des folies nouvelles Il prit une maîtresse avec laquelle il fit scandale, publia des pamphlets contre des personnages en vue, si bien que ses parents obtinrent une lettre de cachet qui l'exila en l'abbaye bernardine de Domèvre-lès-Nancy Le dernier des déjeuners philosophiques fut donné le 8 avril 1786 (3) Le jeune original fut enlevé, jeté dans un carrosse, le 26 avril il arriva chez les Bernardins (4) De son exil, Grimod écrivait à Retif des lettres que celui-ci a imprimées Elles témoignent de l'ascendant que Retif prenait sur ses amis Grimod de La Reynière tend les mains vers lui comme vers un être d'une qualité et d'une force supérieures Il s'indigne des attaques que Royou et Geoffroy, dans *L'Année littéraire* (5), ont dirigées contre *Le Paysan-Paysane* « Que peuvent de tels atomes contre la colonne du génie ? Ce sont des Lilliputiens qui déclarent la guerre à Hercule L'homme-montagne n'a

(1) XIII, 2939

(2) XI, 69 de l'éd Liseux La date donnée dans *Monsieur Nicolas* (février) est fausse La date exacte, 9 mars, se trouve dans les *Inscriptions*, § 669 Cf lettres de Grimod, du 18 septembre 1790 et du 4 avril 1791, *Le Drame de la vie*, p 1285 et 1307

(3) *Le Drame de la vie*, p 1271

(4) *Ibid*, p 1246

(5) *Année littéraire*, 1787, n° 16

besoin que de se secouer pour anéantir cette armée de Mirmidons (1) »

Cependant que Retif lui jouait de biens mauvais tours Les *Françaises* venaient de paraître « L'introduction, lui écrit Grimod, m'a paru sublime » Mais quelle n'a pas été la surprise du jeune exilé quand il s'est vu mis en scène Retif raconte son histoire avec M^{me} Mitoire en la forçant singulièrement de ton « Vous me permettrez de vous dire que la peinture que vous faites de mon caractère et de ma conduite avec mes parents est un peu chargée et pourra fournir à mes ennemis des armes contre moi Le plus acharné n'aurait pas dit pire et cette phrase surtout « Il cessera d'honorer sa mère » pourrait me faire le plus grand tort ! Si j'ai des opinions des principes et des façons d'agir différents de ceux des personnes à qui je dois le jour, je n'ai jamais cessé d'avoir pour eux le respect qui leur est dû à tant de titres (2) »

Nonobstant le juste ressentiment que Grimod aurait dû éprouver il conserva à l'auteur toute sa sympathie (3)

Grimod fait part à Retif de ses projets d'avenir pour la fin de son exil Son calme séjour parmi les Bernardins a réduit sa fringale d'excentricité Il se retirera à la campagne ou il espère que Retif viendra le rejoindre avec les siens Grimod prend l'engagement d'étendre sa sollicitude à tout ce qui l'intéresse On voit par cette lettre écrite de Domèvre le 27 avril 1787 (4), que Monsieur Nicolas lui a confié ses soucis, sa tristesse et lui a même fait entrevoir l'intention ou il serait de mettre fin à ses jours

Mais les rapports entre les deux amis allaient se compliquer

(1) Lettre du 30 juin 1787 *Le Drame de la vie* p 1233

(2) Lettre de Grimod *Ibid* p 1240 1241

(3) *Ibid* p 1240 1245

(4) *Ibid* p 1246 1247

Profitant de son absence, Rivalet et Champcenetz publièrent à Paris, sous le nom de La Reynière, un virulent pamphlet, *Le Songe d'Alhalie*, dirigé contre M^{me} de Genlis, Buffon, Condorcet, La Harpe. L'exilé en était au désespoir d'autant que, renforçant leur attaque, les auteurs du *Songe d'Alhalie*, répandaient, comme venant de Domèvie, de ridicules désaveux. Grumod demanda à Retif d'intervenir pour le défendre. Mais Monsieur Nicolas, qui comptait fort sur ses amis pour l'aider, le soutenir et le protéger, ne se trouvait guère d'attaque, quand il s'agissait de se mettre lui-même en campagne pour eux. Il allègue que les adversaires de Grumod sont malheureusement des écrivains que « leur façon de penser l'empêche de combattre ». L'exilé réplique avec une ironie charmante. Après quoi Retif se rabat sur sa timidité bien connue.

« O mon digne ami ! répond La Reynière, comme vous savez bien excuser votre inertie ! Mais il faut aimer nos affectionnés avec leurs défauts et je suis trop juste pour vouloir que vous exposiez votre tranquillité pour moi (1) »

Retif enfin, pour compléter sa justification, écrivait à son ami en exil, que le mieux en cette affaire serait de laisser, par le silence, s'éteindre le débat. A quoi La Reynière répond encore :

« Je ne suis point de votre avis sur la manière dont vous croyez que je dois être servi, ce n'est que par l'éclat, qu'en portant ma cause au tribunal du public qu'on pourra espérer de la gagner. Au reste vous ferez comme vous jugerez à propos et je ne puis guider votre plume. Je remarquerai seulement ce que le public lui-même a déjà remarqué, c'est que vous avez cessé de parler de moi dans vos ouvrages, dès que j'ai été malheureux (2) »

Ces lignes se complètent par un joli portrait à la plume que La Reynière trace de son ami Nicolas, toujours à

(1) Lettre du 27 décembre 1787, *Le Drame de la vie*, p. 1267

(2) *Ibid.*, p. 1268.

propos de l'incident dont il s'agit, au cours d'une lettre à Marion Relif

« Monsieur votre père est le plus timide des hommes et le moins propre à suivre une affaire où il faut de la constance de la vigueur et de l'énergie. Je le crois plus capable de sentiments violents que de véritable courage et la crainte de se compromettre l'empêchera toujours de me servir. Je suis loin de lui faire un crime de sa prudence ! Chacun dans ce monde vit pour soi, c'est la loi de nature et le soin de notre conservation est toujours celui qui nous occupe exclusivement (1) »

Dans la suite, les relations des deux écrivains subiront des atteintes plus graves. Au cours des violents démêlés de Monsieur Nicolas avec sa femme Grimod, comme tous les amis de Relif qui connaissaient Agnès Lebeque prit le parti de celle dernière, ce qui constitua aux yeux de Monsieur Nicolas un véritable crime. « Amis perfides qui m'ont trahi (2) ! »

Relif adoptera avec violence les doctrines terroristes Grimod de La Reynière tout en ayant eu à se plaindre des lettres de cachet, ne les en préférait pas moins aux atrocités qu'il avait sous les yeux. Les lettres qu'il écrit à son ami Nicolas le traitent de « septembreur » et Relif a l'infamie, — car ici l'inconscience prend des proportions qui ne s'excusent plus — de publier la correspondance ou son ami, en confiance lui exposait ses idées anti-jacobines ce qui amena la condamnation à mort de Grimod de La Reynière devant le Tribunal révolutionnaire par contumace heureusement (3).

Grimod de La Reynière offre un esprit et un caractère des plus remarquables. La Révolution l'ayant ruiné il entreprit un commerce d'épicerie qu'il conduisit brillant

(1) *Les Nuits de Paris* XIV liminaire

(2) *Le Thesmographe* p. 484

(3) *Dunneville* p. 237

ment Il publia de nombreux ouvrages, notamment *L'Almanach des gourmands* qui eut un succès prodigieux (1) Il finit sa vie en mettant à exécution les projets qu'il avait jadis conçus en l'abbaye de Domèvre et à la réalisation desquels il conviait Retif. A Villers-sur-Oise, dans l'ancien château de la Brinvilliers, aménagé en séjour de fêerie, avec trucs et machinerie, il coulait ses jours dans ce calme champêtre que l'ami Nicolas avait si bien célébré mais qu'il dédaignait pour lui-même

On s'est un peu étendu sur les relations de Grimod avec Retif, parce qu'une partie du caractère de ce dernier y apparaît avec un singulier relief

(1) Huit volumes, 1803-1812

SON THEATRE

Le 11 février 1783 Retif commença la rédaction de sa comédie dramatique, *La Prévention nationale* (1) Elle fut terminée le 28 février (2), il la reprit, la refondit et l'acheva définitivement le 5 avril (3) L'impression en fut commencée dès le 13 avril (4) La pièce est tirée de *La Malédiction palernelle* traitant des oppositions de sentiments entre hommes de nationalités diverses *La Prévention nationale* est la déformation du patriotisme Retif était anglomane tout en restant Français de cœur La pièce est une peinture énergique de ces conflits de sentiments, gâtée par des longueurs fatigantes Mercier conseillait à son ami d'être bref

(1) *Mes inscriptions* § 223

(2) *Ibid* § 209

(3) *Ibid* § 241

(4) *Ibid* § 242 — *Le Théâtre* de Retif de La Bretonne a été réuni en cinq volumes in 12 le premier soi disant imprimé à Londres les suivants à Neuchâtel Et se trouve chez l'auteur rue des Bernardins n 10 (1770 1790) L'analyse détaillée en est donnée par Lacroix p 378 387 et QUÉRAND p 186 *La Prévention nationale* fut publiée à part en 1784 à La Haye et se trouve chez Regnault 3 vol in 1^o Deux volumes de documents justificatifs *Faits qui servent de base à la Prévention nationale* à Genève et se trouve à Paris chez Regnault 1784 in 12 *La Prévention nationale* a ensuite été réimprimée sans les variantes dans *Le Théâtre* voy LACROIX d 215 224

« Effacez, ou l'on effacera pour vous (1) » Conseil que l'ami Nicolas était incapable de suivre, aussi aucune de ses pièces ne fut, elle jamais représentée, sauf sur des théâtres de société.

La plus remarquable en est le drame intitulé *Les Fautes sont personnelles*, réaction contre le sentiment de solidarité, encore si fort à cette époque, qui faisait retomber sur une famille entière le crime ou le délit commis par l'un des siens. La société française est en voie de transformation et jusque dans les couches profondes de là naîtra la Révolution. L'œuvre de Retif répond à cette évolution. Le quatrième acte en est d'une grande puissance dramatique. Une jeune fille, qui ne peut se marier à cause du crime commis par l'un de ses frères, arrive sur la scène où elle accompagne son père auquel la faute de son fils a fait perdre la raison. Le vieillard ne fait plus que murmurer

— Dites-moi, ai-je encore de l'honneur ?

La pièce tout entière fut écrite en trois jours. Retif en a indiqué la base : deux sœurs, Céleste et Julie Bertrand, dont le frère avait été rompu en grève. Elles travaillaient chez une dentelière. Retif avait un camarade qu'il avait connu à l'imprimerie du Louvre, frère d'un criminel supplicié. Il lui proposa d'épouser Julie Bertrand.

— C'est la femme pour moi !

Les malheureux ne pouvaient faire d'autre mariage. Ils s'unirent et durent s'expatrier. « Beaux tous deux, bruns tous deux, ils ont dû être un phénomène en Angleterre (2) »

L'acteur Desessarts lut le drame de Retif à la Comédie-Française où il aurait voulu le faire représenter. La lecture fit sensation, mais la pièce ne fut pas reçue sur l'opposition de M^{lle} Bellecour, effrayée de la brutalité de quelques

(1) Mercier à Retif, s. d. (1786), *Contemporaines*, 2^e éd., XXI lettre 152

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 2780-2781

scènes (1) On n'était pas encore fait aux coups de poing que le XIX^e siècle a recherchés

Retif se plaint de ce que sa pièce ait été dans la suite plagée par Laya « un de ces auteurs, dit-il, qui ne pensent que d'après les autres (2) »

En 1789 le chevalier de Saint Mars fit représenter la comédie si curieusement intitulée *Sa mère l'allaita* en son hôtel rue de Popincourt, par « une pension de demoiselles » Un acteur de la Comédie italienne, — ou l'on jouait en français, — assistait à la représentation Il porta la pièce à son théâtre où elle fut reçue Retif en eut si grand plaisir que, déjà il déterminait l'endroit de la salle, — le parterre, — d'où il assisterait à la première Mercier, tout heureux, en écrit à l'auteur

« Soyez sûr Monsieur que j'aurai de la joie à voir sur mon théâtre une pièce de votre façon Si vous vous fussiez livré à ce genre vous nous auriez écrasés tous (3) » Grimod lui envoie de Domèvre ses félicitations (4) Hélas ! ce n'était qu'un faux départ ! Paul Lacroix a pensé que la pièce n'avait pu être jouée par suite de l'indisposition de l'actrice principale, M^{lle} Verteuil Forgeot (5) La vérité est que la comédie n'avait été reçue qu'à correction et que l'affaire en resta là (6)

Le Loup dans la bergerie est inspiré par les rapports sentimentaux de Monsieur Nicolas avec les petites modistes de la rue de Grenelle Saint Honoré comédie mêlée d'ariettes et qui a été souvent plagée (7) Les vers en sont

(1) LACROIX p 384 — ASSÉZAT *Les Contemporaines mêlées* p 68 69

(2) *Monsieur Nicolas* p 3096

(3) *Contemporaines* 2^e éd. XXI lettre 152

(4) 11 août 1787 *Le Drame de la vie* p 1258

(5) LACROIX p 384

(6) BÉCLARD d'après les archives de la Comédie italienne à la Bibliothèque de l'Opéra p 741

(7) MONSELET p 200

lournés en cet art mirlitonesque qui trouvera son expression parfaite dans les livrets de M Scribe.

Avec quelle grâce l'une des petites modistes en scène ne devait-elle pas chanter

Je portais seule, un jour,
Une belle coiffure,
Je trouvais dans la cour
Un monsieur fait au tour,
Qui me dit « Je vous jure,
Vous êtes un amour ! »

XXVII

EN FAMILLE

En mars 1784 Retif entreprit son *Oribeau*, que le libraire intitula, contre l'avis de l'auteur (1) *Les Veillées du Marais* (2), pour le rapprocher des *Veillées du Chateau* qui paraissaient à cette époque et dont le succès était assez grand (3) En sa présomption enfantine Retif avait naïvement composé ce livre pour l'éducation du Dauphin Peut être avait il la prétention d'en être nommé precepteur, comme il avait l'ambition d'être nommé censeur de la librairie (4) Retif de La Bretonne censeur royal !

« Tout m'accablait à la fois » écrit le malheureux à la date du 14 septembre 1784 (5) *La Paysane pervertie* avait été paraphée par Terrasson mais arrêtée par le directeur de la librairie (6) Monsieur Nicolas se voyait déjà sous les verrous de la Bastille (7) dont il se faisait

(1) *Mes inscriptions* § 365

(2) *Les Veillées du Marais* ou *Histoire du grand prince Oribeau roi de Mommonie* imprimé à Waterford 1785 4 parties en 2 vol in 12 Voy LACROIX p 237 240 et MONSELET p 147 148 Il en parut six ans après une nouvelle édition sous le titre *L'Instituteur d'un prince royal*

(3) *Mes ouvrages* p 4725

(4) *Mes inscriptions* § 543

(5) *Ibid* § 415

(6) *Ibid* § 200

(7) *Ibid* § 403

un épouvantail. Le malheureux s'éveillait au milieu de la nuit, claquant des dents

— Ha ! ma vie est empoisonnée (1) ! la verge de fer est levée sur moi (2) !

Et voici les graves complications avec son gendre Augé, « un monstre de laideur, âgé de trente-six ans, sans vertu, sans fortune », qui avait épousé sa fille Agnès. Un ami d'Augé, Blérie de Servillé, commis aux poudres et salpêtres, le traitait lui-même de voleur (3). Augé logeait rue de la Mortellerie avec sa femme, Agnès Retif, qu'il brutalisait (4). Il y eut une série de brouilles, de raccommodements. Agnès fuyait le domicile conjugal, puis y revenait. Le pauvre Retif, qui aimait beaucoup ses deux filles, Agnès et Marion, en ressentait le contre-coup. Il faisait des démarches auprès du prévôt des marchands, Le Pelletier de Morfontaine, pour caser son gendre dans l'administration de la ville « Je lui parlai d'Augé comme d'un mauvais sujet qui faisait le malheur de ma fille et qu'il fallait contenir en l'obligeant. » Quinze jours après, Augé était employé dans les bureaux du premier secrétaire de Le Pelletier (5).

Retif était venu rendre compte de ses démarches à sa fille. Augé entra

— Que je ne vous chasse pas, dit-il à son beau-père

— Pardonnez-vous me chassez

Augé était gris, il rejoignit dans la rue son beau-père qui le traita de monstre, l'autre leva sa canne en l'appelant « gredin ». Le guet à cheval les sépara (6).

Le 21 juillet 1785, Agnès se réfugia rue Saint-Jacques,

(1) *Mes Inscriptions*, § 250, et *Monsieur Nicolas*, p. 3050-3051

(2) *Monsieur Nicolas*, éd. Liseux, I, 262

(3) Lettre du 26 juillet 1785, Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 12469, f. 64-65

(4) *Ibid.*, f. 62

(5) *Mes inscriptions*, § 471.

(6) *Ibid.*, § 469.

chez le graveur Berthet, qui travaillait pour l'illustration des *Contemporaines* (1)

Le 24 février 1786 Retif et sa fille comparurent avec Augé devant le lieutenant civil qui décida le 7 mars, qu'Agnès demeurerait chez son beau père mais que son mari ne serait pas tenu de lui verser pension (2)

Les tracas ne finirent pas ainsi Augé avait pris son beau père en haine et, durant bien des années encore, il s'acharnerait contre lui

Le plaisant en ces lamentables histoires c'est que séparé de sa femme, Augé se consola avec Sara Debée la belle Sara elle même qui avait été l'une des grandes passions de Retif Il la battait d'ailleurs comme il avait battu Agnès, et Monsieur Nicolas loin de tirer satisfaction de la manière dont le « monstre » le vengeait de l'infidèle, crut devoir s'ériger en défenseur du sexe faible et envoyer un cartel au malotru, que celui ci déclina

Retif a narré les malheurs de sa fille Agnès en une de ses œuvres les plus étranges par son exaltation dévergondée *Ingénue Saxancour* ou *La Femme séparée* avec ce sous titre explicatif « Histoire propre à démontrer combien il est dangereux pour les filles de se marier par entêtement et avec précipitation malgré leurs parents (3) »

Si nous en croyons Retif, le livre aurait été écrit par sa fille Agnès elle même et ce pourrait bien être vrai en grande partie tout au moins car le style n'a pas cette souple aisance, cette chaude abondance qui caractérise l'auteur du *Paysan paysane*, du moins Retif y a-t-il mis la main ne fut ce que pour corser l'ouvrage et aux mau

(1) Bibliothèque de l'Arsenal ms 12469 bis f 65 v — *Mes inscriptions* § 521 — *Monsieur Nicolas* p 3671 — *La Semaine nocturne* p 217 218

(2) Hui p 222 223

(3) Écrite par elle même A Liège et se trouve à Paris chez Marandan 1789 3 parties en 3 vol in 12 Voy LACROIX p 314 319 et MONSELET p 158

vais traitements dont sa fille avait été victime, mêler ceux qu'avait soufferts, de la part de son amant, une dame Laruelle, dont il avait recueilli les confidences (1) Dans la suite, Retif continuera de se déclarer étranger à ce livre, qui est de la plus grande rareté dans son édition originale (2) Il semblerait que l'auteur en ait lui-même détruit les exemplaires Dans ce roman, dit Paul Lacroix (3), l'écrivain « a dépassé les bornes du cynisme le plus audacieux » Grimod de La Reynière signalait déjà à son vieil ami la folie d'une pareille publication, où il ne déshonorait pas seulement son gendre, mais sa fille elle-même « Si vous saviez ce qui m'a été écrit de Paris à cette occasion, et cela par des gens qui ne vous connaissent même pas, vous frémiriez (4) »

Sa seconde fille, Marion, lui donnait du moins toute satisfaction « Douce et bienfaisante enfant dont l'air de candeur et d'honnêteté, écrivait le chevalier de Saint-Mars (5), pourrait servir de modèle aux bons peintres » Il l'appelait encore « Figure de vierge » ou « Notre-dame de Douceur » (6), et lui adressait ses salutations angéliques (7) Elle avait cependant les sourcils très noirs, comme sa sœur Agnès, les deux filles le tenaient de leur mère (8)

Monsieur Nicolas fut atteint, à cette époque, d'un mal affligeant, conséquence de sa vie dissipée Marion vint s'installer chez lui et le soigna avec le plus tendre dévoue-

(1) *Monsieur Nicolas*, p 3143-3144, — *Mes ouvrages*, p 4729

(2) *La Semaine nocturne*, p 212 et 226

(3) P 316

(4) Lettre datée de Marseille, 7 juillet 1791, *Le Drame de la vie*, p 1321. Voy aussi lettre datée de Béziers, 29 mai 1791 *Ibid*, p 1317-1318

(5) Lettre du 5 décembre 1785, *Contemporaines*, 2^e éd, XXI, lettre 141

(6) *Monsieur Nicolas*, p 3105

(7) Lettre du 8 avril 1786, *Contemporaines*, 2^e éd, XXI, lettre 147

(8) *Monsieur Nicolas*, p 3148.

ment (1) « Fille chérie s'écrie le père reconnaissant, doux et cher objet d'une immortelle tendresse (2) ! » Elle était intelligente, lettrée, servait parfois de secrétaire à son père Grimod de La Reynière accuse réception d'une lettre de dix grandes pages écrite par elle très philosophique et qu'il mit trois heures à lire (3) Le chevalier de Saint Mars manifestait l'intention de l'épouser (4) Il invitait le père et la fille en sa charmante demeure de la rue Popincourt « presque à la campagne » « Quand il nous invitait dit Retif c'était un jour de fête et ces jours arrivaient souvent (5) Il était d'un caractère parfait aimant aimable naïf avec grâce, franc, loyal chevalier (6) » Il avait, il est vrai soixante dix ans (7) Marion née en 1764 (8) en avait à peine vingt deux

La différence d'âge entre l'inspecteur général de l'artillerie et la jeune fille était peut être un peu forte mais le chevalier de Saint Mars était très riche En son naïf égoïsme Retif désirait beaucoup cette union il y voyait son existence mollement assurée pour le reste de ses jours avec liberté de ne plus s'occuper que de ses livres et de leurs gravures, ou il mettait tout son avoir Le projet échoua Retif y vit des intrigues ténébreuses Il est probable que Marion, quel que fût son dévouement pour son père, ne désirait pas le porter jusque là Elle épousera son cousin germain un jeune gars Edmond Retif, fils de Pierre le cadet des frères de son père celui qui était demeuré à Sacy pour y cultiver le domaine ance-

(1) COTTIN p XXV-XXVI

(2) *Les Nuits de Paris* VIII 296°

(3) Lettre datée de Domèvre 20 juin 1787 *Drame de la vie* p 1°51

(4) *Monsieur Nicolas* p 307°

(5) *Ibid* p 31°1

(6) *Ibid*

(7) Lettre du 8 avril 1786 *Contemporaines* 2 éd XVI lettre 117

(8) *Monsieur Nicolas* p 2984 2985

tral (1). Edmond Retif mourra à vingt-quatre ans, laissant sa jeune femme mère de trois filles, « mes petites-filles, écrit Retif, tout à la fois et mes nièces (2) » Devenue veuve, Marion reviendra à Paris, avec ses enfants, et, sans demeurer avec lui, continuera de s'occuper affectueusement de son père jusqu'à son dernier jour Elle mourra en 1836, âgée de soixante-douze ans (3)

En cette année 1785, les affaires de Monsieur Nicolas s'améliorèrent grandement, grâce à une heureuse opération de librairie En octobre, il vendait à la veuve Duchesne plusieurs éditions du *Paysan*, de *La Paysane* et de *La Vie de mon père* moyennant 56 000 lb Il devait 20 000 lb pour avances sur gravures; restaient 36 000 lb, approximativement un demi-million de valeur actuelle (4) « J'étais tranquille pour ma subsistance (5) » Il logeait, depuis le 15 juillet 1781, rue des Bernardins (6), mais avait loué, d'autre part, un magasin rue Saint-Jacques, en face de la rue du Plâtre (7), dans la maison de la vieille poste, dont son graveur Berthet occupait le troisième Il y entreposait les exemplaires des nombreuses éditions de ses livres qu'il imprimait à ses frais, et y mettait ses notes et écrits intimes à l'abri des regards indiscrets, — il s'agit particulièrement de sa femme (8) Les deux époux avaient également loué un jardin au faubourg Saint-Marceau, rue de Lourcine (9) Ils y donnaient des dîners à des hôtes de marque, au célèbre Fontanes, qui deviendra grand maître de l'Université, à François Lamarque qui

(1) *Monsieur Nicolas*, p 3183, — P COTTIN, p XXV, — HUL, p 224, note

(2) Lettre aux époux Fontaine, 9 juillet 1797, *Lettres inédites*, p 29

(3) MONSELET, p 210, — DUHREN, p 223

(4) *Monsieur Nicolas*, p 3057

(5) *Ibid*, p 3121

(6) *La Semaine nocturne*, p 204-206

(7) *Ibid*

(8) *Mes inscriptions*, § 551

(9) *Ibid*, § 401, p 91

deviendra président des Cinq Cents au philosophe Joubert, à Grimod de La Reynière Marlin en parle dans sa correspondance Fontanes était jeune encore Ses traits dit Marlin, marquaient du génie « Il avait dans les manières une sorte de dignité, moins imposante qu'aimable » Fontanes approchait de la trentaine avec une réputation de poète élégant et chatié Ainsi que le moraliste Joubert il était attiré par la grâce, l'intelligence et la distinction de Mme Retif Dans le différend surgi entre les deux époux ils prendront nettement le parti de la femme ainsi que Marlin, d'ailleurs et Grimod de La Reynière et généralement comme nous l'avons dit tous les amis de Monsieur Nicolas Retif en tirera les conclusions qu'on imagine il reprochera notamment aux plus éminents de ses amis à Fontanes, à Joubert d'avoir fait la cour à la femme pour vivre aux crochets du mari

« Ils trouvèrent dans Agnès une créature facile ils eurent la pensée de s'établir chez elle et d'y vivre à discrétion Ils avaient trouvé leur femme, mais ils n'avaient pas trouvé leur homme, quoique bonasse, je suis impitoyable pour les frelons (1) » Insinuations qui font sourire adressées à des hommes de pareille valeur et qualité Retif ne pensait d'ailleurs pas que ses affirmations seraient quelque jour contrôlées par ses cahiers de notes ou nous trouvons des indications comme celle-ci « 1785 20 janvier dîner chez nous avec la dinde aux truffes de Joubert (2) »

Le dissentiment entre Retif et sa femme allait s'aggraver Agnès connaissait le mal dont son mari était atteint connaissait elle aussi quelques fragments du livre abominable qu'il était occupé à écrire contre elle alors qu'ils demeuraient encore ensemble et pour lequel il se cachait rue Saint-Jacques? La séparation définitive de Retif et

(1) *Monsieur Nicolas* p 3101 3102

(2) *Mes inscriptions* § 473

d'Agnès date du 26 novembre 1785 (1), et, par les *Inscriptions* nous savons que, dès le mois de mars de cette même année, *La Femme infidèle* était à la composition (2).

Ce seul fait suffirait à mettre toute justification du côté d'Agnès et à faire juger la conduite de son mari avec une sévérité indignée. *La Femme infidèle* est un livre criminel (3) Sous forme d'un roman épistolaire à la mode du temps, l'ouvrage se compose principalement de lettres qui auraient été écrites par Agnès Lebègue ou lui auraient été adressées. Quelques-unes d'entre elles peuvent être authentiques, étant donnée la diversité du style des unes aux autres, mais, bien qu'imprimées sur les originaux, elles ont été modifiées, déformées, et la plus grande partie de ces épîtres ont certainement été forgées par le soi-disant éditeur. Au reste, comment Retif aurait-il eu cette correspondance en sa possession? Aussi bien n'avoue-t-il pas qu'il l'a tripatouillée et qu'il a rétabli de mémoire les lettres perdues? On imagine ce que dut être ce rétablissement par les soins de compère Nicolas.

Cubières, ami et admirateur de Retif, écrit à propos de ce vilain ouvrage

« Parlerai-je de *La Femme infidèle* et d'*Ingenue Saxancour*? Notre cher Nicolas y dévoile les secrets de son ménage, et quels secrets, juste ciel! il y travaille de son mieux à déshonorer sa femme, qui ne pouvait être déshonorée puisqu'elle a toujours été vertueuse. Tirons le voile sur ces turpitudes et plaignons-en l'auteur qui n'a pu les mettre au jour que dans un accès de délire ou de frénésie (4).

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3104

(2) *Mes inscriptions*, § 499 et suivants

(3) *La Femme infidèle*. A La Haye, et se trouve à Paris, chez Maradan, 1788. Quatre parties en 4 vol. in-12. Les premiers exemplaires parurent sous le pseudonyme « Maribert-Courtenai ». Voy. MONSELET, p. 157, et LACROIX, p. 301-319.

(4) LACROIX, p. 44

L'ouvrage ne fut d'ailleurs pas mis dans le commerce, et les exemplaires en circulation en seront rachetés pour la plus grande partie par la famille pour être détruits (1) Avec *Ingénue Saxancour* et pour les memes motifs, c'est aujourd'hui un des livres les plus rares de Retif Monselet a vu un portrait d'Agnès Lebègue chez un de ses petits fils qui portait le nom de son gendre Augé, un pastel une fort belle tete coiffée en poudre les traits réguliers, mais d'une expression sévère et hautaine les sourcils fortement accentués et arqués comme ceux de ses filles (2) Elle était de taille menue et avait le visage légèrement grêlé, et avoue Retif elle avait la jambe et le pied admirables (3)

« Ma mère dira sa fille Agnès, avait coutume de se passionner, de s'exalter, elle y mettait tant de feu Elle aimait à faire le philosophe (4) » Sa propre mère M^{me} Lebègue l'aurait jugée sévèrement « Ma fille a toujours été fausse elle a toujours été orgueilleuse et vaine Elle a toujours été coquette tant pour la mise que pour agacer les hommes Elle a un défaut plus essentiel encore c'est la fureur d'écrire à tort et à travers tout ce qui lui vient à l'esprit (5) » Témoignage d'une authenticité douteuse

Retif ne pouvait supporter que sa femme s'occupât de littérature, bien qu'il ait lui même reproduit plusieurs de ses écrits et notamment dans *La Femme infidèle* Les éloges décernés à sa femme écrivain le mettaient hors de lui

On a noté plus haut ses reproches à Agnès de dissiper en papier, plume et encre les ressources du ménage (6)

(1) ASSÉZAT *Contemporaines mêlées* p 86

(2) MONSELET p 208

(3) *Monsieur Nicolas* p 2586

(4) *Ingénue Saxancour* I 82

(5) Lettre que M^{me} Lebègue aurait écrite à l'une des sœurs de son gendre citée sans référence par I Cottin p XV Lettre sujette à caution et par le fond et par la forme

(6) *Lettres inédites* p 14

Ce qui, en ce différend, fait pencher la balance en faveur de M^{me} Retif, c'est l'attitude des deux époux : tandis que Retif, qui avait les torts les plus graves à se faire pardonner, couvrait sa femme des pires injures et calomnies et les redisait à tout écho, celle-ci parlait de lui avec respect et déférence (1) Après la mort de l'homme dont elle avait eu tant à se plaindre, elle écrivit sur lui une lettre admirable qui élève la vie entière de Retif et le sauve moralement aux yeux de la postérité En maintes circonstances, Agnes se montra pour son mari une femme dévouée, faisant en sa faveur et de ses livres des démarches pénibles (2) Quand Retif planta là sa « proterie », pour ne plus s'occuper que de travaux littéraires qui ne pouvaient subvenir aux besoins de sa famille, Agnès, prenant en main le rôle de chef de famille, travailla, entreprit un commerce de modes, un commerce de mousselines, se transforma en institutrice, afin de trouver les ressources nécessaires à son existence et à celle de ses enfants Ce que M^{onsieur} Nicolas aurait voulu, c'était trouver dans le cœur de sa femme « une disposition adorable à la générosité », c'est-à-dire qu'elle fermât les yeux sur ses innombrables fredaines, sans qu'il eût toutefois à faire montre de son côté d'une générosité également adorable, car, tout en trompant sa femme comme peut-être jamais mari n'a trompé la sienne, il était d'une jalousie féroce

« J'ai eu l'honneur de connaître M^{me} Retif dans les dernières années de sa vie, écrit Cubières, et elle m'a toujours paru infiniment respectable par ses mœurs, son honnêteté, son esprit et son caractère (3) »

A ce témoignage, rien ne vient contredire. Sur la fin

(1) Voy le témoignage de La Reynière cité par Cottin, p XIV

(2) Voy notamment sa démarche auprès du commis de la librairie et de l'exempt d'Hémery, *Monsieur Nicolas*, p 3084-3085, et, plus haut, à propos des *Contemporaines*

(3) LACROIX, p 11, note 1

de sa vie, Retif en arrivera d'ailleurs dans l'apaisement des passions à se juger lui-même

« Le bonheur d'une maison est dans le cœur de la femme, écrivait-il aux époux Fontaine de Grenoble L'homme a un autre lot et une maison prospère quand chacun d'eux fait son devoir Ni moi ni ma femme ne l'avons fait et nous avons été misérables sans honneur, sans bonheur sans fortune (1) »

Agnès Lebègue quitta son mari le 25 novembre 1785 Le 26 novembre ses deux filles Agnès et Marion vinrent s'installer auprès de leur père

De ce fait, on a déduit des conséquences fâcheuses pour Mme Retif Il est vrai qu'Agnes Lebègue ne s'entendait pas avec ses filles devenues grandes Elle et sa fille Agnès notamment avaient des caractères qui, par leur similitude même, étaient faits pour se heurter Il est vrai aussi que Retif témoignait une vive tendresse à ses enfants (2) Si Marion a la main enflée, « il en est tout mort » (3) il en perd le sommeil (4) Il est vrai même que Retif charmant et bon homme dans ses rapports familiers était agréable à vivre pour ceux qui ne pouvaient contrarier ses habitudes diverses Encore là ne se trouve pas le motif de la préférence donnée en cette circonstance à leur père par Agnès et par Marion Leur mère était sans fortune à cette époque leur père était fort bien dans ses affaires avec lui seul elles pouvaient subsister

Monsieur Nicolas n'avait pas interrompu ses pèlerinages commémoratifs aux lieux qui lui laissaient de chers souvenirs Devant la maison de Louise à la Nouvelle Halle il s'attendrissait, sanglotait et s'écriait en regardant « la belle étoile » qu'il lui avait consacrée

(1) Lettre du 11 floréal an V 30 avril 1797 *Lettres inédites* p 10

(2) *Les Nuits de Paris* p 2902

(3) *Mes inscriptions* § 1064

(4) *Ibid* § 1065

« O Lyre, tu es toujours là, mais je ne vois plus Thérèse et Louise ! Louise et Thérèse, nos deux charmantes amies n'y sont plus ! »

Et il fondait en larmes (1)

La porte de la maison de Louise était ouverte. Il monta l'escalier jusqu'à son palier. Parvenu à la porte, il s'arrête, suspend son souffle, écoute un instant, et comme il n'entend pas la voix de Louise, il redescend (2)

Et il retombait en de nouvelles amours. En 1786, il se laissait prendre dans les « filets » de Félicité Mesnager, une modiste de trente-cinq ans qu'il rencontra chez le chevalier de Saint-Mais. Ce fut la neuvième et dernière de ses « grandes aventures (3) ». Les complaisances de la belle n'étaient pas plus désintéressées que celles de Sara, mais l'intérêt en était de nature différente. Son frère, ancien directeur des droits réunis à Caen, était en procès avec les fermiers généraux et Félicité désirait faire servir à sa cause la plume et les amis de son ami Nicolas (4)

Félicité Mesnager lui coûtait de l'argent comme Sara, il rompit enfin avec elle quand il eut découvert que son amie, tout en lui accordant ses faveurs, travaillait à éloigner le vieux et riche chevalier de Saint-Mars de sa fille Marion, désireuse qu'elle était de l'accaparer elle-même (5)

Enfin, en couronnement de ces amours de plus en plus malheureuses, le 4 juin 1788, Retif entendait parler, pour la première fois depuis trente-sept ans, de Jeannette Rousseau (6). Avec un autre personnage que lui, il conviendrait de s'étonner qu'il n'eût pas cherché plus tôt à avoir des nouvelles de celle qui avait mis dans son cœur

(1) *Les Nuits de Paris*, XIV, 2985

(2) *Ibid*, p. 2986-2987

(3) *Mon kalendrier*, p. 3882 (sous le nom de Prodiguer)

(4) *Ingénue Saxancour*, III, 106, — P. COTTIN, p. 203, n. 3

(5) *Mes inscriptions*, p. 210, note

(6) *Monsieur Nicolas*, p. 433 n. et 2664, n.

le grand le radieux ! « unique » amour de sa vie Jeannette ne s'était pas mariée Elle était entrée comme institutrice dans une famille d'Auvergne à Riom et s'était consacrée à l'éducation des enfants « Ainsi, dit Retif, tandis que je courais d'écartés en écartés Jeannette fournissait une carrière innocente tandis que je tachais d'acquérir quelque gloire, elle pratiquait de paisibles vertus (1) »

Car Jeannette avait bien été le seul amour de sa vie A vrai dire on aurait de la peine à s'en douter par tout ce qui précède, mais il ne convient pas de juger des faits sur l'apparence

Nicolas disait à Élise

— Dans la vérité vous êtes pour moi Jeannette Rousseau, Marie Jeanne M^{me} Parangon Zéfirc, Henriette Rose Eugénie

A quoi Élise répondait

— Voilà l'homme que je désirais Il cessera de m'aimer quand je cesserai d'être ce qu'il aime sans être moins constant toujours fidèle à son premier amour !

Et un ingénieur qui assiste à la scène

— Une jolie constance ! (2)

En effet

Il est notable que Gérard de Nerval brillant biographe de *Monsieur Nicolas* et qui présente avec lui plus d'un rapport, ne fût ce qu'en son noctambulisme eut la même théorie

La treizième revient c'est encor la première
Et c'est toujours la seule (3)

(1) *Monsieur Nicolas* p. 433

(2) *Le Drame de la vie* III 634

(3) *Les Chimères* sonnet Ariélomis.

“ MONSIEUR NICOLAS ”

Le 14 novembre 1783, Retif commença la rédaction de « Compere Nicolas », intitulé dans la suite *Monsieur Nicolas* ou *Le Cœur humain dévoilé*, son œuvre la plus célèbre et la plus intéressante (1) Il en écrivit ce même jour les sept premières pages (2), mais il a tenu à établir qu'il en avait conçu le projet dès l'année 1777, cinq ans avant l'apparition des *Confessions* de Jean-Jacques, l'ouvrage étant annoncé dans le catalogue de ses œuvres imprimé en 1778 (3) Et nous en avons la confirmation en quelques passages du *Memento* où Retif expose, en notes encore vagues, le plan de l'œuvre future

« Oh ! que m'a-t-on laissé au village ! J'y eusse été si

(1) *Monsieur Nicolas* ou *Le Cœur humain dévoilé* Publié par lui-même, imprimé à la maison et se trouve à Paris, chez le libraire indiqué au frontispice de la dernière partie, 1794-1797 16 tomes en 8 vol in-12 Le tome XIII se compose de *Mon calendrier*, le tome XIV de *Ma morale*, le tome XV de *Ma politique*, le tome XVI de *Mes ouvrages* La pagination continue du tome I^{er} à la fin du tome XVI, jusqu'à la page 4840 Dans la pensée de l'auteur, l'ouvrage aurait dû comprendre, en outre, *Mes affaires*, *Mes maladies*, *Ma physique*, *Mes contemporains*, *Mes dates*, tomes qui n'ont pas paru. Voy MONSELET, p 177-178, QUÉRARD, XII, 190, et LACROIX, p. 387-398

(2) P COTTIN, p XXI.

(3) LACROIX, p. 388.

1754 Sauvi ou plutôt j'ai des inquiétudes a cause de l'endroit où elle est. Cependant j'ai vu qu'elle y allait. Votre Épouse, mon Ami, pour vous exprimer, doit avoir toutes les grâces. Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous même. Aussi, je vous verrais amoureux de toutes les Filles de notre Ville, qu'elles ne me donneraient pas d'inquiétude. Fanchette, avec le charmant qu'elle achève de prendre à Paris, effacera toutes ces petites impressions que je suis bien aise qu'elle polissent votre esprit, en aguerissant votre cœur. Tandis que vous êtes garçon. Voyagez tout, faites l'amour, degoutez vous du vice de tout cela. Ne faites pas comme M. Parangon qui fut très sage, très ouï, et tant à marier et qui depuis. Mais Puis qu'il donne les grâces donc aussi bien des vices! Fanchette

heureux ! peindre mes qualités économiques, etc, les abeilles les agneaux »

Ces sept premières pages furent écrites en son logis de la rue des Bernardins, après quoi il posa sa plume et se rendit en sa chère île Saint Louis dont il fit le tour Nuit close, mais la lune répandait les flots de sa blanche lumière *Per amica silentia lunae*, il lut quelques unes des dates qui lui rappelaient ses peines et ses plaisirs Absorbé en une reverie apaisante il songeait à l'œuvre commencée, qui étonnerait ses détracteurs « Les idées venaient en foule elles m'accablaient (1) »

Les douze premiers tomes contiennent le récit de sa vie depuis sa naissance jusqu'à l'année 1797 ou il termina l'impression Les années 1785 1797 ne sont qu'esquissées La rédaction elle même dura ces quatorze ans, 1787 1797, reprise retouchée renforcée d'additions et de notes dont les dates sont souvent indiquées Comme l'ouvrage fut composé à la casse par l'auteur plusieurs de ces additions ont été faites au cours de la composition typographique, sans manuscrit On rencontrera dans le courant du livre des mentions comme la suivante

« Puisse je conduire librement cet important ouvrage à sa fin ! puisse je terminer le sixième et dernier volume des Idées singulières (2) ! Je mourrai content Ce 18 mai 1784 au milieu des craintes et menaces relatives à mon *Paysan paysane* avec figures (3) »

Le 16 avril 1795, il a imprimé la viii^e partie sur un manuscrit tellement inexact, note t-il, « que je suis le seul qui ait pu le caser (4) »

(1) *Les Nuits de Paris* XII 2700

(2) *Le Thesmographe ou Réforme générale des lois* L'ouvrage ne parut qu'en 1789 deux parties en un vol in 8 chez Maradan Voy MONSELET p 58 59 et LACROIX p 320 322

(3) *Monsieur Nicolas* p 228 note

(4) *Ibid* p 3221

Les huit premières parties (quatre volumes), ont paru en 1794 Retif leur a consacré une préface où il dit

Les tableaux de ces huit parties, malgré le charme de la jeunesse le romantique des sentiments, le naturel des situations ne seront pas les plus intéressants La touche de la fleur de l'âge sera plus ferme, et, dans les dernières parties, l'intérêt croîtra, soit par les personnages mêmes mis en scène, soit par la nouveauté des sentiments (1)

Contrairement à ce qu'annonce Retif, les premiers volumes, par la fraîcheur des descriptions, par l'exquise peinture des champs et de la vie agreste, forment le meilleur morceau de l'ouvrage. Le treizième volume, *Mon calendrier* (1797), porte au bas du titre

IMPRIMÉ A LA MAISON ET SE TROUVE A PARIS
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE L'EUROPE
CAR CET OUVRAGE EST POUR TOUTE LA TERRE

Cet ouvrage « pour toute la terre » consistait en une liste des maîtresses de Retif ordonnée comme un calendrier religieux, chacune d'elles commémorée en un jour déterminé, avec sa biographie En marge, les dates indiquent la première et la dernière année de leurs amours Une prostituée y voisine avec une noble dame, Fanny de Beauharnais avec une fille publique Les femmes qu'il aurait dû épouser y figurent comme épouses, sa femme, Agnès Lebègue, y est inscrite, mais comme mère de ses filles Comme Retif avait plus de 366 femmes à commémorer, on en trouve deux parfois le même jour Le premier janvier est placé sous le patronage du père et de la mère de l'auteur et sous celui d'Agathe Tilhien, jolie paysanne de Sacy, brune, propre, qui avait toujours un padoue bleu pour attache à ses souliers et, la première, donna à Monsieur Nicolas dans sa quatrième année l'idée d'un joli pied.

(1) *Monsieur Nicolas*, liminaires.

Le Kalendrier se termine par la liste d'un certain nombre de filles naturelles, filles de Monsieur Nicolas et qui, toutes, sont devenues nymphes au Palais Royal. La première se nomme Sérafine dite Belles Épaules « elle les avait grasses, blanches et toujours fort découvertes » Retif monta chez elle Sérafine, de son joli métier nourrissait sa mère, fille d'un chantre de Saint Séverin. Retif la reconnut. Elle se jeta dans ses bras « Voilà mon gagne pain s'écriait-elle en montrant sa fille et c'est toi qui me l'a donné ! » (1)

Son « *Kalendrier* » à la main Monsieur Nicolas allait ensuite en l'île Saint Louis lire et baiser les « inscriptions » qui commémoreraient tant d'attendrissants anniversaires (2)

Fatras sentimental et qui ne serait en somme que divertissant, car jamais plume d'écrivain n'a produit œuvre plus singulière si l'on n'avait le déplaisir de lire l'épigraphe suivante en tête de l'ouvrage

*Si quand j'eus toutes ces avan-
tures dont je rougis j'avais été
républicain je ne les aurais pas
eues et j'eusse été vertueux*

Basse flagornerie aux idées du jour, par laquelle compère Nicolas reniait misérablement les idées de sa vie entière, exprimées maintes fois par lui dans les termes les meilleurs et qui lui avaient inspiré un des rares actes de courage de sa pauvre existence

Le 16 octobre 1797 Retif écrivait aux époux Fontaine de Grenoble « J'aurai achevé *Le Cœur humain dévoilé* sous quinze jours (3) »

L'impression se faisait ainsi et la composition

(1) *Mon Kalendrier* p 3904

(2) *Les Nuits de Paris* XVI 402

(3) *Lettres inédites* 25 vendémiaire an V 16 octobre 1796 p 23

Depuis lors, *Monsieur Nicolas* a été réimprimé très souvent, soit en totalité, soit en partie (1). L'édition Liseux est excellente; mais il faut lire l'œuvre de Retif dans l'édition originale, composée par l'auteur lui-même à l'aide de la petite imprimerie dont il avait fait l'acquisition et qu'il avait installée chez lui, édition d'une vie, d'une couleur, d'un pittoresque dont s'éclaire le texte lui-même. Les passages considérés par l'écrivain comme les plus importants sont imprimés en gros caractères, en cicéro, notamment ceux qui sont consacrés à Jeannette Rousseau, à M^{me} Parangon, à Zéfîre, à Rose Bourgeois les grandes passions, la « gaillarde » sert aux parties d'importance moyenne et le « petit romain » est pour les morceaux utiles, mais de moindre intérêt.

Puis il y a la variété, la diversité des systèmes typographiques et orthographiques essayés l'un après l'autre, ici ce sont des abréviations indiquées par un trait au-dessus du mot comme dans les incunables et les manuscrits du moyen âge, là, les syllabes longues sont marquées d'un accent circonflexe (2). Lorsque certaines lettres minuscules arrivent à faire défaut au cours de la composition, elles sont remplacées, dans le corps même des mots, par des majuscules. Il arrive à l'auteur de faire des corrections à l'un ou à l'autre passage déjà casé. Pour ne pas avoir à défaire la composition d'une page entière lorsque la correction demande un peu plus d'espace, il se sert de caractères d'un œil plus petit ou met les mots en abrégé emmi le texte courant. On en a un exemple par la page de *Monsieur Nicolas* reproduite ici en photogravure

(1) La réimpression des 14 tomes qui comprennent la biographie de Nicolas Retif a été faite par la librairie Liseux, en 1883, 14 vol in-8°. Une nouvelle réimpression en volume in-4° est en cours depuis 1924 à la librairie Jonquières, avec illustrations de Sylvain Sauvage. Nous n'indiquons pas les réimpressions partielles, trop nombreuses.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 1625

On imagine à quel point la diversité de ces accidents typographiques ouvre d'autant plus le même d'une œuvre que l'ouvrage un aspect vivant et pittoresque.

A la lecture enfin du livre d'André Malraux, on a l'impression d'être parvenu à la fin d'un long voyage. On a parcouru les chemins les plus secrets de la pensée humaine, on a touché le cœur de la civilisation, on a senti le souffle de la vie. On a senti que la vie est une œuvre d'art, que la civilisation est une œuvre d'art, que la vie est une œuvre d'art.

Le t'ut' j'vu l'v' m'm' r' l' j' m' u' l' t' r' p' u' d'
que j'us k' l' u' m'm' l' A' n' l' r' u' d' m'm' v' n' l' r'
m' c' u' j' m' n' q' u' e' l' h' m' r'

Parvenu au 1^{er} étage, il s'arrêta devant la porte
venant d'Auxerre, pendant que son fils, qui se tenait
à son côté, lui faisait remarquer que la porte
était fermée.

Le 16 février 1784, le roi Louis et la reine Marie-Antoinette ont travaillé jour et nuit afin d'élaborer un manifeste qui le premier jour sera lu devant la Nation. Le manifeste sera lu par un député et sera lu par le roi et la reine.

J'en resterais bien sûr, je n'ai rien de plus à dire.

1. Allent il explore il l'un autre, par un Amant ou l'un
 2. it qui se berce par l'illuminé, n'est nul l'un d'eux

Dieu qui fait haïr l'ennemi par sa justice et
aimer l'ami par sa bonté.

compagne

Où bien non, apprennons qu'il n'y a pas tant de moyen pour aller aux *Indes*.

On avait affiché une page nouvelle. Grand Dieu, pour
vivre un soul de tortu à un jour plus un :
brusquement hument affaiblissant pour d'émoussant pu
lecteur ayant dit : l

Après quoi le récit se poursuit :

L'auteur écrit en laissant courir sa plume sous l'impulsion de ses pensées qui se bousculent, quittant un sujet pour en

(1) Citation empruntée aux *Annales* VIII 1802

prendre un autre, puis revenir au premier « J'écris en désordre, dit-il lui-même (1) »

Ce qui est touchant et, quoiqu'on en ait, rend l'auteur de *Monsieur Nicolas* sympathique, est son extrême sincérité. En combien de pages ne sent-on pas l'émotion, la tendresse d'une humilité véritable « Concitoyen lecteur, lisez-moi avec courage, malgré mes détails enfantins, car ils sont nécessaires. Je n'ambitionne point de vous étaler de grandes vérités. Vous avez Voltaire, Rousseau, Buffon. Je vous prie seulement de remarquer les choses neuves que je dis honnêtement, simplement (2) »

Ce livre, *Monsieur Nicolas*, marquera sans doute la fin de son activité littéraire. « Puissé-je y mettre la dernière main ! Quand il sera fini, que je meure ! mon travail sera parfait et j'aurai vécu (3) » « Il terminera ma carrière et lorsque tu le tiendras, lecteur, je ne serai plus, mais je vivrai cependant avec toi par le mélange de mes pensées avec les tiennes, je remuerai encore ton âme et nous existerons ensemble (4). »

Retif estime que Rousseau écrit trop en « auteur », nous dirions trop en « gens de lettres ». Lui, ne veut écrire qu'en « homme ». Son but n'est d'ailleurs pas de faire de la morale, mais de dire sa pensée, ses sentiments (5).

Il n'hésitera pas à dévoiler ses turpitudes (6) et, quelles qu'elles soient, il demande au lecteur son amitié. Le courage qu'il a de se dévêtir doit effacer ses torts, le purifier. Lecteur, « voyez l'homme dans le peu de bien, voyez l'homme dans le mal. je ne suis qu'un homme (7) » « Terrible tâche que de décrire sa vie, en s'obligeant de dire

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2942

(2) *Ibid*, p. 227, note. Citation abrégée

(3) *Ibid*, p. 2918-2919

(4) *Ibid*, p. 965-966

(5) *Ibid*, p. 2918

(6) *Ibid.*, p. 2834

(7) *Ibid*, p. 2918-2919.

toute la vérité cent fois la plume m'est tombée des mains (1) »

Par moments il se redresse dans un mouvement de naïf orgueil. Oui, il a dévoilé ses turpitudes, mais s'il a été cynique, c'est « par un sentiment superbe de son mérite ». Il a écrit un livre pour l'immensité des siècles (2).

Dans la suite il redeviendra modeste. Il dira plus tard que, sur les nombreux volumes de *Monsieur Nicolas*, il n'est fier que des derniers : les quatre tomes qui traitent de la philosophie, de la morale, de la politique et de la religion (3) : les seuls à vrai dire qui aient tombés dans un complet oubli.

Les assignats l'ont ruiné et la misère l'a contraint à publier cet ouvrage qui n'aurait dû paraître qu'après sa mort (4).

« Vous allez me juger, lecteur, je vous livre mon moral pour subsister quelques jours de plus : *Omnia jubei pauperlas et facere et pati* (5) ».

Un généreux amateur lui avait promis des subventions que les circonstances ne lui permirent de verser que pendant peu de temps (6). Il s'agit de François Arthaud de Lyon, homme d'esprit et original, note Retif (7) : « solide en certains principes philosophiques (8) ». Arthaud favorisa pécuniairement le mouvement aérostatique mis à l'ordre du jour par les Montgolfier. Il permit à Retif de terminer l'impression des *Dames nationales* et de commencer celle de *Monsieur Nicolas*. Arthaud fut à son tour ruiné par la Révolution et Retif dut poursuivre l'impression sur ses propres ressources.

(1) *Monsieur Nicolas* p. 2904

(2) *Ibid.* p. 3600

(3) *Lettres inédites* p. 22

(4) *Monsieur Nicolas* p. 3190

(5) *Ibid.* liminaires

(6) *Ibid.* p. 3671

(7) *Les Posthumes* I 293-294

(8) *Monsieur Nicolas* p. 3191-3192

Or les acheteurs se faisaient de plus en plus rares à mesure qu'apparaissaient les tomes nouveaux. Les événements de la Révolution ne favorisaient pas une entreprise pareille. La plupart des premiers souscripteurs étaient émigrés ou guillotins. Les tomes IX-XVI sont inférieurs aux précédents pour la qualité du papier et la typographie, et ils ne sont plus tirés qu'à deux cent cinquante exemplaires, deux cents exemplaires en moins que les premiers volumes. Encore cette édition réduite ne peut-elle être vendue (1). En son domicile, l'auteur en montrait mélancoliquement les ballots ficelés à sa fille Marion.

— Il y a là une fortune, mais il faut que je sois sous terre pour être apprécié à ma valeur.

Hélas ! en 1806, après sa mort, les volumes de *Monsieur Nicolas* furent vendus au poids du papier (2). Et cependant le pauvre homme avait raison. Un seul exemplaire de *Monsieur Nicolas*, qui se vendait déjà sept cents francs en 1872, se vend aujourd'hui plus de deux mille.

C'est en Allemagne encore que *Monsieur Nicolas* fut le mieux compris à son apparition et par les plus grands esprits.

Le 2 janvier 1798, Schiller en écrivait à Goethe (3).

« Avez-vous lu, par hasard, le rare ouvrage de Retif, *Le Cœur humain dévoilé* ? J'en ai lu tout ce qui en a paru et, dédaignant tout ce que l'ouvrage contient de répugnant, de plat et de révoltant, je m'en suis délecté. Une nature d'une telle sensibilité m'était inconnue. La variété des individualités, — féminines surtout, — que l'on y rencontre, la vie et le réalisme des descriptions, les détails caractéristiques et la peinture des mœurs françaises en certaine partie de la classe populaire doivent intéresser.

(1) LACROIX, p. 403

(2) *Ibid*

3) Correspondance de Schiller, éd. Ph. Stein, II, 219

Pour moi, qui ai si peu occasion de puiser au dehors et d'étudier les hommes dans la vie réelle, un tel livre, quelle qu'estime que j'aie d'ailleurs pour celui de Benvenuto Cellini a une valeur inappréciable »

Et Guillaume de Humboldt, de Paris écrivait également à Goethe qu'un pareil ouvrage lui paraissait le plus vrai et le plus vivant qui eût encore paru (1)

Une dernière question se pose quelle confiance mérite *Monsieur Nicolas* au point de vue de la véracité et de l'exactitude des faits? Une confiance beaucoup plus grande, sans aucun doute que les *Confessions* de Jean Jacques C'est la conclusion à laquelle sont arrivés unanimement, aussi bien en Allemagne qu'en France, les érudits qui ont étudié la question (2) Au fait doit-on s'en étonner? Rousseau a écrit ses *Confessions* entièrement de mémoire tandis que Retif avait sous les yeux ses fameux cahiers ses notes, ses vers, le relevé avec commentaires de ses inscriptions documentation qui malgré les destructions partielles par M^{me} Lebègue, en 1752 (3), remontait aux premières années de la jeunesse

« Les voilà, s'écriait-il, ces fameux cahiers depuis quarante cinq ans dépositaires fidèles de toutes mes pensées écrites à mesure pour moi même, non pour tromper les autres je les dérobaï à tout le monde » Puis il avait ses vers ou il avait noté dans sa jeunesse les principaux événements de sa vie, particulièrement ses aventures amoureuses Les premiers remontaient à 1752

On peut au reste faire la critique de certaines parties de *Monsieur Nicolas* par les textes contemporains

M Monceaux a comparé le récit que Retif donne de

(1) DÜHNEN p 22

(2) Telle est l'opinion de Monselet de G de Nerval de P Lacroix de P Cottin de E Dühren L'exactitude des faits écrit ce dernier se confirme en toute circonstance » p 342

(3) *Faits qui servent de base* II 426

l'incendie de Courgis, en 1749, avec la relation du même événement, écrite par l'ancien maire Droin et l'a reconnu exact : « Une relation de l'incendie de Courgis, rapprochée des notes de M Droin, montre que, dans *Monsieur Nicolas*, l'auteur a décrit avec la plus grande exactitude l'histoire de sa jeunesse (1). » M. Monceaux ajoute : « Depuis que nous avons lu quelques-unes des œuvres de Retif, après avoir parcouru les parties de l'Auxerrois si chères à son cœur, nous avons acquis la conviction que ses descriptions sont d'une réalité saisissante (2). »

Nous avons pu constater personnellement, en compagnie de M Gilbert Rouger, que la maison Cuzin actuelle, ancienne maison Fournier, auprès de la porte de l'Horloge, à Auxerre présente exactement les lieux tels que Monsieur Nicolas les décrit lors de son arrivée chez Parangon : la boutique, la salle, la cour, l'escalier par lequel le jeune apprenti montait à sa chambre au-dessus des latrines, et M Henri Garreau, de la maison Garreau freres, nous disait (3) que, les premiers volumes de *Monsieur Nicolas* en main, il suivait précisément les allées et venues, les aventures diverses de Retif à Auxerre

Le marquis de Bordes de Forlège, à Bordeaux, possédait une lettre de Retif à Nougaret, datée de Sacy, 16 juillet 1767, qui permet de constater que ce que Retif a dit dans son autobiographie de son séjour et de ses occupations à Sacy, à cette époque, est parfaitement exact (4)

Une minutieuse comparaison de la romantique histoire de Sara, qui occupe le tome XII de *Monsieur Nicolas* avec les *Inscriptions* conduit à la même conclusion la

(1) MONGEAUX, p 107-108

(2) *Ibid*, p 106, 108 et 110

(3) Le 17 août 1927.

(4) *Catal de la bibl de Bordes de Forlège* (Bordeaux, 1927), p 60, n° 3948

répétition des faits « démontre que *Monsieur Nicolas* n'est point une histoire fabriquée ni même « romanisée » mais un récit authentique (1) » Et la même observation surgit de la comparaison du *Memento* (2) avec l'histoire troubadouresque des petites modistes.

Nous répéterons néanmoins qu'il convient de tenir en suspicion les conclusions lascives des aventures amoureuses de l'ami Nicolas telles qu'elles sont présentées en cette autobiographie publiée en 1791-1797. La comparaison avec la relation des mêmes faits écrite à une époque antérieure notamment dans *Les Nuits* et *Les Contemporains* montre la déformation érotique dans une pensée senile : la délicieuse histoire de Louise et Thérèse et la gracieuse aventure des *Nuits* qui se termine à l'aurore place Vendôme en sont des exemples caractéristiques.

Et convient-il de s'arrêter à cet amoncellement de paternités féminines — car Monsieur Nicolas ne savait faire que des filles — accumulées par Retif en son autobiographie et plus particulièrement en son *Kalendrier* quelques unes dans des conditions d'in vraisemblance grossière ? On a vu que d'un grand nombre de ces filles le père serait ensuite devenu l'amant pour n'apprendre que trop tard le lien qui les unissait. On est en présence d'une forme de sadisme tourné vers l'inceste comme celui du marquis de Sade l'était vers la cruauté.

Le Drame de la vie « contenant un homme tout entier, pièce en treize actes des ombres et en dix pièces régulières (3) » est l'histoire de Monsieur Nicolas mise au théâtre pour ombres chinoises.

(1) P. COTTEY p. VI

(2) Bibliothèque de l'Arsenal 1° 469 bis

(3) *Le Drame de la vie* cinq parties en 2 vol. in 1° Imprimé à Paris à la maison chez la veuve Duchesne et Mériçol libraires rue Saint Séverin 1793 Voy. MONSIEUR p. 172-173 et LACROIX p. 368-377

Le Drame de la vie, dit Retif, est la « décharge » de *Monsieur Nicolas*. Il y a imprimé les textes dont il ne voulait pas encombrer son œuvre principale (1). L'ouvrage contient, en effet, outre les treize actes pour ombres et les dix pièces « régulières » des lettres et des vers de jeunesse.

Au moment où l'action commence, le héros, — Retif, — a soixante ans. Il suppose qu'il vient d'épouser Jeannette Rousseau, encore vierge à soixante-trois ans (2).

« Voici, lecteur, l'ouvrage le plus extraordinaire qui ait encore paru », déclare Retif en son avis préliminaire (3). Très extraordinaire en effet. Il y a notamment une scène où Retif réunit vingt-sept de ses filles naturelles. L'une est fille d'une princesse, l'autre d'une bouchère, celle-ci d'une fille qui faisait la femme de son père, tandis que l'épouse faisait la fille à marier, telle est la fille d'une servante de cabaret et telle autre d'une fille publique (4), ce qui n'est évidemment pas ordinaire. Scène folle mais avec une conclusion admirable. Retif, qui se doit tout entier à ses filles légitimes, n'a rien à donner aux fruits de ses amours, mais voici que, dans sa détresse d'homme de génie et de poète, il va leur faire le plus merveilleux des présents : il leur distribue les étoiles !

Louise aura la Lyre, Thérèse le Cygne, Léonore le Bouvier, Marguerite le Chariot, Marie-Jeanne l'Étoile polaire, Hipsipile Cassiopée, Edmée Colette Sirius et le reste, comme dit Retif, car il n'aime pas la locution barbare *et cetera*. Et chaque année, à l'anniversaire de chacune d'elles, à dix heures du soir, il ira sur le Pont-Neuf, d'où il contempera l'étoile de celle de ses filles dont la commémoration se place en ce jour, tandis que de son côté, au

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1796.

(2) *Le Drame*, avis de l'éditeur.

(3) *Ibid*, I, 3.

(4) *Ibid*, p. 702.

même moment, du lieu où elle se trouvera son enfant contempera le même astre dans une pensée commune (1) Victor Hugo, en ses plus audacieuses envolées n'a pas dépassé la folle grandeur de ce romantisme en délire, à laquelle ne pouvait atteindre qu'un cerveau dont l'extravagante exaltation finissait réellement par croire que c'était arrivé

Arthaud de Lyon le fit dîner plusieurs fois aux Tuileries avec Mercier Languinois Louvet l'abbé Grégoire Lanténax et autres convives qui devaient jouer un rôle marquant dans la Révolution (2) L'imprimeur Nicolas Bonneville l'invita de son côté avec des personnalités politiques Certain jour, la conversation tomba sur la littérature L'un des convives écrivain en renom se lance dans une vive diatribe contre les auteurs de romans genre inutile et méprisable Relif écoutait sans mot dire quand enfin n'y tenant plus

— Taisez-vous lui dit-il en se levant Malgré tout votre génie vous n'êtes qu'une bête et vous devez m'adorer !

Et sur cette belle déclaration il quitte la table et disparaît comme l'éclair

« Ce trait, ajoutait Bonneville loin de déplaire aux convives les amusa infiniment, même celui qui en était l'objet (3) »

(1) *Le Drame de la vie* p 72^o 723

(2) *Monsieur Nicolas* p 319^o 3193

(3) *Cumtars* ap Lacroix p 58

LA RÉVOLUTION

Retif avait entrepris un voyage en Suisse pour s'occuper de la vente de ses ouvrages avec les libraires de Genève et de Neuchâtel (1), à son retour, le 23 juin 1789, il trouva Paris en fermentation

Depuis la réunion des États généraux, — 5 mai, — une ère nouvelle semblait devoir s'ouvrir.

Retif a laissé plusieurs relations des événements parisiens sous la Révolution, en se bornant généralement à ce qui s'est passé sous ses yeux, aussi ne convient-il pas d'y chercher des faits sensationnels, mais nul écrivain n'a tracé, de la capitale en ces années mémorables, une description, plus fidele, plus vivante, en sa simplicité Le premier de ces récits est dans les tomes XV et XVI des *Nuits de Paris* (2), le second dans le tome XV de *Monsieur Nicolas* (3), le troisième dans *Les Posthumes* De ces pages, on ne saurait trop s'inspirer pour comprendre le véritable caractère de la Révolution à ses débuts

Les lignes suivantes permettent d'en juger relation

(1) DÜHREN p 270

(2) Le tome XV, sous le titre *La Semaine nocturne* (1790), le tome XVI sous le titre *Les Nuits de Paris* ou *Le Hibou spectateur* (1794) Il en a été publié une édition, illustrée de documents contemporains et débarrassée des éléments hétérocytes, dans la collection de mémoires illustrés de la librairie Fayard, sous le titre *Les Nuits révolutionnaires*

(3) Sous le titre *Ma politique*, voy. LACROIX, p 396-398.

des événements du 14 juillet sur lesquels nous avons établi notre fête nationale

Cette page est tirée des *Posthumes* (1) ou nul historien ne s'est encore avisé de l'aller quérir

« La Ville (Municipalité) toujours convoquée depuis le 12 (juillet 1789), ayant à sa tête le prévôt des Marchands délibérait sur ce qu'il y avait à faire Les échevins qui se trouvaient trop faibles abandonnèrent volontiers leurs fonctions aux Électeurs de la capitale qui s'introduisirent dans l'Hôtel de Ville mais le dernier prévôt de Marchands Flesselles que Pelletier Morfontaine avait eu le bonheur de se substituer voulut garder la présidence Le peuple ou plutôt la populace, en effervescence demandait des armes les uns pour le plaisir d'en avoir les autres pour les vendre quelques uns pour se défendre chez eux contre les brigands et les pillards Flesselles voulut éluder d'armer indifféremment tout le monde il n'y avait là rien que de sage Il écrivit dans des termes ambigus à de Launey gouverneur de la Bastille Celui-ci ne crut pas le danger aussi grand qu'il était Il ne saura pas que des bandits de grand chemin des mendiants de sac des scélérats secrets et quelques honnêtes gens abusés étaient autour de la Bastille, odieux séjour ! pour attendre leur proie Il se croit dans un fort imprenable De là ses réponses aux lettres entortillées de Flesselles De Launey s'occupait très négligemment de ses moyens de défense La foule arrive à la porte du fort De Launey ne voit que des polissons en guenilles guidés par quelques Gardes françaises

« Voilà de Launey prisonnier et la Bastille prise L'aveugle populace toujours absurde toujours aveugle, qui n'est pas en insurrection mais en pillage se jette sur tout vole emporte et ne trouvant souvent que des papiers les jette les déchire (2) Elle arrête prisonniers de pauvres

(1) P 228 232

(2) C'est l'exacte relation du pillage des *Archives de la Bastille* Netif parle en témoin oculaire

invalides qui n'ont fait que leur devoir, elle les emmène avec le gouverneur. En route, de Launey, escorté, croit qu'on le mène à l'Hôtel de Ville, qu'on va le confronter avec Flesselles, que celui-ci va prendre sa défense. Il marchait, poussé, pressé par de jeunes polissons de quatorze à seize ans. Près de la Gieve (place de l'Hôtel-de-Ville), un de ceux-ci, — car les polissons ont joué un grand rôle dans la Révolution, — un polisson leve sa canne, il en décharge un coup sur la tête chauve du gouverneur, Ce fut le signal. O populace ! Comment des philosophes ont-ils pu prêcher qu'il fallait te prostituer la Liberté !... »

Retif de La Bretonne est un des écrivains qui ont prévu la Révolution, dans les termes les plus précis, et bien des années avant que les événements ne se produisent. « De tous les gens de lettres, je suis le seul qui connaisse le peuple, écrit-il déjà en son *Memento* (1) Prenez garde, magistrats, une révolution se prépare ! »

Il y revient en ses *Nuits*. « De tous les gens de lettres, je suis le seul qui connaisse le peuple, me mêlant à lui... Je suis descendu dans les plus basses classes.. Une révolution se prépare ! l'esprit d'insubordination s'étend, se propage ! C'est la classe la plus basse qui fermente sourdement (2) »

Retif insiste. « Écoutez la voix d'un plébéien qui vit avec le peuple, qui connaît ses plus secrètes pensées. La fermentation existe, elle augmente. Ramenez l'ordre, la subordination ! Et vous, mes chers concitoyens, tremblez que l'anarchie ne vous plonge dans des malheurs ! (3) » « Le pouvoir est passé entre les mains de ceux qui ont intérêt à l'anéantir (4). »

(1) Bibliothèque de l'Arsenal, ms 12469 bis, f. 102 v^o

(2) *Les Nuits de Paris*, VII, 1487-1488

(3) *Ibid*, XIII, 2979

Ce même 14 juillet dont il a laissé une description qui en fait la vérité Retif fut arrêté en sa chère Ile Saint Louis, sur une dénonciation de son gendre Augé qui l'accusait d'être un « espion du roi »

Onze heures du soir Monsieur Nicolas allait prendre le pont de la Tournelle, quand Morin marchand de vin, la sentinelle du pont (1), le mena tout tremblant au corps de garde ou le témoignage d'une jeune fille demeurant dans l'île, Savinienne Froment, le fit remettre en liberté

— C'est le pauvre d'ateur dit Savinienne un bon homme Je me suis complue à le suivre pour lire ce qu'il écrivait C'était fort innocent (2)

En son imagination prompte à se forger les perils extrêmes Retif se voyait déjà transféré à l'Hôtel de Ville et accroché au fatal gibet « Ce jour là on n'examinait rien »

Une autre dénonciation d'Augé le 26 octobre suivant faillit avoir des conséquences plus graves (3) En se fondant sur les similitudes qui existaient entre certains écrits de Retif et trois libelles qui venaient de paraître Augé accusait son beau père d'en être l'auteur C'était

— *Moyen sûr à employer par les deux ordres pour dompter le Tiers Etat*

— *Domine saltum fac regem*

— *Dom B aux Etats généraux*

ce dernier du caractère le plus ordurier (4)

Retif fut arrêté chez sa fille Marion le 28 octobre à 10 heures et demie du soir Il était malade prêt à prendre un médicament Il fut conduit par des fusiliers au district de Saint-Louis la Culture où il fut interrogé (5) On le questionna sur sa vie privée

(1) *Le Drame de la vie* p 1236-1238

(2) *La Semaine nocturne* p 72-76

(3) *Ibid* p 202

(4) Sur ces trois pamphlets voy LACROIX p 457-462

(5) *La Semaine nocturne* p 199 200 Le texte de la délation d'Augé y est publié

Retif répond qu'il vit séparé de sa femme par commun accord, mais en entretenant avec elle de bons rapports comme en témoigneraient leur correspondance. Il réclame une immédiate perquisition chez lui, ce qui fut fait (1). L'innocence de l'accusé fut reconnue et le calomniateur fut emprisonné à la Force, où il resta quatre jours et remis en liberté sur la déclaration de son beau-père qui se contentait de laisser son gendre « à ses remords et à la honte de ses crimes (2) »

La critique moderne s'est demandé ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans la dénonciation d'Augé Ph-L de Bordes de Forlège serait disposé à croire que l'auteur de *Monsieur Nicolas* aurait tout au moins pris part à la rédaction de ces libelles (3), Paul Lacroix lui attribue le *Dom B aux Etats généraux* (4). En son interrogatoire du 15 novembre, Augé rétracta ses affirmations en ce qui concernait les deux premiers libelles, pour ne plus imputer à son beau-père que le *Dom B aux Etats généraux* (5). Retif déclare de son côté que l'auteur du *Domine salvum fac regem* était connu. Peltier, rédacteur des *Actes des apôtres*, quant au *Dom B*, il aurait été de Sénac de Meilhan. Toutes hypothèses fragiles, faute de données précises.

La connaissance que Retif avait des mœurs populaires contribuait à le faire rechercher du monde aristocratique. En novembre 1789, Sénac de Meilhan, intendant de Valenciennes, le fait dîner avec Talleyrand, Sieyès, la duchesse de Luynes, la comtesse et le vicomte de Laval, Mathieu de Montmorency. Ces nobles personnages se présentaient en marchands du faubourg Saint-Antoine et de

(1) *La semaine nocturne*, p. 230.

(2) *Ibid*, p. 232, *Le Thesmographe*, p. 587.

(3) Catalogue n° 3920

(4) P. LACROIX, p. 460.

(5) *La Semaine nocturne*, p. 218.

la rue Saint Denis, mais les dames demandaient sans cesse

— Que dit le peuple?

En cette même année 1789, Retif imprime son *Thesmographe* cinquième et dernier volume paru des *Idées singulières* plan de législation dédié aux États généraux. L'auteur propose pour la France la constitution du Danemark. Selon son usage Retif a inséré, dans le volume, des pièces et des lettres étrangères au sujet : toute une correspondance relative à ses démêlés avec son gendre, et deux pièces de théâtre, l'une *Le Bouledogue* « destinée au théâtre des danseurs de corde le sujet étant trop bas pour les Variétés », — il y drapait son propriétaire qui venait de lui donner congé, — l'autre, *L'An deux mille* comédie héroïque mêlée d'ariettes (1).

Le 23 octobre Retif assiste à l'assassinat de Foulon et de Berthier, mais à mesure que les événements vont devenir plus violents il se retirera en son isolement, fréquentant quelque temps encore chez la comtesse de Beauharnais, puis s'éloignant également de ce milieu où les opinions jacobines qu'il va adopter ne seront plus de mise.

Monsieur Nicolas passa une partie de cette année 1789 à étudier les filles du Palais Royal devenu une foire brillante de jeunesse élégante provoquante, et de corruption. Il y allait non seulement pour une documentation spéciale nécessaire à ses livres mais aussi pour y suivre le cours des assignats.

Emmi le gracieux essaim de ces demoiselles du bel air la mise en circulation du papier monnaie ne tardera pas à créer une manière de bourse où se négocieront fiévreuse-

(1) *Le Thesmographe ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement proposé à toutes les Nations de l'Europe pour opérer une réforme générale des loix* à La Haye chez Gosse Junior et Changuion libraires des États et se trouve à Paris chez Maradan 1789 Deux parties en un vol in 8 Vov MONSELET p 158 159 QUÉLARD XII 178 et LACROIX p 300 302

ment les devises révolutionnaires. Le malheureux Retif en avait les poches pleines, transformation des beaux écus que les *Contemporaines* lui avaient valus, aussi que d'indignation, en ses *Nuits*, contre les vils agioleurs qui font monter l'or à des hauteurs vertigineuses en abaissement du papier de la République !

Enfin, Retif fréquentait le Palais-Royal pour y retrouver ses innombrables filles naturelles et il ne passait guère de semaine qu'il n'en dénichât l'une ou l'autre parmi ces nymphes d'humeur accueillante.

Rue de Thionville, il voit sortir d'un magasin une ravissante jeune femme. Il la suit. En marchant la belle retroussait ses jupes et montrait une jambe d'une beauté parfaite. Retif s'approche.

— Baissez votre jupe.

Elle sourit.

— En vérité, il y a conscience à mettre tout le monde sens dessus-dessous et jusqu'aux pauvres vieillards.

— Ho ! je vous connais, dit-elle, et vous allez me connaître aussi. maman est M^{me} Hollier.

La belle était la fille de Monsieur Nicolas, la troisième de ses filles qu'il reconnaissait ainsi à la beauté de sa jambe. Les deux autres étaient Adélaïde Simar et Filette Alanette. A ce moment, passe un cabriolet sur le Pont-Neuf. Légère comme le vent, la belle s'y élance, y prend place, salue son père de la main et s'envole. Il ne l'a plus revue (1).

Outre la forme de la jambe, Monsieur Nicolas avait, pour retrouver ses enfants, le « thermomètre de son cœur ». Voici comment fonctionnait ce thermomètre. De temps en temps, à la vue d'une jeune personne, Nicolas éprouvait « un sentiment d'aise et de bonheur dont il ne pouvait se rendre raison (2) », jusqu'au jour où il découvrit que ce sentiment provenait de ce qu'il était le père de la jeune femme en

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3242-3243.

(2) *Ibid*, p. 3156.

question Ainsi Monsieur Nicolas ne tarda pas à se faire, parmi les filles du Palais Royal, une nombreuse progéniture aidé par le bon vouloir de ces dames que ces paternités inattendues semblent avoir beaucoup amusées

Or il se trouvait qu'Adélaïde Collart fille naturelle de Monsieur Nicolas s'était mariée à Cayenne d'où elle mandait à son père que s'il connaissait des filles aimables sans fortune elle le priait de les lui envoyer assurant qu'elles trouveraient par ses soins un bon mari dans l'aisance et toutes sortes d'agrémens

Où Retif vit l'occasion de caser une partie de ses filles qu'il prit soin de réunir en un dîner, chez quelque bon traiteur du Palais Royal avec celles de leurs mamans qu'il put convoquer treize belles petites personnes pas farouches du tout et trois ou quatre dames plus graves, mais qui n'étaient pas méchantes non plus « J'avais l'air d'un patriarche au milieu de mes femmes et de mes enfans »

— Ho ! le beau moment ! m'écriai-je

On imagine si les petites folles s'amusaient

Il leur donna lecture de la lettre d'Adélaïde Collart et le résultat en fut qu'elles partirent toutes pour Cayenne d'où leur père commun eut la satisfaction de recevoir en 1795 de leurs nouvelles toutes étaient arrivées à bon port, toutes avaient épousé de riches propriétaires toutes étaient bien établies et surtout très sages ce qui les changeait beaucoup (1)

Notre homme raconte la merveilleuse aventure avec la gravité qui sied mais peut-être M. Paul Cottin est-il bien inspiré en notant que l'imagination de Monsieur Nicolas pourrait bien avoir tiré toute cette belle colonisation du domaine de la plus charmante fantaisie (2)

Ces brillants intermèdes étaient rares malheureusement dans une vie assombrie par les infirmités par la misère

(1) *Monsieur Nicolas* p. 3213 3°16

(2) *Cottin* p. XCII

La faillite du libraire Maradan jette le malheureux écrivain dans une détresse extrême (1) Et puis, le voilà sans amour, et bien que son vieux cœur porte cent rides profondes, une vie sans amour continuë de lui paraître un pitoyable fardeau

« Qui prendrai-je (comme amoureuse) pour les dernières années de ma vie ? Je suis au bout, mon âme est éteinte et ne vois rien qui puisse la rallumer (2) »

Son ami Arthaud lui fait faire la connaissance de Mirabeau Il eût été dommage que ces deux hommes, Retif, Mirabeau, ne se fussent pas rejoints (3) Ils étaient faits pour s'entendre, aussi s'entendirent-ils et, comme nous le verrons, en collaborateurs.

Tocqueville estimait que Mirabeau parlait de la Révolution naissante en homme digne de la diriger, mais a-t-il jamais prononcé des paroles plus étonnantes de clairvoyance que ces deux lignes écrites par Retif en 1790 ?

La déclaration de guerre de l'empereur François II est du 20 avril 1792 et le manifeste de Brunswick du 25 juillet suivant. Dès l'année 1790, Retif écrivait

« Il ne faut pas nous flatter, notre révolution va nous coûter dix ans de guerre (4) »

Au café Manoury, où il se rendait le soir, on devait décidément le considérer comme absolument toqué.

De province où il s'est retiré, de Lyon, de Montpellier, de Béziers, de Marseille, le fidèle Grimod de La Reyniere continue d'écrire les lettres les plus affectueuses à son vieil ami Il est vraiment touchant par la manière dont il essaie de lui faire bon courage Il lui dit combien son nom est populaire dans la France entière (5). Il insiste auprès de

(1) *Monsieur Nicolas*, p 2824-2825.

(2) *Ibid*, p 2729

(3) Voy surtout *Ma politique*, t XV de *Monsieur Nicolas*, p 4233-4323

(4) *Ibid*, p 4320

(5) Lettre de Lyon 7 mai 1790, *Le Drame de la vie*, p. 1276.

Retif pour qu'il vienne passer quelques mois avec lui, chez une tante charmante qu'il a à Béziers et qui serait heureuse de le recevoir « Vous trouverez ici cent personnes nourries à la lecture de vos ouvrages (1) » Retif répond en disant sa tristesse Il ne voit plus personne « On ne m'en trevoit plus que, le soir sur l'île, — car il ne lui a pas été possible de n'y pas revenir, — sur l'île qui est devenue mon cimetière à moi m'entretenant volontiers avec les absents qui ne m'aigrissent pas (2) » Mais, répond La Reynière c'est précisément parce que vous souffrez qu'il faut venir à Béziers « Si vous continuez à demeurer dans le centre de vos chagrins et de vos travaux votre santé s'affaiblira de plus en plus et vous n'y trouverez qu'une vieillesse douloureuse » A Béziers, il y a d'ailleurs deux imprimeries bien montées et l'auteur des *Contemporaines* y pourra suivre le cours de ses travaux (3)

Mais Grimois échouera dans ses efforts pour amener à lui son ami Nicolas « Votre genre de vie serait plus gai à Lyon Béziers et Marseille qu'à Paris et vous pourriez tout de même composer, imprimer et vendre Mais rien ne vous tirera de ce cloaque vous aimez mieux y vivre triste et malade que bien portant et satisfait ailleurs (4) »

Il serait assez difficile de préciser les idées politiques de Monsieur Nicolas durant les années sanglantes ses *Nuits révolutionnaires* ont été trop cartonnées, il en désavouera les sentiments Que si Nicolas tremblait jadis comme la feuille à la pensée d'une lettre de cachet, de quelles lancinantes angoisses ne devait-il pas être assailli à l'aspect de la guillotine Avec sa sincérité coutumière il ne manque pas d'en faire l'aveu

Son imagination fougueuse le rend malheureux « Toutes

(1) Lettre de Béziers 18 septembre 1790 *Le Drame de la vie* p 1286

(2) *Ibid* p 1340

(3) Béziers 4 avril 1791 *Ibid* p 1308 1309

(4) Marseille 7 juillet 1791 *Ibid* p 1323

les nuits, mon imagination vagabonde me peignait l'audience révolutionnaire Dumas et Coffinhal (président et vice-président du tribunal), leurs sitisanges jurés, les banquettes, les gendarmes à la baionnette tirée, le foudroyant : *Tu n'as pas la parole !* la tonte frissonnante des cheveux, les mains hideusement ligaturées derrière le dos, la charrette, les huées d'une populace effrénée, la descente serrant le cœur, le fatal escalier, le renversé sur la planchette, la chute bruyante du couperet les flots de sang (1) »

Quand on fait paraître des livres, concernant les événements contemporains, sous la pression de visions pareilles, il est rare que les opinions exprimées soient d'une bien limpide indépendance

Monarchiste convaincu sous l'ancien régime et au début de la Révolution, on voit Retif surmontant sa poltronnerie monter aux Tuileries une garde protectrice du monarque, pique en mains Louis XVI est prisonnier au Temple, Retif rôde tout autour pour voir le roi se rendre devant ses juges Il y fait le guet pendant quatre heures Le 14 janvier, à la Convention, il entend le plaidoyer de Desèze qui l'émeut profondément La veille encore, il déclarait le roi cent fois coupable, le lendemain il le plaint, il est redevenu monarchiste Cubières cite le trait suivant

Retif avait un ami à la Convention qu'il estimait beaucoup Le 16 janvier, il le guette à la sortie de l'assemblée, un pistolet en poche

— Avez-vous voté la mort du roi ?

— Non

— Je vous aurais brûlé la cervelle

Avril le retrouve partisan de Marat, mais la sincérité des opinions exprimées dans les *Nuits*, cartonnées sous la Terreur, est des plus suspectes.

On peut dire que, durant toute la Révolution, Retif eut

(1) *Monsieur Nicolas*, p 3217-3218

deux idées constantes, fortement enracinées il les avait développées sous l'ancien régime, il les développera sous le Directoire l'une est l'énergique condamnation de ce que nous nommons la dictature du prolétariat l'autre est le communisme Retif est un communiste décidé Il ne cessera de développer, sous les formes les plus diverses ses théories sur la propriété commune à tous les citoyens Ces deux opinions, qui s'accordent dans sa pensée forment sa doctrine politique

Le bas peuple sans éducation est le plus grand ennemi d'un gouvernement A ce peuple s'adressent les agitateurs qui le mènent à la tyrannie, laquelle doit être distinguée de la monarchie traditionnelle

« Toute tyrannie est insupportable, écrit Retif et celle des sans-culottes encore plus que celle des princes, qui n'oppriment pas tout parce qu'ils ne connaissent pas tout au lieu que les nombreux tyrans sans culottes voient par tout Ils sont méchants jaloux de leurs égaux ivres du pouvoir d'être oppresseurs pouvoir qu'ils ne croient jamais porter assez loin insolents et injustes comme tous les ignorants comme tous les hommes sans éducation cruels comme l'est quiconque fut longtemps avili (1) »

Le seul remède à ce mal est non le partage égal des biens car l'inégalité ne tarderait pas à renaître mais la destruction de toute propriété individuelle idée déjà développée dans *L'Anthropographe* (1782) et que nous retrouvons dans les pages écrites en 1797

La doctrine est formulée avec une netteté parfaite Le communisme seul peut détruire les vices de la société fonder les sentiments de la solidarité de fraternité servir de base à la vertu (2)

Comme un interlocuteur lui objectait

— Je veux être maître de mon travail, de ma marchan

(1) *Monsieur Nicolas* p. 217, note

(2) *Ibid* p. 3960 et 3969-3970

dise, de ma propriété en un mot, que je puisse y mettre le prix que je voudrais .. « Étonné, observe Retif, de cette manière bizarre de penser, je tâchai de pénétrer quel était son principe et je le trouvai Cet homme était *propriétaire* (partisan de la propriété) Il prétendait que la propriété, qui n'est qu'un abus de la société, en est la base De ce faux principe découlaient toutes les absurdités de son raisonnement (1). »

Retif avait esquissé deux candidatures aux élections pour la Convention, l'une à la section du Panthéon, l'autre dans le département de l'Indre. S'il regrette de ne pas avoir été élu, c'est à cause de ses plans communistes, qu'il aurait certainement, pense-t-il, fait adopter (2)

De quelles ressources Retif disposa-t-il durant ces années troublées? Sa fortune avait été ruinée par les assignats Dans les premiers temps ceux-ci conserverent une valeur qui alla s'effritant. Retif mit sa plume, et sans aucun doute aussi sa petite imprimerie, à la disposition de Mirabeau dans ses campagnes de pamphlets, notamment contre l'abbé Maury, qui lui tenait tête à la tribune. Les divers partis entretenaient des brochuriers à gages. Le fait est affirmé par le chevalier de Cubières en sa notice sur Retif et confirmé par ce dernier en son tome XV de *Monsieur Nicolas* quand il parle de ses visites mystérieuses à Mirabeau (3) L'attribution à Nicolas Retif de deux au moins des pamphlets dirigés contre l'abbé Maury est admise non seulement par Paul Lacroix (4), mais par Bordes de Forstage (5). Il s'agit des libelles intitulés, l'un *Le Viol* (6), l'autre *Le Mariage de M l'abbé Maury* (7). En ses *Nuits*

(1) *Monsieur Nicolas*, p 4424

(2) *Nuits de Paris*, XVI, 491

(3) *Monsieur Nicolas*, p 4249-4305

(4) Paul LACROIX, p 322-324

(5) *Catalogue*, p 54, sous le n° 3923

(6) *Le Viol*, par l'abbé Mauri S. l. n. d., in-8° de 8 pages

(7) *Le Mariage de M l'abbé Mauri*. S. l. n. d., in-8° de 8 pages

de Paris Retif raconte comment on lui offrait de l'argent pour la rédaction de pamphlets politiques (1)

Retif avait organisé à la librairie de la veuve Duchesne des lectures conférences qui commencèrent le 1^{er} janvier 1790. Elles se faisaient tous les jours et deux et trois fois par jour les dimanches et jours de fête « Ce que j'en fis, dit-il fut en faveur des provinciaux isolés, qui n'ont aucune espèce d'amusement. Je voulais les entretenir de ce qui se passe dans tout le royaume en leur faisant connaître la situation des villes et les mœurs des habitants » Conférences gratuites sans doute, mais qui contribuaient à la vente de ses livres, des *Contemporaines* plus particulièrement.

Il dînait une fois par semaine chez son ami et protecteur Arthaud et nul doute que celui-ci ne le soutînt également de sa bourse jusqu'au jour où il fut lui-même durement atteint dans sa situation matérielle (2).

D'autre part sa femme Agnès Lebègue adressait le 30 septembre 1792 à Pétion maire de Paris d'accord avec son mari qui l'engageait à « mettre deux ressources dans leur maison » une pétition à fin d'obtenir une place dans une maison d'éducation publique. Elle se déclarait propre à instruire les enfants et se recommandait du conventionnel Lamarque. La requête porte en apostille « Nous n'avons aucune place à notre disposition qui puisse occuper utilement les talents de M^{me} Retif (3) ».

En 1794, nous trouvons Retif employé en qualité de correcteur à l'imprimerie du *Bulletin des lois* (4).

Après thermidor la famine le renchérissement de toutes

(1) *La Semaine nocturne* p. 425

(2) *Monsieur Nicolas* p. 3192 3193 et 3671

(3) *Archives nationales*, F 242 *Intermédiaire des chercheurs* 1888 col. 352

(4) Rapport de Lebrun sous chef à la 2^e section de la police 1798 *Archives nationales*, F 4266 GRASILLIER p. 73

choses feront des milliers de victimes parmi lesquelles encore notre pauvre Nicolas Par décret de la Convention du 14 nivôse an III (5 janvier 1795), après intervention de Marie-Joseph Chénier, Retif obtiendra un secours de 2 000 livres (1)

Durant ces années agitées, de grands changements survinrent dans la famille de Monsieur Nicolas Le 21 mars 1791, sa fille Marion, — figure de viciege, — épousa, comme nous l'avons dit, son cousin Edmond Retif, de Sacy Son jeune mari meurt, à vingt-quatre ans et Marion revient s'établir à Paris avec ses trois petites filles, elle n'abandonnera plus le vieux Retif, tandis que sa fille aînée, Agnès, divorcée d'avec Augé, épousait, en 1793, un employé, Louis Vignon De leur union naîtra Victor Vignon de La Bretonne, romancier et poète, qui héritera de la fécondité de son grand-père Il publiera *Les Nouvelles Nuits de Paris*, écrira une comédie, *Fanny*, dédiée à la comtesse de Beauharnais et brûlera une partie de ses manuscrits en 1828, « en un jour de désespoir (2) »

Le 16 janvier sera prononcé le divorce de Nicolas Retif et d'Agnès Lebegue (3), sur la demande de cette dernière

On était en pleine Terreur quand, un matin, à la porte de sa petite imprimerie, rue de la Bûcherie, il vit paraître Hue, le juge de paix sans-culotte .

— St ! . on veut te parler

Nicolas était blanc de peur Il avance en tremblant

— Nous venons mettre les scellés chez toi

Retif se rappelait avoir pris la parole à la tribune du Panthéon en faveur du ministre Roland qui n'était plus en faveur

(1) *La Decade*, avril-juin 1806, p 124 Il ne s'agit pas d'une pension de 2 000 lb , comme l'ont cru quelques biographes.

(2) LACROIX, p 463-465

(3) *Intermédiaire des chercheurs*, 1888, col 852

— Ou est ta femme?

— Il y a neuf ans qu'elle a quitté la maison

— C'est de sa part que nous venons mettre les scellés

Retif respira « L'indignation, moins accablante que la terreur, y succéda » Préliminaires de la procédure en divorce

« L'avoir demandé ajoute Nicolas est le seul plaisir que m'ait fait M^{lle} Lebègue depuis trente ans (1) »

Compère Nicolas parodiait, en le renversant le mot célèbre de Louis XIV sur la mort de la reine Marie Thérèse

Après quoi il parle plus sérieusement

« J'ai un avis à donner aux gens mariés c'est qu'une fois unis, il faut demeurer ensemble attachés l'un à l'autre, se secourant mutuellement, se pardonnant ses torts Jamais les enfants, quelque chéris qu'ils soient ne sont pour leur père comme une bonne épouse (2) »

Retif venait d'être enfin débarrassé de son redoutable gendre Augé avait maintes fois menacé de mort son beau père, mais c'est contre sa belle mère qu'il tourna finalement sa fureur Le 30 juin 1793 armé d'un poignard il voulut l'assassiner ce qui lui valut une condamnation à mort exécutée en place de Grève (3)

Au moment de son divorce Monsieur Nicolas songeait à se remarier fidèle au premier amour de sa vie, avec Jeannette Rousseau La belle devait avoir soixante trois ans « Aujourd'hui 16 nivose (6 janvier 1794), attaqué en divorce par l'infâme Agnes Lebègue je médite une lettre pour demander en mariage Jeannette Rousseau née le 19 décembre 1731 (4) » Il parle même de son mariage avec l'incomparable Jeannette en donne le détail en décrit les circonstances comme s'il avait eu lieu Quelques biographies

(1) *Monsieur Nicolas* p 3219

(2) *Ibid* 32^o0

(3) LACROIX p 196 — HUE p 227

(4) *Monsieur Nicolas* p 996

y ont été trompés ; mais il apprenait, le 24 mars 1794, que Jeannette était morte depuis quelques années (1).

Et le pauvre Nicolas conclut

« Je languis infortuné, à soixante ans, privé de tout, sans espoir, sans consolation ! » Il ajoute ces mots poignants où, dans un moment de clairvoyance, il se juge lui-même :

« Parce que tout mon bonheur était faux (2). »

Une infirmité douloureuse, qui mettait ses jours en danger, aggravait ses tourments.

Le terrible renchérissement de toutes choses après la chute de Robespierre, achevait de l'accabler Plus haut est citée une page, — on peut dire inconnue, — de Retif sur les premières journées de la Révolution, en voici une autre, tirée également des *Posthumes*, sur la fin de ces années d'oppression et de sang .

« Depuis ce moment (thermidor), les choses auront changé de face, mais d'autres maux viendront accabler a masse des citoyens. Les malveillants n'étant plus épouvantés par l'affreuse guillotine, ne voyant plus couler le sang à flots, se rassureront, décrieront les assignats et réduiront à mourir de faim les rentiers, les pères de famille de tous les états, feront monter pour tout homme non intrigant le prix des journées, des denrées, des marchandises à un prix excessif . Ils feront manquer les subsistances On verra de pauvres habitants de Paris, l'honnête et laborieux citoyen obligé d'aller lui-même, ou d'envoyer sa femme et ses filles disputer une subsistance précaire à la porte des boulangers, des bouchers, des charcutiers, des chandeliers avec la plus vile populace ! Il y aura queue, comme on dira, même aux laitières . Cet excès même de misère, cette fureur d'agiotage et de gain sera due au

(1) *Monsieur Nicolas*, p 1235

(2) *Ibid* , p 1381-1382

changement subit de régime Il faut passer du mal au mieux avec gradation

« Il est impossible d'exprimer à quel degré de misère les gens honnêtes seront amenés On en verra mourir de besoin d'autres se détruire, quelques uns qui auront horreur du suicide, aller mourir à l'Hôtel Dieu d'autres traîner une cadavéreuse existence en se privant des trois-quarts nécessaires ceux là dévorer des aliments malsains, du boudin de sang gâté et corrompu qui les empoisonnera d'autres périr par des harengs pourris ceux là par des fromages corrompus Les années qui suivront les années de sang seront plus désastreuses que ces années elles memes Tout, excepté l'agioteur le banquier, le député, tout est ruiné souffrant découragé (1) »

En date du 1^{er} octobre 1796 Restif adresse au Directoire un appel pressant

« Pouvez vous quelque chose? car je ne sais rien Ren fermé chez moi, travaillant du matin au soir, j'ignore tout et rapports et convenances Je me jette avec confiance dans votre bonne volonté Salut, respect, fraternité justice »

« Votre ami

« RESTIF DE LA BRETONNE (2) »

En marge de la supplique, les directeurs Carnot, Reubell et Barras signèrent un arrêté prescrivant au ministère de l'Intérieur de fournir au pétitionnaire « les subsistances dont il peut avoir besoin comme cela s'est pratiqué à l'égard du citoyen de Raynal (3) »

Lettre datée du n° 16 de la rue du Fouarre, où demeu

(1) *Les Posthumes* s. p. 280 286 (texte abrégé)

(2) Publié par Grasilier p. 63 64

(3) *Ibid* p. 67 M. Grasilier date cette apostille du 1^{er} vendémiaire an III (22 septembre 1794) date inadmissible Il conviendrait de lire sans doute 1^{er} vendémiaire an VI (22 septembre 1797)

rait sa fille Marion avec ses fillettes. Il y allait prendre ses repas (1). Lui-même demeurait rue de la Bûcherie, n° 27, vis-à-vis celle aux Rats (2)

Sa seule consolation, en ces années douloureuses, aurait été d'aller voir journellement, de recevoir chez lui et de combler de caresses une jeune femme, M^{me} Folin, dite « la jolie jambe », qu'il appelle Filette en son *Monsieur Nicolas*, épouse d'un horloger de la rue Saint-Honoré. Elle était fille de Louise, devenue M^{me} Dumas, dont il a raconté la gracieuse histoire, en son amitié avec Thérèse « En passant devant la porte de Filette, j'admirais ses beaux cheveux touffus et cendrés, le charme mignard de ses beaux yeux, la blancheur d'une main de lis (3) »

Retif va s'imaginer le plus sérieusement du monde être le père de la jeune femme (4) et racontera son histoire en son *Kalendrier* (5), dans les termes les plus rocambolesques

Filette mourut le 26 octobre 1796, et ce dernier rayon de bonheur s'éteignit à son tour (6)

Dans sa misère, Retif, geignard, plaintif, quémandeur, tend la main à tout venant aux époux Fontaine, de Grenoble, à Beaumarchais, rentré en France après un exil de trois ans. Beaumarchais lui répond que, lui aussi, il est ruiné « Depuis cinq mois que je suis revenu, je n'ai, sur tous mes capitaux et arrérages échus, touché que trois louis et demi. J'ai perdu, mon ami, le plus touchant plaisir de mon aisance, la possibilité d'obliger. Je vous aime et ne puis vous aider (7) »

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3255

(2) *Lettres inédites*, p. 3

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 3157-3158.

(4) Voy. ses lettres aux époux Fontaine, de Grenoble. *Lettres inédites*, p. 33 et 49

(5) P. 3895-3899.

(6) Lettre à M^{me} Fontaine, 17 septembre 1793. *Lettres inédites*, p. 33

(7) Lettre du 27 novembre 1796, *Monsieur Nicolas*, p. 3075-3076.

Une lueur dans la nuit un important débiteur promet à Monsieur Nicolas de lui régler ce qu'il lui devait. Et le voilà tout aussitôt à cheval sur un beau projet, celui de se marier avec la fille d'un homme pauvre, une fillette de seize ans « douce naïve, enfantine agréable sans être jolie » Il valait mieux pour un vieillard, assure-t-il une fille non formée qu'une femme faite qui aurait des volontés (1). Pour ne pas ressembler à un vieillard de comédie il veut cependant s'assurer des sentiments de M^{lle} Marie Victoire et la trouve dans les meilleures dispositions. Hélas ! le débiteur « fillace » ne tint pas sa promesse. Et Retif de se rabattre sur une compagne de quarante à soixante ans mais assez aisée pour le nourrir « J'ai encore d'excellents ouvrages à faire et produirais au delà de ma dépense (2) ». La compagne aisée ne se trouva pas.

Tout en composant *Monsieur Nicolas*, Retif nous confie « Aujourd'hui 13 décembre 1796 en criant je suis au comble du malheur (3) ».

Il venait de subir une grande déception aux portes de l'Institut. Une loi du 8 août 1793 avait supprimé les diverses académies deux ans après le 20 octobre 1795 en l'avant dernière de ses séances la Convention organisa l'Institut. Elle le divisa en trois classes I Sciences physiques et mathématiques, II Sciences morales et politiques, III Littérature et Beaux Arts, qui devaient compter dans l'ensemble cent quarante quatre membres. Le 20 novembre 1796, le Directoire en nomma quarante-huit qui se réunirent pour élire les titulaires des quatre vingt seize sièges restant à pourvoir. Dans la section de littérature Mercier proposa l'élection de Retif de La Bretonne.

— M. de La Bretonne a du génie, objecta le président, mais il n'a pas de goût.

(1) *Monsieur Nicolas* p. 3254

(2) *Ibid* p. 3243 3244

(3) *Ibid* p. 3057

Et Mercier de répliquer :

— Eh! messieurs, quel est celui de nous qui a du génie (1)?

Retif n'eut que deux voix, celle de Mercier et celle de Bernardin de Saint-Pierre (2).

De cet échec il souffrit beaucoup

« On sait que l'Institut national, écrit-il, a été établi pour servir de retraite aux véritables gens de lettres. Certainement je suis plus homme de lettres qu'un Fontanes, qu'un Guinguenet, qu'un Millin, qu'un Selis. Voilà quels sont les gens qui ont exclu de l'Institut national le génie accablé sous le poids du malheur et de la vieillesse (3). »

Puis il se redresse en un de ces mouvements de naïf orgueil dont il est familier et, en une manière de placard dont il accompagne *La Philosophie de Monsieur Nicolas*, il imprime ces lignes dont ses adversaires eurent tôt fait de se moquer (4) :

« Nicolas Retif a été oublié dans la formation de l'Institut national, — on avait oublié l'article « Paris » dans *l'Encyclopédie* (5). »

(1) CUBIÈRES DE PALMÉZEUX, éd Lacroix, p 60-61

(2) GRASILIER, p 64-65

(3) *Monsieur Nicolas*, p 3244-3245

(4) Voy l'article de Millin dans *Le Magasin encyclopédique*, III (1796)

(5) Le texte du placard est reproduit dans le *Magasin encyclopédique*, III, 551. Retif l'aurait même fait afficher aux murs de Paris. QUÉRARD, VII, 548.

L'HISTORIEN

Après fructidor (septembre 1797) on procéda dans l'Allier à une épuration féroce des administrations publiques. Quatre professeurs de l'école centrale du département furent révoqués (1). Après quoi un concours fut ouvert pour le remplacement des titulaires mis en disgrâce. Retif prit part au concours pour la place vacante dans la chaire d'histoire. Conformément aux termes du programme il envoya un mémoire contenant un plan d'enseignement et des vues sur l'histoire générale. A l'unanimité les membres du jury chargés d'examiner les travaux des concurrents jugèrent le mémoire de Retif supérieur à celui de ses rivaux.

« Le projet d'instruction du citoyen Retif La Bretonne lisons nous dans le rapport de la commission quoique dans un cadre très resserré n'en est pas moins remarquable par les grandes vues qu'il renferme par les principes lumineux qui y sont énoncés tant sur l'histoire ancienne que moderne par une touche forte et savante par la morale saine et l'opinion politique de l'auteur il inspire la plus grande confiance et annonce les plus grands talents (2) »

(1) 9 vendémiaire 7 ventose an VI (30 septembre 1797 - 25 février 1798)

(2) Assemblée administrative du département de l'Allier séance extraordinaire du 14 floréal an VI (3 mai 1798) *Archives départe-*

En conséquence le jury, « considérant que le citoyen Retif-La Bretonne a consacré de longues années à l'étude spéciale de l'histoire, qu'il existe dans son ouvrage une supériorité évidente sur ceux des autres concurrents déjà dignes d'éloge, que ses connaissances profondes et ses principes républicains ont été immédiatement appréciés par tous les membres du jury », le nomma, en date du 3 mai 1798, professeur d'histoire à l'école centrale du département de l'Allier (1)

En lisant l'œuvre si variée de Monsieur Nicolas, on découvre en effet plus d'une vue historique surprenante pour son temps, notamment sa doctrine sur les origines du pouvoir royal

J'énonce, dit-il, une vérité étrangère à Montesquieu, tout grand homme qu'il était, vérité qui nous indique l'origine de la royauté, bien différente du faux adage de Voltaire

« Le premier qui fut roi fut un soldat heureux »

« Le premier qui fut roi fut un père de famille », corrige Retif par une vision d'une justesse merveilleuse et que l'érudition moderne, après plus d'un siècle d'investigations, a fini par confirmer La pensée de Voltaire, ajoutait-il, ne peut s'appliquer qu'aux princes qui sont apparus aux époques ultérieures, aux usurpateurs, aux conquérants (2)

Et comme il expose bien en son *Memento* les sentiments des Français de son temps, suivant la conception précédente Rappelons que le *Memento* est un recueil de notes intimes, encore inédites aujourd'hui

mentales de l'Allier, série L, n° 103 Documents signalés par M. Fuchs, professeur au lycée de Charleville, transcrits par les soins de M. Flament, archiviste du département

(1) *Archives départementales de l'Allier*. L. 103.

- (2) *Les Nuits de Paris*, X, p. 2326-2327

Louer la fidélité des sujets c'est les insulter Leur fidélité est plus encore pour leur intérêt que pour celui du prince Le roi est le chef et non le tyran de l'État Ses intérêts et ceux du peuple ne sont point séparés Qu'un tyran d'A le récompense la fidélité des esclaves que la violence et le plus injuste des droits lui soumettent il a raison ces gens ne lui doivent Lorsqu'ils le servent fidèlement ils lui font grâce mais un Français ne fait que son devoir et sa récompense est dans le bien même qu'il opère sa fidélité lui en donner une autre ce serait le faire douter qu'il n'a fait que ce qu'il a dû (1)

Sur les empereurs romains les vues de Retif ne sont pas moins justes A l'opposé des monarques traditionnels, il voit en eux des « dictateurs » et sur les causes de cette dictature impériale fondée par César et par Auguste combien il a raison et contre Montesquieu lui-même

Et qu'on ne dise pas, observe Retif que ce fut la corruption des Romains qui amena les empereurs « ce fut la nature éternelle des choses » « Aussi dit Retif il est faux le beau chapitre de *L'Esprit des lois* si fréquemment cité où le despotisme est exprimé par l'image des sauvages coupant l'arbre pour en avoir le fruit (2) »

De cette distinction entre la monarchie traditionnelle et la « tyrannie », il est encore traité en termes lumineux dans *L'École des pères* « La pire espèce de despotisme écrit Retif, n'existe plus depuis l'ancienneté presque totale du gouvernement républicain tels étaient les tyrans de Syracuse, d'Athènes de Milet de Corinthe, les premiers empereurs romains les premiers ducs de Toscane Cette sorte de tyrannie était comme la maladie nécessaire du gouvernement républicain Elle nous empêche de regretter une forme sociale si chère aux grands cœurs et si honorable pour l'humanité la monarchie n'a pas tous les avantages du républicanisme mais elle n'en a pas les

(1) Bibliothèque de l'Arsenal ms 12469 bis f 1

(2) *Les Nuils de Paris* X 2328 2329

inconvenients, elle est le rempart le plus sûr contre l'oppression (1) »

Mais la merveille, la merveille inattendue, presque inconcevable, est l'histoire de Jeanne d'Arc par Retif de La Bretonne. A l'époque où Voltaire écrivait *La Pucelle*, chef-d'œuvre d'ironie, d'inconvenance, d'incompréhension et de frivolité, Retif, le pauvre hère, réprouvé, raillé, méprisé, rejeté avec dégoût par l'Institut de France, écrivait sur notre pure héroïne nationale, non seulement les pages les plus émues et les plus belles, mais les plus vraies, les plus exactes que la sublime enfant, et jusqu'à nos jours, ait jamais inspirées (2)

« Elle possédait toutes les vertus, dit-il en commençant : âme simple et sensible, innocence, piété, candeur, générosité, courage » Et vraiment chacun de ces mots n'est-il pas à souligner ?

Voici Jeanne à Clunon devant Charles VII, parmi les hommes de guerre et les courtisans

« On admire sa noble hardiesse. Elle avait des grâces naturelles, elle parlait avec chaleur, il n'était pas possible de la voir sans partager son enthousiasme. La franchise de son âme, le feu de ses regards, la naïveté de ses réponses simples mais précises, souvent sublimes, portaient la persuasion dans tous les cœurs. Ce zèle ardent pour son prince, pour sa nation se communiquait à tout ce qui l'approchait, elle inspirait naturellement la confiance, l'attachement et même le respect (3) »

La jeune fille a conquis la confiance du roi, il consent à la marche sur Orléans. Le jour du départ, « Jeanne rassembla les prêtres en un bataillon sacré, marchant à la tête des troupes, précédé d'une bannière décorée des

(1) *L'École des pères*, I, 16-17. Voy. encore *ibid*, I, 363-365

(2) RETIF DE LA BRETONNE, Jeanne d'Arc, dans *La Prévention nationale*, II, 145-216

(3) *Ibid*, II, 149

signes de notre religion L air retentissait d hymnes chantés par les pretres, que les soldats répétaient à haute voix (1) »

L entrée à Orléans est décrite en termes parfaits Retif rappelle les graces naturelles de la jeune guerrière l adresse avec laquelle elle portait son étendard et maniait son cheval quoique peu faite à cet exercice — car l historien bourguignon Monstrelet la calomniee en alléguant sa pretendue servitude dans une hostellerie ou elle aurait mené boire les chevaux, — Retif dit la beauté de ses traits « plus nobles que délicats » Ils inspiraient le courage et la confiance De ce moment les Orléanais se crurent invincibles et le furent en effet (2)

Retif a très bien vu bien avant Anatole France, quelle faute était la marche sur Reims, au point de vue stratégique, mais il a compris aussi ce qui échappera à son successeur, les avantages décisifs que le succès devait procurer C est la manœuvre de Condé a Rocroy elle était d une hardiesse téméraire, l échec en eût détruit l armée française Par quoi se marquent les grands esprits? — En leur témérité, ils réussissent

« C était sur la parole de cette fille singulière qu on formait une entreprise contraire à toutes les règles de la prudence dit fort bien Retif de La Bretonne Le moindre revers devenait irrémédiable En ce moment Jeanne d Arc décida de la fortune de Charles Il était perdu sans ressource s il eût échoué tandis que son couronnement fut ce qui lui ramena le cœur la foi et les secours de ses sujets (3) »

La suite du récit se déroule sous la plume de l historien avec une égale sagesse une égale clairvoyance, une égale intelligence des caractères et des faits

« On peut dire que le sacre de Reims, conseillé par une

(1) *La Prévention nationale* II 153

(2) *Ibid* II 154

(3) *Ibid* II 168 169

paysanne de dix-sept ans, fut suivi de tous les heureux succès qu'aurait pu prévoir la politique consommée des Richelieu, des Louvois, des Vergennes (1) »

Et comme Retif voit bien ce qui a fait le fond de l'œuvre de la Pucelle ! « Elle ôta aux Français la crainte et la jeta sur les Anglais, la confiance qu'elle inspira ouvrit les portes des villes et les cœurs de leurs habitants. » Notre historien n'écrit pas seulement avec une rare intelligence des faits, mais avec une bienfaisante émotion. « On est attendri, dit-il, — dit-il bien sincèrement, — on est ému, ravi d'admiration en voyant la réalité du mérite et de la modestie de cette jeune créature »

Retif arrive enfin au procès

« La naïveté, la modestie, la noblesse de ses réponses, dit-il en parlant de Jeanne, auraient dû faire rougir des juges moins corrompus, elles ne servient qu'à les déconcerter »

Réflexion d'une psychologie pénétrante

L'analyse que Retif fait du procès de Rouen est délicate de charme, d'humour et de vérité On voudrait tout citer

« On ne peut retenir les mouvements de son indignation, écrit-il, lorsqu'on se représente cette foule de théologiens, de prêtres, de docteurs, présidés par un évêque furieux, s'armer, contre une jeune fille simple et sans expérience, de toutes les subtilités que pouvait leur suggérer le désir impuissant de la trouver coupable Sans cesse ils tendaient quelque nouveau piège à son ignorance, demandes captieuses, toujours les mêmes quoique présentées sous des formes différentes Les juges paraissent perdre de vue l'objet principal pour interroger Jeanne sur des minuties puériles, comme si elle allait souvent se promener dans son enfance ? si elle s'était battue contre les enfants de son âge ? si elle s'était fait peindre ? si les saints et les saintes

(1) *La Prévention nationale*, II, 177

qui lui apparaissent parlaient anglais ou français? s'ils avaient des boucles d'oreille, des bagues

« — Vous m'en avez pris une, répliqua-t-elle à l'évêque de Beauvais rendez la moi »

« Si ses sœurs étaient nus ou habillées?

« — Pensez-vous que Dieu n'ait pris de quoi les vêtir?

« Ce qu'il y a de remarquable ajoute admirablement Retif c'est que dans toutes ses réponses elle paraît entièrement exempte de tous les genres de superstition que la crédulité de son siècle adoptait

« Un commissaire se retira, disant

« — Je ne veux plus assister à un jugement où l'on fait dépendre les jours de l'accusée d'une distinction grammaticale puisque si au lieu d'affirmer qu'elle croit ses apparitions réelles elle disait qu'elles lui semblent telles, on ne pourrait la condamner »

« Quelquefois plusieurs juges l'interrogeaient dans le même moment

« — Beaux pères, leur disait-elle l'un après l'autre

« Excédée d'une multiplicité de questions inutiles, déplacées le plus souvent indécentes elle s'écria à plusieurs reprises

« — Demandez à tous les juges assistants si cela est du procès et j'y répondrai (1) ! »

Et voici la conclusion

« Les Français doivent éternellement chérir et respecter la mémoire de la Pucelle Elle se croit réellement inspirée mais elle ne l'était que par son zèle et par son courage au dessus de tout ce qu'on prête aux héros de la fable et de l'histoire Les effets seuls distinguent l'enthousiasme vertueux du fanatisme Jeanne d'Arc, née française, brûlait du désir d'arracher sa patrie au joug étranger et elle fut le premier mobile du salut de la France Elle périt à l'âge de dix neuf ans ce qui ajoute encore à sa gloire, elle

(1) *La Prévention nationale* II 2001

n'était qu'une enfant, elle en avait l'innocence et la candeur, jointes à la vertu sublime des héros (1) »

Retif reviendra encore sur l'histoire de Jeanne d'Arc dans ses *Nuits de Paris*, dans ses *Posthumes*, et toujours en termes parfaits

« On nie les miracles en ce siècle philosophe, note-t-il dans ses *Nuits*, moi je ne les nie pas Une forte imagination les fait, un grand courage, une persuasion parfaite les opèrent à chaque pas Qu'on me mette au siècle de Charles VII, qu'on me donne une Jeanne d'Arc et je chasse les Anglais du royaume... O Jeanne ! sublime Jeanne d'Arc ! je me prosterne devant toi Les rois de France auraient dû te faire canoniser, mais non ! tu es plus grande, fille céleste ! vraiment envoyée du ciel, et je duai de toi ce qu'un homme de grand esprit disait de saint Vincent de Paul :

— On en a fait un petit saint en le canonisant, au lieu de le laisser grand homme (2). »

Les *Posthumes*, de Retif, font se rencontrer Jeanne d'Arc et Voltaire en une manière de dialogue des morts. « Courageuse et chaste pucelle, elle avait encore son air naïf et noble (3) » Ce qui est charmant c'est que l'auteur sait donner à la jeune fille cette norme gracieuse, cet humour léger qui distinguent ses réponses aux enquêteurs de Portiers et aux juges de Rouen

L'âme de Voltaire demande à la Pucelle de lui pardonner le poème assez gaillard qu'il s'est permis sur elle :

— Je veux bien, encore que ne sache quelle misère avez faite de moi, mais elle doit être bonne ! car goguenard avez l'air assez (4).

Paul Lacroix déjà, a fait remarquer que le seul blâme formulé par le XVIII^e siècle contre *La Pucelle*, de Voltaire,

(1) *Prévention nationale*, II 214

(2) *Nuits de Paris* IX, 2121-2222.

(3) *Les Posthumes*, I, 165

(4) *Ibid.* I 168-169

émane de l'auteur de *La Prévention nationale* (1)

Spectacle admirable que ce pauvre hère, Retif, misérable, pourri de maladies, puant la crasse en son logis délabré sur un grabat sordide, grelottant de froid — il souffle sur ses doigts et à peine peut-il tenir la plume — en la puissance de sa pensée généreuse par dessus toutes les académies, les universités, les bistringues officiels rendant à la plus noble des héroïnes le plus bel hommage qu'elle ait reçu. C'est qu'il avait une âme profondément française populaire Bourguignon né Champenois comme la bonne Lorraine était née Champenoise, issu comme elle d'une famille de paysans aisés d'une famille de tasins son cœur battait à l'unisson du sien. Il l'a comprise de race de tempérament et d'instinct comme l'avait comprise l'escolier Villon aussi misérable que lui.

En ses études philologiques Retif a des parties non moins remarquables, indiquant avec précision que les langues française, italienne, espagnole dérivent du latin. Il dit dès le XVIII^e siècle « Nous parlons latin (2) ». Venant à la langue anglaise, il montre bien qu'elle est composée d'éléments « tudesques » et d'éléments latins, et en abordant ces derniers comme il sait habilement les distinguer en emprunts faits directement à la langue de Cicéron « depuis l'introduction des arts et des sciences dans cette île », et en apports venus, « lors de la conquête, de l'ancien jargon français (3) ».

Il conviendrait enfin de le suivre en ses considérations sociales. Avec quelle saine compréhension il rend justice aux communautés paisibles de l'Auvergne et du Nivernais à ces merveilleuses « maisons de village » et quelle belle description il en fait (4) ! A l'époque ou sous l'in

(1) LACROIX p. 217

(2) *Le Memento* Bibliothèque de l'Archevêché ms. 1° 169 bis f. 38 v.
— *Monsieur Nicolas* p. 362-363

(3) *Monsieur Nicolas* p. 820

(4) *L'Ecole des pères* I 473-474

fluence de Turgot et des physiocrates, les autorités du jour battaient étourdiment en brèche les jurandes et maîtrises, comme il sait en indiquer les vertus et prédire les inconvénients qu'en entraînera la suppression (1) ¹

Nommé au concours professeur d'histoire à l'école centrale de l'Allier, Retif ne songea pas à venir occuper la place qu'il avait conquise. Dans sa séance du 29 vendémiaire an VIII (21 octobre 1799), l'assemblée administrative du département constate que « plus de dix-sept mois se sont écoulés depuis que le citoyen Retif La Bretonne a été officiellement instruit de sa nomination sans qu'il se soit présenté pour remplir ses fonctions », elle décide de pourvoir à son remplacement (2). L'honorable assemblée avait d'ailleurs appris que, depuis quelque temps, le citoyen Retif occupait à Paris d'autres fonctions, fonctions pour le moins inattendues dans la vie de compère Nicolas

(1) *L'École des Pères*, III, 345-347

(2) *Archives départementales de l'Allier*, série L, n° 65

MONSIEUR NICOLAS

DANS LES BUREAUX DE LA POLICE

Le grand Carnot avait compris la valeur de l'auteur des *Nuits* et l'avait soutenu dans sa misère (1) mais le coup d'État de fructidor le renversa il dut fuir et ses libéralités ne purent être continuées. Le pauvre Nicolas se trouvait dans une situation désespérée quand un nommé Lecomte ami de fraîche date mais d'un dévouement sincère, renonça en sa faveur à une place qu'il devait occuper au ministère de la police générale. Retif y entra conjointement avec un certain Lebrun, l'un et l'autre en qualité de sous chef au bureau de la direction. Le ministre Dondeau reçut les deux nouveaux titulaires et leur annonça que leur traitement, fixé à 4 000 francs, courrait à dater du 1^{er} floréal (20 avril 1798). Au fait on voit Retif de La Bretonne figurer sur un état d'émargement « des employés du bureau particulier et du bureau des interrogatoires » à partir de cette époque (2).

Retif en écrit à M^{me} Fontaine de Grenoble « Un ami

(1) CUSTÈRES éd Lacroix p 60 Voy au si lettre à M^{me} Fontaine 16 septembre 1797 *Lettres inédites* p 32

(2) Note du ministère de la police 15 floréal an VI (4 mai 1798) *Archives nationales* F 3006 Documents communiqués par M d Hau terive Ils ont été utilisés en partie par M Grasilier en son étude

récent, mais vif, vient de me procurer une place de 4 000 francs, dont j'ai reçu le premier mois, 333 francs. Voilà un petit commencement de bonheur. . Ma situation est devenue supportable (1) »

Une pièce non datée, mais certainement de cette époque, porte que la section des lettres interceptées, — *vulgo* le *Cabinet noir*, — étant surchargée de travail et le ministre ayant demandé une recherche qui devait exiger beaucoup de temps, on proposait de transférer Retif à ce bureau où il pourrait être fort utile, soit pour cette recherche soit comme traducteur d'espagnol et d'italien, soit comme rédacteur. La demande fut agréée, Retif passa au cabinet noir (2). Nous savons qu'il possédait la langue espagnole. Il l'avait apprise bien avant l'époque où il s'occupait de traduire les romans de Quevedo (3). Il n'est donc pas singulier de le voir figurer sur un état du 21 frimaire an VII (11 décembre 1798), comme sous-chef de la 2^e section de la 2^e division : « Correspondance clandestine, lettres interceptées », en qualité de traducteur de la langue espagnole. Travail considérable au reste. Les lettres venues des pays étrangers s'entassaient par milliers. Retif avait sous ses ordres huit ou neuf employés (4).

Le Cabinet noir avait été rétabli par la Convention, le Comité de Salut public ayant affirmé que « le secret des lettres était un moyen funeste de perdre la patrie ».

Le sous-chef Lebrun, sous l'influence de son collègue

Retif de La Bretonne inconnu, librairie Maigrass, s. d., petit in-4°. Tout en tenant en haute estime le livre de M. Grasilier, nous ne pouvons partager son opinion sur les fonctions que Retif aurait remplies à la police, antérieurement à 1798.

(1) S. d. *Lettres inédites*, p. 61.

(2) *Archives nationales*, F^o 3006.

(3) L'espagnol, « langue que je commençais à étudier alors » (1755), *Monsieur Nicolas*, p. 1529. La traduction du *Grand Tacagno* parut en 1776.

(4) GRASILIER, p. 80-81.

Retif, ne tarda pas à proposer d'établir au ministère une petite imprimerie qui soulagerait la besogne, notamment pour l'expédition des pièces à nombreux exemplaires « Le sous chef de bureau de direction (Retif) indépendamment de ses occupations ordinaires dirigerait facilement cette petite imprimerie il a été prouvé dans sa première jeunesse (1) » Ainsi elle ne coûterait rien

Retif conserva plusieurs années ces fonctions qui lui assuraient sa subsistance matérielle Fouché arrive au ministère le 20 juillet 1799 avec son âme damnée le curé défroqué Pierre Marie Desmarest ancien employé dans les vivres des armées, homme rude et ferme, très probe bon et juste En l'an X (1802), il proposa la réforme de la 2^e division où travaillait Retif avec suppression de la section des lettres interceptées « épouvantail inutile et impolitique » Le sous chef, Retif La Bretonne perdait son emploi mais en raison « de son grand âge et de la considération qu'il s'était acquise dans les lettres », Desmarest proposait de le placer aux archives (2) Fouché adopta la suppression proposée, mais refusa le transfert du sous chef au département des archives et, par arrêté du 24 prairial an X (13 juin 1802) le citoyen Retif fut « supprimé » Son traitement continuait de lui être versé en manière d'indemnité jusqu'en fin messidor c'est à dire jusqu'au 12 août 1802 (2) Le 14 septembre de la même année le ministère de la police générale était d'ailleurs lui même transformé

(1) GRASILLIER p 72 73

(2) GRASILLIER p 91 92

LES DERNIÈRES ANNÉES

Les quinze lettres écrites par Retif aux époux Fontaine de Grenoble jettent une vive clarté sur les années 1797-1798 où cesse le récit de *Monsieur Nicolas* (1) Elles se complètent par celles que M^{me} Fontaine écrivait à Retif et que celui-ci a publiées (2) Le mari était un marchand, employé à l'intendance militaire.

M^{me} Fontaine s'était prise d'enthousiasme pour l'auteur des *Contemporaines* « Des ma première jeunesse, vous avez été mon auteur chéri, mon mari, ma mère, ma sœur partageant mon enthousiasme. Les longues soirées d'hiver n'ont été pour nous qu'un instant, partagées entre le travail et l'un des livres de M Retif La Bretonne (3) » Retif lui a appris ses devoirs de femme, et « de la manière la plus agréable, la plus engageante » C'est à lui qu'elle doit le bonheur qui regne en son petit ménage. Mais elle ignorait tout de lui . ou ? quand ? avait vécu celui qui s'est « dévoué au bonheur de la race présente et future », et dont l'existence lui était devenue « aussi précieuse que celle d'un père » Enfin elle a pu se procurer de ses nouvelles Elle lui écrit pour épancher son cœur.

(1) *Lettres inédites de Restif de La Bretonne pour faire suite à la collection de ses œuvres*, Nantes, 1888

(2) *Mes ouvrages*, p 4838-4840

(3) Lettre du 24 février 1797

Retif lui répond le 15 mars et verse tout aussitôt dans le sein de son enthousiaste correspondante tous les détails qu'elle pouvait désirer « J'ai deux filles de mon mariage, la cadette (Marion), veuve et chargée de trois enfants au berceau est celle chez laquelle je mange pour que ma pension lui aide l'aînée (Agnès) est mieux après avoir été souverainement infortunée Je la néglige depuis qu'elle est moins à plaindre »

A la lecture de cette épître M^{me} Fontaine ne se tient plus de joie Monsieur Nicolas est en vie il lui a écrit ils sont compatriotes ! « Je vous prie de me regarder comme une âme qui vous a voué jusqu'à la mort admiration attachement et reconnaissance ! »

Et Retif de profiter de ces bons sentiments pour dévoiler sa misère, ses tourments ses projets, ses besoins A soixante ans, son imagination est plus active que jamais ses derniers livres ont excité l'admiration Il en a déjà écrit deux autres l'un en six volumes *L'Enclos et Les Oiseaux*, l'autre en quatre volumes, *Les Posthumes*, les plus extraordinaires qu'il ait composés « J'ai vingt six plans tracés » Et voici que reparaissent ses projets de mariage avec une femme d'un certain âge qui l'entretiendrait en retour de quoi il lui abandonnerait le profit de ses livres, en s'engageant à en publier régulièrement deux par an (1)

« Je me pleure moi même apres avoir pleuré les autres ! Je n'ai plus personne j'ai tout perdu et tout ce qui me reste tout tout ne contribue qu'à mon supplice (2) »

Retif confie à ses correspondants l'état de sa santé Il entre dans des détails précis, intimes (3)

Il se plaint âprement de sa fille Marion qui était comme on sait, la douceur et le dévouement même Il l'appelle

(1) Lettre du 30 avril 1797 *Lettres inédites* p 15

(2) Lettre du 20 mai 1797 *Ibid* p 19

(3) *Ibid* p 32

« une furie domestique » qui l'empêche de dormir Elle le tourmente quoiqu'il n'ait plus de femme et demeure seul (1) Sans repos la vie lui est insupportable Il ne sait à qui avoir recours, car il lui faudrait démasquer une ennemie (Marion), et il ferait un tort irréparable à de pauvres enfants qui ne sont pas coupables.

Aussi Retif, « infirme, pauvre, sujet à mille besoins », songe-t-il à mettre fin à son existence, mais il n'a pas achevé *Les Mille et une métamorphoses* et ne peut malheureusement pas songer à se tuer avant que ce livre soit terminé

Sur ces jérémiades les époux Fontaine lui font parvenir deux écus d'or Retif répond par l'envoi d'une collection complète de ses œuvres, ce qui faisait le paquet qu'on imagine Fontaine demande ce qu'il doit pour toute cette bibliothèque L'auteur n'ose fixer lui-même le prix, d'autant qu'il a fait l'envoi sans y être sollicité Enfin ce sera ce qu'on voudra « J'ai reçu avec regret les deux écus d'or Je ne m'en console que parce qu'ils m'ont été utiles Je les ai dérobés à ma harpie (Marion) Ils sont à mon usage Il me reste à vous prier d'adresser, si vous me faites réponse, — car il comptait bien sur un nouvel envoi, — « *Au café Robert Manoury, coin de la place de l'Ecole, au bout de la rue de l'Arbre sec* (2) »

Il entretient les époux Fontaine d'un emprunt de 6 000 livres pour l'impression des *Mille et une métamorphoses*, — quatre volumes, — « le meilleur, le plus étonnant » de ses ouvrages, complément de sa *Philosophie* En remboursement, il abandonnerait la vente de 1 500 exemplaires (3)

Guillaume de Humboldt rencontre Retif à Paris vers cette époque Il le dépeint à Goethe comme un homme

(1) Il demeurait rue de la Bûcherie, et Marion rue du Fouarre

(2) Lettre du 28 mars 1798, *Lettres inédites*, p 43-44

(3) Lettre du 25 avril 1798, *Ib'd*, p 50

d'une taille au dessous de la moyenne, bien formé, très robuste Il a été frappé par sa tête au front élevé le grand nez aquilin, les yeux noirs, comme enflammés sous les épais sourcils broussailleux et qui les recouvrent en partie L'expression du visage n'en est pas moins douce et agréable (1)

Retif a abandonné ses idées terroristes, en supposant qu'elles aient jamais eu d'autre fondement que sa propre terreur Le voilà enthousiaste de Bonaparte l'homme du jour sur lequel il compte pour l'organisation de son cher communisme En même temps qu'à Bonaparte son admiration va à Babeuf qui prêche le communisme et avec quelle énergie! Le *Tribun du peuple* n'a pas de lecteur plus acharné que Monsieur Nicolas Babeuf s'efforce de faire entrer le communisme en activité Il a organisé une vaste conjuration à Paris, dans les départements mais l'affaire tourne mal Le 26 mai 1797, Babeuf est arrêté, condamné à mort avec l'un de ses partisans Darthé Dans leur prison ils se frappent l'un et l'autre d'un poignard mais sans mettre fin à leur vie et, sanglants — tel Robespierre le 10 thermidor, — ils sont traînés à l'échafaud Monsieur Nicolas en conclut que le communisme a de inconvénients ce qui l'amène à renoncer à faire le bonheur de l'humanité par des réformes politiques pour se borner à l'améliorer par des réformes morales et à l'instruire par les plus hautes spéculations (2)

De ces tentatives de réforme morale Retif ne manque d'ailleurs pas de donner un spécimen inattendu en publiant son *Anti Justine* (3)

(1) Lettre du 18 mars 1799 citée par Dähren p 376

(2) DUHREN p 286 287

(3) *L'Anti Justine ou Les Délices de l'amour* par M. Linguet Au Palais Royal chez feu la veuve Girouard très connue 1798 Deux parties in 12 Voy MONSELET *Retif* p 183 186 QUÉNARD XII 188 189 et LACROIX p 413 425 L'attribution par Retif du livre à Linguet est une plaisanterie du plus mauvais goût

Retif avait horreur de la *Justine* du marquis de Sade « Ce scélérat ne présente les délices de l'amour qu'accompagnés de tourments, de la mort même » Il convenait, estimait-il, de remplacer ces abominations par un livre qui répondît aux mêmes goûts, mais avec humanité « Mon but, dit Retif, est de faire un livre plus savoureux que les siens (du marquis de Sade), que les épouses pourront faire lire à leurs maris, un livre où les sens parleront au cœur, où le libertinage n'ait rien de cruel pour le sexe des grâces- »

Eh bien ! il est joli le livre que les épouses devaient faire lire à leurs maris ! Les cruautés sadiques en ont disparu, il est vrai, mais pour être remplacées par l'inceste Les exemplaires de *L'Anti-Justine* seront saisis en 1803 par ordre de Bonaparte consul L'édition originale en est de la plus grande rareté

Les Posthumes, lettres reçues après la mort du mari par sa femme qui le croit à Florence ne parurent qu'en 1802 (1), la dernière des œuvres de Retif imprimées de son vivant, mise sous le nom de Cazotte Le plan en avait été donné à Retif par Fanny de Beauharnais

Un tendre mari, qui se sait perdu, destiné à la mort dans un avenir rapproché, veut préserver du désespoir une épouse chérie Il prend la résolution d'aller mourir secrètement à l'étranger et compose une série de lettres, datées au jour le jour Après son décès, elles seront envoyées à sa femme par un ami fidèle, aux dates fixées, et la prépareront insensiblement à sa mort dont elles lui présenteront l'aspect sous la plus apaisante image « Mon but dans la composition de cet ouvrage extraordinaire, dit l'auteur, est le même que celui de Pythagore, à son arrivée en Italie guérir les hommes des vaines frayeurs de la mort »

(1) Imprimé à la maison, et se vend à Paris, chès Duchêne, 1802 Quatre parties en quatre volumes in-12, avec gravures anonymes en tête de chaque volume Voy MONSELET, *Retif*, p 186-187, et LACROIX, p 425-429

Ces quatre volumes abordent les sujets les plus divers. On y trouve notamment le système cosmogonique que Retif avait commencé d'esquisser en son *Le code des pères* pour le reprendre dans *La Découverte australe* (1), *Les Posthumes* et *La Philosophie de Monsieur Nicolas*. « Ces trois ouvrages disait Charles Nodier, sont les livres les plus raisonnables que l'on puisse faire entrer dans la bibliothèque d'un fou ».

« C'est un fou qui vend la sagesse », disait plus justement encore le bon Joubert (2).

On s'est demandé si *Les Posthumes* ou *Les Lettres du tombeau* étaient réellement l'œuvre de Cazotte avec lequel Monsieur Nicolas avait été très lié. Les lettres aux époux Fontaine ne laissent aucun doute. Le livre est de Retif lui-même. Le malheureux écrivain avait encore eu à obtenir de ses amis dauphinois assistance pécuniaire pour l'impression de ces quatre volumes. « Si j'obtenais des avances, je les rendrais sur l'ouvrage ».

À côté d'obscurités dont la pensée vieillissante de l'auteur ne peut plus se défendre à côté de divagations insensées et de puérilités piloyables. *Les Lettres du tombeau* contiennent des pages d'une beauté émouvante et d'une impressionnante grandeur, dans les parties notamment où l'écrivain expose son panthéisme et son système cosmogonique. Dieu et la nature ne font qu'un. Dieu, c'est l'im-

(1) *La Découverte australe par un homme volant ou le Dédale français* imprimé à Leipzig et se trouve à Paris chez la veuve Duchesne 4 vol. in 1^o 1781. Faux titre. *Œuvres posthumes de N.* avec une estampe à chaque fait principal. Voy. Lacroix p. 198-207 et QUÉRAND XII 184. — C'est la découverte de l'aviation par le plus lourd que l'air à l'époque des montgolfières. Les principes de la machine créée par l'homme volant de Retif sont en somme ceux de nos aéroplanes. Le mouvement des moteurs actuels remplacé par un mouvement que produit l'aviateur lui-même. Il s'y rencontre des analogies curieuses. ainsi l'homme volant de Retif lance des bombes comme le feront les avions militaires de 1914-1918.

(2) Cité par Émile HUGUOT *Les Lettres du second rayon* p. 303.

mensité même des mondes avec une âme vivifiante qui les anime comme le principe vital anime le corps humain. Quand Herschell répandit ses découvertes retentissantes sur le mouvement du soleil qui se déplace, Retif, en une vague et saisissante intuition l'avait précédé.

« J'avais deviné ce que vient de découvrir l'illustre Herschell que les soleils se déplacent et marchent dans un orbite immense autour d'un centre universel. O belle et sublime vérité ! Il existe donc un centre général de tous les centres et ce centre unique, c'est vous, ô mon Dieu (1) ! »

« Herschell, dit-il encore, a vu marcher, avancer le soleil dans l'espace, et Sauri, l'abbé Sauri, a eu raison de dire que les soleils étaient des centres tournant autour d'un centre commun. Voilà ce qu'on peut appeler la plus belle démonstration de la divinité (2) »

Pour Retif chacun des astres est un être vivant, tirant sa substance de l'astre autour duquel il gravite, qui l'anime et le nourrit, jusqu'à l'astre central, Dieu, qui répand sa vie féconde sur l'univers entier.

Quant à l'origine des astres secondaires, Retif se rencontre, en ses géniales hypothèses, de la manière la plus surprenante encore, avec les plus récentes théories de la science moderne. Il la voit dans les nébuleuses qui nagent dans l'éther comme des poissons dans l'eau et produisent des astéroïdes, lesquels se fixent et deviennent des planètes. Dans cet état elles ne subsistent plus que quelques milliards d'années et c'est de leur décomposition successive que naissent les végétaux, les animaux et les hommes (3).

« Nous sommes une moisissure », disait Anatole France. C'est du Retif.

(1) *Les Nuits de Paris*, VI, 1324, note — Les mémoires de Herschell sont datés de 1780-1813. Retif avait publié l'esquisse de son système dans *L'Ecole des pères*, en 1776.

(2) *Les Nuits de Paris*, XII, 2672.

(3) Résumé donné par G. de Nerval, *Revue des Deux-Mondes*, septembre 1850, p. 1098.

Tout est donc vie dans la nature tout y vit actif agissant, en transformation constante depuis le plus humble caillou, jusqu'au flamboyant centre animateur qui est Dieu, ou plutôt qui est l'âme de ce corps immense qu'il vivifie de son infinie fécondité « La terre n'est rien comparée au soleil et le soleil n'est qu'une mite comparé à l'astre autour duquel il gravite et cet astre n'est qu'un point comparé à Dieu son soleil à lui qui seul sait tout et bien (1) »

« La terre est un être vivant et si vivant que de sa surabondance de vie de ses sécrétions résultent toutes existences minérales, végétales animales Les planètes se nourrissent et tirent cette nourriture du soleil Et le soleil? Rappelez vous la manière dont les chrétiens se peignent l'éternelle félicité L'âme s'abreuvera dans une mer inépuisable, infinie de volupté de lumière Ces magnifiques idées sont vraies Elles sont une suite de l'ancienne doctrine Les soleils reçoivent la vie et l'aliment de la vie de la Divinité même (2) »

Retif croit la planète Mars habitée (3) conformément à la doctrine actuelle il croit que la vie sur la terre finira non par refroidissement mais par dessèchement (4) « La planète sera desséchée, épuisée les plantes périront, les espèces vivantes diminueront et s'éteindront aucun homme ne verra la fin du monde, aucun homme n'en a vu le commencement (5) »

Sous l'action de son imagination enfiévrée dans la contemplation de la vie des étoiles Retif en arrive par moments aux plus ahurissantes constatations à la suivante par exemple, qui fera éclater de rire le lecteur ignorant de son système mais ne mettra qu'un sourire sur les lèvres de celui qui l'aura compris

(1) *Les Posthumes* IV 103

(2) *L'Ecole des pères* III 311 313

(3) *Les Nuits de Paris* I 50

(4) *Monsieur Nicolas* p 30 note

(5) *Le Memento* bibliothèque de l'Arsenal ms 12169 bis f 16

« Une puissante comète, déjà plus grosse que Jupiter, s'était encore accrue sur sa route en s'amalgamant six autres petites comètes languissantes. Ainsi dérangée de sa route par des petits chocs, elle n'enfila pas juste son orbite elliptique de sorte que cette infortunée vint se précipiter dans le centre dévorant du soleil la pauvre planète brûlée vive poussait des cris épouvantables (1) »

La comtesse de Beauharnais avons nous dit, donna à Retif le plan des *Posthumes*. Chaque semaine, le vendredi, il venait souper en son hôtel, rue de Tournon et y apportait cinq ou six « lettres du Tombeau » qu'il nous lisait, dit Cubières, avec une grande affection paternelle. Tout le monde les admirait, « parce qu'en société particulière, tout le monde admire toujours tout », mais comme la lecture durait parfois jusqu'à cinq ou six heures du matin, plusieurs des auditeurs admiraient en dormant (2).

Le baron de Lamothe-Langon rencontre Retif chez M^{me} de Beauharnais. Il avait changé depuis l'époque où il éveillait l'enthousiasme de M^{lle} de Chézy. Retif, dit Lamothe-Langon, était repoussant, et par son costume, dont il n'avait pas changé depuis quinze ans, et par son caractère que l'orgueil et la misère avaient aigri (3).

Nicolas avait mis ses dernières ressources dans l'impression du livre « Que le lecteur sensible, écrit-il à la fin du IV^e volume, se représente un vieillard de soixante-huit ans, qui a tant travaillé pour l'utilité publique » Sa principale préoccupation, durant sa vie entière, n'a-t-elle pas été d'ouvrir à ses semblables des routes vers le bonheur? Il en trace 272 dans les *Contemporaines*, 34 dans les *Françaises*, 45 dans les *Parisiennes*, 610 dans les *Provinciales*, 60 dans les *Filles du Palais-Royal*, plus de 80 dans l'*Enclos et les oiseaux*, et le reste

(1) *Les Posthumes*, IV, 75-76

(2) CUBIÈRES, éd Lacroix, p 71

(3) Cité par Lacroix, p 21, note 1

Il était vraiment fâcheux que l'homme qui avait ouvert à ses contemporains plus de onze cent et une routes vers le bonheur ne s'en fût pas réservé une pour lui même

Puis le pauvre Nicolas rappelle que les assignats lui ont fait perdre les 74 000 francs qu'il avait réalisés sur la vente de ses derniers livres

« L'homme qui vient de s'épuiser pour imprimer cet ouvrage, n'a que son prompt débit pour tout moyen de subsister avec trois orphelins, — les enfants de Marion — *Miseremini mei, miseremini mei sallem vos amici!* — Aidez moi! vous dirait Job »

Appel désespéré qu'il termine par ces mots

« Aidez moi du moins à imprimer quatre ou cinq ouvrages dont j'hypothéquerais la première vente pour les frais Venez à mon secours s'il est possible jamais je n'en ai eu tant besoin! »

Autre manie s'enle imprimer encore et encore des ouvrages nouveaux, fruits à la hâte ouvrages en quatre cinq et six tomes chacun Après la mort de Retif Cubières Palmcezeux publiera, en la faisant précéder d'une notice biographique, *L'Histoire des compagnes de Maria* (1) Maria n'était autre que la bienfaitante comtesse de Beauharnais Et Retif aura laissé bien d'autres manuscrits attendant l'impression *L'Enclos et les oiseaux* six parties en trois ou quatre volumes, *Les Mille et une metamorphoses*, *Le Glossographe* ou réforme de la langue *Les Tours de passe passe des épouses de Paris* ouvrages pour la publication desquels il ne cessera jusqu'à son dernier souffle de chercher des bailleurs de fonds Les amis auxquels Retif adressait en ses *Posthumes* un déchirant appel, lui auraient ils répondu que les trois orphelins n'en auraient guère senti l'effet tout aurait été employé à des impressions nouvelles

(1) *Histoire des compagnes de Maria* ou Episodes de la vie d'une jolie femme ouvrage posthume de Retif de La Bretonne Paris chez Guillaume 1811 3 vol in 12 Voy Lacroix p 433 436

Il ne lui venait pas à l'esprit qu'un homme de soixante-huit ans, après avoir publié plus de deux cents volumes, avait peut-être fait connaître au public ce qu'il avait à lui dire d'intéressant et que le moment pouvait être venu de se tenir tranquille. Non, ces publications incessantes, accumulées, prolixes, désordonnées, étaient devenues pour le vieillard un irrésistible, un insurmontable besoin.

Pour comble de malheur, à peine *Les Posthumes* eurent-elles paru, qu'elles furent saisies par ordre du ministère public, sous prétexte d'immoralité et de révélations concernant une personne qui tenait de près au gouvernement (1). La saisie, il est vrai, ne tarda pas à être levée grâce à la comtesse de Beauharnais, mais l'arrêt de la vente lui aura été fatale.

En brumaire an X, le pauvre Nicolas s'adressa une fois de plus au ministère. Fouché était remplacé par le grand juge Régmer. Retif lui écrivait le 3 novembre 1803 : « Il fait froid et je n'ai pas de quoi me chauffer. Je fais un mémoire sur l'Afrique que j'espère présenter au Premier Consul. » Il travaillait en outre à divers mémoires sur l'or, sur les gommes, sur les bois de construction, le tout pour le bien de la République. On voit cette pensée en incessante fermentation, une activité cérébrale devenue malade et que rien ne peut plus brider. « Mais je n'ai pas de feu », dit en terminant celui qui signe : « L'indigent Retif de La Bretonne, ancien employé (2). »

A la suite de cette requête le pauvre Nicolas reçut un secours de cinquante francs, qu'il ne put toucher que le 28 février 1804, quatre mois après avoir tendu la main (3).

Il avait conçu un dernier ouvrage, *Les Revies*, dont quelques fragments ont été publiés dans *Les Posthumes*. Il y suppose qu'il recommence sa vie avec pouvoir de dominer

(1) CUBIÈRES, éd. Lacroix, p. 71-72.

(2) *Archives nationales*, F⁷ 3160, éd. Graslier, p. 97-98.

(3) *Ibid.*, p. 100-101.

les événements Ainsi, dans l'intense puissance de son imagination et la ténacité de ses souvenirs, il lui arrivait encore de se donner, en pensée tout au moins des moments de bonheur, retournant sur son île pour y relire les dates qui fixaient les quelques heures heureuses de sa pittoresque et pitoyable existence Les yeux mouillés de larmes qui lui semblaient douces, il se remémorait Jeannette M^{me} Parangon Zéphire Louise et cette Colombe d'Auxerre qu'il avait failli épouser Regardant couler les eaux de la Seine qui avaient passé sous les murs d'Auxerre, il lui semblait y voir se refléter l'image de celle dont les traits demeuraient gravés dans son cœur Penché sur le parapet suivant du regard l'eau fugitive il murmurait d'une voix émue

— O fleuve, qui baignes le pied de la maison de celle que j'ai tant aimée dis moi si elle est heureuse

Le pauvre Nicolas souffre de plus en plus de ses infirmités hernies, rétention d'urine maux d'estomac A dater de 1802 il ne peut guère sortir seul (1) Il ne quitte plus son logis de la rue de la Bûcherie au n^o 27 aujourd'hui n^o 16, bondé des exemplaires de ses ouvrages qui ne se vendent plus Sa fille Marion son gendre Vignon et sa fille Agnès lui prodiguent leurs soins ainsi que le docteur Nauche, dont l'habileté et le dévouement actif vont prolonger ses jours (2) La bienfaisance de la comtesse de Beauharnais soulage sa misère Napoléon I^{er} enfin ne permet pas que la vieillesse du plus puissant écrivain du xvin^e siècle se traîne dans l'indigence (3) Monsieur Nicolas passa ses derniers jours entouré de ses enfants servi par une domestique, soigné par une garde malade Il s'éteignit le 3 février 1806, à midi dans sa soixante douzième année (4)

(1) Lettre des enfants de Retif *Mercur de France* 22 février 1806 p 372

(2) CUBIÈRES éd Lacroix p 74

(3) Lettre des enfants de Retif *loc cit*

(4) *Ibid*

Sa mort secoua la conscience de ceux qui avaient méconnu le réformateur et l'écrivain Retif ne fut pas enterré, comme il en avait exprimé le désir, auprès de son père et de sa mère, au cimetière de Sacy, juxte la porte des épousailles (1), en un tombeau dont la pierre porterait le titre de ses ouvrages (2), mais au cimetière Sainte-Catherine, aujourd'hui Montparnasse L'Institut, qui l'avait méprisé, eut l'honnêteté d'envoyer une délégation à ses obsèques, et Fontanes, parvenu aux plus hautes dignités, sollicita l'honneur de tenir l'un des cordons du poêle (3) Dans une imposante manifestation d'admiration et de respect, dix-huit cents personnes accompagnèrent à sa dernière demeure le pauvre Nicolas (4), mais le plus bel hommage lui fut rendu par sa femme, Agnès Lebègue, sur laquelle il n'avait cessé de répandre les plus abjectes calomnies La lettre adressée par Agnès à Cubières-Palmézeaux et publiée par lui à la suite de sa préface aux *Compagnes de Maria* (5), suffit à juger le long différend des deux époux M^{me} Retif y met dans sa vraie lumière la figure de son mari Elle signale sa bienfaisance, sa bonté, bienfaisance agissante que Retif a si bellement passée sous silence en ses minutieuses autobiographies Par cette lettre, et par elle seule, la physionomie de Retif de La Bretonne se transforme devant la postérité, qui peut donc reconnaître en lui le brave homme de génie qu'il fut, faible et inconséquent, bon, travailleur acharné, convaincu profondément des idées qu'il exposait et sincère en leur expression Et, pour demeurer paradoxal jusqu'au seuil de la tombe, ce sera à la femme contre laquelle il se

(1) Porte latérale de l'église de Sacy, aujourd'hui murée, donnant sur le cimetière, ainsi nommée parce que la coutume y faisait célébrer les mariages *Monsieur Nicolas*, p 158

(2) VALLERY-RADOT, *Un coin de Bourgogne*, p 252

(3) MONSELET, *Oublies* , p 215

(4) *Ibid*

(5) I, xl-xlj

sera montre le plus injuste, cruel dur et repoussant ce sera à la femme qu'il aura le plus abominablement insultée que Monsieur Nicolas devra cette supreme définitive réhabilitation

Paris 18 octobre 1806

Je suis trop charmée Monsieur de l'honneur que vous m'avez fait par la demande de quelques traits intéressants qui puissent être insérés dans l'éloge de feu mon mari (dont par bonheur pour sa famille vous voulez bien vous charger) pour ne pas y répondre avec empressement. Mais des malheurs que toute la prudence humaine ne pouvait prévoir m'ayant séparée de cet homme de mérite en 1784 je ne puis me livrer au doux plaisir que j'aurais à chanter ses louanges si le démon de la di corde n'avait pas empoisonné de son souffle impur l'esprit de cet homme naturellement bon. Cela fut cause que durant vingt six années je n'eus aucune connaissance ni de ses affaires ni de sa conduite en vain j'écrivais on interceptait mes lettres. Ainsi tout ce que je puis dire en ce moment c'est que durant tout le temps que j'ai passé avec lui j'ai eu la satisfaction de voir dans mon mari un homme fort utile au public de plusieurs manières. J'ai vu avec admiration plus de vingt pères de famille ne subsister un nombre d'années considérable que par le travail que leur procurait cet auteur si laborieux. Il donnait toujours la préférence aux pères et mères chargés de nombreuse famille et surtout aux plus infortunés car il était fort charitable. Si un vieillard homme ou femme lui demandait l'aumône il le conduisait dans une petite auberge pour lui faire donner un ordinaire et une chopine de vin. Pour refuser un homme âgé il aurait fallu qu'il n'eût rien sur lui. Il est aussi fâcheux pour les pauvres que pour lui que ses affaires aient mal tourné mais malheureusement comme il avait mis son patrimoine dans l'impression de ses œuvres il se trouva ruiné par les assignats et autres causes dont il ne put se garantir par rapport à sa grande bonté.

Je désirerais bien Monsieur qu'on pût tirer l'esprit de sa très nombreuse collection qui deviendrait sûrement bien précieuse au public lorsque le génie et le goût de MM. Palmézeaux et Mercier y auraient ajouté un nouveau prix. Si j'avais l'esprit et le génie de M^{me} la comtesse Fanny de Beauharnais je vous offrirais mes services mais en me rendant justice je n'ai à vous offrir que les regrets que me cause mon incapacité ainsi que le témoignage de la considération respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être etc

Veuve RESTIF née LEBÈGUE

CONCLUSION

« Ce pourceau de Retif » disait Brunetière (1) Le brillant directeur de la *Revue des Deux-Mondes* se fût heurté à de bien vives surprises s'il avait recherché l'opinion des hommes du XVIII^e siècle sur cet abject pornographe

Les hommes du XVIII^e siècle ont généralement considéré Retif de la Bretonne comme l'un des écrivains les plus moraux et les plus recommandables de son temps Ses adversaires les plus décidés, comme La Harpe, croient devoir, sur ce point, lui rendre hommage La Harpe ne peut que louer, dans l'œuvre de Retif, « le grand fonds de morale qu'on y rencontre (2) » *Le Journal de Paris* exalte « cet ami de la vertu et qui sait la faire aimer (3) » *L'Année littéraire*, dirigée, après Fréron, par un ecclésiastique des plus respectables, l'abbé Grosier, ne cesse de rendre hommage à l'auteur des *Françaises* (4), à l'auteur des *Parisiennes* (5), pour les services qu'il rend aux bonnes mœurs L'abbé de Fontenay, qui rédige les *Affiches de province*, ne laisse pas d'exprimer les mêmes sentiments « On lui doit, dit-il, des leçons de vertu sublimes (6) »

(1) Cité par Bédard, p 725

(2) *Journal politique et littéraire*, 25 décembre 1776

(3) 17 décembre 1780

(4) *Année littéraire*, 1787, I, 289

(5) *Ibid*, 1788, II, 3

(6) Cité par P Cottin, p 124, n 4

Ce que Grimod de La Reynière admire surtout en son ami Retif, c'est le moraliste (1) Exilé à Domèvre Grimod se désespère il croit entrevoir sa fin prochaine « J'emporterai du moins cette consolante idée écrit il à Retif, que je laisse un ami de la vertu à la tête de notre littérature (2) » Le vieux chevalier de Saint Mars lui mande de son côté « Vos œuvres peignent les bonnes mœurs et les vices avec cette simplicité nerveuse qui donne envie de pratiquer les uns et de fuir les autres (3) », et, plus tard « J'irai avec plaisir voir votre laboratoire où vous travaillez au bonheur de l'humanité Ayons de bonnes et dignes mères et des pères à l'avenant, tels que vous essayez d'en former (4) » Le comte de Clermont Tonnerre lui écrit de la même encre, ainsi que le baron de Corberon ministre de France auprès du duc des Deux Ponts (5) Et l'excellent Tous-
tain Richebourg censeur royal, le meilleur et le plus digne des hommes, écrit à celui dont il a charge de contenir les excès « Continuez par vos sages et ingénieuses spéculations à nous éclairer sur les moyens pratiques de former les hommes et de les rendre heureux » Ou bien encore « La philosophie et l'humanité ne condamneront jamais les spéculations d'un écrivain sur les moyens de rendre plus de décence aux mœurs (6) »

Vittier, de Bordeaux s'exprime ainsi

« La lecture de vos ouvrages ne peut qu'être recommandée par toutes les âmes honnêtes L'amour de ses devoirs les notions du juste et de l'injuste, le goût des bonnes mœurs le respect pour les usages sociaux et les

(1) *Contemporaines* 2^e éd. XIX lettre 78

(2) Lettre du 23 novembre 1781 *Drame de la vie* p. 1263

(3) 19 juillet 1780 *Contemporaines* 2^e éd. XIX lettre 40

(4) Vers 1784 *Ibid.* lettre 99

(5) *Ibid.* lettre 90

(6) Lettre du 10 mai 1783 *Contemp.* XXXIII à la fin du volume

maximes de philosophie qu'ils enseignent ont rendu vos livres utiles sur tous les points de la terre (1) »

Et, de Dijon, c'est François Marlin qui, après s'être brouillé avec Retif pour avoir, en ses démêlés conjugaux, pris le parti de sa femme, lui déclare qu'il ne peut plus vivre tranquillement depuis qu'il n'a plus pour le diriger l'exemple du plus vertueux des hommes (2)

Et de Grenoble, un cousin, receveur des tailles :

« Je regarde comme un beau titre pour une famille d'avoir un parent qui a fait de son esprit et de son talent un usage aussi respectable (3) »

Citations qui pourraient se multiplier. L'étranger en juge de même. De Lausanne, le 11 juillet 1788, Gimod de La Reynière écrit à son ami

« Tous ceux qui s'occupent, en Suisse, de la littérature française estiment vos ouvrages et vous regardent comme le véritable ami des mœurs et de la vertu (4) » Une lettre de Genève (5) salue en Retif le seul romancier qui, depuis Richardson, ait eu vraiment pour but d'épurer les mœurs. Et le baron de Bilderbeck, en la préface d'un ouvrage publié à Lausanne en 1789

« Retif, ce génie vraiment extraordinaire, cette apparition inconcevable dans le siècle où nous vivons .., ce cœur qui brûle de l'amour sacré du bien public. tout chez lui, jusqu'à son cynisme, est respectable et tient au but moral qu'il s'est proposé et qu'il ne perd jamais de vue (6) »

Le vieux temps mesurait les hommes et les œuvres à une échelle différente de la nôtre. Oyez les chansons que

(1) 1784, 4 septembre *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 110

(2) LACROIX, p. VI

(3) 5 avril 1780, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 32

(4) *Drame de la vie*, p. 1274

(5) Signée Mallet fils, 9 janvier 1786, *Contemporaines*, 2^e éd., XXI, lettre 142

(6) Cité par Palmézeaux, *Hist. des compagnes de Maria*, I, 111-114

nos arrière grands'mères chantaient à table, le plus honnêtement du monde, pour le divertissement de chacun lisez les œuvres du bon Rabelais Nos ancêtres jugeaient de la moralité d'un livre par l'impression d'ensemble qu'il devait laisser Et, sur ce point, on ne saurait contredire Retif de la Bretonne quand il affirme que son œuvre a pour but le bonheur des hommes par la vertu et le bien.

Nul écrivain ne montre plus d'inégalité Retif de La Bretonne a laissé des pages écœurantes et d'autres de la plus complète insignifiance Il en est d'enfantines avec des longueurs interminables et d'une lecture fastidieuse Retif a composé des livres d'une inspiration folle, extravagante et d'autres où se rencontrent des fragments de la plus rare beauté Par la simplicité la spontanéité la force et la franchise au si bien de la conception que de l'expression, Retif est un écrivain unique dans le XVIII^e siècle français A le comparer à ses contemporains on peut dire que, dans ses meilleures parties il est au dessus de tout, et de ces meilleures parties on formerait quatre ou cinq volumes sur plus de deux cents, il est vrai qu'il a publiés mais quel est l'écrivain du XVIII^e siècle qui ait laissé à lire et relire la valeur de plus de quatre volumes?

Les inégalités de l'œuvre de Retif proviennent de sa manière de composer toute d'inspiration L'inspiration était elle heureuse le morceau est incomparablement bien venu, mais souvent aussi cette inspiration provenait d'un accès d'érotisme ou d'une exaltation enfiévrée « Je compose ordinairement écrit il à Marlin de Dijon par l'effet d'une ivresse machinale sans réfléchir aux antiques modes du vrai beau et ma revision ne produit que du refroidissement et de la timidité (1) » « Je travaille ivre dit il encore, en voulant varier les genres je sors du mien et je fais mal, si je veux corriger ensuite ce qui est rare, je rends décousu,

(1) Lettre du 12 octobre 1783 *Faills qui servent de base* p 415-426

c'est-à-dire que je rends ma *nouvelle*, — il s'agit des *Contemporaines*, — un peu plus mauvaise qu'auparavant, et comme il faut finir par quelque chose, c'est par le *mal* qu'elle finit (1) »

Ces lignes donnent le secret de toute l'œuvre rétifiennne

Au point de vue historique, tout au moins, elle est d'une valeur exceptionnelle. La sincérité en est confirmée plus d'une fois. Par ses carnets intimes on voit comment Retif travaillait. On lit, par exemple, dans *Le Memento* :

« Les filles des gens de boutique à Paris, inutiles, faiseuses. Savoir si c'est vrai (2) »

Son désir d'exactitude se manifeste ainsi en maint endroit

Peut-être, dans un sentiment de gratitude envers un écrivain qui nous a fourni, pour nos études sur l'ancien régime et sur l'histoire de la famille française, de si nombreux documents vainement cherchés ailleurs, avons-nous exagéré son mérite et sa valeur. On nous a beaucoup raillé pour avoir écrit que Retif de La Bretonne était le plus grand écrivain du XVIII^e siècle. Que voulez-vous, comme dit l'autre :

« C'est mon avis et je le partage »

(1) *Faits qui servent de base*, p. 425

(2) Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 12469 bis, f. 36 v^o

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITES

Nous tenons a remercier particulièrement MM Maurice Cornevin et Gilbert Rouger pour le précieux concours qu'ils ont bien voulu nous prêter ainsi que MM les maires de Sacy et de Courgis et M Champeaux, propriétaire de la métairie de la Bretonne

Les ouvrages de Retif cités dans les notes ci dessus le sont toujours sauf indication contraire d'après l'édition originale

- ALMÉRAS (H) Introduction a *La Vie de mon père* Paris 1910
ASSÉZAT (J) Introduction bibliographie et notes aux *Contemporaines mêlées* Paris d
ASSÉZAT (J) Introduction et notes aux *Contemporaines du commun et par gradation* Paris d
BARRAS (L) *Le Félicisme Retif de La Bretonne fut il fétichiste?* Montpellier 1913
BEAUNIER (André) *La Jeunesse de Joubert* Paris 1921
BÉCLARD (L) *Sébastien Mercier sa vie son œuvre son temps* Paris 1903
BEUCHOT Article nécrologique sur Retif dans la *Décade ou Revue philosophique littéraire et politique* mai 1806
BOISSIN (Firm) *Retif de La Bretonne* Toulou e et Paris 1877
BOISSON Introduction à *La Vie de mon père* éd Bossa d 1924
BORDES DE FORTAGE *Catalogue de la Bibliothèque de M Ph L de* 3 partie Bordeaux 1927 avec notices de Bordes de Fortage sur les livres et la vie de Retif
BORDES DE FORTAGE *Une visite à la ferme de La Bretonne* Bordeaux 1905
CHALLE Auxerre il y a cent ans • dans le *Bulletin de la Société des sciences de l Yonne* 1855

- CHARPENTIER (L) *Restif de La Bretonne, sa perversion fétichiste*, Bordeaux, 1912
- CHEZY (Helmina von) *Unvergessenes*, Leipzig, 1858
- COTTIN (Paul) *Mes inscriptions*, journal intime de Restif de La Bretonne, Paris, Bibliothèque elzévirienne, 1889
- CUBIÈRES DE PALMÉZEAUX Notice historique et critique sur la vie et les ouvrages de Restif de La Bretonne, préface à *l'Histoire des compagnes de Maria*, dont elle forme le premier volume, Paris, 1811 Réimprimé en grande partie par Lacroix, *Bibliographie* (1875)
- DUHREN (E) *Relif de La Bretonne, der Mensch, der Schriftsteller, der Reformator*, Berlin, 1906
- FERNEL (Dr) « Les névrosés de la littérature et de l'histoire », dans la *Revue thérapeutique des alcaloïdes*, juin 1912
- GIRAULT (E) « Rétif de La Bretonne », dans la *Revue des romans*, II (1839), p 199-204
- GRAND-CARTERET Introduction et notes à l'édition abrégée en trois volumes de *Monsieur Nicolas*, Paris, s d, 1926
- GRASILIER (Léonce) *Rétif de La Bretonne inconnu*, Paris, s d, 1927
- HENRIOT (Émile) *Les Livres du second rayon*, Paris, 1926
- HUE (Gust) « Femme et gendre d'homme de lettres », dans *Le Mercure de France*, 16 mai 1910
- JACOB (Bibliophile) Voy LACROIX (Paul)
- KÉRATRY, dans *Le Livre des cent et un*, II, 395-422, « Les gens de lettres d'autrefois », Paris, 1831.
- LACROIX (Paul), dit le Bibliophile Jacob *Bibliographie et iconographie de tous les ouvrages de Restif de La Bretonne*, Paris, 1875
- LACROIX (Paul), dit le Bibliophile Jacob *Enigmes et découvertes bibliographiques*, Paris, 1866
- Lettres inédites de Restif de La Bretonne pour faire suite à la collection de ses œuvres*, Nantes 1883 Les lettres de la citoyenne Fontaine à Retif ont été publiées sous l'anonymat par Retif, *Monsieur Nicolas*, p 4838-4840
- LISEUX (Isid) Introduction et notes à la réimpression de *Monsieur Nicolas*, Paris, 1883
- LOUIS (Dr) « Un romancier fétichiste, Restif de La Bretonne », dans la *Chronique médicale*, 1^{er} juin 1904
- MONCEAUX (M-H) « Souvenirs d'un maire de village », dans *l'Annuaire de l'Yonne pour 1892* (Extrait, Auxerre 1892)
- MONSEIET (Ch) *Relif de La Bretonne Sa vie et ses amours*, documents inédits, Paris, 1854
- MONSFLET (Ch) *Oubliés et dédaignés*, Paris, 1885
- MONTAIGLON (Anat de) Préface aux *Monuments du costume*, Paris, 1876

- NERVAL (Gérard de) Les confidences de Nicolas dans les *Illuminés* Paris 1802 et 1868 Avait paru dans la *Revue des Deux Mondes* 15 août 15 septembre 1800
- PRINGAUT (F) Restif de La Bretonne communiste dans *Le Mercure de France* 16 décembre 1913
- PUYCHYRIER (Sylvain) Dans le *Bulletin du bouquiniste* numéro du 15 septembre 1864
- QUÉRARD (J M) *La France littéraire* t VII (1835) et XII (1809 1864)
- RIBIÈRE (H) Essai sur l'histoire de l'imprimerie dans le département de l'Yonne dans le *Bulletin de la Société des sciences historiques et nationales de l'Yonne* X 1958
- SOURY (Jules) *Études de psychologie Portraits du XVIII^e siècle* Paris 1879
- TALMEYR (Maurice) Avant propos à une adaptation du *Paysan Paysane pervers* Paris s d
- VALLÉRY RADOT (R) Restif de La Bretonne réformateur et précurseur *Revue bleue* 1890^e 3 8
- VALLÉRY RADOT (R) *Un coin de Bourgogne* 5 édition Avallon 1909

P S — Un drame vaudeville *Rétif de la Bretonne ou le Rousseau des Halles* par Varner et Meyer a été représenté aux Folies Dramatiques en 1836 mais ne paraît pas avoir été imprimé Deux manuscrits différents l'un de l'autre avec corrections suppressions visés de la censure en sont conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal dans la collection Rondel Sur le second manuscrit la pièce est intitulée *Rétif de la Bretonne ou un roman en action* Vaudeville en trois actes La pièce est intéressante et le caractère de Rétif y est remarquablement bien compris



TABLE DES CHAPITRES

TABLE DES CHAPITRES

I — A Sacy Un petit patre	I
II — A Bicêtre L'enfant de chœur	23
III — A Courgis Jeannette Rousseau	35
IV — A « la Bretonne Derniers mois de vie champêtre	54
V — A Auxerre L'apprenti typographe	58
VI — Mme Parangon	68
VII — A Paris Le compagnon imprimeur	94
VIII — Zélire	102
IX — L'aventure anglaise	117
X — Monsieur Nicolas veut devenir curé	122
XI — Agnès Lebègue	130
XII — Rose Bourgeois	140
XIII — Je deviens auteur »	147
XIV — Louise et Thérèse	177
XV — « Le Paysan perverti	185
XVI — Virginie	195
XVII — « La Vie de mon père »	220
XVIII — Les petites modiste	232
XIX — « La Paysane pervertie »	245
XX — « Les Contemporains »	251
XXI — Sara	261
XXII — En 11le Saint Louis	280
XXIII — « Les Nuits de Paris »	288
XXIV — La Renommée	315
XXV — Grimod de la Revmière	321
XXVI — Son Théâtre	329
XXVII — En famille	333
XXVIII — « Monsieur Nicolas »	346

XXIX — La Révolution.	360
XXX — L'Historien .	381
XXXI. — Monsieur Nicolas dans les bureaux de la police	391
XXXII — Les dernières années	394
XXXIII — Conclusion	408
BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITÉS	413

TABLE DES ILLUSTRATIONS

TABLE DES ILLUSTRATIONS

I —	Relif de la Bretonne à cinquante et un ans (<i>Dessin de Binet gravé par Berthel</i>)	<i>Frontispice</i>
II —	La Ferme de La Bretonne à Sacy (<i>Photo de M Gilbert Rouger</i>)	2
III —	Edme Retif, ayant sa femme Barbe Ferlet à sa droite, et ses quatorze enfants (<i>Dessin de Binet gravé par Berthel</i>)	10
IV —	Le presbytère de Courgis et son jardin (<i>Photo de M Gilbert Rouger</i>)	31
V —	L'église de Courgis (<i>Photo de M Gilbert Rouger</i>)	42
VI —	La maison de Jeannette Rousseau à Courgis (<i>Photo de M Gilbert Rouger</i>)	50
VII —	Arrivée de Retif à Auxerre le 14 juillet 1751 avec son frère Georges (<i>Extrait du « Paysan pervers »</i>)	58
VIII —	M ^{me} Paragon offrant à Retif une montre d'argent (<i>Extrait du « Paysan pervers »</i>)	74
IX —	Le pays de Sacy au XVIII ^e siècle (<i>Carte de Cassini</i>)	122
X —	La place de l'Horloge à Auxerre (<i>Extrait du « Voyage pittoresque » de Laborde 1782</i>)	130
XI —	Le père de Retif de La Bretonne, Edme Retif, clerc de procureur à Paris âgé de dix neuf ans (<i>Frontispice de l'édition originale de la « Vie de mon père »</i>)	226
XII —	Les petites modistes de M ^{me} Monclar (<i>Extrait des « Contemporaines »</i>)	234



ACHÈVÉ D'IMPRIMER
LE 5 AVRIL 1928
PAR L'IMPRIMERIE
PAUL DUPONT A CLICHY
(S.F.I.A.F.)